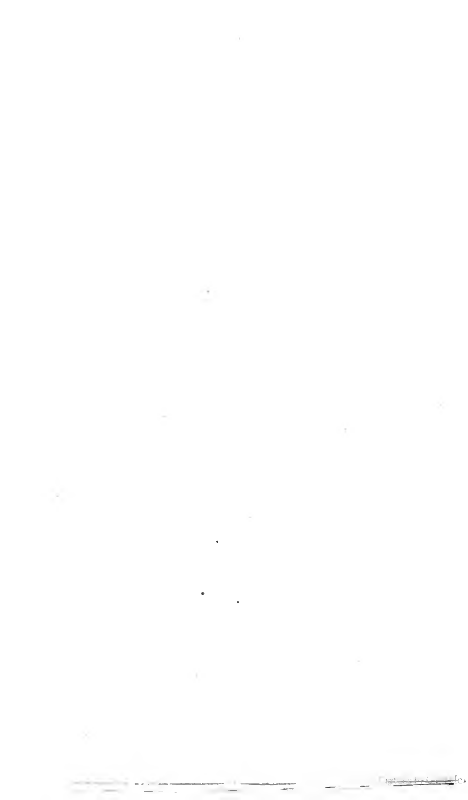








COURS

DE

LITTÉRATURE FRANÇOISE.

COURS

DE

LITTERATURE FRANÇOISE,

EXTRAIT

DES MEILLEURS AUTEURS;

PAR

M. DE LÉVIZAC.

TOME PREMIER.

PARIS,
Chez LÉOPOLD COLLIN, Libraire,
rue Gît-le-Cœur, N°. 4.
1807.



PRÉFACE.

Élever l'ame, éclairer l'esprit, embellir l'imagination, et en même temps plaire au goût le plus délicat, telle est la tâche que nous nous sommes imposée en nous chargeant de recueillir les différentes pièces qui forment ce cours. Pour la remplir avec succès il ne suffisoit pas de faire un heureux choix de beaux morceaux, il falloit encore qu'ils fissent un tout dont les différens chaînons fussent autant de rayons de lumière; il falloit venger des outrages du philosophisme la religion, la philosophie, et les lois sacrées sur lesquelles reposent la durée et la félicité des empires; il falloit, par une suite de tableaux d'une teinte tantôt douce, tantôt sombre, quelquefois brillante, et d'autres fois forte, émouvoir l'ame, et y porter tour à tour l'agitation, le calme, l'attendrissement, l'enthou-

siasme et l'effroi; il falloit, en fixant les vraies limites des différens genres si peu connues ou si dédaignées de nos jours, donner les idées les plus justes et les plus étendues sur les littératures ancienne et moderne, et fixer l'attention, non sur ces beautés du moment qui s'évanouissent avec les circonstances qui les font naître, mais sur ces beautés qui ne dépendent point des lieux, et auxquelles le laps du temps semble donner un nouvel éclat; il falloit enfin, par un choix de modèles en tout genre, arrêter le progrès du mauvais goût et du faux bel-esprit.

Nous avons tout lieu d'espérer que l'attente du public ne sera pas frustrée. Le lecteur impartial trouvera dans notre ouvrage, sur tous ces différens objets, tout ce qui peut satisfaire sa curiosité, et contribuer ou à son instruction ou à ses plaisirs. Il pourra peut-être y desirer des morceaux qui ne s'y trouvent point; car la littérature françoise est si riche

si variée, que nous sommes bien loin d'en avoir épuisé les beautés : mais nous doutons qu'il en trouve beaucoup qu'il voulût exclure. Il verra même, s'il se donne la peine de faire attention au plan que nous avons suivi, que ces morceaux qu'il trouve moins beaux que les autres, sont à leur place, et nécessaires à la liaison des idées.

Après cette vue générale sur cet ouvrage, nous allons le faire connoître en détail.

La *Littérature générale et particulière* est l'objet de la première partie du premier volume. Après des notions claires et précises sur les *langues* en général, et sur la *langue françoise* en particulier; sur le *goût* que nous considérons dans tous ses rapports et dans toutes ses variations; sur le *génie*, le *talent* et l'*esprit* dont nous donnons le vrai caractère; sur le *style* dont nous développons les qualités, les différences et les défauts; sur le *beau* que nous examinons

dans le génie, dans la vertu, dans la nature, dans les arts qui imitent et dans ceux qui n'imitent pas; enfin sur les *tropes* et les *figures*, nous traçons l'histoire générale de la poésie, et nous la suivons chez tous les peuples qui l'ont cultivée. Cet examèn intéressant et rapide nous conduit à l'histoire particulière de chaque genre; ce qui nous donne l'occasion d'en indiquer le vrai caractère, et de faire connoître les grands hommes qui s'y sont distingués. Dans cette histoire des genres de poésie, nous nous sommes réglés sur leur importance; et, d'après ce plan, la première place étoit due à la *Poésie Lyrique* qu'ont successivement suivie l'*Epopée*, la *Tragédie*, la *Comédie*, l'*Opéra*, le *Poëme Didactique*, la *Poésie Pastorale*, l'*Elégie*, la *Fable*, la *Satire*, l'*Epigramme* et l'*Inscription*. A la poésie succède l'éloquence, et nous suivons en cela l'ordre de la nature, puisque, chez tous les peuples, les poètes ont

été les premiers écrivains. Après des idées générales sur la distinction inutile de l'éloquence en trois genres, et sur les trois sortes de compositions oratoires, nous traitons de l'*invention* qui est la partie la plus essentielle du *Discours*. Ensuite entrant dans le détail, nous parlons de l'*exorde*, de la *narration*, du *pathétique*, des *preuves*, de la *véhémence*, des *images* et de la *péroraison*; ce qui nous conduit à l'éloquence de la chaire, et à ses deux genres, l'*Oraison funèbre* et le *Sermon*. Mais la poésie et l'éloquence n'étoient pas les seuls objets qui dussent nous occuper. L'histoire, par son importance, méritoit toute notre attention. Nous en avons traité avec soin, et nous avons terminé ce que nous avions à en dire par une suite de portraits de personnages fameux ou dans l'histoire des peuples ou dans celle des arts. Ce volume renferme un cours complet de littérature.

Dans la deuxième partie du premier volume, nous traitons de la *religion* et

de la *morale*; nous avons adopté le plan que nécessitoient les malheureuses circonstances où nous nous trouvons. Dans un siècle où l'incrédulité la plus hardie et l'impiété la plus effrénée s'efforcent d'anéantir le Christianisme, pour élever sur ses ruines, ou le système désespérant de l'Athéisme, ou l'édifice monstrueux d'un Théisme qui dépouille l'Être-Suprême de ses plus beaux attributs, et l'homme de ses plus douces espérances, nous avons cru qu'il étoit de notre devoir d'en démontrer la vérité. Mais il ne suffisoit pas d'établir la vérité de la religion, il falloit en montrer les avantages inappréciables; et c'est ce que nous avons fait par ce seul principe, qu'étant la seule qui donne une base solide à la vertu, elle est par cela même la seule qui puisse assurer notre bonheur dans cette vie et dans l'autre. En effet, qu'on parcoure les fastes de l'histoire, et qu'on examine les différentes religions qui ont couvert ou couvrent encore la

face de la terre, en trouvera-t-on quelqu'une dont la morale soit proportionnée aux besoins de l'homme et qui l'éclaire mieux sur ses devoirs soit envers Dieu, soit envers la société dont il est membre, soit envers lui-même? Après avoir développé avec soin les principaux points de la morale religieuse, nous en avons montré l'accord avec ce qu'enseigne la droite raison, en choisissant dans les philosophes anciens et modernes les morceaux les plus propres à diriger dans la conduite de la vie. Cette partie de notre travail ne sera pas la moins intéressante, soit par la variété qui y règne, soit par la beauté des extraits.

Après avoir développé dans le premier volume les principes de la vraie éloquence, il falloit en mettre les plus parfaits modèles sous les yeux du lecteur; et c'est ce que nous avons fait dans la première partie du deuxième volume. Démosthène, Cicéron, Tite-Live, Saluste, Tacite, Quinte-Curce,

Pline le Jeune, et Saint-Chrysostome parmi les anciens; et Pascal, Bossuet, Fléchier, Bourdaloue, Massillon, Fénélon, etc. parmi les modernes, nous en ont fourni d'une beauté achevée, et tels que ce ne sera qu'en s'efforçant de les égaler, qu'on pourra espérer de se placer parmi ces grands orateurs. A ces modèles nous en avons joint quelques-uns pris dans les livres saints. Nous offrons ensuite à la curiosité du lecteur plusieurs tableaux qui ont, chacun dans leur genre, le degré d'éloquence et de beauté qui leur convient, et nous passons à la philosophie. Après trois vues générales sur la nature, nous parlons des plantes, des insectes, des poissons, des oiseaux, des quadrupèdes, et nous finissons par l'homme, dont nous développons les principales qualités, et que nous suivons dans son état de pure nature, et dans son état de civilisation; ce qui nous conduit aux différentes formes de gouvernement, dont nous faisons

connoître les principes et les causes de corruption.

La seconde partie du deuxième volume est destinée à offrir des modèles dans tous les autres genres. Nous commençons par y donner les mœurs des nations anciennes et modernes, d'où nous passons à différens caractères qu'on rencontre dans la société. Dans un ouvrage de cette nature, il étoit essentiel de former au style épistolaire : nous en avons donné des modèles en tout genre.

Les deux volumes suivans renferment le troisième volume de la poésie : nous l'avons fait précéder d'un discours sur la versification françoise, objet important, dont la connoissance est absolument nécessaire pour bien juger de nos vers. Quant au recueil, nous ne croyons pas qu'il en existe dans la langue françoise de meilleur ni de plus varié. C'est une vaste galerie de tableaux tous excellens dans leur genre. Nous avons été fâchés que l'épicurisme, qui fait le fonds des

pièces érotiques, nous ait empêchés d'en insérer un grand nombre; mais le respect que nous devons aux mœurs, nous a fait rejeter toutes celles qui pouvoient les blesser, quelles qu'en soient d'ailleurs la finesse, les graces et la délicatesse. Néanmoins, malgré toute notre attention, et les retranchemens que nous avons faits, nous craignons que quelques personnes ne trouvent que nous n'avons pas été assez difficiles; mais nous leur observerons que, comme il ne nous étoit pas possible d'exclure totalement ce genre, elles doivent nous savoir quelque gré de n'avoir rien inséré qui blesse les mœurs, en ne recueillant que des pièces qui ne sont qu'un jeu d'esprit, une saillie de gaîté passagère, ou de ces formules de galanterie qui tiennent aux mœurs françoises. Platon avoit sans doute raison de vouloir exclure les poètes de sa république; mais puisque, malgré ce sage conseil, ils se sont maintenus dans tous les états, et qu'on les y a fait même

servir à l'éducation de la jeunesse, il faut bien user d'indulgence à leur égard, et ne pas les traiter plus sévèrement que n'ont fait nos ancêtres.

Le quatrième volume contient des mélanges en vers et en prose, des notices sur les auteurs morts qui ont contribué à la formation de cet important ouvrage.

Tel est le plan que nous avons suivi, parce que nous avons cru qu'il étoit le plus propre à donner de la littérature françoise l'idée la plus juste et la plus étendue : mais comme les bornes qui nous étoient prescrites, ne nous ont pas permis de puiser dans tous les ouvrages d'un auteur, nous y avons suppléé par des notices raisonnées, dans lesquelles nous faisons connoître ces ouvrages et les jugemens qu'on en a portés, non dans le temps où ils ont paru, mais dans celui où les opinions ont été dégagées de tout esprit de parti. Ainsi, ce n'est pas la prévention, mais l'impartialité qui les a dictés.

Malgré l'attention que nous avons donnée à l'ensemble et aux moindres détails de ce choix, nous sommes bien éloignés de nous flatter d'obtenir tous les suffrages. Il est impossible de plaire à tout le monde. « Il n'y a point, dit La » Bruyère, d'ouvrage si accompli, qui » ne fondît tout entier au milieu de la » critique, si son auteur vouloit en » croire tous les censeurs, qui ôtent » chacun l'endroit qui leur plaît le » moins.

» C'est une expérience faite que s'il » se trouve dix personnes qui effa- » cent d'un livre une expression ou » un sentiment, l'on en fournit aisé- » ment un pareil nombre qui les ré- » clame; ceux-ci s'écrient, pourquoi » supprimer cette pensée? elle est neuve, » elle est belle, elle est admirable; et » ceux-là affirment, au contraire, ou » qu'ils auroient négligé cette pensée, » ou qu'ils lui auroient donné un autre » tour. Il y a dans votre ouvrage, disent

» les uns, un terme qui est rencontré,
» et qui peint la chose au naturel; il y
» a un mot, disent les autres, qui est
» hasardé, et qui d'ailleurs ne signifie
» pas assez ce que vous voulez peut-être
» faire entendre; et c'est du même mot
» que tous ces gens s'expriment ainsi,
» et tous sont connoisseurs et passent
» pour tels. Quel autre parti pour un
» auteur, que d'oser pour lors être de
» l'avis de ceux qui l'approuvent! »



COURS
DE
LITTÉRATURE FRANÇOISE.

LIVRE PREMIER.

LITTÉRATURE GÉNÉRALE ET PARTICULIÈRE.

Langues.

Il n'est aucune langue complète, aucune qui puisse exprimer toutes nos idées et toutes nos sensations ; leurs nuances sont trop imperceptibles et trop nombreuses. Personne ne peut faire connoître précisément le degré de sentiment qu'il éprouve. On est obligé, par exemple, de désigner sous le nom général d'amour et de haine, mille amours et mille haines toutes différentes. Il en est de même de nos douleurs et de nos plaisirs. Ainsi toutes les langues sont imparfaites comme nous.

Elles ont toutes été faites insensiblement et par degrés selon nos besoins. C'est l'instinct

commun à tous les hommes, qui a fait les premières grammaires sans qu'on s'en aperçût. Les Lapons, les Nègres, aussi bien que les Grecs, ont eu besoin d'exprimer le présent, le passé, le futur; et ils l'ont fait. Mais comme jamais il n'y a eu d'assemblée de logiciens qui ait formé une langue, aucune n'a pu parvenir à un plan absolument régulier.

Tous les mots, dans toutes les langues possibles, sont nécessairement l'image des sensations. Les hommes n'ont pu jamais exprimer que ce qu'ils sentoient. Ainsi tout est devenu métaphore; par-tout on éclaire l'ame, le cœur brûle, l'esprit voit, il compose, il unit, il divise, il s'égare, il se recueille, il se dissipe.

Les langues les moins imparfaites sont comme les lois : celles dans lesquelles il y a le moins d'arbitraire sont les meilleures.

Les plus complètes sont nécessairement celles des peuples qui ont le plus cultivé les arts et la société.

La plus ancienne langue connue doit être celle de la nation rassemblée le plus anciennement en corps de peuple. Elle doit être encore celle du peuple qui a été le moins subjugué, ou qui, l'ayant été, a policé ses conquérans; et à cet égard il est certain que

le chinois et l'arabe sont les plus anciennes de toutes celles qu'on parle aujourd'hui.

Il n'y a point de langue mère ; toutes les nations voisines ont emprunté les unes des autres ; mais on a donné le nom de langue mère à celles dont quelques idiomes connus sont dérivés ; par exemple, le latin est langue mère par rapport à l'italien, à l'espagnol, au français. Mais il était lui-même dérivé du toscan ; et le toscan lui-même l'était du celte et du grec.

Le plus beau de tous les langages doit être celui qui est à la fois le plus complet, le plus sonore, le plus varié dans ses tours, et le plus régulier dans sa marche ; celui qui a le plus de mots composés, celui qui par sa prosodie exprime le mieux les mouvemens lents ou impétueux de l'ame, celui qui ressemble le plus à la musique.

Le grec a tous ces avantages, et, tout défiguré qu'il est aujourd'hui dans la Grèce, il peut être encore regardé comme le plus beau langage de l'univers.

La plus belle langue ne peut être la plus généralement répandue, quand le peuple qui la parle est opprimé, peu nombreux, sans commerce avec les autres nations, et quand

les autres nations ont cultivé leurs propres langages. Ainsi, le grec doit être moins étendu que l'arabe, et même que le turc.

Toutes les langues ont plus ou moins de défauts : ce sont des terrains tous irréguliers, dont la main d'un habile artiste sait tirer avantage.

Toute langue étant imparfaite, il ne s'ensuit pas qu'on doive la changer. Il faut absolument s'en tenir à la manière dont les bons auteurs l'ont parlée ; et quand on a un nombre suffisant d'auteurs approuvés, la langue est fixée. Ainsi, on ne peut plus rien changer à l'italien, à l'espagnol, à l'anglois, au françois, sans le corrompre. La raison en est claire ; c'est qu'on rendroit bientôt inintelligibles les livres qui font l'instruction et le plaisir des nations.

VOLTAIRE.

Langage des Signes.

Il est des époques dans la vie humaine, qui sont faites pour n'être jamais oubliées. On doit les graver dans la mémoire, en sorte qu'elles ne s'en effacent jamais. Une des erreurs de notre âge, est d'employer la raison

trop nue, comme si les hommes n'étoient qu'esprit. En négligeant la langue des signes qui parlent à l'imagination, l'on a perdu le plus énergique des langages. L'impression de la parole est toujours foible, et l'on parle au cœur par les yeux bien mieux que par les oreilles. En voulant tout donner au raisonnement, nous avons réduit en mots nos préceptes, nous n'avons rien mis dans nos actions. La seule raison n'est point active; elle retient quelquefois, rarement elle excite, et jamais elle n'a rien fait de grand. Toujours raisonner, est la manie des petits esprits. Les ames fortes ont bien un autre langage; c'est par ce langage qu'on persuade et qu'on fait agir.

J'observe que dans les siècles modernes, les hommes n'ont plus de prise les uns sur les autres que par la force et par l'intérêt, au lieu que les anciens agissoient beaucoup plus par la persuasion, par les affections de l'ame, parce qu'ils ne négligeoient pas la langue des signes. Toutes les conventions se passoient avec solennité pour les rendre plus inviolables: avant que la force fût établie, les dieux étoient les magistrats du genre humain; c'est pardevant eux que les particuliers fai-

soient leurs traités, leurs alliances, prononçoient leurs promesses; la face de la terre étoit le livre où s'en conservoient les archives. Des rochers, des arbres, des monceaux de pierres consacrés par ces actes, et rendus respectables aux hommes barbares, étoient les feuillets de ce livre, ouvert sans cesse à tous les yeux. Le puits du serment, le puits du vivant et voyant, le vieux chêne de Mambré, le monçeau du témoin; voilà quels étoient les monumens grossiers, mais augustes, de la sainteté des contrats; nul n'eût osé d'une main sacrilège attenter à ces monumens, et la foi des hommes étoit plus assurée par la garantie de ces témoins muets, qu'elle ne l'est aujourd'hui par toute la rigueur des lois.

Dans le gouvernement, l'auguste appareil de la puissance royale en imposoit aux sujets. Des marques de dignités, un trône, un sceptre, une robe de pourpre, une couronne, un bandeau, étoient pour eux des choses sacrées. Ces signes respectés leur rendoient vénérable l'homme qu'ils en voyoient orné; sans soldats, sans menaces, sitôt qu'il parloit il étoit obéi. Maintenant qu'on affecte d'abolir ces signes, qu'arrive-t-il de ce mépris? que la majesté royale s'efface de tous les cœurs, que

les rois ne se font plus obéir qu'à force de troupes, et que le respect des sujets n'est que dans la crainte des châtimens. Les rois n'ont plus la peine de porter leur diadème, ni les grands les marques de leurs dignités; mais il faut avoir cent mille bras toujours prêts pour faire exécuter leurs ordres. Quoique cela leur semble plus beau, peut-être, il est aisé de voir qu'à la longue cet échange ne leur tournera pas à profit.

Ce que les anciens ont fait avec l'éloquence est prodigieux; mais cette éloquence ne consistoit pas seulement en beaux discours bien arrangés, et jamais elle n'eut plus d'effet que quand l'orateur parloit le moins. Ce qu'on disoit le plus vivement ne s'exprimoit pas par des mots, mais par des signes; on ne le disoit pas, on le montroit. L'objet qu'on expose aux yeux ébranle l'imagination, excite la curiosité, tient l'esprit dans l'attente de ce qu'on va dire; et souvent cet objet seul a tout dit. Trasibule et Tarquin coupant des têtes de pavots, Alexandre appliquant son sceau sur la bouche de son favori, Diogène marchant devant Zénon, ne parloient-ils pas mieux que s'ils avoient fait de longs discours? Quel circuit de paroles eût aussi bien rendu les mêmes

idées? Darius engagé dans la Scythie avec son armée, reçoit de la part du roi des Scythes un oiseau, une grenouille, une souris et cinq flèches. L'ambassadeur remet son présent, et s'en retourne sans rien dire. De nos jours cet homme eût passé pour fou. Cette terrible harangue fut entendue, et Darius n'eut plus grande hâte que de regagner son pays comme il put. Substituez une lettre à ces signes; plus elle sera menaçante, et moins elle effraiera : ce ne sera qu'une fanfaronade dont Darius n'eût fait que rire.

Que d'attention chez les Romains à la langue des signes! Des vêtemens divers selon les âges, selon les conditions; des toges, des saies, des prétextes, des bulles, des laticlaves, des chaires, des licteurs, des faisceaux, des haches; des couronnes d'or, d'herbes, de feuilles; des ovations, des triomphes; tout chez eux étoit appareil, représentation, cérémonie, et tout faisoit impression sur les cœurs des citoyens. Il importoit à l'état, que le peuple s'assemblât en tel lieu plutôt qu'en tel autre; qu'il vît ou qu'il ne vît pas le Capitole; qu'il fût ou ne fût pas tourné du côté du sénat; qu'il délibérât tel ou tel jour par préférence. Les accusés changeoient d'habits, les candidats en chan-

geoient; les guerriers ne vantoient pas leurs exploits, ils montroient leurs blessures. A la mort de César, j'imagine un de nos orateurs voulant émouvoir le peuple, épuiser tous les lieux communs de l'art pour faire une pathétique description de ses plaies, de son sang, de son cadavre : Antoine, quoique éloquent, ne dit point tout cela; il fait apporter la robe toute sanglante. Quelle rhétorique !

J.-J. Rousseau.

Du Génie des Langues.

On demande souvent ce que c'est que le génie d'une langue, et il est difficile de le dire. Ce mot tient à des idées très-composées ; il a l'inconvénient des idées abstraites et générales; on craint, en le définissant, de le généraliser encore. Mais afin de mieux rapprocher cette expression de toutes les idées qu'elle embrasse, on peut dire que la douceur ou l'âpreté des articulations, l'abondance ou la rareté des voyelles, la prosodie ou l'étendue des mots, leurs filiations, et enfin le nombre et la force des tournures et des constructions qu'ils prennent entre eux, sont les causes les plus évidentes du génie d'une

langue; et ces causes se lient au climat et au caractère de chaque peuple en particulier.

Il semble au premier coup d'œil, que les proportions de l'organe vocal étant invariables, elles auroient dû produire par-tout les mêmes articulations et les mêmes mots, et qu'on ne devroit entendre qu'un seul langage dans l'univers. Mais si les autres proportions du corps humain, non moins invariables, n'ont pas laissé de changer de nation à nation, et si les pieds, les pouces et les coudées d'un peuple ne sont pas ceux d'un autre, il falloit aussi que l'organe vocal et compliqué de la parole éprouvât de grands changemens de peuple en peuple, et souvent de siècle en siècle. La nature qui n'a qu'un modèle pour tous les hommes, n'a pourtant pas confondu tous les visages sous une même physionomie. Ainsi, quoiqu'on trouve les mêmes articulations radicales chez des peuples différens, les langues n'en ont pas moins varié comme la scène du monde; chantantes et voluptueuses dans les beaux climats, âpres et sourdes sous un ciel triste, elles ont constamment suivi la répétition et la fréquence des mêmes sensations.

RIVAROL, *Discours sur l'Universalité de la langue françoise.*

Comment les Langues se corrompent.

Le langage est la peinture de nos idées, qui à leur tour sont des images plus ou moins étendues de quelques parties de la nature. Comme il existe deux mondes pour chaque homme en particulier, l'un hors de lui, qui est le monde physique, et l'autre au-dedans, qui est le monde moral ou intellectuel; il y a aussi deux styles dans le langage, le *naturel* et le *figuré*. Le premier exprime ce qui se passe hors de nous et dans nous, par des causes physiques; il compose le fond des langues, s'étend par l'expérience, et peut être aussi grand que la nature. Le second exprime ce qui se passe dans nous et hors de nous; mais c'est l'imagination qui le compose des emprunts qu'elle fait au premier. *Le soleil brûle; le marbre est froid; l'homme desire la gloire;* voilà le langage propre ou naturel. *Le cœur brûle de desir; la crainte le glace; la terre demande la pluie:* voilà le style figuré qui n'est que le simulaire de l'autre et qui double ainsi la richesse des langues. Comme il tient à l'idéal, il paroît plus grand que la nature.

L'homme le plus dépourvu d'imagination, ne parle pas souvent sans tomber dans la métaphore. Or, c'est ce perpétuel mensonge de la parole, c'est le style métaphorique qui porte un germe de corruption. Le style naturel ne peut être que vrai; et quand il est faux, l'erreur est de fait, et nos sens la corrigent tôt ou tard. Mais les erreurs dans les figures ou dans les métaphores, annoncent de la fausseté dans l'esprit, et un amour de l'exagération qui ne se corrige guère.

Une langue vient donc à se corrompre, lorsque confondant les limites qui séparent le style naturel du figuré, on met de l'affectation à outrer les figures et à rétrécir le naturel qui est la base, pour charger d'ornemens superflus l'édifice de l'imagination. Par exemple, il n'est point d'art ou de profession dans la vie, qui n'ait fourni des expressions figurées au langage: on dit, *la trame de la perfidie; le creuset du malheur;* et on voit que ces expressions sont comme à la porte de nos ateliers, et s'offrent à tous les yeux. Mais quand on veut aller plus avant et qu'on dit, *cette vertu qui sort du creuset, n'a pas perdu tout son alliage; il lui faut plus de cuisson;* lorsqu'on passe de la trame de la

perfidie *à la navette de la fourberie*, on tombe dans l'affectation.

C'est ce défaut qui perd les écrivains des nations avancées; ils veulent être neufs, et ne sont que bizarres : ils tourmentent leur langage, pour que l'expression leur donne la pensée; et c'est pourtant celle-ci qui doit toujours amener l'autre. Ajoutons qu'il y a une seconde espèce de corruption, mais qui n'est pas à craindre pour la langue françoise; c'est la bassesse des figures. Ronsard disoit, *le soleil perruqué de lumière, la voile s'enfle à plein ventre*. Ce défaut précède la maturité des langues, et disparoît avec la politesse.

Par tous les mots et toutes les expressions dont les arts et les métiers ont enrichi les langues, il semble qu'elles aient peu d'obligations aux gens de la cour et du monde; mais si c'est la partie laborieuse d'une nation qui crée, c'est la partie oisive qui choisit et qui règne. Le travail et le repos sont pour l'une; le loisir et le plaisir pour l'autre. C'est au goût dédaigneux, c'est à l'ennui d'un peuple d'oisifs que l'art a dû ses progrès et ses finesses. On sent en effet que tout est bon pour l'homme de cabinet et de travail, qui ne cherche le soir qu'un délassement dans les spectacles et les

chefs-d'œuvre des arts : mais pour des ames excédées de plaisirs et lasses de repos, il faut sans cesse des attitudes nouvelles et des sensations toujours plus exquises.

Le Même. Ibid.

Origine de la Langue Françoise.

Quand les Romains conquirent les Gaules, leur séjour et leurs lois y donnèrent d'abord la prééminence à la langue latine ; et quand les Francs leur succédèrent, la religion chrétienne, qui jetoit ses fondemens dans ceux de la monarchie, confirma cette prééminence. On parla latin à la cour, dans les cloîtres, dans les tribunaux et dans les écoles : mais les jargons que parloit le peuple corrompirent peu à peu cette latinité, et en furent corrompus à leur tour. De ce mélange naquit cette multitude de patois qui vivent encore dans nos provinces. L'un d'eux devoit un jour être la langue françoise.

Il seroit difficile d'assigner le moment où ces différens dialectes se dégagèrent du celte, du latin et de l'allemand : on voit seulement qu'ils ont dû se disputer la souveraineté, dans

un royaume que le système féodal avoit divisé en tant de petits royaumes. Pour hâter notre marche, il suffira de dire que la France, naturellement partagée par la Loire, eut deux patois, auxquels on peut rapporter tous les autres, le *picard* et le *provençal.* Des princes s'exercèrent dans l'un et l'autre, et c'est aussi dans l'un et l'autre que furent d'abord écrits les romans de chevalerie et les petits poëmes du temps. Du côté du midi florissoient les *Troubadours*, et du côté du nord les *Trouveurs.* Ces deux mots, qui au fond n'en font qu'un, expriment assez bien la physionomie des deux langues.

Si le provençal, qui n'a que des sons pleins, eût prévalu, il auroit donné au françois l'éclat de l'espagnol et de l'italien : mais le midi de la France, toujours sans capitale et sans roi, ne put contenir la concurrence du nord, et l'influence du patois picard s'accrut avec l'influence de la couronne. C'est donc le génie clair et méthodique de ce jargon, et sa prononciation un peu sourde, qui dominent aujourd'hui dans la langue françoise.

Mais quoique cette nouvelle langue eût été adoptée par la cour et par la nation, et que dès l'an 1260, un auteur italien lui eût trouvé

assez de charmes pour la préférer à la sienne, cependant l'église, l'université et les parlemens la repoussèrent encore, et ce ne fut que dans le seizième siècle qu'on lui accorda solennellement les honneurs dus à une langue légitimée.

A cette époque, la renaissance des lettres, la découverte de l'Amérique et du passage aux Indes, l'invention de la poudre et de l'imprimerie, ont donné une autre face aux empires. Ceux qui brilloient se sont tout-à-coup obscurcis; et d'autres sortant de leur obscurité, sont venus figurer à leur tour sur la scène du monde. Si du nord au midi un nouveau schisme a déchiré l'église, un commerce immense a jeté de nouveaux liens parmi les hommes. C'est avec les sujets de l'Afrique que nous cultivons l'Amérique, et c'est avec les richesses de l'Amérique que nous trafiquons en Asie. L'univers n'offrit jamais un tel spectacle. L'Europe sur-tout est parvenue à un si haut degré de puissance, que l'histoire n'a rien à lui comparer: le nombre des capitales, la fréquence et la célérité des expéditions, les communications publiques et particulières, en ont fait une immense république, et l'ont forcée de se décider sur

le choix d'une langue ; et ce choix est tombé sur la langue françoise.

RIVAROL. *Discours sur l'Universalité de la langue françoise.*

Tableau historique de la Langue françoise.

S'il est vrai qu'il n'y eut jamais ni langage ni peuple sans mélange, il n'est pas moins évident qu'après une conquête il faut du temps pour consolider le nouvel état, et pour bien fondre ensemble les idiomes et les familles des vainqueurs et des vaincus. Mais on est étonné, quand on voit qu'il a fallu plus de mille ans à la langue françoise pour arriver à sa maturité. On ne l'est pas moins, quand on songe à la prodigieuse quantité d'écrivains qui ont fourmillé dans cette langue depuis le cinquième siècle jusqu'à la fin du seizième, sans compter ceux qui écrivoient en latin. Quelques monumens qui s'élèvent encore dans cette mer d'oubli, nous offrent autant de françois différens. Les changemens et les révolutions de la langue étoient si brusques, que le siècle où on vivoit, dispensoit toujours de lire les ouvrages du siècle précédent. Les au-

teurs se traduisoient mutuellement de demi-siècle en demi-siècle, de patois en patois, de vers en prose ; et dans cette longue galerie d'écrivains, il ne s'en trouve pas un qui n'ait cru fermement que la langue étoit arrivée pour lui à sa dernière perfection. Pâquier affirmoit, de son temps, qu'il ne s'y connoissoit pas, ou que Ronsard avoit fixé la langue françoise.

A travers ces variations, on voit cependant combien le caractère de la nation influoit sur elle : la construction de la phrase fut toujours directe et claire. La langue française n'eut donc que deux sortes de barbaries à combattre ; celle des mots, et celle du mauvais goût de chaque siècle. Les conquérans françois, en adoptant les expressions celtes et latines, les avoient marquées chacune à son coin : on eut une langue pauvre et décousue, où tout fut arbitraire, et le désordre régna dans la disette. Mais quand la monarchie acquit plus de force et d'unité, il fallut refondre ces monnaies éparses et les réunir sous une empreinte générale, conforme d'un côté à leur origine, et de l'autre au génie même de la nation ; ce qui leur donna une physionomie double : on se fit une langue écrite et une langue parlée, et ce

divorce de l'orthographe et de la prononciation dure encore. Enfin le bon goût ne se développa tout entier que dans la perfection de la société : la maturité du langage et celle de la nation arrivèrent ensemble.

En effet, quand l'autorité publique est affermie, que les fortunes sont assurées, les priviléges confirmés, les droits éclaircis, les rangs assignés ; quand la nation heureuse et respectée jouit de la gloire au-dehors, de la paix et du commerce au-dedans ; lorsque dans la capitale un peuple immense se mêle toujours sans jamais se confondre ; alors on commence à distinguer autant de nuances dans le langage que dans la société ; la délicatesse des procédés amène celle des propos ; les métaphores sont plus justes, les comparaisons plus nobles, les plaisanteries plus fines ; la parole étant le vêtement de la pensée, on veut des formes plus élégantes. C'est ce qui arriva aux premières années du règne de Louis XIV. Le poids de l'autorité royale fit rentrer chacun à sa place ; on connut mieux ses droits et ses plaisirs ; l'oreille plus exercée exigea une prononciation plus douce ; une foule d'objets nouveaux demandèrent des expressions nouvelles ; la langue françoise fournit

à tout, et l'ordre s'établit dans l'abondance.

Il faut donc qu'une langue s'agite jusqu'à ce qu'elle se repose dans son propre génie; et ce principe explique un fait assez extraordinaire: c'est qu'aux treizième et quatorzième siècles, la langue françoise étoit plus près d'une certaine perfection, qu'elle ne le fut au seizième. Ses élémens s'étoient déjà incorporés; ses mots étoient assez fixes, et la construction de sesphrases, directe et régulière: il ne manquoit donc à cette langue que d'être parlée dans un siècle plus heureux, et ce temps approchoit. Mais, contre tout espoir, la renaissance des lettres la fit tout-à-coup rebrousser vers là barbarie. Une foule de poëtes s'élevèrent dans son sein, tels que les Jodelle, les Baïf et les Ronsard. Épris d'Homère et de Pindare, et n'ayant pas digéré les beautés de ces grands modèles, ils s'imaginèrent que la nation s'étoit trompée jusque-là, et que la langue françoise auroit bientôt le charme du grec, si l'on y transportoit les mots composés, les diminutifs, les péjoratifs, et sur-tout la hardiesse des inversions, choses précisément opposéesà son génie. Le ciel fut *porte-flambeaux*, Jupiter *lance-tonnerre;* on eut des *agnelets doucelets;* on fit des vers

sans rime, des hexamètres, des pentamètres; les métaphores basses ou gigantesques se cachèrent sous un style entortillé; enfin ces poètes parlèrent grec en françois, et de tout un siècle on ne s'entendit point en poésie. C'est sur leurs sublimes échasses que le burlesque se trouva naturellement monté, quand le bon goût vint à paroître.

A cette même époque, les deux reines Médicis donnoient une grande vogue à l'italien, et les courtisans tâchoient de l'introduire de toute part dans la langue françoise. Cette irruption du grec et de l'italien la troubla d'abord; mais, comme une liqueur déjà saturée, elle ne put recevoir ces nouveaux élémens; ils ne tenoient pas, on les vit tomber d'eux-mêmes.

Les malheurs de la France sous les derniers Valois, retardèrent la perfection du langage; mais la fin du règne de Henri IV, et celui de Louis XIII, ayant donné à la nation l'avant-goût de son triomphe, la poésie françoise se montra d'abord sous les auspices de son propre génie. La prose plus sage ne s'en étoit pas écartée comme elle; temoins Amyot, Montaigne et Charron; aussi, pour la première fois peut-être, elle précéda la poésie qui la devance toujours.

C'est une chose bien remarquable, qu'à quelque époque de la langue françoise qu'on s'arrête, depuis sa plus obscure origine jusqu'à Louis XIII, et dans quelque imperfection qu'elle se trouve de siècle en siècle, elle ait toujours charmé l'Europe, autant que le malheur des temps l'a permis. Il faut donc que la France ait toujours eu une perfection relative et certains agrémens fondés sur sa position et sur l'heureuse humeur de ses habitans.

La paix de Vervins fut l'époque où les lettres commencèrent la gloire de la langue françoise. Si Ronsard avoit bâti des chaumières avec des tronçons de colonnes grecques, Malherbe éleva le premier des monumens nationaux. Richelieu qui affectoit toutes les grandeurs, abaissoit d'une main la maison d'Autriche, et de l'autre, attiroit à lui le jeune Corneille, en l'honorant de sa jalousie. Ils fondoient ensemble ce théâtre, où, jusqu'à l'apparution de Racine, l'auteur du Cid régna seul. Pressentant les accroissemens et l'empire de la langue, il lui créoit un tribunal, afin de devenir par elle le législateur des lettres. A cette époque une foule de génies vigoureux lui firent parcourir rapidement toutes ses pé-

riodes, de Voiture jusqu'à Pascal, et de Racan jusqu'à Boileau. Les beaux jours de la France étoient arrivés.

Le Même. Ibid.

Causes de l'Universalité de la langue françoise.

Un admirable concours de circonstances contribua à l'universalité de la langue françoise. Les grandes découvertes qui s'étoient faites depuis cent cinquante ans dans le monde, avoient donné à l'esprit humain une impulsion que rien ne pouvoit plus arrêter, et cette impulsion tendoit vers la France. Paris fixa les idées flottantes de l'Europe, et devint le foyer des étincelles répandues chez tous les peuples. L'imagination de Descartes régna dans la philosophie ; la raison de Boileau dans les vers ; Bayle plaça le doute aux pieds de la vérité ; Bossuet tonna sur la tête des rois ; et nous comptâmes autant de genres d'éloquence que de grands hommes. Notre théâtre sur-tout achevoit l'éducation de l'Europe : c'est là que le grand Condé pleuroit aux vers du grand Corneille, et que Racine corrigeoit Louis XIV. Rome toute entière parut

sur la scène françoise, et les passions parlèrent leur langage. Nous eûmes et ce Molière plus comique que les Grecs, et le Télémaque plus antique que les ouvrages des anciens, et ce La Fontaine qui ne donnant pas à la langue des formes si pures, lui prêtoit des beautés plus incommunicables. Nos livres rapidement traduits en Europe, et même en Asie, devinrent les livres de tous les pays, de tous les goûts et de tous les âges. La Grèce vaincue sur le théâtre, le fut encore dans les pièces fugitives qui volèrent de bouche en bouche, et donnèrent des ailes à la langue françoise. Les premiers journaux qu'on vit circuler en Europe, étoient françois, et ne racontoient que nos victoires et nos chefs-d'œuvre. C'est de nos académies qu'on s'entretenoit, et la langue s'étendoit par leurs correspondances. On ne parloit enfin que de l'esprit et des graces françoises: tout se faisait au nom de la France, et notre réputation s'accroissoit de notre réputation.

Aux productions de l'esprit se joignoient encore celles de l'industrie: des pompons et des modes accompagnoient nos meilleurs livres chez l'étranger, parce qu'on vouloit être par-tout raisonnable et frivole comme en

France. Il arriva donc que nos voisins recevant sans cesse des meubles, des étoffes et des modes qui se renouveloient sans cesse, manquèrent de termes pour les exprimer : ils furent comme accablés sous l'exubérance de l'industrie françoise ; si bien qu'il prit comme une impatience générale à l'Europe, et que pour n'être plus séparés de nous, on étudia notre langue de tous côtés.

Depuis cette explosion, la France a continué de donner un théâtre, des habits, du goût, des manières, une langue, un nouvel art de de vivre et des jouissances inconnues aux états qui l'entourent : sorte d'empire qu'aucun peuple n'a jamais exercé. Et comparez-lui, je vous prie, celui des Romains qui semèrent par-tout leur langue et l'esclavage, s'engraissèrent de sang, et détruisirent jusqu'à ce qu'ils fussent détruits !

On a beaucoup parlé de Louis XIV ; je n'en dirai qu'un mot. Il n'avoit ni le génie d'Alexandre, ni la puissance et l'esprit d'Auguste ; mais pour avoir su régner, pour avoir connu l'art d'accorder ce coup d'œil, ces foibles récompenses dont le talent veut bien se payer, Louis XIV marche dans l'histoire de l'esprit humain, à côté d'Auguste et d'Alexandre. Il fut le vé-

ritable Apollon du Parnasse françois; les poëmes, les tableaux, les marbres ne respirèrent que pour lui. Ce qu'un autre eût fait par politique, il le fit par goût. Il avoit de la grace; il aimoit la gloire et les plaisirs; et je ne sais quelle tournure romanesque qu'il eut dans sa jeunesse, remplit les François d'un enthousiasme qui gagna toute l'Europe. Il fallut voir ses bâtimens et ses fêtes; et souvent la curiosité des étrangers soudoya la vanité françoise. En fondant à Rome une colonie de peintres et de sculpteurs, il faisoit signer à la France une alliance perpétuelle avec les arts. Quelquefois son humeur magnifique alloit avertir les princes étrangers du mérite d'un savant ou d'un artiste caché dans leurs états, et il en faisoit l'honorable conquête. Aussi le nom françois et le sien pénétrèrent jusqu'aux extrémités orientales de l'Asie. Notre langue domina comme lui dans tous les traités; et quand il cessa de dicter des lois, elle garda si bien l'empire qu'elle avoit acquis, que ce fut dans cette même langue, organe de son ancien despotisme, que ce prince fut humilié vers la fin de ses jours. Ses prospérités, ses fautes et ses malheurs servirent également à la langue; elle s'enrichit à la révocation de

l'édit de Nantes, de tout ce que perdoit l'état. Les réfugiés emportèrent dans le nord leur haine pour le prince et leurs regrets pour la patrie; et ces regrets et cette haine s'exhalèrent en françois.

Il semble que c'est vers le milieu du règne de Louis XIV, que le royaume se trouva à son plus haut point de grandeur relative. L'Allemagne avoit des princes nuls, l'Espagne étoit divisée et languissante, l'Italie avoit tout à craindre, l'Angleterre et l'Écosse n'étoient pas encore unies, la Prusse et la Russie n'existoient pas. Aussi l'heureuse France, profitant de ce silence de tous les peuples, triompha dans la paix, dans la guerre et dans les arts. Elle occupa le monde de ses entreprises et de sa gloire. Pendant près d'un siècle, elle donna à ses rivaux et les jalousies littéraires et les alarmes politiques, et la fatigue de l'admiration. Enfin l'Europe lasse d'admirer et d'envier, voulut imiter : c'étoit un nouvel hommage. Des essaims d'ouvriers entrèrent en France et en rapportèrent notre langue et nos arts qu'ils propagèrent.

Le Même. Ibid.

Réflexions générales sur le Goût.

Le goût, tel que nous le considérons ici, c'est-à-dire, par rapport à la lecture des auteurs et à la composition, est un discernement vif, net et précis de toute beauté, la vérité et la justesse des pensées et des expressions qui entrent dans un discours. Il distingue ce qu'il y a de conforme aux plus exactes bienséances, de propre à chaque caractère, de convenable aux différentes circonstances, et pendant qu'il remarque par un sentiment fin et exquis, les graces, les tours, les manières, les expressions les plus capables de plaire, il aperçoit aussi tous les défauts qui produisent un effet contraire, et il démêle en quoi précisément consistent ces défauts, et jusqu'où ils s'écartent des règles sévères de l'art et des vraies beautés de la nature.

Cette heureuse qualité que l'on sent mieux qu'on ne peut la définir, est moins l'effet du génie que du jugement, et d'une espèce de raison naturelle perfectionnée par l'étude. Elle sert dans la composition à guider l'esprit, et à le régler. Elle fait usage de l'imagination, mais sans s'y livrer, et en demeure toujours maî-

tresse. Elle consulte en tout la nature, la suit pas à pas, et en est une fidèle expression. Sobre et retenue au milieu de l'abondance et des richesses, elle dispense avec mesure et avec sagesse les beautés et les graces du discours. Elle ne se laisse jamais éblouir par le faux, quelque brillant qu'il soit. Elle est également blessée du trop et du trop peu. Elle sait s'arrêter précisément où il faut, et retranche sans regret et sans pitié tout ce qui est au-delà du beau et du parfait. C'est le défaut de cette qualité qui fait le vice de tous les styles corrompus; de l'enflure, du faux brillant, des pointes: Lors, dit Quintilien, que le génie est destitué de jugement, et qu'il se laisse tromper par l'apparence du beau : *Quoties ingenium judicio caret, et specie boni fallitur.*

Ce goût, simple et unique dans son principe, se varie et se multiplie en une infinité de manières, de sorte pourtant que sous mille formes différentes, en prose ou en vers, dans un style étendu ou serré, sublime ou simple, enjoué ou sérieux, il est toujours le même, et porte par-tout un certain caractère de vrai et de naturel, qui se fait d'abord sentir à quiconque a du discernement. On ne peut pas dire que le style de Térence, de Phèdre, de Salluste, de

César, de Cicéron, de Tite-Live, de Virgile; d'Horace, soit le même. Ils ont tous néanmoins, s'il est permis de parler ainsi, une certaine teinture d'esprit qui leur est commune, et qui dans cette diversité de génie et de style les rapproche et les réunit, et met une différence sensible entre eux et les autres écrivains qui ne sont pas marqués au coin de la bonne antiquité.

J'ai dit que ce discernement étoit une espèce de raison naturelle perfectionnée par l'étude. En effet, tous les hommes apportent avec eux, en naissant, les premiers principes du goût, aussi bien que ceux de la rhétorique et de la logique. La preuve en est qu'un bon orateur est presque toujours infailliblement approuvé du peuple, et qu'il n'y a sur ce point, comme le remarque Cicéron, aucune différence de sentiment et de goût entre les ignorans et les savans.

Il en est ainsi de la musique et de la peinture. Un concert, dont toutes les parties sont bien composées et bien exécutées, tant pour les instrumens que pour les voix, plaît généralement. Qu'il y survienne quelque discordance, quelque cacophonie, elle révolte ceux même qui ignorent absolument ce que c'est que mu-

sique. Ils ne savent pas ce qui les choque, mais ils sentent que leurs oreilles sont blessées. C'est que la nature leur a donné du goût et du sentiment pour l'harmonie. De même un beau tableau charme et enlève un spectateur qui n'a aucune idée de peinture. Demandez-lui ce qui lui plaît, et pourquoi cela lui plaît ; il ne pourra pas aisément en rendre compte, ni en dire les véritables raisons : mais le sentiment fait à peu près en lui ce que l'art et l'usage font dans les connoisseurs.

Il en faut dire autant du goût dont nous parlons ici. Presque tous les hommes en ont en eux-mêmes les premiers principes, quoique dans la plupart ils soient peu développés faute d'instruction ou de réflexion, et qu'ils soient même étouffés ou corrompus par une éducation vicieuse, par de mauvaises coutumes, par les préventions dominantes du siècle et du pays.

Quelque dépravé néanmoins que soit le goût, il ne périt pas entièrement. Il en reste toujours dans les hommes des points fixes, gravés au fond de leur esprit, dans lesquels ils conviennent et se réunissent. Quand ces semences secrètes sont cultivées avec quelque soin, elles peuvent être conduites à une perfection plus distincte et plus démêlée. Et s'il

arrive que ces premières notions soient réveillées par quelque lumière dont l'éclat rende les esprits attentifs aux règles immuables du vrai et du beau, qui en découvre les suites naturelles et les conséquences nécessaires, qui leur serve en même temps de modèle pour en faciliter l'application, on voit ordinairement les plus sensés, se détromper avec joie de leurs vieilles erreurs, corriger la fausseté de leurs anciens jugemens, revenir à ce qu'un goût épuré et sûr a de plus juste, de plus délicat et de plus fin, et y entraîner peu à peu tous les autres.

On peut s'en convaincre par le succès de certains grands orateurs, ou de quelques auteurs fameux, qui, par leurs talens naturels, savent rappeler ces idées primitives, et faire revivre ces semences cachées dans l'esprit de tous les hommes. En peu de temps ils réunissent en leur faveur les suffrages de ceux qui font le plus d'usage de leur raison; et bientôt ils enlèvent les applaudissemens des personnes de tout âge et de toute condition, des ignorans aussi bien que des savans. Il seroit facile de marquer parmi nous la date du bon goût qui règne dans tous les arts, aussi bien que dans les belles-lettres et dans les sciences; et en re-

montant dans chaque genre jusqu'à la source, on verroit qu'un petit nombre d'heureux génies a procuré cette gloire et cet avantage à la nation.

Ceux même qui dans des siècles plus cultivés sont sans étude et sans belles-lettres, ne laissent pas de prendre une teinture du bon goût dominant, qui se mêle, sans qu'ils s'en aperçoivent, dans leurs conversations, dans leurs lettres, dans leurs manières. Il y a peu de nos guerriers aujourd'hui qui n'écrivissent plus correctement et plus élégamment que Ville-Hardouin et les autres officiers qui vivoient dans un siècle encore grossier et barbare.

On doit conclure de tout ce que je viens de dire, que l'on peut donner des règles et des préceptes sur ce discernement; et je ne sais pourquoi Quintilien, qui en fait avec raison un si grand cas, prétend que cette qualité ne peut non plus s'acquérir par l'art, que le goût et l'odorat: *non magis arte traditur, quàm gustus et odor;* à moins qu'il ne veuille dire qu'il y a des esprits si grossiers et tellement éloignés de ce discernement, qu'on pourroit croire que c'est en effet la nature seule qui le donne.

Je ne crois pas même que cette pensée de

Quintilien soit vraie par rapport à l'exemple dont il se sert, du moins pour ce qui regarde le goût. Il ne faut qu'examiner ce qui arrive à de certaines nations, qu'une longue habitude attache fortement à des ragoûts bizarres et fort extraordinaires. Elles s'accordent sans peine à louer des liqueurs exquises, des viandes délicates, des mets apprêtés avec art par une main habile. Elles apprennent bientôt à discerner les finesses de l'assaisonnement, quand un maître savant en ce genre les y rend attentives, et à les préférer à la grossièreté barbare de leur ancienne nourriture. Quand je parle ainsi, ce n'est pas que je trouve ces nations fort à plaindre d'être privées d'une intelligence et d'une habileté qui nous est devenue si funeste. Mais on peut juger par-là de la ressemblance qui se trouve entre le goût par rapport aux sens et aux corps, et le goût par rapport à l'esprit; et combien le premier est propre à peindre les qualités du second.

Le bon goût dont nous parlons ici, qui est celui de la littérature, ne se borne pas à ce qu'on appelle sciences; il influe comme imperceptiblement sur les autres arts, tels que sont l'agriculture, la peinture, la sculpture, la musique. C'est un même discernement qui in-

troduit par-tout la même élégance, la même symétrie, le même ordre dans la disposition des parties; qui rend attentif à une noble simplicité, aux beautés naturelles, au choix judicieux des ornemens. Au contraire, la dépravation du goût dans les arts a toujours été un indice et une suite de celle de la littérature: Les ornemens chargés, confus, grossiers des anciens édifices gothiques, et placés pour l'ordinaire sans choix, contre les bonnes règles, et hors des belles proportions, étoient l'image des écrits des auteurs des mêmes siècles.

Le bon goût de la littérature se communique même aux mœurs publiques et à la manière de vivre. L'habitude de consulter les règles primitives sur une matière, conduit naturellement à en faire de même sur d'autres. Paul Emile, si habile et si entendu en tout genre, ayant donné, après la conquête de la Macédoine, une grande fête à toute la Grèce, et ayant remarqué qu'on en trouvoit l'ordonnance infiniment plus élégante et plus belle qu'on ne l'attendoit d'un homme de guerre, répondit qu'on avoit tort de s'en étonner; que le même génie qui apprend à bien ranger une armée en bataille, apprend aussi à bien ordonner une fête.

Mais par un renversement tout-à-fait étrange,

et cependant ordinaire, et qui est une grande preuve de la foiblesse, ou plutôt de la corruption de l'esprit humain, cette délicatesse même, cette élégance que le bon goût de la littérature et de l'éloquence a coutume d'introduire dans l'usage de la vie, pour les bâtimens, par exemple et pour les repas, venant peu à peu à dégénérer en excès et en luxe, introduit à son tour le mauvais goût dans la littérature et dans l'éloquence. C'est ce que Sénèque nous développe d'une manière fort ingénieuse dans une de ses lettres, où il semble s'être peint lui-même sans s'en apercevoir.

Un de ses amis lui avoit demandé d'où pouvoit venir le changement qu'on voyoit quelquefois arriver dans l'éloquence, et qui entraînoit presque tous les esprits dans certains défauts, comme d'affecter des figures hardies et outrées, des métaphores hasardées sans mesure et sans retenue, des pensées si courtes et si brusques, qu'elles laissent plutôt à deviner ce qu'elles veulent dire, qu'elles ne le disent.

Sénèque répond à cette question par un proverbe usité chez les Grecs: telle est la vie, telles sont les paroles : *Talis hominibus fuit oratio, qualis vita.* Comme un particulier se

peint dans son discours, ainsi le style dominant est quelquefois une image des mœurs publiques. Le cœur entraîne l'esprit, et lui communique ses vices aussi bien que ses vertus. Lorsque dans les meubles, dans les bâtimens, dans les repas, on se fait un mérite de se distinguer des autres par de nouveaux raffinemens et par une recherche étudiée de tout ce qui est hors de l'usage commun, le même goût se communique à l'éloquence, et y porte aussi la nouveauté et le désordre.

L'esprit accoutumé à ne plus suivre de règles dans les mœurs, n'en suit plus dans le style. On ne veut plus rien que de nouveau, de brillant, d'extraordinaire, de hasardé. On ne s'attache qu'à des pensées minces et puériles, ou hardies et outrées jusqu'à l'excès. On affecte un style peigné et fleuri, et une élocution éclatante qui n'a que du son, et rien de plus.

Et ce qui répand ces sortes de défauts, est ordinairement l'exemple d'un homme seul, qui s'est fait de la réputation, qui est devenu à la mode, qui s'est rendu maître des esprits et qui donne le ton aux autres (1). On se fait honneur de le suivre; on l'étudie, on le copie, et son style devient la règle et le modèle du goût public.

(1) Fontenelle.

Comme donc, dans une ville, le luxe des tables et des habits est une marque que les mœurs y sont peu réglées ; ainsi la licence du style, quand elle est publique et générale, montre que les esprits sont dépravés et corrompus.

Pour remédier au mal, pour réformer dans le style les expressions et les pensées, il faut purifier la source d'où elles partent. C'est l'esprit qu'il faut guérir. Quand il est sain et vigoureux, l'éloquence l'est aussi : mais elle est foible et languissante, quand l'esprit l'est devenu, et qu'il s'est laissé affoiblir et énerver par la volupté et les délices. En un mot, c'est lui qui est le maître, qui commande et qui donne le mouvement à tout ; et tout le reste suit ses impressions.

Il fait remarquer ailleurs qu'un style trop étudié et trop recherché est la marque d'un petit génie. Il veut qu'un orateur, sur-tout lorsqu'il traite des matières graves et sérieuses, soit moins attentif aux mots et à l'arrangement, qu'aux choses et aux pensées. Quand vous voyez un discours travaillé et poli avec tant de soin et d'inquiétude, vous pouvez conclure, dit-il, qu'il part d'un esprit médiocre et occupé de petites choses. Un écrivain qui a l'esprit

grand et élevé, ne s'arrête point à de telles minuties. Il pense et parle avec plus de noblesse et de grandeur, et l'on voit dans tout ce qu'il dit un certain air aisé et naturel, qui marque un homme riche de son propre fonds, et qui ne cherche point à le paroître. Ensuite il compare cette sorte d'éloquence fleurie et fardée à des jeunes gens bien frisés et bien poudrés et qui sont toujours devant le miroir et à la toilette : *Barbâ et comâ nitidos, de capsulâ totos.* On ne peut rien attendre de grand et de solide de tels caractères. Il en est de même des orateurs. Le discours est comme le visage de l'esprit. S'il est peigné, ajusté, fardé, c'est un signe qu'il y a quelque chose de gâté dans l'esprit, et qu'il n'est pas sain. Une telle parure où il y a tant d'art et d'étude, n'est point un ornement digne de l'éloquence : *Non est ornamentum virile concinnitas.*

Qui ne croiroit, en entendant parler ainsi Sénèque, qu'il étoit ennemi déclaré du mauvais goût, et que personne n'étoit plus capable que lui de s'y opposer et de le prévenir ? Et cependant ce fut lui, plus que tout autre, qui contribua à gâter les esprits, et à corrompre l'éloquence. J'aurai lieu d'en parler ailleurs, et je le ferai d'autant plus volontiers, qu'il

semble que ce nouveau goût de pensées brillantes, et d'une sorte de pointe, qui est proprement le caractère de Sénèque, veuille prendre le dessus de notre siècle. Et je ne sais si ce ne seroit point un indice et un présage de la ruine dont l'éloquence est menacée parmi nous, et dont le luxe énorme qui règne plus que jamais, et la décadence presque générale des mœurs, sont peut-être aussi de funestes avant-coureurs.

Il ne faut quelquefois, comme le remarque Sénèque, et comme lui-même en est un exemple, il ne faut qu'un seul homme, mais d'un grand nom, et qui par de rares qualités se sera acquis un grand crédit, pour introduire ce mauvais goût et ce style corrompu. On veut, par une secrète ambition, se distinguer de la foule des orateurs et des écrivains de son temps, et ouvrir une nouvelle carrière, où l'on marche plutôt seul à la tête de nouveaux disciples, qu'à la suite des anciens maîtres. On préfère la réputation de bel esprit à celle de bon esprit, le brillant au solide, le merveilleux au naturel et au vrai. On aime mieux parler à l'imagination qu'au jugement, éblouir la raison que la convaincre, surprendre son approbation que de la mériter : et pendant qu'un tel homme, par

une espèce de prestige, et par un doux enchantement, enlève l'admiration et les applaudissemens des esprits superficiels, qui font la multitude, les autres écrivains, séduits par l'attrait de la nouveauté et par l'espérance d'un pareil succès, se laissent insensiblement aller au torrent, et le fortifient en le suivant. Ainsi ce nouveau goût déplace sans effort l'ancien goût, quoique meilleur : il passe bientôt en loi et entraîne toute une nation.

C'est ce qui doit réveiller dans l'Université l'attention des maîtres pour prévenir et empêcher, autant qu'il est en eux, la ruine du bon goût; et chargés, comme ils le sont, de l'instruction publique de la jeunesse, ils doivent regarder ce soin comme une partie essentielle de leur devoir. Les coutumes, les mœurs, les lois des anciens ont changé : elles sont souvent opposées à notre caractère et à nos usages, et la connoissance peut nous en être moins nécessaire. Les faits sont passés sans retour; les grands événemens ont eu leur cours, sans en faire attendre de semblables : les révolutions des états ou des empires ont peut-être peu de rapport à notre situation présente et à nos besoins, et par-là deviennent moins intéressantes. Mais le bon goût, qui est fondé sur des prin-

cipes immuables, est le même pour tous les temps; et c'est le principal fruit qu'on doive faire tirer aux jeunes gens de la lecture des anciens, qu'on a toujours regardés avec raison comme les maîtres, les dépositaires, les gardiens de la saine éloquence et du bon goût. Enfin, parmi tout ce qui peut contribuer à la culture de l'esprit, on peut dire que cette partie est la plus essentielle, et celle que l'on doit préférer à toutes les autres.

Ce bon goût ne se borne pas aux belles-lettres : il regarde aussi, comme je l'ai déjà insinué, tous les arts, toutes les connoissances. Il consiste alors dans un certain discernement juste et exact qui fait sentir ce qu'il y a dans chacune de ces sciences et de ces connoissances, de plus rare, de plus beau, de plus utile, de plus essentiel, de plus convenable, ou de plus nécessaire à ceux qui s'y appliquent, jusqu'où par conséquent il en faut porter l'étude, ce qu'on en doit écarter, ce qui mérite un travail particulier et une préférence sur tout le reste. On peut, faute de ce discernement, manquer à l'essentiel de sa profession, sans qu'on s'en aperçoive; et ce défaut n'est pas si rare qu'on le penseroit.

ROLLIN. *Belles-Lettres.*

Comparaison du Goût physique avec le Goût intellect uel.

Le goût, ce sens, ce don de discerner nos alimens, a produit dans toutes les langues connues, la métaphore qui exprime par le mot goût, le sentiment des défauts et des beautés dans tous les arts : c'est un discernement prompt, comme celui de la langue et du palais, et qui prévient comme lui la réflexion ; il est, comme lui, sensible et voluptueux à l'égard du bon ; il rejette, comme lui, le mauvais avec soulèvement: il est souvent, comme lui, incertain et égaré, ignorant même si ce qu'on lui présente doit lui plaire, et ayant quelquefois besoin, comme lui, d'habitude pour se former.

Il ne suffit pas pour le goût, de voir, de connoître la beauté d'un ouvrage ; il faut la sentir, en être touché. Il ne suffit pas de sentir, d'être touché d'une manière confuse, il faut démêler les différentes nuances ; rien ne doit échapper à la promptitude du discernement; et c'est encore une ressemblance de ce goût intellectuel, de ce goût des arts avec le goût sensuel : car le gourmet sent et recon-

noît promptement le mélange de deux liqueurs: l'homme de goût, le connoisseur, verra d'un coup d'œil prompt le mélange de deux styles; il verra un défaut à côté d'un agrément; il sera saisi d'enthousiasme à ces vers des Horaces:

Que vouliez-vous qu'il fît contre trois?... Qu'il mourût.

Il sentira un dégoût involontaire au vers suivant:

Ou qu'un beau désespoir alors le secourût.

Comme le mauvais goût au physique consiste à n'être flatté que par des assaisonnemens trop piquans et trop recherchés, ainsi le mauvais goût dans les arts, est de ne se plaire qu'aux ornemens étudiés, et de ne pas sentir la belle nature.

Le goût dépravé dans les alimens est de choisir ceux qui dégoûtent les autres hommes; c'est une espèce de maladie. Le goût dépravé, dans les arts, est de se plaire à des sujets qui révoltent les esprits bien faits; de préférer le burlesque au noble, le précieux et l'affecté au beau simple et naturel: c'est une maladie de l'esprit. On se forme le goût des arts,

beaucoup plus que le goût sensuel; car dans le goût physique, quoiqu'on finisse quelquefois par aimer les choses pour lesquelles on avoit d'abord de la répugnance, cependant la nature n'a pas voulu que les hommes en général apprissent à sentir ce qui leur est nécessaire; mais le goût intellectuel demande plus de temps pour se former. Un jeune homme sensible, mais sans aucune connoissance, ne distingue point d'abord les parties du grand chœur de musique; les yeux ne distinguent point d'abord, dans un tableau, les gradations, le clair-obscur, la perspective, l'accord des couleurs, la correction du dessin: mais peu à peu ses oreilles apprennent à entendre et ses yeux à voir: il sera ému à la représentation d'une belle tragédie; mais il n'y démêlera ni le mérite des unités, ni cet art délicat, par lequel aucun personnage n'entre et ne sort sans raison; ni cet art encore plus grand, qui concentre des intérêts divers dans un seul; ni enfin les autres difficultés surmontées.

Ce n'est qu'avec de l'habitude et des réflexions, qu'il parvient à sentir tout d'un coup avec plaisir, ce qu'il ne démêlait pas auparavant. Le goût se forme insensiblement dans

une nation qui n'en avoit pas, parce qu'on y prend peu à peu l'esprit des bons artistes. On s'accoutume à voir des tableaux avec les yeux de Le Brun, de Poussin, de Le Sueur: on entend la déclamation notée des scènes de Quinault, avec l'oreille de Lully; et les airs et les symphonies avec celles de Rameau; on lit les livres avec l'esprit des bons auteurs.

Si toute une nation s'est réunie, dans les premiers temps de la culture des beaux arts, à aimer des auteurs pleins de défauts, et méprisés avec le temps, c'est que ces auteurs avoient des beautés naturelles que tout le monde sentoit, et qu'on n'étoit pas encore à portée de démêler leurs imperfections. Ainsi Lucilius fut chéri des Romains avant qu'Horace l'eût fait oublier; Regnier fut goûté des François avant que Boileau parût; et si des auteurs anciens qui bronchent à chaque pas ont pourtant conservé leur grande réputation, c'est qu'il ne s'est point trouvé d'écrivain pur et châtié chez ces nations qui leur ait dessillé les yeux, comme il s'est trouvé un Horace chez les Romains, un Boileau chez les François.

On dit qu'il ne faut point disputer des goûts, et on a raison, quand il n'est question que

du goût sensuel, de la répugnance que l'on a pour une certaine nourriture, de la préférence qu'on donne à une autre : on n'en dispute point, parce qu'on ne peut corriger un défaut d'organes. Il n'en est pas de même dans les arts; comme ils ont des beautés réelles, il y a un bon goût qui les discerne, et un mauvais goût qui les ignore; et on corrige souvent le défaut d'esprit qui donne un goût de travers. Il y a aussi des ames froides, des esprits faux qu'on ne peut ni échauffer, ni redresser; c'est avec eux qu'il ne faut point disputer des goûts, parce qu'ils n'en ont point.

Le goût peut se gâter chez une nation; ce malheur arrive d'ordinaire après des siècles de perfection. Les artistes craignant d'être imitateurs, cherchent des routes écartées; ils s'éloignent de la belle nature, que leurs prédécesseurs ont saisie : il y a du mérite dans leurs efforts; ce mérite couvre leurs défauts. Le public amoureux des nouveautés court après eux; il s'en dégoûte, et il en paroît d'autres qui font de nouveaux efforts pour plaire; ils s'éloignent de la nature encore plus que les premiers; le goût se perd; on est entouré de nouveautés, qui sont rapidement

effacées les unes par les autres : le public ne sait plus où il en est, et il regrette en vain le siècle du bon goût qui ne peut plus revenir : c'est un dépôt que quelques bons esprits conservent encore loin de la foule.

Il est de vastes pays où le goût n'est jamais parvenu ; ce sont ceux où la société ne s'est point perfectionnée, où les hommes et les femmes ne se rassemblent point ; où certains arts, comme la sculpture, la peinture des êtres animés, sont défendus par la religion. Quand il y a peu de société, l'esprit est rétréci, sa pointe s'émousse, il n'a pas de quoi se former le goût. Quand plusieurs beaux arts manquent, les autres ont rarement de quoi se soutenir ; parce que tous se tiennent par la main, et dépendent les uns des autres. C'est une des raisons pourquoi les Asiatiques n'ont jamais eu d'ouvrages bien faits presque en aucun genre, et que le goût n'a été le partage que de quelques peuples de l'Europe.

Voltaire.

Ce que c'est que le Goût.

Le goût, dans l'acceptation la plus étroite de ce mot pris figurément, est le sentiment

vif et prompt des finesses de l'art, de ses délicatesses, de ses beautés les plus exquises, et même de ses défauts les plus imperceptibles et les plus séduisans.

Le goût, dans une acception plus étendue, est la prédilection, ou la répugnance de l'ame pour tels ou tels objets du sentiment ou de la pensée.

Dans le premier sens, on dit d'un homme qu'il *a du goût;* dans l'autre, on dit que *chacun a son goût.*

On a remarqué avant moi l'analogie du goût physique avec le goût intellectuel, c'est-à-dire, le sens qui juge les saveurs, avec le sens intime qui juge en nous les productions des arts, d'après l'impression de plaisir ou de peine qu'en reçoivent l'esprit et l'ame. Je me bornerai donc à dire, que l'un comme l'autre de ces deux sens est une faculté naturelle, perfectible, mais altérable; que l'un et l'autre varie et diffère selon les temps, les lieux, les mœurs, les habitudes; qu'enfin l'un comme l'autre ne laisse pas d'avoir ses principes d'analogie, ses moyens d'assimilation.

MARMONTEL.

Différence du Génie et du Talent.

On demande en quoi le génie diffère du talent : le voici, ce me semble. Le talent est une disposition particulière et habituelle à réussir dans une chose : à l'égard des lettres, il consiste dans l'aptitude à donner, aux sujets que l'on traite et aux idées qu'on exprime, une forme que l'art approuve et dont le goût soit satisfait : l'ordre, la clarté, l'élégance, la facilité, le naturel, la correction, la grace même, sont le partage du talent.

Le génie est une sorte d'inspiration fréquente, mais passagère ; et son attribut est le don de créer. Il s'ensuit que l'homme de génie s'élève et s'abaisse tour-à-tour, selon que l'inspiration l'anime ou l'abandonne. Il est souvent inculte, parce qu'il ne se donne pas le temps de perfectionner ; il est grand dans les grandes choses, parce qu'elles sont propres à réveiller cet instinct sublime, et à le mettre en activité ; il est négligé dans les choses communes, parce qu'elles sont au-dessous de lui, et n'ont pas de quoi l'émouvoir. Si cependant il s'en occupe avec une attention forte, il les rend nouvelles et fécondes, parce que cette attention qui couve

les idées, les pénètre, si j'ose le dire, d'une chaleur qui les vivifie et les fait germer, comme le soleil fait germer l'or dans les veines du rocher.

Ce qu'il y auroit de plus rare et de plus étonnant dans la nature, ce seroit un homme que son génie n'abandonneroit jamais; et celui de tous les écrivains qui approche le plus de ce prodige, c'est Homère dans l'Iliade.

Si l'on demande à présent quelle est la différence de la création du génie, et de la production du talent, l'homme éclairé, sensible, versé dans l'étude de l'art, n'a pas besoin qu'on le lui dise, et le grand nômbre même des hommes cultivés est en état de le sentir. La production du talent consiste à donner la forme; et la création du génie, à donner l'être: le mérite de l'une est dans l'industrie, le mérite de l'autre est dans l'invention; le talent veut être apprécié par les détails, le génie nous frappe en masse. Pour admirer le cinquième livre de l'Énéide, il faut le lire; pour admirer le second et le quatrième, il suffit de s'en souvenir, même confusément. L'homme de talent pense et dit les choses qu'une foule d'hommes auroit pensées et dites; mais il les présente avec plus

d'avantage, il les choisit avec plus de goût, il les dispose avec plus d'art, il les exprime avec plus de finesse et de grace : l'homme de génie, au contraire, a une façon de voir, de sentir, de penser, qui lui est propre. Si c'est un plan qu'il a conçu, l'ordonnance en est surprenante et ne ressemble à rien de ce qu'on a fait avant lui. S'il dessine des caractères, leur singularité frappante, leur étonnante nouveauté, la force avec laquelle il en exprime tous les traits, la rapidité et la hardiesse dont il en trace les contours, l'ensemble et l'accord qui se rencontrent dans ses conceptions soudaines, font dire qu'il a créé des hommes ; et s'il les groupe, leurs contrastes, leurs rapports, leur action, leur réaction mutuelle, sont encore, par leur vérité rare, une sorte de création : dans les détails, il semble dérober à la nature des secrets qu'elle n'a révélés qu'à lui ; il pénètre plus avant dans notre cœur, que nous n'y pénétrions nous-mêmes avant qu'il nous eût éclairés ; il nous fait découvrir, en nous et hors de nous, comme de nouveaux phénomènes. S'il veut agir sur la pensée et subjuguer l'entendement, il donne à ses raisons un poids, une force d'impulsion, à laquelle rien ne résiste. S'il veut agir sur

l'ame, il l'attaque, il l'ébranle, il l'agite en tout sens avec tant de vigueur et de violence; il la tourmente si impérieusement, soit du frein, soit de l'aiguillon, qu'il vient à bout de la dompter. S'il peint les passions, il donne à leurs ressorts une force qui nous étonne, à leurs mouvemens des retours dont le naturel nous confond : dans le moment où nous croyons leur force et leur véhémence épuisée, son souffle y ajoute des degrés de chaleur dont le cœur humain est surpris d'être susceptible ; c'est la colère, la vengeance, l'ambition, l'amour, la douleur exaltée à son plus haut point, mais jamais au-delà; tout est vrai dans cette peinture, quoique tout y soit surprenant. S'il décrit les objets sensibles, il y fait remarquer des traits frappans qui jusqu'à lui nous avoient échappé, des accidens et des rapports sur lesquels nos regards ont glissé mille fois. Le commun des hommes regarde sans voir : l'homme de génie voit si rapidement, que c'est presque sans regarder. S'il creuse le premier dans une mine, il en épuise les grandes veines, et il ne reste que des filons. S'il se saisit d'un sujet connu, il le pénètre si profondément, que ce champ que l'on croyoit usé devient une terre féconde.

Il fait sortir un fleuve de la même source, d'où le talent ne tiroit qu'un ruisseau. S'il s'enfonce dans des possibles, il y découvre des combinaisons à la fois si nouvelles et si vraisemblables, qu'à la surprise qu'elles causent, se mêle en secret le plaisir de penser qu'on a vu ce qu'il feint, ou du moins qu'on a pu l'imaginer sans peine.

Il y a donc en première classe le génie de l'invention, de la composition en grand: c'est ainsi que chez les anciens, l'Iliade, l'OEdipe, les deux Iphigénies, et chez nous, Polyeucte, Héraclius, Britannicus, Alzire, Mahomet, le Tartufe, le Misanthrope, sont les ouvrages du génie. Il y a de plus des compositions même que le génie n'a pas inventées, des détails qui ne sont qu'à lui: ce sont des caractères créés, comme celui de Didon; des descriptions d'une beauté inouïe, comme celle de l'incendie de Troie; des scènes sublimes dans leur genre, comme la reconnoissance d'OEdipe et de Jocaste dans Voltaire, la rencontre de l'Avare et de son fils dans Molière, quand l'un va prêter à usure, et que l'autre vient emprunter. Enfin ce sont des traits de lumière et de force qui ressemblent à des inspirations et qui étonnent l'entendement, pé-

pètrent l'ame, ou subjuguent la volonté. De ces traits, il y en a sans nombre dans les écrits de tous les poètes et de tous les hommes éloquens. Mais dans tout cela, le style est pour fort peu de chose : c'est la conception qui nous frappe, c'est la pensée qui nous reste, et dont le souvenir confus est, si j'ose le dire, un long ébranlement d'admiration. On se souvient que dans l'Iliade, Priam vient se jeter aux pieds d'Achille, et baiser la main meurtrière, la main encore fumante du sang de son fils; on se souvient que dans le Tartufe, l'hypocrite accusé se jette aux pieds d'Orgon, et lui en impose encore en s'accusant lui-même: on se souvient de même de tous les grands traits d'éloquence de Démosthène, de Cicéron, de Bossuet: ces peintures, ces mouvemens, ces évolutions imprévues, ces ressources inespérées, ces heureuses témérités qui ressemblent à celles d'un grand capitaine au moment critique d'une bataille; tout cela, dis-je, nous est présent; mais les paroles sont oubliées, l'impression profonde qui nous reste est l'impression des choses, et non celle des mots. Voilà le génie de la pensée. Presque tous les traits en sont à la fois rares et simples, naturels et inattendus.

Mais il y a aussi l'expression du génie ; c'est-à-dire l'expression que l'on paroît avoir créée pour rendre avec une force ou une grace inouïe la pensée ou le sentiment. Et celui qui a lu Tacite, Montagne, Pascal, Bossuet, La Fontaine, sait mieux que je ne puis le définir, ce que c'est que cette espèce de création. Ce seroit au génie à parler de lui-même; mais les foibles traits que je viens d'indiquer suffisent pour le reconnoître et le distinguer du talent.

Du reste, on a vu plus d'un exemple de l'union et de l'accord du talent avec le génie. Lorsque cet heureux ensemble se rencontre, il n'y a plus d'inégalités choquantes dans les productions de l'esprit ; les intervalles du génie sont occupés par le talent; quand l'un s'endort, l'autre veille ; quand l'un s'est négligé, l'autre vient après lui, et perfectionne son ouvrage. A peine on s'aperçoit des intermittences du génie, parce qu'on est préoccupé par l'illusion que le talent sait faire; car c'est à lui qu'appartient l'adresse et la continuelle vigilance à nous faire oublier l'absence du génie, en semant de fleurs l'intervalle et le passage d'une beauté à l'autre, en amusant l'esprit et l'imagination par des détails d'agré-

mens et de goût, jusqu'au moment où le génie reviendra se saisir du cœur, le tourmenter, le déchirer, ou s'emparer de l'ame, l'émouvoir, l'étonner, la troubler, la confondre, la transporter et l'agrandir. Pour voir ces deux fonctions du génie et du talent également remplies, on n'a qu'à lire ou Virgile ou Racine: on distinguera aisément le génie qui les élève, d'avec le talent qui les soutient et qui ne les quitte jamais.

MARMONTEL.

Continuation du même sujet.

Avec du talent on peut être, par exemple, un bon militaire; avec du génie un bon militaire devient un grand général.

C'est quelquefois l'assemblage des talens; c'est toujours la perfection de celui que la nature nous a donné, qui décèle le génie.

On étudie, on cherche son talent; souvent on le manque: le génie se développe de lui-même.

Le talent peut être enfoui, parce qu'il n'a pas des occasions pour éclater; le génie perce malgré tous les obstacles; c'est lui seul qui

produit; le talent ne fait guère que mettre en œuvre.

TURPIN DE CRISSÉ.

Différence du Génie et de l'Esprit.

Un homme de génie ne doit rien aux préceptes; et quand il le voudroit, il ne sauroit presque s'en aider : il se passe des modèles ; et quand on lui en proposeroit, peut-être ne sauroit-il en profiter : il est déterminé par une sorte d'instinct à ce qu'il fait, et à la manière dont il le fait. Voilà Corneille, qui, sans modèle, sans guide, trouvant l'art en lui-même, tire la tragédie du chaos où elle étoit parmi nous.

Un homme d'esprit étudie l'art : ses réflexions le préservent des fautes où peut conduire un instinct aveugle : il est riche de son propre fonds; et, avec le secours de l'imitation, maître des richesses d'autrui. Voilà Racine, qui, venant après Sophocle, Euripide, Corneille, se forme sur leurs différens caractères, et, sans être ni copiste, ni original, partage la gloire des plus grands originaux.

Il est vrai que le génie s'élève où l'esprit ne sauroit atteindre; mais l'esprit embrasse au-delà de ce qui appartient au génie.

Avec du génie, on ne sauroit être, s'il faut ainsi dire, qu'une seule chose. Corneille n'est que poète; il ne l'est même que dans ses tragédies, à prendre le mot de poète dans le sens d'Horace.

Avec de l'esprit on sera tout ce qu'on voudra, parce que l'esprit se plie à tout. Racine a réussi dans le tragique et dans le comique; son discours à l'académie est admirable; ses deux lettres contre Port-Royal, ses petites épigrammes, ses préfaces, ses cantiques, tout est marqué au bon coin.

Ajoutons que le génie, dans la force même de l'âge, n'est pas de toutes les heures, et que sur-tout il craint les approches de la vieillesse. Corneille, dans ses meilleures pièces, a d'étranges inégalités; et dans les dernières, c'est un feu presque éteint.

Au contraire, l'esprit ne dépend pas si fort des momens : il n'a presque ni haut ni bas; et quand il est dans un corps bien sain, plus il s'exerce, moins il s'use. Racine n'a point d'inégalité marquée; et la dernière de ses pièces, Athalie, est son chef-d'œuvre.

On me dira que Racine n'est point parvenu, comme Corneille, jusqu'à une vieillesse bien avancée. Je l'avoue : mais que con-

clure de là contre ma dernière observation? car l'âge où Racine produisit Athalie, répond précisément à l'âge où Corneille produisit Œdipe; et par conséquent la vigueur de l'esprit subsistoit encore toute entière dans Racine, quand l'activité du génie commençoit à décliner dans Corneille.

Mais de tout ce que j'ai dit, il ne s'ensuit pas que Corneille manque d'esprit, ou Racine de génie. Ce sont deux qualités inséparables dans les grands poètes; l'une seulement l'emporte dans celui-ci, l'autre dans celui-là. Or, il s'agissoit de savoir par où Corneille et Racine devoient être caractérisés, et après avoir vu ce que les critiques ont pensé sur ce sujet, j'en suis revenu au mot du duc de Bourgogne, père de Louis XV, que Corneille étoit plus homme de génie, Racine, plus homme d'esprit. *D'Olivet, Hist. de l'Acad. Françoise.*

Le génie ne peut s'appliquer qu'à des sciences et à des arts sublimes; l'esprit, plus léger, voltige indifféremment sur tout.

L'un n'embrasse qu'une science, mais il l'approfondit: l'autre veut tout embrasser, et ne fait qu'effleurer.

L'esprit rend les talens plus brillans, sans les rendre plus solides: le génie, avec moins

d'application, voit tout, devance l'étude même et perfectionne les talens.

TURPIN DE CRISSÉ.

Différence du Génie, du Goût, et du Savoir.

Dans les arts, il ne faut pas confondre ces trois termes; ils expriment des choses entièrement différentes, mais qui s'entr'aident et reviennent à l'unité.

Le génie est cette pénétration ou cette sorte d'intelligence par laquelle un homme saisit vivement une chose faite ou à faire, en arrange en lui-même le plan, puis la réalise au dehors et la produit, soit en la faisant comprendre par le discours, soit en la rendant sensible par quelque ouvrage de sa main.

Le goût, dans les belles-lettres, comme en toute autre chose, c'est le sentiment du beau, l'amour du bon, l'acquiescement à ce qui est bien.

Enfin le savoir est, dans les arts, la recherche exacte des règles que suivent les artistes, et la comparaison de leur travail avec les lois de la vérité et du bon sens.

Le génie vient au monde avec nous. Chacun a un tour d'esprit qui lui est particulier, comme il a un tour de visage qui diffère des traits d'autrui. Chacun a sa mesure d'intelligence, et une pente presque invincible pour un certain genre de travail, plutôt que pour un autre. Le génie ne peut guère demeurer oisif, il faut qu'il se déclare.

Il n'en est pas tout-à-fait de même de ce qu'on appelle goût; il se peut acquérir. Celui en qui le sentiment du beau est naturellement juste, peut ne le point produire au dehors, ni l'exercer faute d'occasion; celui qui en montre le moins, peut l'éveiller; on le voit naître en lui par la culture. Il n'y a personne qui n'acquière quelque sensibilité et plus ou moins de discernement, par la dextérité d'un bon maître, par la comparaison fréquente qu'on lui fait faire des bons ouvrages, et par la constante habitude de juger de tout suivant des règles sensées et lumineuses : c'est le savoir qui les lui assemble.

Le savoir n'est naturellement donné à personne : c'est le fruit du travail et des enquêtes. On l'acquiert en écoutant les maîtres, en étudiant les règles que les autres suivent, et en faisant chacun à part ses propres remarques.

La science est toute entière dans l'entendement; il y a loin d'elle au goût, mais le goût en est aidé et affermi. La force de celui-ci est dans le sentiment, et dans l'agrément de l'impression que le beau fait peu à peu sur nous.

Un homme qui demeuroit froid devant les gravures d'Edelink, de Pesne et de Sadeler, ou qui voyoit du même œil les estampes historiques de Gérard Audran, et les images de Malbouré, peut revenir de son indifférence ou de sa méprise. Quelqu'un lui conseille d'apprendre les principes du dessin; il profite des lumières des grands maîtres, soit en les écoutant, soit en les lisant; on lui fait toucher au doigt en quoi celui-ci excelle; en quoi cet autre pèche; le bon sens et la raison lui découvrent l'exactitude des bonnes règles, et leur fondement dans la nature; il les applique à telle et telle gravure, à tel et tel tableau. Le discernement s'affermit par la comparaison du beau avec le médiocre et avec le mauvais; le plaisir et le sentiment suivent: voilà le goût, ou la suite du savoir.

Comme on peut donc enseigner les sciences, on peut aussi donner des leçons de goût, et il n'est point rare de voir un homme, auparavant insensible à la beauté des ouvrages

de l'art, devenir par degrés amateur, connoisseur et bon juge.

Il n'y a que le génie qui ne puisse s'acquérir ni s'enseigner, et quoiqu'il doive beaucoup à la bonne culture, il ne faut point attendre de riches productions de celui à qui le génie manque. C'est aux hommes forts et vigoureux à se présenter aux exercices violens : un tempérament foible en seroit plutôt accablé que servi ; mais il peut être spectateur et juger des coups.

De ces trois facultés, la moins commune est le génie ; la plus stérile, quand elle est seule, est le savoir : la plus desirable de toutes est le goût, parce qu'il met le savoir en œuvre, qu'il empêche les écarts, ou les chutes du génie, et qu'il est la base de la gloire des artistes.

Ce qui nous est possible à l'égard du génie, est de le faire valoir, ou d'en réparer la modicité par d'autres avantages. On l'aide, en ouvrant par-tout des écoles, où s'enseignent les élémens de chaque science. Nous avons beaucoup de secours pour acquérir les règles, dont la connoissance fait le savoir ; mais les leçons de goût sont moins communes. Cependant les principes du goût étant la source des

plaisirs de l'esprit, et de la justesse qui se trouve dans les opérations du génie, personne ne peut raisonnablement négliger de s'en instruire, et ils demandent si peu d'efforts pour être entendus, qu'ils doivent naturellement faire partie de la première culture.

PLUCHE.

Du Style, ce que c'est, et comment il est modifié.

C'est, dans la langue écrite, le caractère de la diction; et ce caractère est modifié par le génie de la langue, par les qualités de l'esprit et de l'ame de l'écrivain, par le genre dans lequel il s'exerce, par le sujet qu'il traite, par les mœurs ou la situation du personnage qu'il fait parler ou de celui qu'il revêt lui-même, enfin par la nature des choses qu'il exprime.

On a dit que le style d'un écrivain portoit toujours l'empreinte du génie national. Cela doit être; et cela vient de ce que le génie national imprime lui-même son caractère à la langue.

Il n'est point de nation chez laquelle ne se rencontrent plus ou moins fréquemment tous les caractères individuels qui sont donnés par

la nature. Mais dans chacune d'elles, tel ou tel caractère est plus commun, tel ou tel est plus rare; et c'est le caractère dominant qui, communiqué à la langue, en constitue le génie. La langue italienne est molle et délicate; la langue espagnole est noble et grave; la langue angloise est énergique, et sa force a de l'âpreté.

Ainsi, lorsqu'il se trouve, parmi la multitude, un esprit d'une trempe singulière, et, pour ainsi dire, hétérogène, il est contrarié sans cesse, en écrivant, par le génie de la langue. Il faut donc qu'il le dompte, ou qu'il en soit dompté; ou, ce qui arrive le plus souvent, que chacun des deux cède du sien, et s'accommode à l'autre; et de cette espèce de conciliation se forme un style mitoyen, qui participe plus ou moins et du génie de la langue et du génie de l'auteur.

Il arrive de là que moins le caractère d'une nation est prononcé, plus celui de sa langue est susceptible des différens modes du style. Une langue qui de sa nature seroit molle comme l'or pur, ne seroit pas susceptible de la trempe de l'acier; tous ses instrumens seroient foibles: il faut donc qu'elle réunisse la souplesse avec l'énergie, et ce mélange paroît tenir au caractère national. Aussi voit-on que celles des na-

tions qui sont connues pour avoir eu en même temps le plus de souplesse et de ressort dans le caractère, sont aussi celles dont la langue a été le plus susceptible de toutes les qualités du style. La plus belle des langues, la plus habile à tout exprimer, fut celle du peuple du monde qui eut dans le caractère le plus éminemment ce mélange de force, de mobilité, de souplesse: je n'ai pas besoin de nommer les Grecs.

La langue des Romains, pour devenir presque aussi susceptible des métamorphoses du style, fut obligée d'attendre que le génie de Rome se fût lui-même détendu et comme assoupli. Tant qu'il eut sa rudesse et son austérité, elle fut inflexible et indomptable comme lui. L'un et l'autre se polirent en même temps; mais ils gardèrent tous les deux assez de leur première force pour être mâles et vigoureux, dans le temps même qu'ils connurent les délicatesses du luxe: et de là résulte l'étonnante beauté de la langue de Cicéron, de Tite-Live et de Virgile.

Me sera-t-il permis de dire qu'à un grand intervalle de ces deux langues incomparables, la langue françoise a dû peut-être aussi les facultés qui la distinguent, à la souplesse, à la mobilité et en même temps au ressort du carac-

tère national? Le génie françois n'a exclusivement aucun caractère, et de là vient aussi qu'il n'en a aucun éminemment; mais, au besoin, il les prend tous, et à un assez haut degré. Il en est de même de la langue françoise: sa qualité distinctive et dominante, c'est la clarté: elle s'est donné tout le reste à force de peine et de soin; et cependant elle n'a manqué ni au génie de Corneille et de Bossuet, ni à celui de Pascal, de La Fontaine et de Molière, ni à l'éloquente raison de Bourdaloue, ni à la touchante sensibilité de Massillon, ni à l'abondance inépuisable des sentimens que Racine avoit à répandre, ni aux émanations célestes de la belle ame de Fénélon, ni à la véhémence et à la profondeur du pathétique de Voltaire.

Aux hardiesses et aux libertés que les langues se sont permises, ou à la timide exactitude de leur syntaxe, on reconnoît quelle sorte d'esprit a présidé à leur formation successive.

Ces façons de parler, que nous appelons *figures de mots*, et dont le plus grand nombre nous est interdit, étoient, dans les langues anciennes, autant de licences que les grands écrivains s'étoient données et avoient fait passer. L'italien a pris de ces langues la liberté des inversions: il s'est donné celle d'employer l'in-

finitif des verbes en guise de nom substantif, *un bel pensier, un dolce parlar, un luongo morir;* il fait usage de deux épithètes, sans aucune liaison expresse, sans aucune articulation, *spatiose atre caverne;* il a un grand nombre d'adjectifs dont la terminaison varie pour diminuer ou agrandir, pour ennoblir ou dégrader l'objet.

Le françois a peu d'inversions, moins de diminutifs encore, et pas un seul augmentatif dans le langage noble. Il s'est fait quelques noms abstraits de l'infinitif de ses verbes, comme *penser, parler, sourire, souvenir;* et ces deux derniers sont restés dans la classe des noms abstraits, *un long souvenir, un doux sourire:* mais il en est peu de ce nombre, que la langue noble ait conservés. *Un doux parler* n'est plus que du langage familier et naïf; et quelque nécessaire que fût *penser,* sur-tout en poésie, il n'y est reçu qu'au pluriel. On dira de *tristes pensers,* mais on ne dira pas *un penser profond.*

D'où nous viennent ces privations? De la délicatesse pointilleuse et timide de l'esprit de société, qui s'est rendu l'arbitre de la langue. En Italie, Dante, Pétrarque, Boccace, l'Arioste, furent les maîtres de l'usage; Montaigne

et Amyot le furent aussi parmi nous, de leur temps : ce bon temps est passé.

Autant le génie national aura influé sur celui de la langue, autant le génie de la langue influera sur le style des écrivains.

Dans une langue qui n'aura rien de séduisant par elle-même, ni du côté de la couleur ni du côté de l'harmonie, le besoin d'intéresser par la pensée et par le sentiment, et de captiver l'esprit et l'âme en dépit de l'oreille et sans le prestige de l'imagination, force l'écrivain à serrer son style, à lui donner du poids, de la solidité, et une plénitude d'idées qui ne laisse pas le temps de regretter ce qui lui manque d'agrément. Au contraire, dans une langue naturellement flatteuse et séduisante par l'abondance, la richesse, la beauté de l'expression, l'écrivain ressemble souvent aux habitans d'un heureux climat, que la fertilité naturelle de leurs campagnes rend à la fois indolens et prodigues. Sûr de parler avec grace en disant peu de chose, il se complaît dans l'élégance de sa langue; et le premier séduit par son élocution, il croit en faire assez pour plaire, en déployant, sur des idées communes, la parure d'une expression harmonieuse et brillante : son style est une symphonie qui peut flatter

l'oreille, mais qui ne dit rien à l'ame et ne laisse rien à l'esprit.

L'habile écrivain est celui qui sait en même temps user et n'abuser jamais des avantages de sa langue, et suppléer, autant qu'il est possible, aux avantages qu'elle n'a pas.

Ce qui me distingue de Pradon, disoit Racine, c'est que je sais écrire. Homère, Platon, Virgile, Horace, ne sont au-dessus des autres écrivains, dit La Bruyère, que par leurs expressions et leurs images. Racine a été trop modeste; et La Bruyère n'a pas été assez juste.

MARMONTEL.

De la Grace en général.

Dans les personnes, dans les ouvrages, grace signifie non-seulement *ce qui plaît*, mais *ce qui plaît avec attrait*. C'est pourquoi les anciens avoient imaginé que la déesse de la beauté ne devoit jamais paroître sans les graces. La beauté ne déplaît jamais, mais elle peut être dépourvue de ce charme qui invite à la regarder, qui attire, qui remplit l'ame d'un sentiment doux. Les graces dans la figure, dans le maintien, dans l'action, dans les discours, dépendent de ce mérite qui attire. Une belle personne n'aura point

de graces dans le visage, si la bouche est fermée sans sourire, si les yeux sont sans douceur. Le sérieux n'est jamais gracieux; il n'attire point, il approche du sévère qui rebute.

Un homme bien fait, dont le maintien est mal assuré ou gêné, la démarche précipitée ou pesante, les gestes lourds, n'a point de grace; parce qu'il n'a rien de doux, de liant dans son extérieur.

La voix d'un orateur qui manquera d'inflexion et de douceur, sera sans grace.

Il en est de même dans tous les arts; la proportion, la beauté, peuvent n'être point gracieuses. On ne peut dire que les pyramides d'Egypte aient des graces. On ne pourroit le dire du colosse de Rhodes, comme de la Vénus de Gnide. Tout ce qui est uniquement dans le genre fort et vigoureux, a un mérite qui n'est pas celui des graces.

Ce seroit mal connoître Michel-Ange et le Carache, que de leur attribuer les graces de l'Albane. Le sixième livre de l'*Énéide* est sublime; le quatrième a plus de grace. Quelques odes galantes d'Horace respirent les graces, comme quelques-unes de ses épîtres enseignent la raison.

Il semble qu'en général le petit, le joli en

tout genre soit plus susceptible de graces que le grand. On loueroit mal une oraison funèbre, une tragédie, un sermon, si on leur donnoit l'épithète de gracieux.

Ce n'est pas qu'il y ait un seul genre d'ouvrage qui puisse être bon en étant opposé aux graces; car leur opposé est la rudesse, le sauvage, la sécheresse. L'Hercule Farnèse ne devoit point avoir les graces de l'Apollon du Belvédère et de l'Antinoüs : mais il n'est ni rude, ni agreste. L'incendie de Troie dans Virgile, n'est point décrit avec les graces d'une élégie de Tibulle; il plaît par des beautés fortes. Un ouvrage peut donc être sans graces, sans que cet ouvrage ait le moindre désagrément. Le terrible, l'horrible, la description, la peinture d'un monstre, exigent qu'on s'éloigne de tout ce qui est gracieux, mais non pas qu'on affecte uniquement l'opposé : car si un artiste, en quelque genre que ce soit, n'exprime que des choses affreuses, s'il ne les adoucit pas par des contrastes agréables, il rebutera.

La grace en peinture, en sculpture, consiste dans la mollesse des contours, dans une expression douce; et la peinture a par-dessus la sculpture, la grace de l'union des parties,

celle des figures qui s'animent l'une par l'autre, et qui se prêtent des agrémens par leurs attitudes et par leurs regards.

Les graces de la diction, soit en éloquence, soit en poésie, dépendent du choix des mots, de l'harmonie des phrases, et encore plus de la délicatesse des idées et des descriptions riantes. L'abus des graces est l'afféterie, comme l'abus du sublime est l'ampoulé; toute perfection est près d'un défaut.

VOLTAIRE.

De l'Élégance en général.

Ce mot vient, selon quelques-uns, d'*electus*, choisi; on ne voit point qu'aucun autre mot latin puisse être son étymologie: en effet, il y a du choix dans tout ce qui est élégant. L'élégance est un résultat de la justesse et de l'agrément. On emploie ce mot dans la sculpture et dans la peinture. On opposoit *elegans signum* à *signum rigens*; une figure proportionnée dont les contours arrondis étoient exprimés avec mollesse, à une figure trop roide et mal terminée. Mais la sévérité des premiers Romains donna à ce mot, *elegantia*, un sens odieux. Ils regardoient l'élégance en tout

genre, comme une afféterie, comme une politesse recherchée, indigne de la gravité des premiers temps : *vitii, non laudis fuit,* dit Aulu-Gelle. Ils appeloient *un homme élégant,* à peu près ce que nous appelons aujourd'hui un petit-maître, *bellus homuncio,* et ce que les Anglois appellent *un beau.* Mais vers le temps de Cicéron, quand les mœurs eurent reçu le dernier degré de politesse, *elegans* étoit toujours une louange. Cicéron se sert en cent endroits de ce mot pour exprimer un homme, un discours poli ; on disoit même alors *un repas élégant,* ce qui ne se diroit guère parmi nous. Ce terme est consacré en françois, comme chez les anciens Romains, à la sculpture, à la peinture, à l'éloquence, et principalement à la poésie. Il ne signifie pas en peinture et en sculpture précisément la même chose que grace. Ce terme grace se dit particulièrement du visage, et on ne dit pas *un visage élégant,* comme *des contours élégans* : la raison en est que la grace a toujours quelque chose d'animé ; et c'est dans le visage que paroît l'ame : ainsi, on ne dit pas *une démarche élégante,* parce que la démarche est animée.

L'élégance d'un discours n'est pas l'élo-

quence, c'en est une partie : ce n'est pas la seule harmonie, le seul nombre ; c'est la clarté, le nombre, et le choix des paroles. Il y a des langues en Europe dans lesquelles rien n'est si rare qu'un discours *élégant*. Des terminaisons rudes, des consonnes fréquentes, des verbes auxiliaires nécessairement redoublés dans une même phrase, offensent l'oreille, même des naturels du pays.

Un discours peut être *élégant* sans être un bon discours, l'élégance n'étant en effet que le mérite des paroles ; mais un discours ne peut être absolument bon sans être élégant.

L'élégance est encore plus nécessaire à la poésie qu'à l'éloquence, parce qu'elle est une partie principale de cette harmonie si nécessaire aux vers. Un orateur peut convaincre, émouvoir même sans élégance, sans pureté, sans nombre. Un poëme ne peut faire d'effet, s'il n'est élégant : c'est un des principaux mérites de Virgile : Horace est bien moins élégant dans ses satires, dans ses épîtres; aussi est-il moins poète, *sermoni proprior*.

Le grand point dans la poésie et dans l'art oratoire, est que l'élégance ne fasse jamais tort à la force; et le poète en cela, comme dans tout le reste, a de plus grandes diffi-

cultés à surmonter que l'orateur : car l'harmonie étant la base de son art, il ne doit pas se permettre un concours de syllabes rudes. Il faut même quelquefois sacrifier un peu de la pensée à l'élégance de l'expression : c'est une gêne que l'orateur n'éprouve jamais.

Il est à remarquer que, si l'élégance a toujours l'air facile, tout ce qui a cet air facile et naturel, n'est cependant pas élégant. Il n'y a rien de si facile, de si naturel, que *la cigale ayant chanté tout l'été*, et *maître corbeau sur un arbre perché*. Pourquoi ces morceaux manquent-ils d'élégance ? c'est que cette naïveté est dépourvue de mots choisis et d'harmonie. *Amans heureux, voulez-vous voyager? que ce soit aux rives prochaines*, et cent autres traits, ont, avec d'autres mérites, celui de l'élégance.

On dit rarement d'une comédie, qu'elle est écrite élégamment. La naïveté et la rapidité d'un dialogue familier, excluent ce mérite, propre à toute autre poésie. L'élégance sembleroit faire tort au comique : on ne rit point d'une chose élégamment dite ; cependant la plupart des vers de l'Amphitrion de Molière, excepté ceux de pure plaisanterie, sont élégans. Le mélange des dieux et des hommes

dans cette pièce unique en son genre, et les vers irréguliers qui forment un grand nombre de madrigaux, en sont peut-être la cause.

Un madrigal doit bien plutôt être élégant qu'une épigramme, parce que le madrigal tient quelque chose des stances, et que l'épigramme tient du comique : l'un est fait pour exprimer un sentiment délicat; et l'autre, un ridicule.

Dans le sublime, il ne faut pas que l'élégance se remarque; elle l'affoibliroit. Si on avoit loué l'élégance du Jupiter Olympien de Phidias, c'eût été en faire une satire. L'élégance de la Vénus de Praxitèle pouvoit être remarquée.

VOLTAIRE.

De l'Élégance du Style.

L'élégance du style suppose l'exactitude, la justesse et la pureté, c'est-à-dire, la fidélité la plus sévère aux règles de la langue, au sens de la pensée, aux lois de l'usage et du goût, accord d'où résulte la correction du style ; mais cela contribue à l'élégance, et n'y suffit pas. Elle exige encore une liberté noble, un air facile et naturel, qui, sans nuire à la cor-

rection, en déguise l'étude et la gêne. Le style de Despréaux est correct; celui de Racine et de Quinault est élégant. « L'élégance con-
» siste, dit l'auteur des *Synonymes françois,*
» dans un tour de pensée noble et poli, rendu
» par des expressions châtiées, coulantes et
» gracieuses à l'oreille. » Disons-mieux : c'est la réunion de toutes les graces du style; et c'est par-là qu'un ouvrage relu sans cesse, est sans cesse nouveau.

La langueur et la mollesse du style sont les écueils voisins de l'élégance; et parmi ceux qui la recherchent, il en est peu qui les évitent. Pour donner de l'aisance à l'expression, ils la rendent lâche et diffuse; leur style est poli, mais efféminé. La première cause de cette foiblesse est dans la manière de concevoir et de sentir. Tout ce qu'on peut exiger de l'élégance, c'est de ne pas énerver le sentiment ou la pensée; mais on ne doit pas s'attendre qu'elle donne de la chaleur ou de la force à ce qui n'en a pas.

Le point essentiel et difficile, est de concilier l'élégance avec le naturel. L'élégance suppose le choix de l'expression : or, le moyen de choisir, quand l'expression naturelle est unique! le moyen d'accorder cette vérité, ce

naturel, avec toutes les convenances des mœurs, de l'usage et du goût, avec ces idées factices de la bienséance et de la noblesse, qui varient d'un siècle à l'autre, et qui font loi dans tous les temps! Comment faire parler naturellement un villageois, un homme du peuple, sans blesser la délicatesse d'un homme poli, cultivé?

C'est là sans doute une des plus grandes difficultés de l'art, et peu d'écrivains ont su la vaincre. Toutefois il y a deux moyens : le choix des idées et des choses, et le talent de placer les mots. Le style n'est le plus souvent bas et commun que par les idées. Dire comme tout le monde, ce que tout le monde a pensé, ce n'est pas la peine d'écrire ; vouloir dire des choses communes d'une façon nouvelle, et qui n'appartienne qu'à nous, c'est courir le risque d'être précieux, affecté, peu naturel; dire des choses que nous ayons tous confusément dans l'ame, mais que personne n'a pris soin encore de démêler, d'exprimer, de placer à propos; les dire dans les termes les plus simples, et en apparence les moins recherchés, c'est le moyen d'être à la fois naturel et ingénieux.

Le sage est ménager du temps et des paroles.

Qui ne l'eût pas dit comme La Fontaine? Qui n'eût pas dit comme lui,

> Qu'un ami véritable est une douce chose;
> Qu'il cherche nos besoins au fond de notre cœur!

ou plutôt qui l'eût dit avec cette vérité si touchante?

Le moyen le plus sûr d'avoir un style à soi, ce seroit de s'exprimer comme la nature; et le poète que je viens de citer en est la preuve et l'exemple; mais si *le vrai seul est aimable*, il faut avouer qu'il ne l'est pas toujours. Il est donc important de choisir, dans la nature, des détails dignes de plaire, et dont l'expression naïve et simple n'ait rien de grossier ni de bas: par exemple, tout ce qu'on peint des mœurs des villageois, doit être vrai sans être dégoûtant; il y a moyen de donner, à ces détails, de la grace et de la noblesse.

Il en est du moral comme du physique; et si la nature est choisie avec goût, les mots qui doivent l'exprimer, seront décens et gracieux comme elle. L'art de placer, d'assortir les mots, de les relever l'un par l'autre, de ménager à celui qui manque de clarté, de couleur, de noblesse, le reflet d'un terme plus

noble, plus lumineux, plus coloré; cet art, dis-je, ne peut se prescrire; c'est l'étude et l'exercice qui le donnent, secondés du talent, sans lequel l'exemple est infructueux, et le travail même inutile.

On demande pourquoi il est des auteurs dont le style a moins vieilli que celui de leurs contemporains; en voici la cause : il est rare que l'usage retranche d'une langue les termes qui réunissent l'harmonie, le coloris et la clarté : quoique bizarre dans ses décisions, l'usage ne laisse pas de prendre assez souvent conseil de l'esprit, et sur-tout de l'oreille : on peut donc compter assez sur le pouvoir du sentiment et de la raison, pour garantir qu'à mérite égal, celui des poètes qui, dans le choix des termes, aura le plus d'égard à la clarté, au coloris, à l'harmonie, sera celui qui vieillira le moins.

Un sort opposé attend ces écrivains qui s'empressent à saisir les mots, dès qu'ils viennent d'éclore, et avant même qu'ils soient reçus. Ces mots que La Bruyère appelle *aventuriers*, qui font d'abord quelque fortune dans le monde, s'éclipsent au bout de six mois, sont dans le style, comme dans les tableaux, ces couleurs brillantes et fragiles,

qui, après nous avoir séduits quelque temps, noircissent et sont une tache. Le secret de Pascal est d'avoir bien choisi ses couleurs.

Le dictionnaire d'un écrivain, ce sont les poètes, les historiens, les orateurs qui ont excellé dans l'art d'écrire. C'est là qu'il doit étudier les finesses, les délicatesses, les richesses de sa langue, non pas à mesure qu'il en a besoin, mais avant de prendre la plume; non pas pour se faire un style des débris de leurs phrases et de leurs vers mutilés, mais pour saisir avec précision le sens des termes et leurs rapports, leur opposition, leur analogie, leur caractère et leurs nuances, l'étendue et les limites des idées qu'on y attache, l'art de les placer, de les combiner, de les faire valoir l'un par l'autre, en un mot, d'en former un tissu où la nature vienne se peindre comme sur la toile, sans que l'art paroisse y avoir mis la main. Pour cela, ce n'est pas assez d'une lecture indolente et superficielle, il faut une étude sérieuse et profondément réfléchie. Cette étude seroit pénible autant qu'ennuyeuse, si elle étoit isolée; mais, en étudiant les modèles, on étudie tout l'art à la fois; et ce qu'il y a de sec et d'abstrait s'apprend

sans qu'on s'en aperçoive, dans le temps même qu'on admire ce qu'il a de plus ravissant.

MARMONTEL.

Des Figures de Pensées.

Outre les figures de mots, destinées à orner le style, la rhétorique distingue aussi des figures de pensées, qui ne sont que certaines formes, que la passion ou l'artifice oratoire donnent à la construction du discours. La plupart ne prouvent que l'envie qu'ont eue les rhéteurs de donner de grands noms aux procédés les plus simples de l'élocution; et quand elles sont expliquées, on est tenté de dire: quoi! ce n'est que cela. Il en est pourtant quelques-unes qui sont vraiment d'un grand effet, et appartiennent à la véritable éloquence. Telle est l'apostrophe qui doit être le mouvement d'une imagination fortement ébranlée, ou d'une ame puissamment affectée, comme dans cette exclamation de Bossuet : *Glaive du Seigneur ! quel coup vous venez de frapper! toute la terre en est étonnée.* Comme dans ces vers si touchans d'Andromaque :

Non, nous n'espérons plus de vous revoir encor,
Sacrés murs, que n'a pu conserver mon Hector,

On sent que cette apostrophe aux murs de Troie, est l'accent naturel de la douleur et du regret; et c'est ainsi que les figures sont bien placées. La prosopopée, personnification qui fait parler les morts et les choses inanimées, est d'un usage plus rare : plus cette figure est hardie, plus elle a besoin d'être amenée. Fléchier s'en est servi très-noblement dans l'oraison funèbre de Montausier. « Oserois-je, dans ce discours, employer la » fiction et le mensonge? Ce tombeau s'ou- » vriroit, ces ossemens se rejoindroient et » se ranimeroient pour me dire : Pourquoi » viens-tu mentir pour moi, qui ne mentis » jamais pour personne? Ne me rends pas » un honneur que je n'ai pas mérité, à moi » qui n'en ai voulu rendre qu'au vrai mé- » rite. Laisse-moi reposer dans le sein de la » vérité, et ne viens pas troubler ma paix » par la flatterie que j'ai haïe. »

La suspension et la prétermission sont fréquemment employées dans l'éloquence et dans la poésie, et lorsqu'elles le sont bien, elles ont un très-grand pouvoir. La suspension consiste à faire attendre ce que l'on va dire, à l'annoncer de loin, afin de forcer l'esprit à s'y arrêter davantage. On conçoit bien qu'il

faut que la chose en vaille la peine, sans quoi l'artifice retomberoit sur celui qui s'en serviroit si maladroitement; mais, quand on est sûr de frapper un grand coup, il y a de l'art à le suspendre. L'orateur ressemble alors au gladiateur qui élève le fer le plus haut qu'il peut pour porter un coup plus terrible, ou bien au sauteur qui prend son élan de très-loin, pour le prendre plus rapide. Le grand Corneille a bien su tirer parti de cette figure, dans cette scène immortelle d'Auguste avec Cinna, lorsqu'après l'énumération de ses bienfaits, l'empereur poursuit ainsi:

Tu t'en souviens, Cinna : tant d'heur et tant de gloire,
Ne peuvent pas sitôt sortir de ta mémoire.
Mais ce qui ne pourroit jamais s'imaginer,
Cinna, tu t'en souviens, et veux m'assassiner.

Si, retranchant les trois premiers vers, il eût dit d'abord le dernier qui suffisoit pour le sens, l'effet seroit beaucoup moins grand Mais la suspension l'augmente au point, qu'au moment où l'on entend le dernier hémistiche, il est presque impossible de ne pas faire le même mouvement, et de ne pas jeter le même cri que Cinna.

La prétermission est une autre sorte d'ar-

tifice : il consiste dans une forme de phrase négative, par laquelle on semble ne pas vouloir dire ce que pourtant on dit en effet. *Je ne vous dirai point, je ne vous rappellerai point, je ne vous reprocherai point telle, telle chose ; mais*, etc. L'on appuie alors sur la seule que l'on énonce positivement. Cette figure a un double avantage ; elle ne diminue en rien la valeur des choses que l'on a l'air d'écarter, et fortifie beaucoup celle sur laquelle on insiste.

La réticence mérite aussi qu'on en fasse mention. C'est une figure très-adroite ; en ce qu'elle fait entendre non-seulement ce qu'on ne veut pas dire, mais souvent beaucoup plus qu'on ne diroit. Telle est celle-ci dans le rôle d'Agrippine :

J'appelai de l'exil, je tirai de l'armée,
Et ce même Sénèque, et ce même Burrhus,
Qui depuis.... Rome alors estimoit leurs vertus.

Voltaire l'a imitée dans la Henriade.

Et Biron jeune encore, ardent, impétueux,
Qui depuis.... mais alors il étoit vertueux.

L'imitation même est si frappante, qu'elle pourroit passer pour une espèce de larcin.

Mais Voltaire étoit si riche de son fonds, qu'il ne se faisoit pas scrupule de prendre sur celui d'autrui.

Une autre réticence encore plus belle, parce qu'elle tient à une situation théâtrale, c'est celle d'Aricie dans la tragédie de Phèdre.

Prenez garde, Seigneur, vos invincibles mains
Ont de monstres sans nombre affranchi les humains.
Mais tout n'est pas détruit, et vous en laissez vivre
***Un....* votre fils, Seigneur, me défend de poursuivre.**

Cette interruption subite doit épouvanter Thésée ; aussi commence-t-il, dès ce moment, à sentir de vives inquiétudes et à se reprocher son emportement.

La malignité et la haine ont bien connu tout ce que pouvoit la réticence, par le chemin qu'elle fait faire à l'imagination : aussi n'ont-elles point d'armes plus affilées ni de traits plus empoisonnés. C'est la combinaison la plus profonde de la méchanceté, de savoir retenir ses coups, et de les porter par la main d'autrui; et malheureusement c'est aussi la plus facile. Rien n'est si aisé et si commun que de calomnier à demi-mot, et rien n'est si difficile que de repousser cette espèce de calomnie. Car, comment répondre à ce qui n'a

pas été annoncé? Deviner l'accusation, c'est avouer en quelque sorte qu'elle n'est pas sans fondement : aussi le seul parti qu'il y ait à prendre, c'est de porter un défi public à l'accusateur timide et lâche; et l'innocence alors peut lever la tête, quand il cache la sienne dans les ténèbres.

La Harpe.

De la Poésie chez les Grecs. Première cause qui porta, chez eux, la poésie au plus haut point.

Les Muses, pour fleurir chez eux, n'attendirent ni le loisir de la paix, ni les délices de l'abondance. Le temps le plus orageux de la Grèce et le plus fécond en héros, fut aussi le plus fécond en hommes de génie. Depuis la naissance d'Eschyle jusqu'à la mort de Platon, l'espace d'un siècle présente ce que la Grèce a produit de plus célèbre dans les armes et dans les lettres. On couronnoit sur le théâtre d'Athènes l'un des héros de Marathon; Cratinus et Cratès amusoient les vainqueurs de Platée et de Salamine; Charillus les chantoit; les Miltiades, les Thémistocles, les Aristides,

les Périclès applaudissoient les chefs-d'œuvre des Sophocle et des Euripides ; et au milieu même des discordes nationales, des guerres de Corinthe et du Péloponnèse, de Thèbes, contre Lacédémone, et de celle-ci contre Athènes, ou plutôt d'Athènes contre la Grèce entière, la poésie prospéroit encore, et s'élevoit comme à travers les ruines de sa patrie.

Il y avoit donc, pour rendre la poésie florissante dans ces climats, des causes indépendantes de la bonne et de la mauvaise fortune; et la première de ces causes fut le naturel d'un peuple vif, sensible, passionné pour les plaisirs de l'esprit et de l'ame, autant que pour les voluptés des sens. Je dis le naturel; et en cela les Grecs différoient des Romains. Ceux-ci ne se polirent qu'après s'être amollis; au lieu que ceux-là furent tels, dans toute la vigueur de leur génie et de leurs vertus. La gloire des talens et la gloire des armes, l'amour des plaisirs de la paix, et le courage et la constance dans les travaux de la guerre, ne sont incompatibles, que lorsque ceux-ci tiennent plus à la rudesse et à l'austérité des mœurs, qu'à la vigueur et à l'activité de l'ame. Rien n'est plus dans la nature, té-

moins César, Alcibiade, et mille autres guerriers, qu'un homme vaillant et sensible, voluptueux et infatigable, également passionné pour la gloire et pour les plaisirs. C'est à quoi se trompoient les Lacédémoniens, en méprisant les mœurs d'Athènes ; c'est à quoi font aussi semblant de se méprendre des peuples jaloux des François.

Caton avoit raison de reprocher à Rome d'être devenue une ville grecque. Mais si Athènes eût voulu prendre les mœurs de l'antique Rome, elle y eût perdu de vrais plaisirs, et acquis de fausses vertus; ainsi que Rome, en devenant grecque, avoit perdu ses vertus naturelles, pour acquérir des plaisirs factices qu'elle ne goûta jamais bien.

De cela seul que les Grecs étoient doués d'une imagination vive et d'une oreille sensible et juste, il s'ensuivit d'abord qu'ils eurent une langue naturellement poétique. La poésie demande une langue figurée, mélodieuse, riche, abondante, variée, et habile à tout exprimer; dont les articulations douces, les sons harmonieux, les élémens dociles à se combiner en tous sens, donnent au poète la facilité de mélanger ses couleurs primitives, et de tirer de ce mélange une infinité de

nuances nouvelles : telle fut la langue des Grecs. Mais sans parler des mots composés dont cette langue poétique abonde, et dont un seul fait souvent une image, ni de l'inversion qui lui est commune avec la langue des Latins, ni de la liberté du choix de ses dialectes, privilége qui la distingue, et dont elle seule a joui ; ne parlons que de sa prosodie et du bonheur qu'elle eut d'abord d'être soumise par la musique, aux lois de la mesure et du mouvement.

Marmontel.

De la Poésie chez les Romains.

La poésie épique trouva dans l'Italie une partie des avantages qu'elle avait eus dans la Grèce, moins de variété pourtant, moins d'abondance et de richesses, soit dans les descriptions physiques, soit dans la peinture des mœurs : mais ce qu'elle eut à regretter sur-tout, ce fut l'obscurité des temps appelés héroïques.

Les événemens passés demandent, pour être agrandis aux yeux de l'imagination, non-seulement une grande distance, mais une certaine vapeur répandue dans l'intervalle.

Quand tout est bien connu, il n'y a plus rien à feindre. Depuis Numa jusqu'à Auguste, l'enchaînement des faits étoit écrit et consigné; le petit nombre des fables répandues dans les annales étoit sans suite, comme sans importance : si le poète eût voulu exagérer les faits et leur donner des causes étonnantes et merveilleuses, non-seulement la sincérité de l'histoire, mais la vue familière des lieux où ces faits étoient arrivés, les eût réduits à leur juste valeur. Comment exagérer aux yeux de Rome la défaite des Volsques ou celle des Sabins? Le seul sujet vraiment épique qu'il fût possible de tirer des premiers temps de Rome, est celui que Virgile a pris, parce qu'il est un des derniers rameaux de l'histoire fabuleuse des Grecs.

Les événemens, dans la suite, eurent plus de grandeur, mais de cette grandeur réelle que la vérité historique présente tout entière et met au-dessus de la fiction. Les guerres puniques, celles d'Asie, celles d'Epire, d'Espagne et des Gaules, la guerre civile elle-même, ne laissoient à la poésie sur l'histoire, que l'avantage de décrire les mêmes faits et de peindre les mêmes hommes, d'un style plus élevé, plus harmonieux, plus animé,

peut-être, et plus haut en couleur; mais ni les causes, ni les moyens, ni les détails intéressans, rien ne pouvoit se déguiser.

Les auspices et les présages pouvoient entrer pour quelque chose dans les résolutions et dans les événemens : mais si l'on eût vu Neptune se déclarer en faveur des Carthaginois, et Mars en faveur des Romains, Vénus en faveur de César, Minerve en faveur de Pompée, la gravité romaine auroit trouvé puérils ces vains ornemens de la fable, dans des récits dont la vérité simple avoit par elle-même tant d'importance et de grandeur.

Ainsi, Varius et Pollion n'étoient guère plus libres dans leurs compositions, que Tite-Live et que Tacite. On voit même que le jeune Lucain, avec tout le feu de son génie, et quoiqu'il eût pris pour sujet de son poëme un événement dont l'importance sembloit justifier l'entremise des dieux, ne les y a montrés que de loin, en philosophe plus qu'en poète, comme spectateurs, comme juges, mais sans les engager et sans les faire agir dans la querelle de ses héros.

MARMONTEL.

Naissance de la Poésie chez les Modernes.

Vers la fin du onzième siècle, on vit la poésie commencer en Provence, en langage roman, ou romain corrompu, comme elle avoit fait dans la Grèce, par des chants héroïques et satiriques; ensuite essayer le dialogue, et vouloir même imiter l'action. Plusieurs de ces poètes, appelés Troubadours, étaient bons gentilshommes, quelques-uns princes couronnés; le plus grand nombre, ambulans comme Homère, vivoient à peu près comme lui: ils étoient accueillis dans les petites cours des ducs et des comtes de ce temps-là, quelquefois même favorisés des dames. Mais c'en étoit assez pour donner lieu à des gentillesses naïves, non pour exciter le génie à s'élever sans modèle et sans guide, et à créer un art qui lui étoit inconnu. Ainsi, la poésie, après avoir été vagabonde et accueillie çà et là durant l'espace de deux cent cinquante ans, sans aucun établissement fixe, sans aucun point de ralliement, aucun objet public d'émulation et d'enthousiasme, aucun théâtre élevé à sa gloire, aucune fête, aucun spectacle où elle pût se signaler, abandonna

sa nouvelle patrie à la fin du treizième siècle; et en passant en Italie, où commençoient à renaître les arts, elle y porta l'usage de la rime et les écrits des Troubadours, premiers modèles des Italiens.

MARMONTEL.

De la Poésie dans l'Italie moderne.

Mais quoique l'Italie moderne fût, à quelques égards, plus favorable à la poésie que l'ancienne Rome, par la jalousie et la rivalité des petits états qui la composoient, par la diversité et la singularité des mœurs de ses peuples, par l'importance qu'ils attachoient aux arts, et la gloire qu'ils avoient mise à s'effacer l'un l'autre en les faisant fleurir: les deux grandes sources de la poésie ancienne, l'histoire et la religion, n'étant plus les mêmes, le génie se ressentit de la sécheresse de l'une et de l'autre; et le laurier de la poésie, après avoir poussé quelques rameaux, périt sur ce terroir ingrat.

Dans l'Italie moderne, la poésie, dès sa naissance, s'étoit consacrée à la religion; mais par un zèle mal entendu, on lui fit donner des spectacles pieusement ridicules, au lieu

de l'initier aux cérémonies religieuses et de l'appeler dans les temples, où elle auroit produit des hymnes et des chœurs sublimes.

L'erreur de toute l'Europe fut que les mystères de la religion pouvoient prendre la place des spectacles profanes. Le merveilleux de ces mystères ineffables n'étoit rien moins que dramatique. C'étoit à la poésie lyrique à les célébrer ; ils étoient réservés pour elle ; car l'éloquence et l'harmonie peuvent donner aux idées un caractère imposant, auguste et sublime, auquel l'imitation théâtrale ne sauroit s'élever. Comment peindre aux yeux, sur la scène, l'*In sole posuit tabernaculum suum*, ou le *Volavit super pennas ventorum!*

Il est donc bien étonnant que l'Italie, ayant mis tant de magnificence à décorer ses temples, ayant porté si loin la pompe de ses fêtes, ayant employé les peintres, les sculpteurs, les musiciens les plus célèbres à donner plus d'éclat à ses solennités, ayant toléré même le sacrifice le plus cruel de la nature pour conserver de belles voix, n'ait pas daigné proposer des prix et le triomphe poétique à qui célébreroit, dans les plus beaux cantiques, ou les mystères de la foi, ou les vertus de ses héros.

La langue vulgaire étoit bannie des solennités de l'église ; et la naïve simplicité des hymnes déja consacrées, ne laissa rien desirer de plus beau : peut-être aussi que, dans les rites, on craignit les innovations. Quoi qu'il en soit, les arts qui ne parloient qu'aux sens, furent tous appelés à décorer le culte ; et le seul qui parloit à l'ame, fut dédaigné comme inutile, ou négligé comme superflu.

Dans le profane, la poésie lyrique n'eut pas plus d'émulation. Les guerres civiles dont l'Italie avoit été déchirée, les schismes, les séditions, les révolutions sanglantes dont elle venoit d'être le théâtre, l'ascendant et la domination du saint-siége sur tous les trônes de l'Europe, et les secousses que les deux puissances se donnoient réciproquement et si fréquemment l'une à l'autre, auroient offert à de nouveaux Tyrtées des circonstances favorables pour naître et pour se signaler : mais pour donner de la dignité et de l'importance au talent du poète, et faire de lui, comme dans la Grèce, un homme public révéré, il eût fallu des peuples aussi sérieusement passionnés que les Grecs pour les charmes de la poésie. Or, soit que la nature n'eût pas donné aux Italiens une oreille aussi délicate et une

imagination aussi vive ; soit que la musique ne fût pas encore en état d'ajouter aux charmes des vers ; soit que les circonstances qui décident le goût, la mode, l'opinion publique, ne fussent pas assez favorables ; il est certain qu'un poète lyrique qui, dans l'Italie, à la renaissance des lettres, et dans les temps même où elles y ont fleuri, se seroit érigé en orateur public, auroit été reçu comme un histrion d'autant plus ridicule, que l'objet de ses chants auroit été plus sérieux.

La poésie épique fut plus heureuse dans l'Italie moderne. Elle avoit fait ses premiers essais en Provence, vers le onzième siècle : elle trouva dans l'Italie une langue plus riche et plus mélodieuse, espèce de latin altéré, affoibli, mais qui, dans sa corruption, avoit retenu du latin pur un grand nombre de mots, quelques inversions, et des traces de prosodie. Aux avantages de cette langue déjà cultivée par Dante, Boccace et Pétrarque, se joignoient, en faveur de la poésie épique, l'esprit de superstition, dont l'Italie étoit le centre, les mœurs de la chevalerie, qui avoient été l'héroïsme gaulois, et qui restoient encore à peindre ; et l'intérêt vif et récent de l'expédition des croisades, sujet

héroïque et sacré, et d'un intérêt à la fois religieux et profane, sujet par-là, peut-être, unique dans toute l'histoire moderne.

L'Arioste, dans un poëme héroï-comique, le Tasse, dans un poëme sérieux et vraiment épique, profitèrent de ces avantages, tous deux en hommes de génie. L'un, se jouant de l'héroïsme et de la galanterie chevaleresque, et sur-tout du merveilleux de la magie, employa l'imagination la plus brillante et la plus féconde à renchérir sur la folie des Romains; et par le brillant coloris de sa poésie, la gaîté qu'il mêle au récit des aventures de ses héros, la grâce, la variété, la facilité de son style, il a fait, d'une composition insensée, un modèle de poésie, d'agrément et de goût. L'autre, plus sage et plus sévère, au lieu de se jouer de l'art, en a subi les lois et vaincu les difficultés par la force de son génie: plus animé que l'Enéide, plus varié que l'Iliade, et d'un intérêt plus touchant, si son poëme n'a pas des beautés aussi sublimes que ses modèles, il en a des plus attrayantes et se soutient à côté d'eux. L'Arioste et le Tasse firent donc oublier le Boyardo et le Pulci, qui leur avoient ouvert la route; mais en puisant dans les nouvelles sources, ils les tarirent pour jamais.

L'héroïsme chevaleresque n'a qu'un seul caractère ; c'est de consacrer la valeur au service de la foiblesse, de l'innocence et de la beauté, et de mettre la gloire des hommes à défendre celle des femmes. Il suit de là que lorsque, dans un poëme sérieux ou comique, on a fait rompre vingt fois des lances pour les intérêts de l'amour, les aventures romanesques sont épuisées, et qu'on ne peut plus revenir sur cette espèce d'héroïsme sans repasser sur les mêmes traces : et c'est en effet ce qui est arrivé.

Le merveilleux de la magie, celui de la religion même, considérés poétiquement, ne sont pas des sources plus abondantes ; et la mythologie a sur l'une et sur l'autre des avantages infinis.

Si l'Italie n'eut que deux poëmes épiques, ce n'est donc point parce qu'elle n'eut que deux génies propres à réussir dans ce genre élevé ; mais parce qu'un troisième, après eux, auroit trouvé la carrière épuisée, et qu'il en est de l'histoire et de la théurgie modernes, comme de ces terres superficiellement fertiles, que ruinent une ou deux moissons.

Comme l'action du poëme dramatique ne demande ni la même importance du côté de

l'événement historique, ni les mêmes ressources du côté du merveilleux, et que les deux grands intérêts de la tragédie, la compassion et la terreur, naissent des grandes calamités ; il semble que l'Italie, dans les temps désastreux qui avoient précédé la renaissance des lettres, ayant été, presque sans relâche, un théâtre sanglant de discorde, de guerres politiques et religieuses, étrangères et domestiques, de haines et de factions, de séditions, de complots et de crimes, la tragédie, dans aucun pays ni dans aucun siècle, n'a dû trouver un champ plus vaste et plus fécond. De tous les pays de l'Europe, l'Italie est pourtant celui où elle a eu le moins de succès, jusqu'au temps où elle y a paru secondée par la musique; et alors même, ce n'a pas été dans l'histoire moderne qu'elle a pris ses sujets.

MARMONTEL.

De la Poésie chez les Espagnols.

Si, dans un pays où la musique a pris naissance, où les peuples sembloient organisés pour elle, où la langue, naturellement flexible et sonore, a été si docile au nombre et aux

modulations du chant, il ne s'est pas élevé un seul poète qui, à l'exemple des anciens, ait réuni les deux talens, chanté ses vers, et soutenu sa voix par des accords harmonieux; bien moins encore, chez des peuples où la musique est étrangère et la langue moins douce et moins mélodieuse, un pareil phénomène devoit-il arriver.

La galanterie espagnole en a cependant fait l'essai; l'ingénieuse nécessité, l'amour, non moins ingénieux qu'elle, a fait imaginer aux Espagnols ces sérénades où un amant, autour de la prison d'une beauté captive, vient aux accords d'une guitare soupirer des vers amoureux; mais on sent bien que, par cette voie, l'art ne peut guère s'élever; et quand, par miracle, il trouveroit un Anacréon ou une Sapho, il seroit encore loin de trouver un Alcée.

Le climat de l'Espagne sembloit plus favorable à la poésie épique et dramatique: cette contrée a été le théâtre des plus grandes révolutions, et son histoire présente plus de faits héroïques que tout le reste de l'Europe ensemble. Les invasions des Vandales, des Goths, des Arabes, des Maures, dans ce pays tant de fois désolé; ses divisions inté-

rieures en divers états ennemis ; les incursions, les conquêtes des Espagnols, soit en-deçà des monts, soit au-delà des mers ; leur domination en Afrique, en Italie, en Flandre, et dans le Nouveau Monde ; la superstition même et l'intolérance, qui, en Espagne, ont allumé tant de bûchers et fait couler tant de sang, sont autant de sources fécondes d'événemens tragiques ; et si, dans quelque pays de l'Europe moderne, la poésie héroïque a pu se passer des secours de l'antiquité, c'est en Espagne : la langue même lui étoit favorable ; car elle est nombreuse, sonore, abondante, majestueuse, figurée et riche en couleurs.

Ce n'est donc pas sans raison que l'on s'étonne qu'un pays qui a produit un Pélage, un comte Julien, un Gonzalve, un Cortez, un Pizarre, n'ait pas eu un beau poëme épique : car je compte pour peu de chose celui de l'Araucana ; et dans la Lusiade même, le poète portugais n'a que très-peu de beautés locales.

Mais les arts, je l'ai déjà dit, ne fleurissent et ne prospèrent que chez un peuple qui les chérit : ce n'est qu'au milieu d'une foule de tentatives malheureuses que s'élèvent les

grands succès. Il faut donc pour cela des encouragemens, il en faut sur-tout au génie : c'est l'émulation qui l'anime ; c'est, si j'ose le dire, le vent de la faveur publique qui enfle ses voiles, et qui le fait voguer. Or, l'Espagne, plongée dans l'ignorance et dans la superstition, ne s'est jamais assez passionnée en faveur de la poésie, pour faire prendre à l'imagination des poètes le grand essor de l'épopée.

Ajoutons que, dans leur histoire, le merveilleux des faits étoit presque le seul que la poésie pût employer. Le Camoëns a imaginé une belle et grande allégorie pour le cap de Bonne-Espérance ; mais l'allégorie n'a qu'un moment ; et l'on sait dans quelles fictions ridicules ce même poète s'est perdu, lorsqu'il a voulu employer la fable.

Le goût des Espagnols pour le spectacle donna plus d'émulation à la poésie dramatique ; et la tragédie pouvoit encore trouver des sujets dignes d'elle dans l'histoire de leur pays.

Cet esprit de chevalerie qui a fait parmi nous, de l'amour, une passion morale, sérieuse, héroïque, en attachant à la beauté une espèce de culte, en mêlant au penchant

physique un sentiment plus épuré, qui de l'ame s'adresse à l'ame, et l'élève au-dessus des sens; ce roman de l'amour, enfin, que l'opinion, l'habitude, l'illusion de la jeunesse, l'imagination exaltée et séduite par les desirs, ont rendu comme naturel, sembloit offrir à la tragédie espagnole des peintures plus fortes, des scènes plus terribles; l'amour étant lui-même, en Espagne, plus fier, plus fougueux, plus jaloux, plus sombre dans sa jalousie, et plus cruel dans ses vengeances, que dans aucun autre pays du monde.

Mais l'héroïsme espagnol est froid; la fierté, la hauteur, l'arrogance tranquille en est le caractère; dans les peintures qu'on en a faites, il ne sort de sa gravité que pour donner dans l'extravagance : l'orgueil alors devient de l'enflure; le sublime, de l'ampoulé; l'héroïsme, de la folie. Du côté des mœurs, ce fut donc la vérité, le naturel, qui manquèrent à la tragédie espagnole; du côté de l'action, la simplicité et la vraisemblance. Le défaut du génie espagnol est de n'avoir su donner des bornes ni à l'imagination ni au sentiment; avec le goût barbare des Vandales et des Goths pour des spectacles tumultueux et bruyans où il entre du merveilleux, s'est

combiné l'esprit romanesque et hyperbolique des Arabes et des Maures : de là le goût des Espagnols.

C'est dans la complication de l'intrigue, dans l'embarras des incidens, dans la singularité imprévue de l'événement, qui rompt plutôt qu'il ne dénoue les fils embrouillés de l'action ; c'est dans un mélange bizarre de bouffonnerie et d'héroïsme, de galanterie et de dévotion ; dans des caractères outrés, dans des sentimens romanesques, dans des expressions emphatiques, dans un merveilleux absurde et puéril, qu'ils font consister l'intérêt et la pompe de la tragédie : et lorsqu'un peuple est accoutumé à ce désordre, à ce fracas d'aventures et d'incidens, le mal est presque sans remède ; tout ce qui est naturel lui paroît foible, tout ce qui est simple lui paroît vide, tout ce qui est sage lui paroît froid.

Quant à ce mélange superstitieux et absurde du sacré avec le profane, que le peuple espagnol aime à voir sur la scène, nous le trouvons majestueux et terrible chez les Grecs, et chez les Espagnols absurde et ridicule, soit parce que le merveilleux de la fable est plus poétique, soit parce qu'il est mieux employé, soit parce qu'il est vu de plus loin,

et que nous sommes plus familiarisés avec les démons qu'avec les furies.

Major è longinquo reverentia.

La même façon de compliquer l'intrigue et de la charger d'incidens romanesques et merveilleux, fait le succès de la comédie espagnole : les diables en sont les bouffons.

MARMONTEL.

De la Poésie chez les Anglois.

Un peuple sérieux, réfléchi, peu sensible aux plaisirs de l'imagination, peu délicat sur les plaisirs des sens, et chez qui une raison mélancolique domine toutes les facultés de l'ame ; un peuple dès long-temps occupé de ses intérêts politiques, tantôt à secouer les chaînes de la tyrannie, tantôt à s'affermir dans les droits de la liberté ; ce peuple chez qui la législation, l'administration de l'état, sa défense, sa sûreté, son élévation, sa puissance, les grands objets de l'agriculture, de la navigation, de l'industrie et du commerce, ont occupé tous les esprits, semble avoir dû laisser aux arts d'agrément peu de moyens de prospérer chez lui.

Cependant ce même pays, qui n'a jamais produit un grand statuaire, un bon musicien, l'Angleterre a produit d'excellens poetes; soit parce que l'Anglois aime la gloire, et qu'il a vu que la poésie donnoit réellement un nouveau lustre au génie des nations; soit parce que, naturellement porté à la méditation et à la tristesse, il a senti le besoin d'être ému et dissipé par les illusions que ce bel art produit; soit enfin parce que son génie, à certains égards, étoit propre à la poésie, dont le succès ne tient pas absolument aux mêmes facultés que celui des autres talens.

En effet, supposez un peuple à qui la nature ait refusé une certaine délicatesse dans les organes, ce sens exquis, dont la finesse aperçoit et saisit, dans les arts d'agrément, toutes les nuances du beau; un peuple dont la langue ait encore trop de rudesse et d'âpreté pour imiter les inflexions d'un chant mélodieux, ou pour donner aux vers une douce harmonie; un peuple dont l'oreille ne soit pas encore assez exercée, dont le goût même ne soit pas assez épuré pour sentir le besoin d'une élocution facile, nombreuse, élégante; un peuple enfin pour qui la vérité brute, le naturel sans choix, la plus grossière ébauche de

l'imitation poétique, seroient le sublime de l'art : chez lui, la poésie auroit encore pour elle la force au défaut de la grace, la hardiesse et la vigueur en échange de l'élégance et de la régularité; l'élévation et la profondeur des sentimens et des idées, l'énergie de l'expression, la chaleur de l'éloquence, la véhémence des passions, la franchise des caractères, la ressemblance des peintures, l'intérêt des situations, l'ame et la vie répandue dans les images et les tableaux, enfin cette vérité naïve dans les mœurs et dans l'action, qui, tout inculte et sauvage qu'elle est, peut avoir encore sa beauté. Telle fut la poésie chez les Anglois, tant qu'elle ne fut que conforme au génie national; et ce caractère fut encore plus librement et plus fortement prononcé dans leur ancienne tragédie.

Mais lorsque le goût des peuples voisins eut commencé à se former et qu'un petit nombre d'excellens écrivains eurent appris à l'Europe à sentir les véritables beautés de l'art, il se trouva, parmi les Anglois comme ailleurs, des hommes doués d'un esprit assez juste et d'une sensibilité assez délicate, pour discerner dans la nature les traits qu'il falloit peindre et ceux qu'il falloit rejeter, et pour juger

que de ce choix dépendoient la décence, la grace, la noblesse, la beauté de l'imitation. Ce goût de la belle nature, les Anglois le prirent en France à la cour de Louis le Grand, et le portèrent dans leur patrie; ce fut à Molière, à Racine, à Despréaux qu'ils dûrent Dryden, Pope, Adisson.

Mais au lieu que par-tout ailleurs, c'est le goût d'un petit nombre d'hommes éclairés qui l'emporte à la longue sur le goût de la multitude; en Angleterre, c'est le goût du peuple qui domine et qui fait la loi. Dans un état où le peuple règne, c'est au peuple que l'on cherche à plaire; et c'est sur-tout dans ses spectacles qu'il veut qu'on l'amuse à son gré. Ainsi, tandis qu'à la lecture, les poètes du second âge charmoient la cour de Charles II, et que la partie la plus cultivée de la nation, d'accord avec toute l'Europe, admiroit la majestueuse simplicité du Caton d'Adisson, l'élégance et la grace des contes de Prior, et tous les trésors de la poésie de style répandus dans les épîtres de Pope; l'ancien goût, le goût populaire, n'applaudissoit sur les théâtres, où il règne impérieusement, que ce qui pouvoit égayer ou émouvoir la multitude; un comique grossier, obscène,

outré dans toutes ses peintures; un tragique aussi peu décent, où toute vraisemblance étoit sacrifiée à l'effet de quelques scènes terribles, et qui, ne tendant qu'à remuer des esprits flegmatiques, y employoit indifféremment tous les moyens les plus violens : car le peuple, dans un spectacle, veut qu'on l'émeuve, n'importe par quelles peintures; comme dans une fête il veut qu'on l'enivre, n'importe avec quelle liqueur.

Il est donc de l'essence, et peut-être de l'intérêt de la constitution politique de l'Angleterre, que le mauvais goût subsiste sur ses théâtres; qu'à côté d'une scène d'un pathétique noble et d'une beauté pure, il y ait pour la multitude au moins quelques traits plus grossiers; et que les hommes éclairés, qui font par-tout le petit nombre, n'aient jamais droit de prescrire au peuple le choix de ses amusemens.

Mais hors du théâtre, et quand chacun est libre de juger d'après soi, ce petit nombre de vrais juges rentre dans ses droits naturels; et la multitude, qui ne lit point, laisse les gens de lettres, comme devant leurs pairs, recevoir d'eux le tribut de louange que leurs écrits ont mérité : c'est alors que l'opinion

du petit nombre commande à l'opinion publique. Voilà pourquoi l'on voit deux espèces de goût, incompatibles en apparence, se concilier en Angleterre, et les beautés et les défauts contraires presque également applaudis.

Le génie de Shakespear ne fut pas éclairé, mais son instinct lui fit saisir la vérité et l'exprimer par des traits énergiques; il fut inculte et déréglé dans ses compositions, mais il ne fut point romanesque. Il n'évita ni la bassesse ni la grossièreté qu'autorisoient les mœurs et le goût de son temps, mais il connut le cœur humain et les ressorts du pathétique. Il sut répandre une terreur profonde; il sut enfoncer dans les ames les traits déchirans de la pitié. Il ne fut ni noble ni décent; il fut véhément et sublime. Chez lui nulle espèce de régularité ni de vraisemblance dans le tissu de l'action, quoique, dans les détails, il soit regardé comme le plus vrai de tous les poètes: vérité sans doute admirable, lorsqu'elle est le trait simple, énergique et profond qu'il a pris dans le cœur humain; mais vérité souvent commune et triviale, qu'une populace grossière aime seule à voir imiter.

Shakespear a un mérite réel et transcen-

dant qui frappe tout le monde. Il est tragique, il touche, il émeut fortement : ce n'est pas cette pitié douce qui pénètre insensiblement, qui se saisit des cœurs, et qui, les pressant par degré, leur fait goûter ce plaisir si doux de se soulager par des larmes; c'est une terreur sombre, une douleur profonde et des secousses violentes qu'il donne à l'ame des spectateurs, en cela peut-être plus cher à une nation qui a besoin de ces émotions violentes. C'est ce qui l'a fait préférer à tous les tragiques qui l'ont suivi.

MARMONTEL.

De la Poésie chez les Allemands.

Si l'allemand eût été une langue mélodieuse, c'est en Allemagne qu'on auroit eu quelque espérance de voir renaître la poésie lyrique des anciens. Les Italiens peuvent avoir un goût plus fin, plus délicat, plus exquis de la bonne musique, mais ils n'ont pas l'oreille plus sûre et plus sévère que les Allemands, pour la précision du nombre et la justesse des accords. Ceux-ci ont même cet avantage, que la musique fait partie de leur éducation commune, et qu'en Allemagne le peuple même

est musicien dès le berceau. C'est donc là qu'il étoit facile et naturel de voir les deux talens se réunir dans le même homme, et un poète, sur le luth ou sur la harpe, composer et chanter ses vers.

Mais à la rudesse de la langue, premier obstacle et peut-être invincible, s'est joint, comme par-tout ailleurs, le manque d'émulation et de circonstances heureuses, comme celles qui, dans la Grèce, avoient favorisé et fait honorer ce bel art.

La poésie allemande a cependant eu ses succès dans le genre de l'ode. Celle du célèbre Haller, sur la mort de sa femme, a le mérite rare d'exprimer un sentiment réel et profond, émané du cœur du poète.

On a vu, pendant les campagnes du roi de Prusse en Allemagne, des essais de poésie lyrique plus approchans de celle des Grecs : ce sont des chants militaires, non pas dans le goût soldatesque, mais du plus haut style de l'ode ; sur les exploits de ce héros. La poésie moderne n'a point d'exemples d'un enthousiasme plus vrai ; et de pareils chants, répétés de bouche en bouche dans une armée, avant une bataille, après une victoire, même à la suite d'un revers, seroient plus éloquens et plus utiles que des harangues.

Mais ce n'est point un moment d'enthousiasme, ce sont les mœurs et le génie d'une nation, qui assurent à la poésie un règne constant et durable.

L'Allemagne, à qui les sciences et les arts sont redevables de tant de découvertes, et qui, du côté des savantes études et des recherches laborieuses, l'a emporté sur tout le reste de l'Europe, semble y avoir mis toute sa gloire. Une vie laborieuse, une condition pénible, un gouvernement qui n'a eu ni l'avantage de flatter l'orgueil par des prospérités brillantes, ni celui d'élever les ames par le sentiment de la liberté, qui est la véritable dignité de l'homme, ni celui de polir les esprits et les mœurs par les raffinemens du luxe, et par le commerce d'une société voluptueusement oisive; enfin la destinée de l'Allemagne, qui, depuis si long-temps, est le théâtre des sanglans débats de l'Europe, et la tristesse que répand chez les peuples l'incertitude continuelle de leur fortune et de leur repos; peut-être aussi un caractère naturellement plus porté à des méditations profondes, à de sublimes spéculations, qu'à des fictions ingénieuses, sont les causes multipliées qui ont rendu l'Allemagne plus stérile en poètes que tous les autres pays que nous venons de parcou-

rir. Le climat, l'histoire, les mœurs, rien n'étoit poétique en Allemagne : aucune cour n'y a été disposée à élever aux muses des théâtres assez brillans, à présenter assez d'attraits et d'encouragement au génie, pour exciter dans les esprits cette émulation d'où naissent les grands efforts et les grands succès.

Les Allemands n'ont pas laissé, à l'exemple de leurs voisins, de s'essayer en divers genres de poésie. Klopstochk a osé chanter l'avénement du Messie; et son poëme a eu le succès qu'il méritoit. On a plaint l'homme de talent d'avoir pris un sujet dont la majesté froide, la sublimité ineffable, et l'inviolable vérité, ne permettoient à la poésie que des peintures inanimées et des scènes sans passion. Gesner a été plus habile et plus heureux dans le choix du sujet de son poëme d'Abel : le moment, l'action, le caractère principal, et les contrastes qui le relèvent, étoient sans contredit ce que l'histoire sainte avait de plus poétique ; ce sujet même étoit susceptible d'un intérêt vif et touchant. N'importe sur qui la pitié tombe ; et Caïn même, tout criminel qu'il est, mérite assez les pleurs qu'il fait répandre : aussi ce poëme, dénué des graces naïves du style original, ne laisse pas de nous attendrir dans la traduction françoise.

Les églogues du même poète sont des plantes plus analogues au climat qui les a vues naître : leur grace, leur naïveté, leur coloris, leur morale philosophique, font desirer d'habiter les lieux où le poète a vu ou semble avoir vu la nature. Il en est de même du poëme des Alpes, dans un genre supérieur. La poésie descriptive est de tous les pays ; mais la Suisse lui est favorable plus qu'aucun autre climat du nord, si ce n'est peut-être la Suède.

Je ne parle point des essais que la poésie dramatique a faits en Allemagne : le parti qu'ont pris les souverains, d'avoir dans leurs cours des spectacles italiens ou françois, est à la fois l'effet et la cause du peu de progrès que le génie national a fait dans ce genre de poésie.

MARMONTEL.

De la Poésie chez les François ; obstacle qu'elle a eu à vaincre.

Rien n'étoit poétique en France : la langue de Marot et de Rabelais étoit hardie, figurée, énergique ; celle de Malherbe et de Balzac avoit du nombre et de la noblesse : elle acquit de la majesté sous la plume du grand Corneille ; de

la pureté, de la grace, de l'élégance, et toutes les couleurs les plus délicates et les plus vives de la poésie et de l'éloquence, dans les écrits de Racine et de Fénélon. Mais deux avantages prodigieux des langues anciennes lui furent refusés, la liberté de l'inversion et la précision de la prosodie : or, sans l'une, point de période; et sans l'autre, il faut l'avouer, point de mesure dans les vers. Balzac, le premier, avoit essayé d'introduire le nombre et la période dans la prose françoise; mais quoique alors on se permît plus d'inversions qu'à présent, la langue étant assujétie à observer presque fidèlement l'ordre naturel des idées, la faculté de combiner les mots au gré de l'oreille se réduisoit à peu de chose. Il fallut donc, pour donner du nombre et de la rondeur au discours, s'occuper des mots plus que des choses : encore ne parvint-on jamais à imiter le rhythme et la période des anciens. La période sur-tout, sans l'inversion libre, étoit impossible à construire : car son artifice consiste à suspendre le sens et à laisser l'esprit dans l'attente du mot qui doit le décider; en sorte que, dans l'entendement, les deux extrémités de l'expression se rejoignent quand la période est finie; c'est ce qui l'a fait comparer à un serpent qui mord

sa queue. Or, dans une langue où les mots suivent à la file la progression des idées, comment les arranger de façon qu'une partie de la pensée attende l'autre, et que l'esprit, égaré dans ce labyrinthe, ne se retrouve qu'à la fin?

Mais si la période française ne fut pas circulaire comme celle des anciens, au moins fut-elle prolongée et soutenue jusqu'à son repos absolu; et le tour, le balancement, la symétrie de ses membres, lui donnèrent de l'élégance, du poids et de la majesté. Ainsi, à force de travail et de soins, notre langue acquit dans la prose une élégance, une souplesse, un tour harmonieux qui ne lui étoit pas naturel.

Le plus difficile étoit de donner à nos vers du nombre et de la mélodie: comment observer la mesure dans une langue qui n'a point de prosodie décidée? Aussi nos vers n'eurent-ils d'abord, comme les vers provençaux et italiens, d'autre règle que la rime et la quantité numérique des syllabes; on ne les chantoit point, ils ne pouvoient donc pas être mesurés par le chant. L'ode même fut parmi nous ce qu'elle a été dans tout le reste de l'Europe moderne, un poëme divisé en stances, et d'un style plus élevé, plus véhément, plus figuré que les autres poëmes, mais nullement propre à être chanté.

Cependant, comme, de leur naturel, les élémens des langues ont une prosodie indiquée par les sons plus lents ou plus rapides, et par les articulations plus faciles et plus pénibles qu'elles présentent, la prosodie de la langue françoise se fit sentir d'elle-même à l'oreille délicate des bons poètes. Malherbe y sut trouver du nombre, et le fit sentir dans ses vers, comme Balzac dans sa prose. Il donna, aux vers de huit syllabes et aux vers héroïques, une cadence majestueuse, que nos plus grands poètes n'ont pas dédaigné de prendre pour modèle, heureux d'avoir pu l'égaler.

Plus le vers françois étoit libre et affranchi de toutes les règles de la prosodie ancienne, plus il étoit difficile à bien faire; et depuis Malherbe jusqu'à Corneille, rien de plus déplorable que ce déluge de vers lâches, traînans, ou durs, sans mélodie et sans couleur, dont la France fut inondée : le malheureux Hardi en faisoit mille en vingt-quatre heures.

MARMONTEL.

De l'Epopée et de la Tragédie chez les François.

Qu'ont fait les hommes de génie, qui, dans l'épopée, ont voulu donner à la poésie françoise

un plus heureux essor? L'un a saisi, dans notre histoire, le moment où les mœurs françoises, animées par le fanatisme et par l'enthousiasme des partis, donnoient aux vices et aux vertus le plus de force et d'énergie. Il a choisi pour son héros un roi brillant par son courage, intéressant par ses malheurs, adorable par sa bonté; et à l'action de ce héros,

Qui fut de ses sujets le vainqueur et le père,

il a entremêlé avec ménagement des fictions épisodiques, les unes prises dans la croyance, et les autres dans le système universel de l'allégorie, mais toutes élevées par son génie à la hauteur de l'épopée, et décorées par l'harmonie et le coloris des beaux vers.

L'autre a ramené la poésie dans son berceau et aux pieds du tombeau d'Homère. Il a pris son sujet dans Homère lui-même; a fait d'un épisode de l'Odyssée l'action générale de son poëme; et au milieu de tous les trésors que nous avons vus étalés dans la Grèce sous les mains de la poésie, il en a pris en liberté, mais avec le discernement du goût le plus exquis, tout ce qui pouvoit rendre aimable, intéressante et persuasive, la plus courageuse

leçon qu'on ait jamais donnée aux enfans de nos rois.

Si l'aventure de la Pucelle avoit été célébrée sérieusement par un homme de génie, personne, après lui, n'auroit osé en faire un poëme comique. Peut-être aussi y auroit-il eu quelque avantage, du côté des mœurs, à chanter l'incursion des Sarrasins en-deçà des Pyrénées ; et Martel, vainqueur d'Abdérame, est un héros digne de l'épopée. A cela près, on ne voit guère, dans notre histoire, de sujets vraiment héroïques ; et l'on peut dire que le génie y sera toujours à l'étroit.

Il n'y avoit guère plus d'apparence que la tragédie pût réussir sur nos théâtres; cependant elle s'y est élevée à un degré de gloire dont le théâtre d'Athènes auroit été jaloux: 1° parce qu'elle y obtint, dès sa naissance, beaucoup d'encouragement, de faveur et d'émulation ; 2° parce qu'elle ne s'astreignit point à être françoise, et qu'elle tira ses sujets de l'histoire de tous les siècles et des mœurs de tous les pays; 3° parce qu'elle se fit un nouveau système, et qu'elle sut prendre ses avantages sur le nouveau théâtre qu'on lui avoit élevé.

Ce fut sous le règne de Henri II, qu'elle

fit ses premiers essais. Rien de plus pitoyable à nos yeux que cette Cléopâtre et cette Didon, qui firent la gloire de Jodelle; mais Jodelle étoit un génie, en comparaison de tout ce qui l'avoit précédé. « Le roi lui donna, dit » Pasquier, cinq cents écus de son épargne, » et lui fit tout plein d'autres graces. D'au- » tant plus que c'étoit chose nouvelle, et très- » belle, et très-rare. »

Il n'en fallut pas davantage pour exciter cette émulation, dont les efforts, malheureux à la vérité durant l'espace de près d'un siècle, furent à la fin couronnés.

La première cause de la faveur et des succès qu'eut la poésie dans un climat qui n'étoit pas le sien, fut le caractère d'un peuple curieux, léger et sensible, passionné pour l'amusement, et après les Grecs, le plus susceptible qui fût jamais d'agréables illusions. Mais ce n'eût été rien, sans l'avantage prodigieux pour les muses de trouver une ville opulente et peuplée, qui fût le centre des richesses, du luxe et de l'oisiveté, le rendez-vous de la partie la plus brillante de la nation, attirée par l'espérance de la faveur et de la fortune, et par l'attrait des jouissances. Il est plus que vraisemblable que s'il n'y eût pas

eu un Paris, la nature auroit inutilement produit un Corneille, un Racine, un Voltaire.

Parmi les causes des succès de la poésie dramatique, se présente naturellement la protection éclatante dont l'honora le cardinal de Richelieu, et après lui Louis XIV : mais celle de Louis XIV fut éclairée, celle du cardinal ne le fut pas assez; aussi vit-on sous son ministère le triomphe du mauvais goût, sur lequel enfin prévalut le génie.

Les poètes françois avoient senti, comme par instinct, que l'histoire de leur pays seroit un champ stérile pour la tragédie. Ils avoient commencé comme les Romains, par copier les Grecs. Ils couroient comme des aveugles, tantôt dans les routes anciennes, tantôt dans des sentiers nouveaux qu'ils vouloient se frayer eux-mêmes. De l'histoire fabuleuse des Grecs, ils se jetoient dans l'histoire romaine, quelquefois dans l'histoire sainte; ils copioient servilement et froidement les poètes italiens; ils entassoient sur leur théâtre les aventures des romans; ils empruntoient des poètes espagnols leurs rodomontades et leurs extravagances; et ce qu'il y a d'étonnant, c'est que de toutes ces tentatives malheureuses devoit résulter le triomphe de la tragédie, par la li-

berté sans bornes qu'elle se donnoit de puiser dans toutes les sources, et de réunir sur un seul théâtre les événemens et les mœurs de tous les pays et de tous les temps. C'est là ce qui a rendu le génie tragique si fécond sur la scène françoise, et multiplié en même temps ses richesses et nos plaisirs.

La tragédie, chez les Grecs, ne fut que le tableau vivant de leur histoire. C'étoit sans doute un avantage du côté de l'intérêt : car d'un événement national, l'action est comme personnelle aux spectateurs ; et nous en avons des exemples. Mais à l'intérêt patriotique, il est possible de suppléer par l'intérêt de la nature, qui lie ensemble tous les peuples du monde, et qui fait que l'homme vertueux et souffrant, l'homme foible et persécuté, l'homme innocent et malheureux n'est étranger dans aucun pays. Voilà la base du système tragique que nos poètes ont élevé ; et ce système vaste leur ouvroit deux carrières, celle de la fatalité, et celle des passions humaines. Dans la première ils ont suivi les Grecs, et en les imitant, ils les ont surpassés ; dans la seconde, ils ont marché à la lumière de leur propre génie, et il y a peu d'apparence qu'on aille jamais plus loin qu'eux. Leur génie a

tiré avantage de tout, et même du peu d'étendue de nos théâtres modernes, en donnant plus de correction à des tableaux vus de plus près.

Ainsi, à la faveur des lieux, des hommes et des temps, la tragédie s'éleva sur la scène françoise jusqu'à son apogée ; et durant plus d'un siècle, le génie et l'émulation l'y ont soutenue dans toute sa splendeur. Mais par le seul tarissement des sources où elle s'est enrichie, par les limites naturelles du vaste champ qu'elle a parcouru, par l'épuisement des combinaisons, soit d'intérêt, soit de caractère, soit de passions théâtrales, il seroit possible d'annoncer son déclin et sa décadence.

De la Comédie chez les François.

Paris devoit être naturellement le grand théâtre de la comédie moderne, par la raison, comme nous l'avons dit, que la vanité est la mère des ridicules, comme l'oisiveté est la mère des vices. La comédie y commença, comme dans la Grèce, par être une satire, moins la satire des personnes que la satire des états. Cette espèce de drame s'appeloit *Soties :* le clergé même n'y étoit pas épargné ; et

Louis XII, pour réprimer la licence des mœurs de son temps, avoit permis que la liberté de cette censure publique allât jusqu'à sa personne. François I[er] la réprima; il défendit à la comédie d'attaquer les hommes en place; c'étoit donner le droit à tous les citoyens d'être également épargnés.

La comédie, jusqu'à Molière, ignora ses vrais avantages. Sous le cardinal de Richelieu, on étoit si loin de soupçonner encore ce qu'elle devoit être, que les Visionnaires de Desmarets, dont tout le mérite consiste dans un amas d'extravagances qui ne sont dans les mœurs d'aucun pays, ni d'aucun siècle, étoient appelés l'incomparable comédie. Dans cette comédie, nulle vérité, nulles mœurs, nulle intrigue : ce sont les petites maisons, où l'on se promène de loge en loge.

La première pièce vraiment comique qui parut sur le théâtre François depuis l'Avocat patelin, ce fut le Menteur de Corneille, pièce imitée de l'espagnol, de Lopez de Véga ou de Roxas; ce que Voltaire met en doute; et il observe, à propos du Menteur, que le premier modèle du vrai comique, ainsi que du vrai tragique (le Cid), nous est venu des Espagnols, et que l'un et l'autre nous a été donné par Corneille.

Indépendamment du caractère et des mœurs nationales si propres à la comédie, deux circonstances favorisoient Molière : il venoit dans un temps où les mœurs de Paris n'étoient ni trop, ni trop peu façonnées. Des mœurs grossières peuvent être comiques ; mais c'est un comique local, dont la peinture ne peut amuser que le peuple à qui elle ressemble, et qui rebutera un siècle plus poli, une nation plus cultivée. On voit que, dans Aristophane, malgré cette politesse vantée sous le nom d'Atticisme, bien des détails des mœurs du peuple athénien blesseroient aujourd'hui notre délicatesse : le corroyeur et le charcutier seroient mal reçus des François.

Un des avantages de Molière fut donc de trouver Paris assez civilisé pour pouvoir peindre même les mœurs bourgeoises, et faire parler ses personnages les plus comiques d'un ton que la décence et la délicatesse pût avouer dans tous les temps. J'en excepte, comme on le sent bien, quelques licences qu'il s'est données, sans doute, pour complaire au bas-peuple, mais dont il pouvoit se passer.

Un autre avantage pour lui, ce fut que les mœurs de son temps ne fussent pas assez polies pour se dérober au ridicule, et qu'il y eût dans

les caractères assez de naturel encore et de relief pour donner prise à la comédie.

L'effet inévitable d'une société mêlée et continue, où, successivement et de proche en proche tous les états se confondent, est d'arriver enfin à cette égalité de surface qu'on nomme politesse ; et dès-lors, plus de vices ni de ridicules saillans. L'avare est avare, mais dans son cabinet : le jaloux est jaloux, mais au fond de son ame. Le mépris attaché au ridicule fait que tout le monde l'évite ; et sous le dehors de la décence, l'unique loi des mœurs publiques, tous les vices sont déguisés : au lieu que dans un temps où la malignité n'est pas encore raffinée, l'amour-propre n'a pas encore pris toutes ses précautions ; chacun se tient moins sur ses gardes, et le poète comique trouve par-tout le ridicule à découvert.

Or, du temps de Molière, les mœurs avoient encore cette naïveté imprudente : les états n'étoient pas confondus, mais ils tendoient à l'être ; c'étoit le moment des prétentions maladroites, des imitations gauches, des méprises de la vanité, des duperies de la sottise, des affectations ridicules, de toutes les bévues, enfin, où l'amour-propre peut donner.

Une éducation plus cultivée, le savoir-vivre

qui est devenu notre plus sérieuse étude, l'attention si recommandable à ne blesser ni l'opinion ni les usages, la bienséance des dehors, qui du grand monde a passé jusqu'au peuple, les leçons même que Molière a données, soit pour saisir et révéler les ridicules d'autrui, soit pour mieux déguiser les siens, ont mis la comédie comme en défaut; et presque tout ce qui lui resteroit à peindre, lui est sévèrement interdit.

On permet de donner au théâtre, à chaque état les vices, les travers, les ridicules qui ne sont pas les siens; mais ceux qui lui sont propres, on lui en épargne la peinture, parce qu'ils forment l'esprit du corps, et qu'un corps est trop respectable pour être peint au naturel. Il n'y a que les courtisans et les procureurs qui se soient livrés de bonne grace et qu'on n'ait point ménagés: les médecins eux-mêmes seroient peut-être moins patiens aujourd'hui que du temps de Molière; mais sur leur compte il a tout dit.

Si l'on demande pourquoi nous n'avons plus de comédie, on peut donc répondre à tous les états: c'est que vous ne voulez plus être peints. Si on nous représente les mœurs du bas-peuple, qui est le seul qui se laisse peindre, le tableau

est de mauvais goût, et si l'on prend ses modèles dans une classe plus élevée, cela ressemble trop; l'allusion s'en mêle, et il n'est point d'état un peu considérable, qui n'ait le crédit d'empêcher qu'on se moque de lui; chacun veut pouvoir être tranquillement ridicule et impunément vicieux. Cela est commode pour la société, mais très-incommode pour le théâtre.

La décence est une autre gêne pour les poètes comiques. Une mère veut pouvoir mener sa fille au spectacle, sans avoir à rougir pour elle, si elle est innocente, et sans la voir rougir, si elle ne l'est pas. Or, comment exposer à leurs yeux, sur la scène, les vices les plus à la mode, et qui donneroient le plus de jeu à l'intrigue et au ridicule?

Des vices condamnés par les lois sont censés réprimés par elles; les citer au théâtre comme impunis et les peindre comme plaisans, c'est en même temps accuser les lois et insulter aux mœurs publiques. L'adultère ne seroit pas assez châtié par le mépris, ni le libertinage et ses honteux effets assez punis par le ridicule: voilà pourquoi on défend à la comédie d'instruire inutilement l'innocence et d'effaroucher la pudeur.

En général, le caractère des François, actif,

souple, adroit, susceptible de vanité et d'émulation, que la concurrence aiguillonne dans une ville comme Paris; ce génie peu inventif, mais qui s'applique sans relâche à tout perfectionner, a été la cause constante des progrès de la poésie dans un climat qui ne sembloit pas fait pour elle; et plus elle a eu de difficultés à vaincre, plus elle mérite de gloire à ceux qui, à travers tant d'obstacles, l'ont élevée à un si haut point de splendeur.

MARMONTEL.

De la Poésie lyrique.

Lorsqu'en Italie on entend un habile improvisateur préluder sur le clavecin, se laisser d'abord remuer les fibres par les vibrations harmoniques, et quand tous les organes du sentiment et de la pensée sont en mouvement, chanter des vers faits impromptu sur un sujet donné, s'animer en chantant, accélérer lui-même le mouvement de l'air sur lequel il compose, et produire alors des idées, des images, des sentimens, quelquefois même d'assez longs traits; ou de peinture ou d'éloquence, dont il seroit incapable dans un travail plus réfléchi,

tomber enfin dans un épuisement pareil à celui de la Pythonisse : on reconnoît l'inspiration et l'enthousiasme des anciens poëtes, et l'on est en même temps saisi d'étonnement, et de pitié; d'étonnement de voir réaliser ce délire divin, qu'on croyoit fabuleux; et de pitié, de voir ce grand effort de la nature employé à un jeu futile, dont tout le succès pour l'enthousiasme est d'avoir amusé quelques étrangers curieux, sans que des peintures, des sentimens, des beaux vers même qui lui sont échappés, il reste plus de trace que des sons de sa voix.

C'étoit ainsi, sans doute, que s'animoient les poëtes lyriques anciens; mais leur verve étoit plus dignement, plus utilement employée : ils ne s'exposoient pas au caprice de l'impromptu, ni au défi d'un sujet stérile, ingrat, ou frivole; ils méditoient leurs chants, ils se donnoient eux-mêmes des sujets graves et sublimes : ce n'étoit pas un cercle de curieux oisifs qui excitoit leur enthousiasme; c'étoit une armée au milieu de laquelle, au son des trompettes guerrières, ils chantoient la valeur, l'amour de la patrie, les charmes de la liberté, les présages de la victoire, ou l'honneur de mourir les armes à la main; c'étoit un peuple au milieu duquel ils célébroient la majesté des

lois, filles du ciel, et l'empire de la vertu; c'étoient des jeux funèbres, où, devant un tombeau, chargé de trophées et de lauriers, ils recommandoient à l'avenir la mémoire d'un homme vaillant et juste, qui avoit vécu, et qui étoit mort pour son pays; c'étoient des festins, où, assis à côté des rois, ils chantoient les héros, et donnoient à ces rois la généreuse envie d'être célébrés à leur tour par un chantre aussi éloquent; c'étoit un temple, où ce chantre sacré sembloit inspiré par les dieux, dont il exaltoit les bienfaits, dont il faisoit adorer la puissance.

La plus juste idée, en un mot, que l'on puisse avoir d'un poète lyrique ancien, dans le genre élevé de l'ode, est celle d'un vertueux enthousiaste, qui accouroit la lyre à la main, ou dans le moment d'une sédition, pour calmer les esprits; ou dans le moment d'un désastre, d'une calamité publique, pour rendre l'espérance et le courage aux peuples; ou dans le moment d'un succès glorieux, pour en consacrer la mémoire; ou dans une solennité, pour en rehausser la splendeur; ou dans des jeux, pour exciter l'émulation des combattans par les chants promis au vainqueur, et qu'ils préféroient tous au prix de la victoire : telle fut l'ode chez les Grecs.

L'ode françoise n'est plus qu'un poëme de fantaisie, sans autre intention que de traiter en vers plus élevés, plus animés, plus vifs en couleurs, plus véhémens et plus rapides, un sujet qu'on choisit soi-même, ou qui quelquefois est donné. On sent combien doit être rare un véritable enthousiasme, dans la situation tranquille d'un poète qui, de propos délibéré, se dit à lui-même : faisons une ode, imitons le délire, et ayons l'air d'un homme inspiré. Quoi qu'il en soit, voyons quelle est la nature de ce poëme.

L'ode étoit l'hymne, le cantique et la chanson des anciens ; elle embrasse tous les genres, depuis le sublime jusqu'au familier noble : c'est le sujet qui lui donne le ton, et son caractère est pris dans la nature.

Il est naturel à l'homme de chanter : voilà le genre de l'ode établi. Quand, comment, et d'où lui vient cette envie de chanter? voilà ce qui caractérise l'ode.

Le chant nous est inspiré par la nature, ou dans l'enthousiasme de l'admiration, ou dans le délire de la joie, ou dans l'ivresse de l'amour, ou dans la douce rêverie d'une ame qui s'abandonne aux sentimens qu'excite en elle l'émotion légère des sens.

Ainsi, quels que soient le sujet et le ton de ce poëme, le principe en est invariable; toutes les règles en sont prises dans la situation de celui qui chante, et dans les règles même du chant. Il est donc bien aisé de distinguer quels sont les sujets qui conviennent essentiellement à l'ode. Tout ce qui agite l'ame et l'élève au-dessus d'elle-même, tout ce qui l'émeut voluptueusement, tout ce qui la plonge dans une douce langueur, dans une tendre mélancolie; les songes intéressans dont l'imagination l'occupe; les tableaux variés qu'elle lui retrace, en un mot, tous les sentimens qu'elle aime à recevoir et qu'elle se plaît à répandre, sont favorables à ce poëme. On chante pour charmer ses ennuis, comme pour exhaler sa joie; et quoique dans une douleur profonde il semble qu'on ait plus de répugnance que d'inclination pour le chant, c'est quelquefois un soulagement que se donne la nature. Orphée se consoloit, dit-on, en exprimant ses regrets sur sa lyre.

La sagesse, la vertu même, n'a pas dédaigné le secours de la lyre : elle a plié ses leçons aux règles du nombre et de la cadence; elle a même permis à la voix d'y mêler l'artifice du chant, soit pour les graver plus avant

dans nos ames, soit pour en tempérer la rigueur par le charme des accords, soit pour exercer sur les hommes le double empire de l'éloquence et de l'harmonie, de la raison et du sentiment. Ainsi, le genre de l'ode s'est étendu, élevé, ennobli; mais on voit que le principe en est toujours et par-tout le même: et pour chanter il faut être ému. Il s'ensuit que l'ode est dramatique, c'est-à-dire, que ses personnages sont en action. Le poète même est acteur dans l'ode; et s'il n'est pas affecté des sentimens qu'il exprime, l'ode sera froide et sans ame : elle n'est pas toujours également passionnée, mais elle n'est jamais, comme l'épopée, le récit d'un simple témoin. Dans Anacréon j'oublie le poète, je ne vois que l'homme voluptueux. De même, si l'ode s'élève au ton sublime de l'inspiration, je veux croire entendre un homme inspiré; si elle fait l'éloge de la vertu, ou si elle en défend la cause, ce doit être avec l'éloquence d'un zèle ardent et généreux. Il en est des tableaux que l'ode peint, comme des sentimens qu'elle exprime: le poète en doit être affecté, comme il veut m'en affecter moi-même. Lamotte a connu toutes les règles de l'ode, excepté celle-ci : de là vient qu'il a mis dans les

siennes tant d'esprit et si peu de chaleur : c'est de tous les poètes lyriques celui qui annonce le plus d'enthousiasme, et qui en a le moins. Les sentimens et le génie ont des mouvemens qui ne s'imitent pas.

MARMONTEL.

De la Poésie dramatique. Son origine. Sa division.

C'est dans le sein des plaisirs tumultueux, et dans l'égarement de l'ivresse, que se forma le plus régulier et le plus sublime des arts. Aux fêtes de Bacchus, solennisées dans les villes avec moins d'apparat, mais avec une joie plus vive qu'elles ne le furent dans la suite des temps, on chantoit des hymnes enfantés dans les accès vrais ou simulés du délire poétique, c'est-à-dire, ces dithyrambes, d'où s'échappoient quelquefois des saillies de génie, et plus souvent encore les éclairs ténébreux d'une imagination exaltée. Pendant qu'ils retentissoient aux oreilles étonnées de la multitude, des chœurs de Bacchus et de Faunes, rangés autour des images obscènes qu'on portoit en triomphe, faisoient entendre

des chansons lascives, et quelquefois immoloient des particuliers à la risée du public.

Une licence plus effrénée régnoit dans le culte que les habitans de la campagne rendoient à la même divinité; elle y régnoit surtout quand ils recueilloient les fruits de ses bienfaits. Des vendangeurs barbouillés de lie, ivres de joie et de vin, s'élançoient sur leurs chariots, s'attaquoient sur les chemins par des impromptu grossiers, se vengeoient de leurs voisins en les couvrant de ridicules, et des gens riches en dévoilant leurs injustices.

Parmi les poètes qui florissoient alors, les uns chantoient les actions et les aventures des dieux et des héros; les autres attaquoient avec malignité les vices et les ridicules des personnes. Les premiers prenoient Homère pour modèle; les seconds s'autorisoient et abusoient de son exemple. Homère, le plus tragique des poètes, le modèle de tous ceux qui l'ont suivi, avoit, dans l'*Iliade* et l'*Odyssée*, perfectionné le genre héroïque; et dans le *Margitès*, il avoit employé la plaisanterie. Mais comme le charme de ses ouvrages dépend, en grande partie, des passions et du mouvement dont il a su les animer, les poètes qui vinrent après lui, essayèrent d'introduire

dans les leurs une action capable d'émouvoir et d'égayer les spectateurs; quelques-uns même tentèrent de produire ce double effet, et hasardèrent des essais informes, qu'on a depuis appelés indifféremment tragédies ou comédies, parce qu'ils réunissoient à la fois les caractères de ces deux drames. Les auteurs de ces ébauches ne se sont distingués par aucune découverte; ils forment seulement dans l'histoire de l'art une suite de noms qu'il est inutile de rappeler à la lumière, puisqu'ils ne sauroient s'y soutenir.

On connoissoit déjà le besoin et le pouvoir de l'intérêt théâtral; les hymnes en l'honneur de Bacchus, en peignant ses courses rapides et ses brillantes conquêtes, devenoient imitatifs; et dans les combats des jeux pythiques, on venoit, par une loi expresse, d'ordonner aux joueurs de flûte, qui entroient en lice, de représenter successivement les circonstances qui avoient précédé, accompagné et suivi la victoire d'Apollon sur Python.

Quelques années après ce réglement, Susarion et Thespis, tous deux nés dans un petit bourg de l'Attique, nommé Icarie, parurent chacun à la tête d'une troupe d'acteurs, l'un sur des tréteaux, l'autre sur un chariot. Le

premier attaqua les vices et les ridicules de son temps; le second traita des sujets plus nobles, et puisés dans l'histoire.

Les comédies de Susarion étoient des farces indécentes et grossières; elles firent long-temps les délices des habitans de la campagne.

Thespis avoit vu plus d'une fois, dans les fêtes où l'on ne chantoit encore que des hymnes, un des chanteurs, monté sur une table, former une espèce de dialogue avec le chœur. Cet exemple lui inspira l'idée d'introduire dans ses tragédies, un auteur qui, avec de simples récits ménagés par intervalles, délasseroit le chœur, partageroit l'action et la rendroit plus intéressante. Cette heureuse innovation, jointe à d'autres libertés qu'il s'étoit données, alarma le législateur d'Athènes, plus capable que personne d'en sentir le prix et le danger. Solon proscrivit un genre où les traditions anciennes étoient altérées par des fictions. *Si nous honorons le mensonge dans nos spectacles*, dit-il à Thespis, *nous le retrouverons bientôt dans les engagemens les plus sacrés.*

Le goût excessif qu'on prit tout-à-coup à la ville et à la campagne pour les pièces de Thespis et de Susarion, justifia et rendit inu-

tile la prévoyance inquiète de Solon. Les poètes qui jusqu'alors s'étoient exercés dans les dithyrambes et dans la satire licencieuse, frappés des formes heureuses dont ces genres commençoient à se revêtir, consacrèrent leurs talens à la tragédie et à la comédie. Bientôt on varia les sujets du premier de ces poëmes.

Phrynicus, disciple de Thespis, préféra l'espèce de vers qui convient le mieux aux drames, fit quelques autres changemens, et laissa la tragédie dans l'enfance.

BARTHÉLEMY.

Principes de la Tragédie.

Le vrai plaisir de l'ame, dans ses émotions, est essentiellement le plaisir d'être émue; de l'être vivement sans aucun des périls dont nous avertit la douleur. Ainsi, la sûreté personnelle, *tui sine parte pericli,* est bien une condition sans laquelle le spectacle tragique ne seroit pas un plaisir; mais ce n'est pas la cause du plaisir qu'on y éprouve : il naît de l'attrait naturel qui nous porte à exercer toutes nos facultés, et du corps et de l'ame, c'est-à-dire, à nous éprouver vivans, intelligens, agissans et sensibles. C'est cet exercice modéré de la sensibilité naturelle, qui rend les enfans si avides du merveilleux qui les effraie,

c'est ce qui fait courir une populace grossière au lieu du supplice des criminels ; c'est ce qui fait chérir à quelques nations les combats d'animaux et de gladiateurs ; ou des spectacles horriblement tragiques ; c'est ce qui entraîne des nations plus douces, plus sensibles, ou, si l'on veut, plus foibles, au théâtre des passions ; c'est, en un mot, ce qui fait le charme de la poésie de sentiment.

Mais peu de sentimens sont assez pathétiques pour animer un long poëme. La joie ou la volupté peut animer une chanson ; la tendresse peut animer une idylle ou une élégie ; l'indignation, une satire ; l'enthousiasme, une ode ; l'admiration, par intervalles, peut suppléer dans l'épopée, et même dans la tragédie, à un intérêt plus pressant. Mais le vrai, le grand pathétique, est celui de la terreur et de la pitié : ces deux sentimens ont sur tous les autres l'avantage de suivre les progrès des événemens, de croître à mesure que le péril augmente, de presser l'ame par degrés, jusqu'au terme de l'action : au lieu que, par exemple, l'admiration et la joie naissent dans toute leur force, et s'affoiblissent presque en naissant.

MARMONTEL.

De la Tragédie chez les Anciens.

Sur le théâtre ancien, le malheur du personnage intéressant étoit presque toujours l'effet d'une cause étrangère; et lorsqu'il y avoit de sa faute par imprudence, foiblesse, ou passion, comme dans l'OEdipe, Hécube, Phèdre, etc., le poète avoit soin de donner à cette cause une cause première, comme la destinée, la colère des dieux ou leur volonté sans motif, en un mot, la fatalité; et cela, dans les sujets même qui semblent les plus naturels. Par exemple, si Agamemnon étoit assassiné en arrivant dans son palais, un dieu l'avoit prédit, et le poète ne manquoit pas de faire annoncer par Cassandre que telle étoit la destinée de ce malheureux fils d'Atrée et de Tantale; de même, si les fils d'OEdipe se déclaroient une guerre impie, c'étoit l'effet inévitable des imprécations de leur père, et les poètes avoient grand soin d'en avertir les spectateurs.

Dans les sujets tirés du théâtre des Grecs ou de leur histoire fabuleuse, ce même dogme a été reçu sur tous les théâtres du monde. Oreste, condamné par un dieu à tuer sa mère,

et, pour ce crime inévitable, tourmenté par les Euménides, n'est guère moins intéressant pour nous que pour les Athéniens; car la vraisemblance et l'effet théâtral n'exigent pas que l'on croie à la fiction, mais qu'on y adhère; et c'est à quoi se sont mépris les speculateurs, qui, de leur cabinet, ont voulu régler le théâtre.

Les poètes ont mieux jugé du pouvoir de l'illusion et de la facilité qu'on a toujours à déplacer les hommes; ils ont pris les sujets des Grecs; fait du théâtre de Paris le théâtre d'Athènes; ressuscité Mérope, OEdipe, Iphigénie, Oreste; rétabli sur la scène le culte, les mœurs, les usages antiques, avec toutes les circonstances des lieux, des hommes et des faits; et les François, à ce spectacle, sont devenus Athéniens. Ainsi, nous avons vu revivre l'ancienne tragédie, avec tout ce qu'elle eut jamais de plus touchant, de plus terrible, mais avec une plénitude et une continuité d'action, une gradation d'intérêt, un enchaînement de situations, un développement de mœurs, de sentimens, de caractères, et de nouveaux ressorts inconnus aux anciens.

Cependant, comme cette source n'étoit pas inépuisable, et que de nouvelles circonstances

indiquoient de nouveaux moyens, le génie a tenté de s'ouvrir une nouvelle carrière.

Le Même.

Du Système des Modernes.

Les anciens, à côté du système de la fatalité, donné par la religion et par l'histoire de leur pays, avoient, comme nous, le système des passions actives donné par la nature; ils l'ont employé quelquefois, comme dans l'Electre et dans le Thyeste: mais, soit qu'il leur parût moins imposant, moins pathétique; soit qu'il ne s'accordât pas si bien avec la forme, les moyens et l'intention de leur théâtre, ils l'avoient négligé. Les modernes s'en sont saisis; ils ont fait de la tragédie, non pas le tableau des calamités de l'homme esclave de la destinée, mais le tableau des malheurs et des crimes de l'homme esclave de ses passions; dès-lors le ressort de l'action tragique a été dans le cœur de l'homme, et tel est le nouveau système dont Corneille est le créateur.

Le Même.

Eschyle.

Eschyle fut véritablement le père de la tragédie. Ce grand homme avoit reçu de la nature une ame forte et ardente. Son silence et sa gravité annonçoient l'austérité de son caractère; il s'étoit nourri, dès sa jeunesse, de ces poètes qui, voisins des temps héroïques, concevoient d'aussi grandes idées, qu'on faisoit alors de grandes choses. L'histoire des siècles reculés offroit à son imagination vive, des succès et des revers éclatans, des trônes ensanglantés, des passions impétueuses et dévorantes, des vertus sublimes, des crimes et des vengeances atroces, par-tout l'empreinte de la grandeur, et souvent celle de la férocité.

Pour mieux assurer l'effet de ces tableaux, il falloit les détacher de l'ensemble où les anciens poètes les avoient enfermés; et c'est ce qu'avoient déjà fait les auteurs des dithyrambes et des premières tragédies: mais ils avoient négligé de les rapprocher de nous. Comme on est infiniment plus frappé des malheurs dont on est témoin, que de ceux dont on entend le récit, Eschyle employa toutes les ressour-

ces de la représentation du théâtre, pour ramener sous nos yeux le temps et le lieu de la scène. L'illusion devint alors une réalité.

Il introduisit un second acteur dans ses premières tragédies; et dans la suite, à l'exemple de Sophocle, il en établit un troisième, et quelquefois même un quatrième. Par cette multiplicité de personnages, un des acteurs devenoit le héros de la pièce; il attiroit à lui le principal intérêt; et comme le chœur ne remplissoit plus qu'une fonction subalterne, Eschyle eut la précaution d'abréger son rôle, et peut-être même ne le poussa-t-il pas assez loin.

On peut dire d'Eschyle, ce qu'il dit lui-même du héros Hippomédon ; *l'épouvante marche devant lui la tête élevée jusqu'aux cieux.* Il inspire par-tout une terreur profonde et salutaire : car il n'accable notre ame par des secousses violentes, que pour la relever aussitôt par l'idée qu'il lui donne de sa force. Ses héros aiment mieux être écrasés par la foudre, que de faire une bassesse, et leur courage est plus inflexible que la loi fatale de la nécessité. Cependant il savoit mettre des bornes aux émotions qu'il étoit si jaloux d'exciter; il évita toujours d'ensanglanter la

scène, parce que ses tableaux devoient être effrayans, sans être horribles.

Ce n'est que rarement qu'il fait couler des larmes, et qu'il intéresse la pitié: soit que la nature lui eût refusé cette douce sensibilité, qui a besoin de se communiquer aux autres; soit plutôt qu'il craignît de les amollir, jamais il n'eût exposé sur la scène des Phèdres et des Sténobées; jamais il n'a peint les douceurs et les fureurs de l'amour; il ne voyoit dans les différens accès de cette passion, que des foiblesses ou des crimes d'un dangereux exemple pour les mœurs, et il vouloit qu'on fût forcé d'estimer ceux qu'on est forcé de plaindre.

Ses plans sont d'une extrême simplicité; il négligeoit ou ne connoissoit pas l'art de sauver les invraisemblances, de nouer et dénouer une action, d'en lier étroitement les différentes parties, de la presser ou de la suspendre par des reconnoissances ou d'autres accidens imprévus: il n'intéresse quelquefois que par les récits des faits, et par la vivacité du dialogue; il paroît qu'il regardoit l'unité de temps et d'action comme essentielle; celle de lieu, comme moins nécessaire.

Le chœur chez lui ne se borne plus à chanter des cantiques; il fait partie du tout; il est

l'appui des malheureux, le conseil des rois, l'effroi des tyrans, le confident de tous; quelquefois il participe à l'action pendant tout le temps qu'elle dure.

Les caractères et les mœurs de ses personnages sont convenables, et se démentent rarement. Il choisit pour l'ordinaire ses modèles dans les temps héroïques, et les soutient à l'élévation où Homère avoit placé les siens. Il se plaît à peindre des ames vigoureuses, franches, supérieures à la crainte, dévouées à la patrie, insatiables de gloire et de combats, plus grandes qu'elles ne le sont, telles qu'il en vouloit former pour la défense de la patrie; car il écrivoit dans le temps de la guerre des Perses.

De son temps on ne connoissoit pour le genre héroïque, que le ton de l'épopée et celui du dithyrambe. Comme ils s'assortissoient à la hauteur de ses idées et de ses sentimens, Eschyle les transporta, sans les affoiblir, dans la tragédie. Entraîné par un enthousiasme qu'il ne peut plus gouverner, il prodigue les épithètes, les métaphores, toutes les expressions figurées des mouvemens de l'ame; tout ce qui donne du poids, de la force, de la magnificence au langage; tout ce qui peut

l'animer et le passionner; sous son pinceau vigoureux, les récits, les pensées, les images se changent en images frappantes par leur beauté et par leur singularité.

L'éloquence d'Eschyle étoit trop forte pour l'assujétir aux recherches de l'élégance, de l'harmonie et de la correction; son essor trop audacieux pour ne pas l'exposer à des écarts et à des chutes. C'est un style en général noble et sublime; en certains endroits grand avec excès, et pompeux jusqu'à l'enflure; quelquefois méconnoissable et révoltant par des comparaisons ignobles, des jeux de mots puérils, et d'autres vices qui sont communs à cet auteur, avec ceux qui ont plus de génie que de goût. Malgré ses défauts, il mérite un rang très-distingué parmi les plus célèbres poètes de la Grèce.

Dégoûté du séjour d'Athènes, où il avoit éprouvé des désagrémens, il se rendit en Sicile, où le roi Hiéron le combla de bienfaits et de distinctions. Il y mourut peu de temps après, âgé d'environ soixante-dix ans. On grava sur son tombeau, cette épitaphe, qu'il avoit composée lui-même: *Ci-gît Eschyle, fils d'Euphorion, né dans l'Attique; il mourut dans la fertile contrée du Géla; les Perses*

et les bois de Marathon attesteront à jamais sa valeur.

BARTHÉLEMY.

Sophocle.

Sophocle naquit d'une famille honnête d'Athènes, la quatrième année de la soixante-dixième Olympiade, vingt-sept ans environ après la naissance d'Eschyle, environ quatorze ans avant celle d'Euripide.

Je ne dirai point qu'après la bataille de Salamine, placé à la tête d'un chœur de jeunes gens, qui faisoient entendre, autour du trophée, des chants de victoire, il attira tous les regards par la beauté de sa figure, et tous les suffrages par les sons de sa lyre; qu'en différentes occasions on lui confia des emplois importans, soit civils, soit militaires; qu'à l'âge de quatre-vingts ans, accusé, par un fils ingrat, de n'être plus en état de conduire les affaires de sa maison, il se contenta de lire à l'audience, l'OEdipe à Colone qu'il venoit de terminer; que les juges indignés lui conservèrent ses droits, et que tous les assistans le conduisirent en triomphe chez lui; qu'il mourut à l'âge de quatre-vingt-onze ans, après avoir joui d'une gloire dont l'éclat augmentoit de jour en jour. Ces

détails honorables ne l'honoreroient pas assez: mais je dirai que la douceur de son caractère et les graces de son esprit lui acquirent un grand nombre d'amis qu'il conserva toute sa vie; qu'il résista sans faste et sans regret à l'empressement des rois qui cherchoient à l'attirer chez eux; qu'à la mort d'Euripide, son émule, arrivée peu de temps avant la sienne, il parut en habits de deuil, mêla sa douleur avec celle des Athéniens, et ne souffrit pas que, dans une pièce qu'on donnoit, ses acteurs eussent des couronnes sur leur tête.

Il s'appliqua d'abord à la poésie lyrique: mais son génie l'entraîna bientôt dans une route plus glorieuse, et son premier succès l'y fixa pour toujours. Il étoit âgé de vingt-huit ans; il concouroit avec Eschyle, qui étoit en possession du théâtre. La pluralité des suffrages lui décerna le prix.

Sophocle trouvoit trois défauts dans Eschyle: la hauteur des idées, l'appareil gigantesque des expressions, la pénible disposition des plans; et ces défauts, il se flattoit de les avoir évités.

Ses héros sont à la distance précise où notre admiration et notre intérêt peuvent atteindre; comme ils sont au-dessus de nous, sans être

loin de nous, tout ce qui les concerne, ne nous est ni trop étranger, ni trop familier; et comme ils conservent de la foiblesse dans les plus affreux revers, il en résulte un pathétique sublime qui caractérise spécialement le poète.

Il respecte tellement les limites de la véritable grandeur, que dans la crainte de les franchir, il lui arrive quelquefois de ne pas en approcher. Au milieu d'une course rapide, au moment où il va tout embrasser, on le voit soudain s'arrêter et s'éteindre : on diroit alors qu'il préfère les chutes aux écarts.

Il n'étoit pas propre à s'appesantir sur les foiblesses du cœur humain, ni sur des crimes ignobles : il lui falloit des ames fortes, sensibles, et par-là même intéressantes; des ames ébranlées par l'infortune, sans être accablées ni enorgueillies.

En réduisant l'héroïsme à sa juste mesure, Sophocle baissa le ton de la tragédie, et bannit ces expressions qu'une imagination furieuse dictoit à Eschyle, et qui jetoient l'épouvante dans l'ame des spectateurs : son style, comme celui d'Homère, est plein de force, de magnificence, de noblesse et de douceur. Jusque dans la peinture des passions les plus violentes, il s'assortit heureusement à la dignité des personnages.

Quant à la conduite des pièces, la supériorité de Sophocle est généralement reconnue : on pourroit même démontrer que c'est d'après lui que les règles de la tragédie ont presque toutes été rédigées.

Le Même.

Euripide.

Le triomphe de Sophocle sur Eschyle devoit lui assurer pour jamais l'empire de la scène : mais le jeune Euripide de Salamine en avoit été le témoin, et ce souvenir le tourmentoit, lors même qu'il prenoit des leçons d'éloquence sous Prodicus, et de philosophie sous Anaxagore. Aussi le vit-on, à l'âge de dix-huit ans, entrer dans la carrière, et pendant une longue suite d'années, la parcourir de front avec Sophocle, comme deux superbes coursiers qui, d'une ardeur égale, aspirent à la victoire.

Quoiqu'il eût beaucoup d'agrément dans l'esprit, sa sévérité, pour l'ordinaire, écartoit de son maintien les grâces du sourire, et les couleurs brillantes de la joie. Il avoit, ainsi que Périclès, contracté cette habitude, d'après l'exemple d'Anaxagore leur maître. Les

facéties l'indignoient. *Je hais*, dit-il, dans une de ses pièces, *ces hommes inutiles, qui n'ont d'autre mérite que de s'égayer aux dépens des sages qui les méprisent.* Il faisoit, sur-tout, allusion à la licence des auteurs de comédie, qui, de leur côté, cherchoient à décrier ses mœurs, comme ils décrioient celles des philosophes. Pour toute réponse, il eût suffi d'observer qu'Euripide étoit l'ami de Socrate, qui n'assistoit guères aux spectacles que lorsqu'on donnoit les pièces de ce poëte.

Il avoit exposé sur la scène, des princesses souillées de crimes, et, à cette occasion, il s'étoit déchaîné plus d'une fois contre les femmes en général; on cherchoit à les soulever contre lui: les uns soutenoient qu'il les haïssoit; d'autres, plus éclairés, qu'il les aimoit avec passion. *Il les déteste*, disoit un jour quelqu'un. *Oui*, répondit Sophocle, *mais c'est dans ses tragédies.*

Diverses raisons l'engagèrent, sur la fin de ses jours, de se retirer auprès d'Archélaüs, roi de Macédoine, qui rassembloit à sa cour tous ceux qui se distinguoient dans les lettres et dans les arts. Il mourut auprès de ce prince, quelques années après, âgé d'environ soixante-

seize ans. Les Athéniens envoyèrent des députés en Macédoine, pour obtenir que son corps fût transporté à Athènes : mais Archélaüs regarda comme un honneur pour ses états, de conserver les restes d'un grand homme; il lui fit élever un tombeau magnifique, près de la capitale, sur le bord d'un ruisseau dont l'eau est si excellente, qu'elle invite le voyageur à s'arrêter, et à contempler, en conséquence, le monument exposé à ses yeux. Les Athéniens lui dressèrent un cénotaphe sur le chemin qui conduit de la ville au Pirée. Ils prononçoient son nom avec respect, quelquefois avec transport.

Eschyle avoit peint les hommes plus grands qu'ils ne peuvent être, et Sophocle, comme ils devroient être : Euripide les peignit tels qu'ils sont. Les deux premiers avoient négligé des passions et des sentimens que le troisième crut susceptibles de grands effets. Il représenta, tantôt des princesses brûlantes d'amour, et ne respirant que l'adultère et les forfaits, tantôt des rois dégradés par l'adversité, au point de se couvrir de haillons, et de tendre la main, à l'exemple des mendians. Ces tableaux, où l'on ne trouvoit plus l'empreinte de la main d'Eschyle, ni de celle de

Sophocle, soulevèrent d'abord les esprits: mais la plupart des Athéniens furent moins blessés des atteintes que les pièces d'Euripide portoient aux idées reçues, qu'entraînés par les sentimens dont il avoit su les animer: car ce poète, habile à manier toutes les affections de l'ame, est admirable lorsqu'il peint les fureurs de l'amour, ou qu'il excite les émotions de la pitié; c'est alors que se surpassant lui-même, il parvient quelquefois au sublime, pour lequel il semble que la nature ne l'avoit pas destiné. Les Athéniens s'attendrirent sur le sort de Phèdre coupable; ils pleurèrent sur celui du malheureux Télèphe, et l'auteur fut justifié.

Pendant qu'on l'accusoit d'amollir la tragédie, il se proposoit d'en faire une école de sagesse: on trouve dans ses écrits le système d'Anaxagore, son maître, sur l'origine des êtres, et les préceptes de cette morale dont Socrate, son ami, discutoit alors les principes. Mais comme les Athéniens avoient pris du goût pour cette éloquence artificielle dont Prodicus lui avoit donné des leçons, il s'attacha principalement à flatter leurs oreilles: ainsi les dogmes de la philosophie, et les ornemens de la rhétorique, furent admis dans

la tragédie ; et cette innovation servit encore à distinguer Euripide de ceux qui l'avoient précédé.

Euripide multiplia les sentences et les réflexions ; il se fit un plaisir ou un devoir d'étaler ses connoissances, et se livra souvent à des formes oratoires. Comme philosophe, il eut un grand nombre de partisans : les disciples d'Anaxagore et ceux de Socrate, à l'exemple de leurs maîtres, se félicitèrent de voir leur doctrine applaudie sur le théâtre, et ils se déclarèrent ouvertement pour un écrivain qui inspiroit l'amour des devoirs et de la vertu, et qui, portant ses regards plus loin, annonçoit hautement qu'on ne doit pas accuser les dieux de tant de passions honteuses, mais les hommes qui les leur attribuent ; et comme il insistoit avec force sur les dogmes importans de la morale, il fut mis au nombre des sages, et il sera toujours regardé comme le philosophe de la scène.

Son éloquence, qui quelquefois dégénère en une vraie abondance de paroles, ne l'a pas rendu moins célèbre parmi les orateurs en général, et parmi ceux du barreau en particulier. Il opère la persuasion par la chaleur de ses sentimens ; et la conviction, par

l'adresse avec laquelle il amène les réponses et les répliques.

Les beautés que les philosophes et les orateurs admirent dans ses écrits, sont des défauts réels aux yeux de ses censeurs; et c'est la raison pour laquelle ils le mettent au-dessus de Sophocle, qui ne dit rien d'inutile.

Eschyle avoit conservé dans son style, la hardiesse du dithyrambe; et Sophocle la magnificence de l'épopée: Euripide fixa la langue de la tragédie; il ne retint presque aucune des expressions spécialement consacrées à la poésie; mais il sut tellement choisir et employer celles du langage ordinaire, que sous leur heureuse combinaison la foiblesse de la pensée semble disparoître, et le mot le plus commun s'ennoblir. Telle est la magie de ce style enchanteur, qui, dans un juste tempérament entre la bassesse et l'élévation, est presque toujours harmonieux, coulant et si flexible, qu'il paroît se prêter sans effort à tous les besoins de l'ame.

Euripide réussit rarement dans la disposition de ses sujets: tantôt il blesse la vraisemblance, tantôt les incidens y sont amenés par force; d'autres fois son action cesse de faire un même tout; presque toujours les nœuds

et les dénouemens laissent quelque chose à desirer; et ses chœurs n'ont souvent qu'un rapport indirect avec l'action. Néanmoins, comme la plupart de ses pièces ont une catastrophe funeste, et par ce moyen produisent le plus grand effet, Aristote l'a regardé comme le plus tragique des poètes dramatiques.

Le Même.

Shakespear.

Shakespear naquit en 1564, à Strafford; dans le comté de Warwick, et mourut en 1616. Il créa le théâtre anglois par un génie plein de naturel, de force et de fécondité, sans aucune connoissance des règles: on trouve dans ce grand génie le fonds inépuisable d'une imagination pathétique et sublime, fantasque et pittoresque, sombre et gaie; une variété prodigieuse de caractères, tous si bien contrastés, qu'ils ne tiennent pas un seul discours que l'on pût transporter de l'un à l'autre : talens personnels à Shakespear, et dans lesquels il surpasse tous les poètes du monde. Il y a de si belles scènes, des morceaux si grands et si terribles répandus dans ses pièces tragiques,

d'ailleurs monstrueuses, qu'elles ont toujours été jouées avec le plus grand succès. Il étoit si bien né avec toutes les semences de la poésie, qu'on peut le comparer à la pierre enchâssée dans l'anneau de Pyrrhus, qui, à ce que nous dit Pline, représentoit la figure d'Apollon avec les neuf muses, dans ces veines que la nature y avoit tracées elle-même sans aucun secours de l'art.

Non-seulement il est le chef des poètes dramatiques anglois, mais il passe toujours pour le plus excellent; il n'eut ni modèles ni rivaux, les deux sources de l'émulation, les deux aiguillons du génie. La magnificence ou l'équipage d'un héros ne peut donner à Brutus la majesté qu'il reçoit de quelques lignes de Shapeskear : doué d'une imagination également forte et riche, il peint tout ce qu'il voit, et embellit presque tout ce qu'il peint. Dans les tableaux de l'Albane, les amours de la suite de Vénus ne sont pas représentés avec plus de graces, que Shakespear en donne à ceux qui font le cortége de Cléopâtre, dans la description de la pompe avec laquelle cette reine se présente à Antoine sur les bords du Cydnus.

Ce qui lui manque, c'est le choix. Quelquefois en lisant ses pièces, on est surpris de la su-

blimité de ce vaste génie; mais il ne laisse pas subsister l'admiration : à des portraits, où règnent toute l'élévation et toute la noblesse de Raphaël, succèdent de misérables tableaux dignes des peintres de taverne.

Il ne se peut rien de plus intéressant que le monologue de Hamlet, prince de Danemarck, dans le troisième acte de la tragédie de ce nom.

L'ombre du père de Hamlet paroît, et porte la terreur sur la scène, tant Shakespear possédoit le talent de peindre : c'est par-là qu'il sut toucher le foible superstitieux de l'imagination des hommes de son temps, et réussir en de certains endroits où il n'étoit soutenu que par la seule force de son propre génie. Il y a quelque chose de si bizarre, et avec cela de si grave, dans les discours de ses fantômes, de ses fées, de ses sorciers et de ses autres personnages chimériques, qu'on ne sauroit s'empêcher de les croire naturels, quoique nous n'ayons aucune règle fixe pour en bien juger, et qu'on est contraint d'avouer que, s'il y avoit de tels êtres au monde, il est fort probable qu'ils parleroient et agiroient de la manière dont il les a représentés. Quant à ses défauts, on les excusera sans doute, si l'on considère que l'esprit humain ne peut de tous côtés

franchir les bornes qu'opposent à ses efforts le ton du siècle, les mœurs et les préjugés.

MARMONTEL.

De la Comédie chez les Grecs.

Née vers la 50e Olympiade, dans les bourgs de l'Attique, assortie aux mœurs grossières des habitans de la campagne, la comédie n'osoit approcher de la capitale; et si par hasard des troupes d'acteurs indépendans s'y glissoient pour jouer ces farces indécentes, ils étoient moins autorisés que tolérés par le gouvernement. Ce ne fut qu'après une longue enfance, qu'elle prit tout-à-coup son accroissement en Sicile. Au lieu d'un recueil de scènes sans liaison et sans suite, le philosophe Epicharme établit une action, en lia toutes les parties, la traita dans une juste étendue, et la conduisit sans écart jusqu'à la fin. Ses pièces, assujéties aux mêmes lois que la tragédie, furent connues en Grèce; elles y servirent de modèles, et la comédie y partagea bientôt avec sa rivale, les suffrages du public, et l'hommage que l'on doit aux talens. Les Athéniens sur-tout l'accueillirent avec les transports qu'auroit excités la nouvelle d'une victoire.

Plusieurs d'entre eux s'exercèrent dans ce genre. Tels furent, parmi les plus anciens, Magnès, Cratinus, Cratès, Phérécrate, Eupolis et Aristophane. Ils n'eurent qu'un seul objet, celui de plaire à la multitude. Pour y réussir, tous les moyens leur parurent bons, et, en conséquence, ils employèrent tour-à-tour la parodie, l'allégorie et la satire, soutenues des images les plus obscènes et des expressions les plus grossières. C'étoit aussi par déférence pour elle, que les auteurs les plus célèbres, tantôt prêtoient à leurs acteurs des habillemens, des gestes et des expressions déshonnêtes, tantôt mettoient dans leur bouche des injures atroces contre des particuliers.

Quelques-uns, traitant un sujet dans sa généralité, s'abstinrent de toute injure personnelle. Mais d'autres furent assez perfides pour confondre les défauts avec les vices, et le mérite avec le ridicule : espions dans la société, délateurs sur le théâtre, ils livrèrent les réputations éclatantes à la malignité de la multitude, les fortunes bien ou mal acquises à sa jalousie. Point de citoyen assez élevé, point d'assez méprisable, qui fût à l'abri de leurs coups ; quelquefois désigné par des allusions faciles à saisir, il le fut encore plus souvent par son nom, et

par les traits de son visage empreints sur le masque de l'acteur.

Les auteurs de ces satires recouroient à l'imposture, pour satisfaire leur haine; à de sales injures, pour satisfaire le petit peuple. Le poison à la main, ils parcouroient les différentes classes de citoyens, et l'intérieur des maisons, pour exposer aux yeux des horreurs qu'il n'avoit pas éclairées. D'autres fois ils se déchaînoient contre les philosophes, contre les poètes tragiques, contre leurs propres rivaux.

BARTHÉLEMY.

Aristophane.

Cratinus conçut, et Aristophane exécuta le projet d'étendre le domaine de la comedie. Ce dernier, accusé par Créon d'usurper le titre de citoyen, rappela dans sa défense deux vers qu'Homère place dans la bouche de Télémaque, et les parodia de la manière suivante :

Je suis fils de Philippe, à ce que dit ma mère;
Pour moi, je n'en sais rien. Qui sait quel est mon père ?

Ce trait l'ayant maintenu dans son état, il ne respira que la vengeance. Animé, comme il

le dit lui-même, du courage d'Hercule, il composa contre Créon une pièce pleine de fiel et d'outrages. Comme aucun ouvrier n'osa dessiner le masque d'un homme si redoutable, ni aucun acteur se charger de son rôle, le poète, obligé de monter lui-même sur le théâtre, le visage barbouillé de lie, eut le plaisir de voir la multitude approuver, avec éclat, les traits sanglans qu'il lançoit contre un chef qu'elle adoroit, et les injures piquantes qu'il hasardoit contre elle.

Ce succès l'enhardit; il traita dans des sujets allégoriques, les intérêts les plus importans de la république. Tantôt il montroit la nécessité de terminer une guerre longue et ruineuse; tantôt il s'élevoit contre la corruption des chefs, contre les dissensions du sénat, contre l'ineptie du peuple dans ses choix et dans ses délibérations.

Cependant la plus saine partie de la nation murmuroit, et quelquefois avec succès, contre les entreprises de la comédie. Un premier décret en avoit interdit la représentation; dans un second, on défendit de nommer personne; et dans un troisième d'attaquer les magistrats. Mais ces décrets furent bientôt oubliés ou révoqués; ils sembloient donner atteinte à la

nature du gouvernement, et d'ailleurs le peuple ne pouvoit plus se passer d'un spectacle qui étaloit contre les objets de sa jalousie, toutes les injures et toutes les obscénités de la langue.

Ce ne fut que vers la fin de la guerre du Péloponèse que cette licence fut réprimée, et Aristophane se soumit à la réforme dans ses dernières pièces.

On a porté des jugemens bien différens sur Aristophane. Plutarque trouve dans ses écrits une foule de pensées obscures, de jeux de mots insipides, et une grande inégalité de style, et censure amèrement ce sel acrimonieux et déchirant, et ces méchancetés noires dont il les a remplis. Les autres admirent son élégance, la pureté de sa diction, la finesse de ses plaisanteries, la vérité et la chaleur du dialogue, et la poésie de ses chœurs. Selon eux, il connut cette espèce de raillerie qui plaisoit de son temps aux Athéniens, et celle qui doit plaire à tous les siècles. Ses écrits renferment tellement le germe de la vraie comédie et les modèles du bon comique, qu'on ne pourra le surpasser qu'en se pénétrant de ses beautés.

BARTHÉLEMY.

De la Comédie chez les Romains.

Comme il est plus aisé d'imiter le grossier et le bas, que le délicat et le noble ; les premiers poètes latins, enhardis par la liberté et la jalousie républicaine, suivirent les traces d'Aristophane. De ce nombre fut Plaute lui-même : sa muse est comme celle d'Aristophane, de l'aveu non suspect de l'un de leurs apologistes, *une bacchante, pour ne rien dire de pis, dont la langue est détrempée de fiel.*

Térence qui suivit Plaute, comme Ménandre Aristophane, imita Ménandre sans l'égaler. César l'appeloit un demi-Ménandre, et lui reprochoit de n'avoir pas la force comique : expression que les commentateurs ont interprétée à leur façon, mais qui doit s'entendre de ces grands traits qui approfondissent les caractères, et qui vont chercher le vice jusque dans les replis de l'ame, pour l'exposer en plein théâtre au mépris des spectateurs.

Plaute est plus vif, plus gai, plus fort, plus varié ; Térence plus fin, plus vrai, plus pur, plus élégant : l'un a l'avantage que donne l'imagination qui n'est captivée ni par les règles de l'art, ni par celles des mœurs, sur le talent

assujéti à toutes ces règles; l'autre a le mérite d'avoir concilié l'agrément et la décence, la politesse et la plaisanterie, l'exactitude et la facilité : Plaute, toujours varié, n'a pas toujours l'art de plaire; Térence, trop semblable à lui-même, a le don de paroître toujours nouveau : on souhaiteroit à Plaute l'ame de Térence, à Térence l'esprit de Plaute.

MARMONTEL.

De la Comédie chez les François; sa division.

Une nation douce et polie, où chacun se fait un devoir de conformer ses sentimens et ses idées aux mœurs de la société, où les préjugés sont des principes, où les usages sont des lois, où l'on est condamné à vivre seul dès qu'on veut vivre pour soi-même; cette nation ne doit présenter que des caractères adoucis par les égards, et que des vices palliés par les bienséances; tel est le comique françois, dont le théâtre anglois s'est enrichi, autant que l'opposition des mœurs a pu le permettre.

Le comique françois se divise suivant les

mœurs qu'il peint, en comique noble, comique bourgeois, et bas comique. C'est d'une connoissance profonde de leurs objets que les arts tirent leurs règles; et les auteurs, leur fécondité.

MARMONTEL.

Molière.

Molière me paroît un peu répréhensible d'avoir pris des sujets trop bas. La Bruyère, animé à peu près du même génie, a peint avec la même vérité et la même véhémence que Molière, les travers des hommes; mais je crois que l'on peut trouver plus d'éloquence et plus d'élévation dans ses images.

On peut mettre encore ce poète en parallèle avec Racine. L'un et l'autre ont parfaitement connu le cœur de l'homme. L'un et l'autre se sont attachés à peindre la nature. Racine la saisit dans les passions des grandes ames; Molière, dans l'humeur et les bizarreries des gens du commun. L'un a joué avec un agrément inexplicable les petits sujets; l'autre a traité les grands avec une sagesse et une majesté touchante. Molière a ce bel avantage, que ses dialogues jamais ne languissent.

Une forte et continuelle imitation des mœurs passionne ses moindres discours. Cependant à considérer simplement ces deux auteurs comme poètes, je crois qu'il ne seroit pas juste d'en faire comparaison. Sans parler de la supériorité du genre sublime donné à Racine, on trouve dans Molière tant de négligences et d'expressions bizarres et impropres, qu'il y a peu de poètes, si j'ose le dire, moins corrects et moins purs que lui.

Cependant l'opinion commune est qu'aucun des auteurs de notre théâtre n'a porté aussi loin son genre, que Molière a possédé le sien : et la raison en est, je crois, qu'il est plus naturel que tous les autres. C'est une leçon importante pour tous ceux qui veulent écrire.

Quinaut, et de ses Opéra.

On ne peut trop aimer la douceur, la mollesse, la facilité et l'harmonie tendre et touchante de la poésie de Quinaut. On peut même estimer beaucoup l'art de quelques-uns de ses opéras, intéressans par le spectacle dont ils sont remplis, par l'invention ou la disposition des faits qui le composent, par le merveilleux

qui y règne, et enfin par le pathétique des situations, qui donne lieu à celui de la musique, et qui l'augmente nécessairement. Ni la grace, ni la noblesse, n'ont manqué à l'auteur de ces poëmes singuliers. Il y a presque toujours de la naïveté dans le dialogue, et quelquefois du sentiment. Ses vers sont semés d'images charmantes et de pensées ingénieuses. On admireroit trop les fleurs dont il se pare, s'il eût évité les défauts qui font languir quelquefois ses beaux ouvrages. Je n'aime pas les familiarités qu'il a introduites dans ses tragédies; je suis fâché qu'on trouve dans beaucoup de scènes, qui sont faites pour inspirer la terreur et la pitié, des personnages qui, par le contraste de leurs discours avec les intérêts des malheureux, rendent ces mêmes scènes ridicules, et en détruisent tout le pathétique. Je ne puis m'empêcher encore de trouver ses meilleurs opéras trop vides de choses, trop négligés dans les détails, trop fades même dans bien des endroits. Enfin je pense qu'on a dit de lui, avec vérité, qu'il n'avoit fait qu'effleurer d'ordinaire les passions..... Les beautés que Quinaut a imaginées, demandent grace pour ses défauts; mais j'avoue que je voudrois bien qu'on se dispen-

sât de copier jusqu'à ses défauts. Je suis fâché qu'on désespère de mettre plus de passion, plus de conduite, plus de raison et plus de force dans nos opéras, que leur inventeur n'y en a mis. J'aimerois qu'on en retranchât le nombre excessif de refrains qui s'y rencontrent, qu'on ne refroidît pas les tragédies par des puérilités, et qu'on ne fît pas des paroles pour le musicien, entièrement vides de sens. Les divers morceaux qu'on admire dans Quinaut, prouvent qu'il y a peu de beautés incompatibles avec la musique, et que c'est la foiblesse des poètes, non celle du genre, qui fait languir tant d'opéras faits à la hâte, et aussi mal écrits qu'ils sont frivoles.

VAUVENARGUES.

Du Poëme didactique.

La première règle du poëme didactique est de lui donner un fond solide et intéressant.

C'est une chose déplorable de voir dans le poeme de Lucrèce sur la Nature, dans l'Essai sur l'Homme, de Pope, tant et de si belle poésie employée à développer le mauvais système d'Epicure, et l'optimisme de Léibnitz. Mais heureusement l'un et l'autre poètes ont un mérite indépendant de la chimère du philosophe:

l'un d'avoir combattu la superstition, l'autre, d'avoir sondé le cœur humain, et d'avoir ainsi tous les deux consacré en beaux vers des vérités du premier ordre.

Virgile, plus modeste dans le choix de son sujet, semble n'avoir voulu qu'instruire le cultivateur; mais il l'a honoré, et il a élevé à l'agriculture le plus beau monument que le premier des arts agréables pût élever au premier des arts nécessaires.

Deux mille ans après Virgile, un poète philosophe a voulu inspirer l'amour de la campagne aux tristes habitans des villes, réconcilier avec la nature l'homme livré aux goûts fantastiques du luxe et de la vanité. Il falloit un sage pour former ce dessein, un poète pour le remplir; et il est rare que dans le même homme se rencontre un pareil accord. C'est cet accord qui assure au poëme des Saisons une réputation durable.

Quoique de tous les arts, celui dont les préceptes sont plus naturellement susceptibles des ornemens de la poésie, ce soit la poésie elle-même, Horace n'y a mis cependant qu'une raison saine et solide. En traçant aux Pisons les règles de son art, il a pris le style des lois, un style simple, clair et précis. Lui qui a

monté dans les odes le ton de la douleur jusqu'au plus haut degré, semble n'avoir voulu répandre dans l'art poétique qu'une lumière pure. Des idées élémentaires, souvent neuves, toujours fécondes, sont la richesse de ce bel ouvrage. Jamais poète n'a renfermé tant de sens en si peu de mots. Aussi tant que la poésie aura du charme pour les hommes, ce code abrégé de ses lois leur sera précieux, et dévra sa durée à sa solidité.

Mais après ce mérite, il en est un que les poètes, au moins les poètes modernes, ne doivent jamais négliger.

Nos langues n'ont pas l'harmonie et la précision des langues anciennes. Notre poésie n'est presque plus de la poésie lorsqu'elle manque de coloris. Horace a dédaigné d'en mettre dans un sujet qui avoit lui-même sa couleur, et dont la théorie ne pouvoit être aride. Mais Despréaux, à qui Horace et Aristote n'avoient guère laissé de nouvelles choses à dire, et qui dans l'art poétique ne nous a pas donné une idée qui soit de lui, le judicieux Despréaux a senti que la précision, la justesse, l'industrieux mécanisme des vers, ne lui suffiroit pas pour faire lire avec intérêt des préceptes déjà connus : il y a mêlé tout ce

que la poésie de détail a d'agrémens et d'élégance. Il a suivi Horace et imité Virgile, en homme de goût qu'il étoit, et en artiste ingénieux. C'est, je crois, la méthode que doivent observer tous nos poètes didactiques; et moins leur sujet aura d'importance et d'intérêt, plus il aura besoin des charmes de l'expression et des ornemens accessoires.

Parmi ces ornemens, les épisodes sont le plus connu ; et lorsqu'ils sont intéressans et naturellement placés, ils délassent agréablement le lecteur de la longueur des préceptes. Mais rares, ils se font attendre ; fréquens, ils interrompent trop souvent l'attention. La véritable source des beautés poétiques devroit être le sujet même; et à cet égard, c'est, par exemple, un heureux sujet de poëme didactique, que celui de l'Essai sur la manière de traduire en vers, par le comte de Roscommon. L'art d'orner la nature dans les jardins, qu'enseigne un de nos poètes, présente aussi une richesse variée et inépuisable ; mais dans ce nouveau poëme qui ne paroît point encore, on trouvera, ainsi que dans le poëme des Saisons, d'autres moyens d'animer, d'attendrir, de varier, de rendre intéressante la poésie didactique.

MARMONTEL.

Ovide; ses Métamorphoses.

Ovide a été un des génies les plus heureusement nés pour la poésie, et son poëme des Métamorphoses est un des plus beaux présens que nous ait fait l'antiquité. C'est dans ce seul ouvrage, il est vrai, qu'il s'est élevé fort au-dessus de toutes ses autres productions; mais aussi quelle espèce de mérite ne remarque-t-on pas dans les métamorphoses? et d'abord quel art prodigieux dans la texture du poëme! Comment Ovide a-t-il pu, de tant d'histoires différentes, le plus souvent étrangères les unes aux autres, former un tout si bien suivi, si bien lié, tenir toujours dans sa main le fil imperceptible, qui sans se rompre jamais, vous guide dans ce dédale d'aventures merveilleuses; arranger si bien cette foule d'événemens qu'ils naissent tous les uns des autres; introduire tant de personnages, les uns pour agir, les autres pour raconter, de manière que tout marche et se développe sans interruption, sans embarras, sans désordre, depuis la séparation des élémens qui remplace le chaos, jusqu'à l'apothéose d'Auguste! Ensuite quelle flexibilité d'imagination et de style pour prendre successivement tous les tons, suivant la nature du sujet,

et pour diversifier par l'expression tant de dénouemens dont le fond est toujours le même, c'est-à-dire un changement de forme? C'est là sur-tout le plus grand charme de cette lecture; c'est l'étonnante variété de couleurs toujours adaptées à des tableaux toujours divers, toujours nobles et imposans jusqu'à la sublimité, tantôt simples jusqu'à la familiarité, les uns horribles, les autres tendres, ceux-ci effrayans, ceux-là gais, rians et doux.

Toutes ses peintures sont riches, et aucune ne paroît lui coûter. Tour-à-tour il vous élève, vous attendrit, vous effraie, soit qu'il ouvre le palais du Soleil, soit qu'il chante les plaintes de l'Amour, soit qu'il peigne les fureurs de la jalousie et les horreurs du crime. Il décrit aussi facilement les combats que les voluptés, les héros que les bergers, l'Olympe qu'un bocage, la caverne de l'Envie que la cabane de Philémon. Nous ne savons pas au juste ce que la mythologie lui avoit fourni et ce qu'il a pu y ajouter; mais combien d'histoires charmantes! que n'a-t-on pas pris dans cette source qui n'est pas encore épuisée! Tous les théâtres ont mis Ovide à contribution. Je sais qu'on lui reproche, et avec raison, du luxe dans son style, c'est-à-dire trop d'abon-

dance et de parure ; mais cette abondance n'est pas celle des mots qui cache le vide des idées, c'est le superflu d'une richesse réelle. Ses ornemens, même quand il en a trop, ne laissent voir ni le travail ni l'effort : enfin l'esprit, la grace et la facilité, trois choses qui ne l'abandonnent jamais, couvrent ses négligences, ses petites recherches ; et l'on peut dire de lui, bien plus véritablement que de Sénèque, qu'*il plaît même dans ses défauts.*

LA HARPE.

Origine de la Poésie pastorale.

C'est en Sicile qu'on doit chercher l'origine de la poésie pastorale. C'est là qu'entre des montagnes couronnées de chênes superbes, se prolonge un vallon, où la nature a prodigué ses trésors. Le berger Daphnis, dit-on, y naquit au milieu d'un bosquet de lauriers, et les dieux s'empressèrent de le combler de leurs faveurs. Les nymphes de ces lieux prirent soin de son enfance ; il reçut de Vénus les graces et la beauté, de Mercure le talent et la persuasion ; Pan dirigea ses doigts sur la flûte à sept tuyaux, et les Muses réglèrent les

accens de sa voix touchante. Bientôt rassemblant autour de lui les bergers de la contrée, il leur apprit à s'estimer heureux de leur sort. Les roseaux furent convertis en instrumens sonores. Il établit des concours où deux jeunes émules se disputoient le prix du chant et de la musique instrumentale. Les échos animés à leur voix, ne firent plus entendre que les expressions d'un bonheur tranquille et durable. Daphnis ne jouit pas long-temps du spectacle de ses bienfaits : victime de l'amour, il mourut à la fleur de son âge ; mais ses élèves ne cessèrent point de célébrer son nom, et de déplorer les tourmens qui terminèrent sa vie.... Le poëme pastoral, dont on prétend qu'il conçut la première idée, fut perfectionné dans la suite par deux poètes de Sicile, Stosichore d'Himère et Diomus de Syracuse.

BARTHÉLEMY.

De la Poésie pastorale chez les Modernes.

Il n'y a point de poésie plus discréditée parmi nous, ni qui soit plus étrangère à nos mœurs et à notre goût. Ce n'est pas la faute du genre, qui, comme tous les autres, est

bon quand il est bien traité, et qui a de l'agrément et du charme : c'est que notre manière de vivre est trop loin de la nature champêtre, et que les modèles de la vie pastorale et des douceurs dont elle est susceptible, ne sont jamais sous nos yeux. C'est dans des climats favorisés de la nature, sous un beau ciel, dans une condition douce et aisée, que les bergers et les habitans des hameaux peuvent ressembler en quelque chose aux bergers de Théocrite et de Virgile. Ce qui le prouve, c'est que les combats de la flûte, tels que nous les voyons tracés dans les églogues grecques et latines, sont encore en usage en Sicile. Il ne faut donc pas croire que ce soit un jeu de l'imagination de nos poètes. De tout temps la poésie a été imitatrice, et des paysans grossiers, misérables, abrutis par la misère, la crainte et le besoin, n'auroient jamais pu inspirer aux poètes l'idée d'une églogue. Les poètes embellissent, il est vrai ; mais il faut que l'objet les ait frappés, avant qu'ils songent à l'orner : ils ne peignent pas le contraire de ce qu'ils voient. Sans doute nos bucoliques modernes ne sont que des imitations des anciens, ne sont que des jeux d'esprit. Il n'y a plus parmi nous de Corydons ni de Tircis ; mais il y en avoit

mollesse de la liberté, ou tels qu'ils sont devenus depuis que l'artifice et la force ont fait des esclaves et des maîtres, réduits à des travaux dégoûtans et pénibles, à des besoins douloureux et grossiers, à des idées basses et tristes, ou tels enfin qu'ils n'ont jamais été, mais tels qu'ils pouvoient être s'ils avoient conservé assez long-temps leur innocence et leur loisir, pour se polir sans se corrompre, et pour étendre leurs idées sans multiplier leurs besoins. De ces trois états le premier est vraisemblable, le second est réel, le troisième est possible. Dans le premier, le soin des troupeaux, les fleurs, les fruits, le spectacle de la campagne, l'émulation dans les jeux, le charme de la beauté, l'attrait physique de l'amour, partagent toute l'attention et tout l'intérêt des bergers; une imagination riante, mais timide, un sentiment délicat, mais naïf, règnent dans tous leurs discours; rien de réfléchi, rien de raffiné; la nature enfin, mais la nature dans sa fleur : telles sont les mœurs des bergers pris dans l'état d'innocence.

Mais ce genre est peu vaste. Les poètes, s'y trouvant à l'étroit, se sont répandus, les uns, comme Théocrite, dans l'état de grossièreté et de bassesse; les autres, comme quelques-uns

des modernes, dans l'état de culture et de raffinement : les uns et les autres ont manqué d'unité dans le dessein, et se sont éloignés de leur but.

L'objet de la poésie pastorale me semble devoir être de présenter aux hommes l'état le plus heureux dont il leur soit permis de jouir, et de les en faire jouir en idée par le charme de l'illusion. Or l'état de grossièreté et de bassesse n'est point cet heureux état. Personne, par exemple, n'est tenté d'envier le sort de deux bergers qui se traitent de voleurs et d'infâmes. (Virg. Églogue 3.) D'un autre côté, l'état de raffinement et de culture ne se concilie pas assez dans notre opinion avec l'état d'innocence, pour que le mélange nous en paroisse vraisemblable. Ainsi, plus la poésie pastorale tient de la rusticité ou du raffinement, plus elle s'éloigne de son objet.

Virgile étoit fait pour l'orner de toutes les graces de la nature, si, au lieu de mettre ses bergers à sa place, il se fût mis lui-même à la place de ses bergers. Mais comme presque toutes ses églogues sont allégoriques, le fond perce à travers le voile et en altère les couleurs. A l'ombre des hêtres on entend parler de calamités publiques, d'usurpation, de ser-

vitude; les idées de tranquillité, de liberté, d'innocence, d'égalité, disparoissent, et avec elles s'évanouit cette douce illusion, qui, dans le dessein du poète, devoit faire le charme de ses pastorales.

Rien de plus délicat, de plus ingénieux, que les églogues de quelques-uns de nos poètes: l'esprit y est employé avec tout l'art qui peut le déguiser. On ne sait ce qui manque à leur style pour être naïf, mais on sent bien qu'il ne l'est pas: cela vient de ce que leurs bergers pensent au lieu de sentir, et analysent au lieu de peindre.

Tout l'esprit de l'églogue doit être en sentimens et en images: on ne veut voir dans les bergers que des hommes bien organisés par la nature, et à qui l'art n'ait point appris à composer et à décomposer leurs idées. Ce n'est que par les sens qu'ils sont instruits et affectés; et leur langage doit être comme le miroir où ces impressions se retracent.

Marmontel.

Différence entre l'Églogue et l'Idylle.

Lorsque Despréaux a peint l'idylle comme une bergère en habit de fête, il l'a parfai-

tement définie telle que nous la concevons. Une simplicité élégante en fait le caractère; et c'est par cette élégance ennoblie, qu'elle se distingue de l'églogue.

Chaque genre de poésie à son hypothèse distincte, et c'est ce qui en fait la différence. Or, l'hypothèse de l'églogue et celle de l'idylle ne sont pas la même.

Dans des temps et parmi des peuples où l'excessive inégalité des conditions et des fortunes n'avoit pas mis encore entre les hommes cette différence inhumaine à laquelle il est impossible de réfléchir sans s'attrister; dans des climats sur-tout où la beauté du ciel, la fertilité de la terre, faisoient de la campagne le plus délicieux séjour; où d'un côté, l'heureuse ignorance des besoins du luxe, et de l'autre, la facilité à vivre dans l'aisance avec peu de peine et de soin, rapprochoient si fort l'état des bergers de celui des rois, que l'un touchoit à l'autre; l'églogue et l'idylle n'avoient pas deux hypothèses différentes, et ne devoient pas avoir deux noms.

Est venu le temps, où dans la poésie champêtre il a fallu non-seulement distinguer l'idylle de l'églogue, mais l'une et l'autre du genre villageois.

Les vices et les ridicules du peuple de la ville, transmis au peuple des campagnes; les astuces de l'intérêt, les sottises de l'amour-propre et de la vanité, les intrigues de la galanterie, les duperies réciproques ; et dans tout cela, les mœurs paysannes combinées avec les mœurs bourgeoises, font le comique de Dancourt. Rien ne ressemble moins à l'innocence et à la simplicité pastorale; et les modèles de ce comique, on les rencontre à chaque pas dans les environs de Paris.

Mais pour trouver le sujet d'une églogue, il faut aller plus loin; encore sont-ils rares par-tout: et quant aux sujets de l'idylle, il n'en existe qu'en idée. Celles des idylles de Gesner qui ont quelque vérité, sont de simples églogues : celles qui ont le plus de noblesse et d'élégance, n'ont de modèle dans aucun pays.

Dans les idylles de Mad. Deshoulières, la scène est au village; mais la femme sensible et tendre qui parle aux fleurs, aux ruisseaux, aux moutons, n'est pas une de nos bergères; c'est la maîtresse du château.

L'idylle ne peut donc être prise que dans le système fabuleux ou romanesque. Ce sont les bergers de Tempé ou des bords du Lignon, que l'on y met en scène; c'est le langage de

l'Aminte ou du Pastor Fido, que parlent ces bergers ; et dans ce système, l'idylle a son merveilleux comme l'épopée, car elle est d'un temps où non-seulement les rois, mais les dieux mêmes daignoient vivre avec les bergers.

C'est ainsi que l'idylle, comme nous l'entendons, sans cesser d'être simple, doit être noble et élégante.

Elle ne mêle point de diamans à sa parure, mais elle a un chapeau de fleurs.

En peinture, Téniers a fait des scènes paysannes ; Berghem, des églogues ; le Poussin, des idylles ; et pour exceller dans ce genre, il ne manquoit à celui-ci que de peindre les paysages comme les Breugles et le Lorrain.

Le même.

De l'Élégie.

Avant la découverte de l'art dramatique, les poètes à qui la nature avoit accordé une ame sensible, et refusé le talent de l'épopée, tantôt retraçoient dans leurs tableaux les désastres d'une nation ou les infortunes d'un personnage de l'antiquité ; tantôt déploroient la mort d'un parent ou d'un ami, et soula-

geoient leur douleur en s'y livrant. Leurs chants plaintifs, presque toujours accompagnés de la flûte, furent connus sous le nom d'élégies ou de lamentations.

Le style de ce genre de poésie doit être simple, parce que le cœur véritablement affligé n'a plus de prétention; il faut que les expressions en soient quelquefois brûlantes, comme la cendre qui couvre un feu dévorant: mais dans le récit, elles n'éclatent point en imprécations et en désespoir. Rien de plus intéressant que l'extrême douceur jointe à l'extrême souffrance.

L'élégie peut soulager nos maux quand nous sommes dans l'infortune; elle doit nous inspirer du courage quand nous sommes près d'y tomber. Elle prend alors un ton plus vigoureux, et employant les images les plus fortes, elle nous fait rougir de notre lâcheté et envier les larmes répandues aux funérailles d'un héros mort pour le service de la patrie.

Lasse enfin de gémir sur les calamités trop réelles de l'humanité, l'élégie se chargea d'exprimer les tourmens de l'amour. Plusieurs poètes lui dûrent un éclat qui rejaillit sur leurs maîtresses. Les charmes de Nanno furent célébrés par Mimnerme de Colophon, qui tient

un des premiers rangs parmi les poètes ; ceux de Battis le furent par Philétas de Cos, qui se fit une grande réputation. Mais Simonide est de tous les poètes élégiaques celui dont la célébrité a été la plus éclatante.

BARTHÉLEMY.

Caractère de l'Élégie.

L'élégie, dans sa simplicité touchante et noble, réunit tout ce que la poésie a de charmes, l'imagination et le sentiment. Comme les froids législateurs de la poésie n'ont pas jugé l'élégie digne de leur sévérité, elle jouit encore de la liberté de son premier âge. Grave ou légère, tendre ou badine, passionnée ou tranquille, riante ou plaintive à son gré, il n'est point de ton, depuis l'héroïque jusqu'au familier, qu'il ne lui soit permis de prendre. Properce y a décrit en passant la formation de l'univers ; Tibulle, les tourmens du Tartare ; l'un et l'autre en ont fait des tableaux dignes tour-à-tour de Raphaël, du Corrège et de l'Albane : Ovide ne cesse d'y jouer avec les flèches de l'Amour.

Cependant, pour en déterminer le caractère par quelques traits plus marqués, nous

la diviserons en trois genres, le passionné, le tendre et le gracieux.

Dans tous les trois elle prend également le ton de la douleur et de la joie : car c'est surtout dans l'élégie que l'amour est un enfant qui pour rien s'irrite ou s'appaise, qui pleure et rit en même temps. Par la même raison, le tendre, le passionné, le gracieux, ne sont pas des genres incompatibles dans l'élégie amoureuse ; mais dans leur mélange il y a des nuances, des passages, des gradations à ménager.

En général, le sentiment domine dans le genre passionné, c'est le caractère de Properce ; l'imagination domine dans le gracieux, c'est le caractère d'Ovide. Dans le premier, l'imagination modeste et soumise ne se joint au sentiment que pour l'embellir, et se cache en l'embellissant, *subsequiturque.* Dans le second, le sentiment humble et docile ne se joint à l'imagination que pour l'animer, et se laisser couvrir des fleurs qu'elle répand à pleines mains. Un coloris trop brillant refroidiroit l'un, comme un pathétique trop fort obscurciroit l'autre. La passion rejette la parure des graces, les graces sont effrayées de l'air sombre de la passion ; mais une émotion

douce ne les rend que plus touchantes et plus vives : c'est ainsi qu'elles règnent dans l'élégie tendre, et c'est le genre de Tibulle.

C'est pour avoir donné à un sentiment foible le ton du sentiment passionné, que l'élégie est devenue fade. Rien n'est plus insipide qu'un désespoir de sang-froid. On a cru que le pathétique étoit dans les mots : il est dans les tours et dans les mouvemens du style.

C'est une étude bien intéressante que celle des mouvemens de l'ame dans les élégies de Properce et de Tibulle, son rival. *Je veux*, dit Ovide, *que quelque jeune homme, blessé des mêmes traits que moi, reconnoisse dans mes vers tous les signes de sa flamme, et qu'il s'écrie après un long étonnement : Qui peut avoir appris à ce poète à si bien peindre mes malheurs!* C'est la régle générale de la poésie pathétique. Ovide la donne ; Tibulle et Properce la suivent, et la suivent bien mieux que lui.

MARMONTEL.

Des Fabulistes anciens.

Il seroit superflu de répéter ici tout ce qu'on a dit d'Ésope, et ce qu'on apprend à

ce sujet à tous les enfans. On s'accorde à croire qu'il vivoit du temps de Pisistrate; et s'il est vrai, comme on le rapporte, que les habitans de Delphes l'aient fait périr, parce qu'il les avoit offensés, en leur appliquant une de ses fables, celle des Bâtons flottans, il faut le compter parmi les victimes de la philosophie; car le grand sens de ses écrits mérite ce nom. Ce mérite est le premier dans l'apologue, et c'est le seul d'Esope. Sa narration, d'ailleurs, est dénuée de toute espèce d'ornemens. La morale en fait tout le prix, et même il ne faut pas croire qu'elle soit toujours également juste. Plusieurs de ses affabulations sont défectueuses, et Phèdre et La Fontaine en ont corrigé plusieurs. Au reste, il est possible que ce reproche ne tombe pas sur lui. Il est à peu près prouvé que Planude, moine Grec du quatorzième siècle, qui le premier recueillit les Fables d'Esope, en mit sous le nom de ce fabuliste célèbre, plusieurs qui n'étoient pas de lui. Il nous en reste une quarantaine de latines, composées par Aviénus, qui vivoit sous Théodore second. Elles sont en général fort médiocres pour l'invention et pour le style: La Fontaine a pris les meilleures. Il y en a aussi de beaucoup plus anciennes, d'un Grec nommé

Gabrias, qui se fit une loi de les renfermer toutes dans quatre vers, afin d'être au moins le plus laconique de tous les fabulistes. La plupart sont très-bien inventées; mais leur extrême brièveté nuit à l'instruction, et ne présentant qu'une espèce d'énigme à deviner, ne donne pas le temps à la morale de répandre toute sa lumière. Il ne faut faire d'aucun ouvrage un tour de force, et le mérite de la difficulté vaincue est ici le moindre de tous, attendu qu'il est en pure perte pour le lecteur. L'étendue de chaque genre d'écrit, quel qu'il soit, n'est ni rigoureusement déterminée ni entièrement arbitraire: le bon sens veut qu'elle soit en proportion avec le sujet.

Après Esope, le fabuliste qui a eu le plus de réputation, c'est Phèdre, qui, à la moralité simple et nue des récits du Phrygien, joignit l'agrément de la poésie. Son élégance, sa pureté, sa précision, sont dignes du siècle d'Auguste. Il ne falloit rien moins que La Fontaine pour le surpasser.

La Harpe.

La Fontaine. Vrai Caractère de ses Fables.

La plupart des fables de La Fontaine sont des scènes parfaites pour les caractères et le

dialogue. Tartufe parleroit-il mieux que le chat pris dans les filets, qui conjure le rat de le délivrer, l'assurant qu'il l'avoit toujours *aimé comme ses yeux*, et qu'il étoit sorti *pour aller faire sa prière, comme tout dévot chat en use les matins?* Dans cette fable sublime des animaux malades de la peste, quoi de plus parfait que la confession de l'âne! Comme toutes les circonstances sont faites pour atténuer sa faute!..... L'intérêt qu'il prend à ses personnages, et qui nous divertit, devient quelquefois attendrissant; comme dans cette belle fable où le serpent accusé d'ingratitude invoque le témoignage de la vache. Les plaintes de celle-ci peuvent-elles être plus touchantes? Elle rappelle tous ses services; et avec quel langage! Peut-on n'en être pas ému? le cœur ne vous parle-t-il pas en faveur de l'animal qui se plaint? Le fabuliste fait de ses animaux ce qu'un dramatique fait de ses acteurs. Il observe les mêmes convenances dans le ton et dans les mœurs; et l'intérêt et l'illusion ne sauroient aller plus loin.

A tant de qualités qui dérivent d'un genre d'esprit qui lui étoit particulier, de sa manière de concevoir et de sentir, de son imagination facile et flexible, se joint le charme inexpri-

mable de son style; don qui couronne tous les autres; don précieux de la nature qui l'avoit créé grand poète.

Patru, dit-on, vouloit détourner La Fontaine de faire des fables. Il ne croyoit pas qu'on pût égaler dans notre langue l'élégante brièveté de Phèdre. Je conviendrai que notre langue est essentiellement plus lente dans sa marche que celle des Romains. Aussi La Fontaine ne se propose-t-il pas d'être aussi court dans ses récits que le fabuliste latin. Mais, sans parler de tant d'avantages qu'il a sur lui, il me semble que si La Fontaine, dans ses fables, n'est pas remarquable par la brièveté, il l'est par la précision. J'appelle un style précis, celui dont on ne peut rien ôter sans que l'ouvrage perde une grace ou un ornement, et sans que le lecteur perde un plaisir. Tel est le style de La Fontaine dans l'apologue. On n'y sent jamais ce qu'on appelle langueur. On n'y trouve jamais de vide.

La correction qui suppose une composition soignée, est d'autant plus admirable dans ses fables, qu'elle est accompagnée de ce naturel si rare et si enchanteur qui semble exclure toute idée de travail. Le plus original de nos écrivains en est aussi le plus naturel. Je ne crois

pas qu'en parcourant les ouvrages de La Fontaine on y trouvât une ligne qui sentît la recherche ou l'affectation. Il ne compose point, il converse; s'il raconte, il est persuadé: s'il peint, il a vu. C'est toujours son ame qui vous parle, qui s'épanche, qui se trahit; il a toujours l'air de vous dire son secret et d'avoir besoin de vous le dire; ses idées, ses réflexions, ses sentimens; tout lui échappe, tout naît du moment; rien n'est cherché, rien n'est préparé; il se plie à tous les tons, et il n'en est aucun qui ne semble être particulièrement le sien: tout, jusqu'au sublime, paroît lui être facile et familier. Il charme toujours et n'étonne jamais.

Ce naturel domine tellement chez lui, qu'il dérobe au commun des lecteurs les autres beautés de son style; il n'y a que les connoisseurs qui sachent à quel point La Fontaine est poète, ce qu'il a vu de ressource dans la poésie, ce qu'il en a tiré de richesses. On ne fait pas attention à cette foule d'expressions créées, de métaphores hardies, toujours si naturellement placées, que rien ne paroît plus simple. Aucun de nos poètes n'a manié si impérieusement la langue; aucun, sur-tout, n'a plié avec tant de facilité les vers françois à

toutes les formes imaginables. Cette monotonie qu'on reproche à notre versification, chez lui disparoît absolument : ce n'est qu'au plaisir de l'oreille, au charme d'une harmonie toujours d'accord avec le sentiment et la pensée, qu'on s'aperçoit qu'il écrit en vers. Il dispose si heureusement ses rimes, que le retour des sons semble toujours une grace, et jamais une nécessité. Nul n'a mis dans le rhythme une variété si prodigieuse et si pittoresque; nul n'a tiré autant d'effets de la mesure et du mouvement. Il coupe, brise ou suspend son vers comme il lui plaît. L'enjambement qui sembloit réservé aux vers grecs et latins, est un mérite si commun dans les siens, qu'il est à peine remarqué. Il est vrai que tant d'avantages qui dépendent en partie de la liberté d'écrire en vers d'inégale mesure, et des priviléges d'un genre qui admet toute sorte de tons, ne pourroient plus se retrouver au même degré dans le style noble et dans le vers héroïque. Mais tant d'autres ont écrit dans le même genre! pourquoi ont-ils si rarement approché de cette perfection ? L'harmonie imitative des anciens, si difficile à égaler dans notre poésie, La Fontaine la possède dans le plus haut degré; et l'on ne peut s'empêcher de

croire, en le lisant, que toute sa science en ce genre est plus d'instinct que de réflexion. Chez cet homme si ami du vrai et si ennemi du faux, tous les sentimens, toutes les idées, tous les caractères ont l'accent qui leur convient, et l'on sent qu'il n'étoit pas en lui de pouvoir s'y tromper. Je sais bien que de lourds calculateurs aimeront mieux y voir des sons combinés avec un prodigieux travail. Mais le grand poète, l'enfant de la nature, La Fontaine aura plus tôt fait cent vers harmonieux, que des critiques pédans n'auront calculé l'harmonie d'un vers.

Faut-il s'étonner qu'un écrivain, pour qui la poésie est si docile et si flexible, soit un si grand peintre en vers? C'est de lui sur-tout que l'on peut dire proprement qu'il peint avec la parole. Dans lequel de nos auteurs trouvera-t-on un si grand nombre de tableaux dont l'agrément soit égal à la perfection?

Avec quelle étonnante facilité cet écrivain si simple s'élève quelquefois au ton de la plus sublime philosophie et de la morale la plus noble! Quelle distance du corbeau qui laisse tomber son fromage, à l'éloquence du paysan du Danube, et à celle de l'introduction à la fable des deux rats, du renard et de l'œuf, si pour-

tant on ne doit pas donner un titre plus relevé à un ouvrage beaucoup plus étendu que ne doit l'être un simple apologue, à un véritable poëme sur la doctrine de Descartes, plein d'idées et de raison, mais dans lequel la raison parle toujours le langage de l'imagination et du sentiment! Ce langage, en effet, est par-tout celui de La Fontaine : il a beau devenir philosophe; vous trouverez toujours le grand poète et le *bonhomme*.

Vous retrouverez sur-tout cette sensibilité, l'ame de tous les talens : non celle qui est vive, impétueuse, énergique, passionnée, et qui doit animer la tragédie ou l'épopée, et tous les grands ouvrages d'imagination; mais cette sensibilité douce et naïve qui convenoit si bien au genre d'écrire que La Fontaine avoit choisi; qui se fait apercevoir à tous momens dans ses ouvrages, sans qu'il paroisse y penser, et joint à tous les agrémens qui s'y rassemblent, un nouveau charme plus attachant encore que tous les autres. Quelle foule de sentimens aimables répandue dans ses écrits! comme on y trouve l'épanchement d'une âme pure et l'effusion d'un bon cœur! avec quel intérêt il parle des attraits de la solitude et des douceurs de l'amitié! Qui ne voudroit

être l'ami de l'homme qui a fait la fable des *deux amis?* Se lassera-t-on jamais de relire celle des *deux pigeons*, ce morceau dont l'impression est si délicieuse, à qui peut-être on donneroit la palme sur tous les ouvrages de La Fontaine, si parmi tant de chefs-d'œuvre on avoit la confiance de juger, ou le courage de choisir? Qu'elle est belle, cette fable! qu'elle est touchante! que ces deux pigeons sont un couple charmant! quelle tendresse éloquente dans leurs adieux! quel intérêt dans les aventures du pigeon voyageur! quel plaisir dans leur réunion! et lorsqu'ensuite le fabuliste finit par un retour sur lui-même, qu'il regrette et redemande les plaisirs qu'il a goûtés dans l'amour, quelle tendre mélancolie! quel besoin d'aimer! on croit entendre les soupirs de Tibulle.

Quel écrivain a réuni plus de titres pour plaire et pour intéresser? mais aussi quel écrivain est plus souvent relu, plus souvent cité? quel autre est mieux gravé dans la mémoire de tous les hommes instruits, et même de ceux qui ne le sont pas? Le poète des enfans et du peuple est en même temps le poète des philosophes. Cet avantage qui n'appartient qu'à lui seul, peut être dû en partie

au genre de ses ouvrages. Mais il l'est sur-tout à son génie. Nul auteur n'a, dans ses écrits, plus de bon sens joint à plus de bonté. Nul n'a fait un si grand nombre de vers devenus proverbes. Dans ces momens qui ne reviennent que trop, où l'on cherche à se distraire de soi-même, et à se défaire du temps, quelle lecture choisit-on plus volontiers ? sur quel livre la main se porte-t-elle plus souvent ? sur La Fontaine : vous vous sentez attiré vers lui par le besoin d'un sentiment doux. Il vous calme et vous réconcilie avec vous-même : on a beau le savoir par cœur, on le relit toujours, comme on est porté à revoir les gens qu'on aime, sans avoir rien à leur dire.

La Harpe.

Origine de la Satire.

Ce furent les Toscans qui apportèrent la satire à Rome ; et elle n'étoit autre chose alors qu'une sorte de chanson en dialogue, dont tout le mérite consistoit dans la force et la vivacité des reparties. On les nomma Satires, parce que, dit-on, le mot latin *Satura*, signifiant un bassin dans lequel on offroit aux dieux toutes sortes de fruits à la fois et sans les dis-

tinguer, il parut qu'il pourroit convenir, dans le sens figuré, à des ouvrages où tout étoit mêlé, entassé sans ordre, sans régularité, soit pour le fond, soit pour la forme.

Livius Andronicus, qui étoit Grec d'origine, ayant donné à Rome des spectacles en règle, la satire changea de forme et de nom : elle prit quelque chose du dramatique; et paroissant sur le théâtre, soit avant, soit après la grande pièce, quelquefois même au milieu, on l'appeloit *Isode*, pièce d'entrée, ou exode, pièce de sortie, ou pièce d'entr'actes; voilà quelles furent les deux premières formes de la satire chez les Romains.

Elle reprit son premier nom sous Ennius et Pacuvius, qui parurent quelque temps après Andronicus; mais elle le reprit à cause du mélange des formes, qui fut très-sensible dans Ennius, puisqu'il employoit toutes sortes de vers, sans distinction et sans s'embarrasser de les faire symétriser entr'eux, comme on voit qu'ils symétrisent dans les odes d'Horace.

Térentius Varron fut encore plus hardi qu'Ennius dans la satire qu'il intitula Ménippée, à cause de sa ressemblance avec celle de Ménippée, cynique grec. Il fit un mélange de vers et de prose, et par conséquent il

eut droit plus que personne de nommer son ouvrage satire, en faisant tomber la signification du mot sur la forme.

Enfin arriva Lucilius, qui fixa l'état de la satire, et la présenta telle que nous l'ont donnée Horace, Perse, Juvénal, et telle que nous la connoissons aujourd'hui : et alors, la signification du mot satire ne tomba que sur le mélange des choses, et non sur celui des formes. On les nomma satires, parce qu'elles sont réellement un amas confus d'invectives, contre les hommes, contre leurs desirs, leurs craintes, leurs emportemens, leurs folles joies, leurs intrigues.

On peut donc définir la satire, d'après son caractère fixé par les Romains, une espèce de poëme, dans lequel on attaque directement les vices ou les ridicules des hommes. Je dis une espèce de poëme, parce que ce n'est pas un tableau, mais un portrait du vice des hommes, qu'elle nomme sans détour, appelant un chat *un chat*, et Néron *un tyran*.

C'est une des différences de la satire avec la comédie. Celle-ci attaque les vices, mais obliquement et de côté : elle montre aux hommes des portraits généraux, dont les traits sont empruntés de différens modèles; c'est

au spectateur à prendre la leçon lui-même, et à s'instruire, s'il le juge à propos. La satire, au contraire, va droit à l'homme : elle dit : c'est vous, c'est Crispin, un monstre, dont les vices ne sont rachetés par aucune vertu.

Le Batteux.

Boileau.

Boileau prouve, autant par son exemple que par ses préceptes, que toutes les beautés des bons ouvrages naissent de la vive expression et de la peinture du vrai : mais cette expression si touchante appartient moins à la réflexion, sujette à l'erreur, qu'à un sentiment très-intime et très-fidèle de la nature. La raison n'étoit pas distincte, dans Boileau, du sentiment : c'étoit son instinct. Aussi a-t-elle animé ses écrits de cet intérêt qu'il est si rare de rencontrer dans des ouvrages didactiques.

S'il n'est pas ordinaire de trouver de l'agrément parmi ceux qui se piquent d'être raisonnables, c'est peut-être parce que la raison est entrée dans leur esprit, où elle n'a qu'une vie artificielle et empruntée ; c'est parce qu'on

honore trop souvent du nom de raison, une certaine médiocrité de sentimens et de génie, qui assujétit les hommes aux lois de l'usage, et les détourne des grandes hardiesses, sources ordinaires des grandes fautes.

Boileau ne s'est pas contenté de mettre de la vérité et de la poésie dans ses ouvrages; il a enseigné son art aux autres. Il a éclairé tout son siècle; il en a banni le faux goût autant qu'il est permis de le bannir de chez les hommes. Il falloit qu'il fût né avec un génie bien singulier pour échapper, comme il a fait, aux mauvais exemples de ses contemporains, et pour leur imposer ses propres lois. Ceux qui bornent le mérite de sa poésie à l'art et à l'exactitude de sa versification, ne font pas peut-être attention que ses vers sont pleins de pensées, de vivacité, de saillies, et même d'invention de style. Admirable dans la justesse, dans la solidité et la netteté de ses idées, il a su conserver ces caractères dans ses expressions, sans perdre de son feu et de sa force; ce qui témoigne incontestablement un grand talent.

Je sais bien que quelques personnes, dont l'autorité est respectable, ne nomment génie dans les poètes que l'invention dans le dessein

de leurs ouvrages. Ce n'est, disent-ils, ni l'harmonie, ni l'élégance des vers, ni l'imagination daus l'expression, ni même l'expression du sentiment, qui caractérisent le poète. Ce sont, à leur avis, les pensées mâles et hardies, jointes à l'esprit créateur. Par-là, on prouveroit que Bossuet et Newton ont été les plus grands poètes de la terre; car certainement l'invention, la hardiesse et les pensées mâles ne leur manquoient pas. J'ose leur répondre que c'est confondre les limites des arts, que d'en parler de la sorte. J'ajoute que les plus grands poètes de l'antiquité, tels qu'Homère, Sophocle, Virgile, se trouveroient confondus avec une foule d'écrivains médiocres, si on ne jugeoit d'eux que par le plan de leurs poëmes et par l'invention du dessein, et non par l'invention du style, par leur harmonie, par la chaleur de leur versification, et enfin par la vérité de leurs images.

Si l'on est donc fondé à reprocher quelque défaut à Boileau, ce n'est pas, à ce qu'il me semble, le défaut de génie. C'est, au contraire, d'avoir eu plus de génie que d'étendue ou de profondeur d'esprit, plus de feu et de vérité que d'élévation et de délicatesse, plus de solidité et de sel dans la critique, que de finesse

ou de gaîté, et plus d'agrément que de grace; on l'attaque encore sur quelques-uns de ses jugemens qui semblent injustes, et je ne prétends pas qu'il fût infaillible.

VAUVENARGUES.

De l'Epigramme et de l'Inscription.

L'épigramme, dans le sens que l'on donne aujourd'hui à ce mot, est de tous les genres de poésie celui qui se rapproche le plus de la satire, puisqu'il a souvent le même objet, la censure et la raillerie; et même dans le langage usuel, un trait mordant lancé dans la conversation, s'appelle une épigramme. Mais ce mot s'applique aussi par extension à une pensée ingénieuse, ou même à une naïveté qui fait le sujet d'une petite pièce de vers. Ce terme en lui-même ne signifie qu'inscription; et il garda chez les Grecs, dont nous l'avons emprunté, son acception étymologique. Les épigrammes recueillies par Agathias, Planude, Constantin, Hiéroclès et autres, qui forment l'enthologie grecque, ne sont guère que des inscriptions pour des offrandes religieuses, pour des tombeaux, des statues, des monu-

mens : elles sont la plupart d'une extrême simplicité, assez analogues à leur destination; c'est le plus souvent l'exposé d'un fait. Beaucoup sont trop longues, et presque toutes n'ont rien de commun avec ce que nous nommons une épigramme.

Martial, chez les Latins, a aiguisé l'épigramme beaucoup plus que les Grecs. Il cherche toujours à la rendre piquante; mais il s'en faut bien qu'il y réussisse toujours. Son plus grand défaut est d'en avoir fait beaucoup trop. Son recueil est composé de douze livres; cela fait environ douze cents épigrammes; c'est beaucoup : aussi en pourroit-on supprimer les trois quarts, sans rien regretter. Lui-même s'accuse en plus d'un endroit de cette profusion; mais cet aveu ne diminue rien de l'importance qu'il a attachée à ces nombreuses bagatelles. Elles nous sont parvenues dans le plus bel ordre, telles qu'il les avoit rangées, et même avec les dédicaces à la tête de chaque livre. Cela est fort consolant, sans doute, mais pas assez pour nous dédommager de la perte de tant d'ouvrages de Tite-Live, de Tacite et de Salluste, que le temps n'a pas respectés autant que le recueil de Martial. Le premier livre est tout entier à la louange de

Domitien. La postérité lui sauroit plus de gré d'une bonne épigramme contre ce tyran. Au reste, ces louanges roulent toutes sur le même sujet : il n'est question que des spectacles que Domitien donnoit au peuple ; et Martial répète de cent manières différentes qu'ils sont beaucoup plus merveilleux que tous ceux qu'on donnoit auparavant. Cela fait voir quelle importance les Romains attachoient à cette espèce de magnificence, et en même temps combien il étoit peu difficile de flatter l'amour-propre de Domitien.

Martial est aussi ordurier que notre Rousseau dans le choix de ses sujets ; mais il y a l'infini entre eux pour le mérite de l'exécution poétique. Rousseau a excellé dans ses épigrammes licencieuses, au point d'en obtenir le pardon, si l'on pouvoit pardonner ce qui est contraire aux bonnes mœurs. Martial, pour être obscène, n'en est pas meilleur ; et condamnable en morale, il ne peut pas être absous en poésie : autant valoit, ce me semble, être honnête. Il dit quelque part qu'un poète doit être pur dans sa conduite, mais qu'il n'est pas nécessaire que ses vers soient chastes. On peut lui répondre qu'au moins il ne faut pas qu'ils soient licencieux. Le petit nombre

d'épigrammes qu'on a retenues de lui, est heureusement de celles qu'on peut citer partout.

La Harpe.

Du Discours et de l'Exorde.

Enfin l'on doit se souvenir que l'exorde ne fait qu'introduire, annoncer, promettre ; et que ce n'est le lieu de déployer, ni les forces du raisonnement, ni les ressorts du pathétique, ni les voiles de l'éloquence. *Tantùm impelli primò judicem leviter, ut jam inclinato reliqua incumbat oratio.* De Or. l. II. Quintilien avertit sagement de n'y hasarder aucune de ces expressions hardies qui échappent dans des mouvemens impétueux ; parce que la chaleur qui les inspire et qui les fait passer, n'est pas encore dans les esprits.

Un architecte est maladroit, lorsqu'il épuise les richesses de son art, à décorer un vestibule. Un orateur doit ménager celles du sien, aussi bien que ses forces, et former son plan de manière que l'étonnement, l'intérêt, l'émotion, la persuasion, aillent en croissant.

Un bel exorde même seroit un beau défaut, si par son éclat il offusquoit le reste du discours, s'il en épuisoit la substance, ou si, par

des promesses trop exagérées, il prenoit des engagemens au-dessus des forces de l'orateur : car il faut bien qu'il se souvienne qu'il doit pouvoir tenir ce qu'il promet; et que, s'il ne passe l'attente de l'auditoire, au moins doit-il être en état de la remplir.

L'exorde est comme le front de l'armée : il doit être ferme ; mais il faut réserver, pour la péroraison, ce qu'il y a de meilleur.

Les autres défauts de l'exorde seroient d'être *vulgaire, commun, commuable, inutile, trop long, hors-d'œuvre, déplacé*, ou *à contre-sens.*

Cicéron entend par vulgaire un exorde qui peut s'accommoder à plusieurs causes indifféremment. Quintilien le permet, je ne sais pourquoi ; mais Cicéron l'exclut et le rejette.

Il appelle commun, celui qui conviendroit tout aussi bien à la cause de l'adversaire ; il l'interdit de même, et veut un exorde propre à la cause.

Par commuable, il entend celui qui peut se rétorquer avec de légers changemens ; par inutile, celui qui ne fait rien à la cause, et qui n'est qu'un prélude oiseux.

Un exorde long est celui qui contient plus de pensées et de paroles qu'il ne falloit ;

hors-d'œuvre, celui qui n'est pas tiré du fond de l'affaire, et qui semble y être ajouté; déplacé, celui qui ne va pas au but que l'orateur a dû se proposer; à contre-sens, celui qui va contre l'intérêt de la cause, et l'intention de l'orateur. Tel seroit, ce me semble, l'exorde où l'orateur allégueroit, comme le veut Quintilien, qu'il ne se seroit engagé à défendre une cause *que pour satisfaire aux devoirs de la parenté ou de l'amitié* : car dès ce moment il se rendroit suspect de partialité, et donneroit mauvaise opinion de sa cause.

Il est vrai, cependant, que lorsque l'orateur se voit chargé d'une cause odieuse, au premier aspect, et qu'il s'agit pour lui d'être odieux lui-même, ou de paroître obligé, par état ou par devoir, de la défendre, il doit courir au plus pressé, et commencer par appaiser l'indignation de l'auditoire. Mais ce qui ne peut avoir d'excuse, c'est cet exorde d'Isocrate, dans la harangue où, faisant l'éloge d'Athènes, il l'élevoit au-dessus de Sparte, et dans laquelle il débutoit ainsi : *Puisque le discours a naturellement la vertu de rendre les grandes choses petites, et les petites, grandes; qu'il sait donner les graces de la nouveauté aux choses les plus vieilles,*

et qu'il fait paroître vieilles celles qui sont nouvellement faites, etc. Quoi de plus maladroit que d'annoncer, comme une charlatanerie, l'art qu'on va soi-même employer? « Est-ce ainsi, dira quelqu'un, ô Isocrate, que » vous allez changer toutes choses à l'égard » d'Athènes et de Lacédémone? »

La plaidoirie moderne donne rarement lieu à l'appareil de la haute éloquence : les causes politiques, les causes criminelles, sont écartées du barreau; mais il ne laisse pas d'y en avoir encore d'assez importantes pour mériter qu'on y emploie tous les moyens de l'art. Un fils qui plaide contre son père, une femme contre son mari, une mère contre ses enfans, un redevable contre son bienfaiteur, un homme obscur et foible contre un homme illustre et puissant, ont besoin que leur défenseur écarte de leur cause ce qu'elle a de défavorable. Mais comme il n'y a plus rien d'arbitraire dans les arrêts, que les tribunaux ne sont plus, ou ne doivent plus être que la loi vivante, et que c'est faire aux juges une insulte publique que de chercher à les séduire ou à émouvoir leurs passions; l'art de les gagner doit avoir plus de réserve et plus d'adresse; et dans le commun des procès, l'exorde

n'est guère que l'exposé de la nature de la cause ou de la situation de celui qu'on défend.

Dans les états où l'éloquence politique et républicaine se fait encore entendre, la discussion des affaires lui permet rarement de se développer; l'exorde y tiendroit trop d'espace: et quant aux formes, ses modèles sont plutôt dans Thucydide et Tite-Live, que dans Démosthène et Cicéron.

Le grand appareil de l'exorde paroît réservé, aujourd'hui, à l'éloquence de la chaire; c'est en effet là qu'il se montre avec l'éclat qu'il eut dans la tribune, mais par des moyens différens: le personnel en est exclu; ses relations sont du ciel à la terre, de l'homme à Dieu, de la morale à la religion, et du sujet à l'auditoire, avec une austérité sainte, et sans aucun mélange d'artifice et d'adulation. L'orateur s'y attache sur-tout au développement du texte, et à son application, soit au sujet qu'il veut approfondir, soit à la personne qu'il doit louer, et qu'il présente pour modèle. Deux des plus beaux exordes, connus dans ces deux genres, sont celui du sermon de Bourdaloue pour le jour de Pâques: *Surrexit, non est hic;* et celui de Fléchier, dans l'oraison

funèbre de Turenne; exorde qu'on a dit être pris de Lingende, et qui ressemble à celui de l'oraison funèbre d'Emmanuel de Savoie, comme la Phèdre de Racine ressemble à celle de Pradon.

MARMONTEL.

De la Narration.

Cicéron définit la narration, l'exposition des faits ou propres à la cause, ou étrangers, mais relatifs et adhérens à la cause même.

Trois qualités lui sont essentielles; la brièveté, la clarté, et la vraisemblance.

La narration sera courte et précise, si elle ne remonte pas plus haut, et ne s'étend pas plus loin que la cause ne l'exige, et si, lorsqu'on n'aura besoin que d'exposer les faits en masse, elle en néglige les détails (car souvent c'est assez de dire qu'une chose s'est faite, sans exposer comment elle s'est faite); si elle ne se permet aucun écart; si elle fait entendre ce qu'elle ne dit pas; si elle omet, non-seulement ce qui nuiroit à la cause, mais ce qui n'y serviroit point; si elle ne dit qu'une fois ce qu'il y a d'essentiel à dire, et si elle ne dit rien de plus.

Bien des gens se trompent, dit Cicéron, à

une apparence de brièveté, et sont trop longs en croyant être courts. Ils s'efforcent de dire beaucoup de choses en peu de mots; c'est peu de choses qu'il faut dire, et jamais plus qu'il n'est besoin d'en dire. Par exemple, celui-là croyoit être bref, qui dit: « J'ai approché de » sa maison; j'ai appelé son esclave; je lui ai » demandé à voir son maître; il m'a répondu » qu'il n'y étoit pas. » Tout cela est dit en peu de mots; mais les détails en sont inutiles. « J'ai été le voir; je ne l'ai pas trouvé, » diroit assez; le reste est inutile. Il faut donc éviter la superfluité des choses, comme la surabondance des mots.

La narration sera claire, ajoute l'orateur, si les faits y sont à leur place et dans leur ordre naturel; s'il n'y a rien de louche et rien de contourné, point de digression, rien d'oublié que l'on desire, rien au-delà de ce qu'on veut savoir: car les mêmes conditions qu'exige la brièveté, la clarté les demande; et si une chose n'est pas bien entendue, souvent c'est moins par l'obscurité que par la longueur de la narration. Il ne faut pas non plus y négliger la clarté des mots en eux-mêmes, et la lucidité de l'expression en général; mais c'est une règle commune à tous les genres de discours.

Quant à la vraisemblance, elle consiste à

présenter les choses comme on les voit dans la nature; à observer les convenances relatives au naturel, aux mœurs, à la qualité des personnes; à faire accorder le récit avec les circonstances du lieu, de l'heure où l'action s'est passée, et de l'espace de temps qu'il a fallu pour l'exécuter; à s'appuyer de la rumeur publique et de l'opinion même des auditeurs.

Il faut de plus observer, dit-il, de ne jamais interposer la narration dans un endroit où elle nuise ou ne serve pas à la cause; de ne l'employer qu'à propos, et pour en tirer avantage.

La narration nuit lorsqu'elle présente quelque tort grave, qu'on a soi-même, et qu'à force d'excuses et de raisonnemens on est ensuite obligé d'adoucir. Si le cas arrive, il faut avoir l'adresse de disperser dans la plaidoirie les parties de l'action, et à chacune d'elles opposer sur-le-champ une raison qui l'affoiblisse, afin que le remède soit incontinent appliqué sur la plaie, et que la défense tempère l'impression d'un fait odieux.

La narration ne sert de rien, lorsque par l'adversaire les faits viennent d'être exposés tels que nous voulons qu'ils le soient, ou que l'auditeur en est déjà instruit, et que nous n'avons aucun intérêt de leur donner une autre face.

Enfin, la narration n'est pas telle que la cause le demande, quand l'orateur expose clairement et avec des couleurs brillantes ce qui ne lui est pas favorable, et qu'il néglige et laisse dans l'ombre ce qui lui est avantageux. Le talent contraire à ce défaut est de dissimuler, autant qu'il est possible, tout ce qui nous accuse; de le passer légèrement, si on ne peut le dissimuler; et de n'appuyer et de ne s'étendre que sur les circonstances qui peuvent nous favoriser.

C'est avec ces principes simples que Cicéron a été, je ne dis pas le plus ingénieux, car c'est un don de la nature, mais le plus délié, le plus adroit des orateurs, quant aux moyens et à la manière d'animer la narration.

MARMONTEL.

Du Pathétique.

Une distinction qu'on n'a pas assez faite, et qui peut avoir son utilité, est celle des deux pathétiques, l'un direct, l'autre réfléchi.

Nous appelons direct, celui dont l'émotion se communique sans changer de nature, lorsqu'on fait passer dans les ames le même sentiment d'amour, de haine, de vengeance, d'ad-

miration, de pitié, de crainte, de douleur, dont on est soi-même rempli.

Nous appelons réfléchi, le pathétique dont l'impression diffère de sa cause, comme lorsqu'au moment du crime qui le menace, la tranquille sécurité de l'innocent nous fait frémir.

Quand on a défini l'éloquence, l'art de communiquer les affections et les mouvemens de son ame, on n'a considéré que l'un de ses moyens; et ce n'est ni le plus puissant, ni le plus infaillible. C'en est un sans doute pour l'orateur qui veut émouvoir, que d'être passionné luimême : mais il est rare qu'il puisse le paroître, sans courir le risque, ou d'être suspect, ou d'être ridicule ; et à moins que la cause pour laquelle il se passionne ne soit bien évidemment digne des grands mouvemens qu'il déploie et de la chaleur qu'il exhale, sa violence porte à faux : et c'est ce qu'on appelle un déclamateur. D'un autre côté, l'on a de la peine à supposer que l'homme passionné soit bien sincère et juste ; et si on se livre à lui par sentiment, on s'en défie par réflexion. L'éloquence passionnée veut donc et suppose des esprits déjà persuadés et disposés à recevoir une dernière impulsion.

Le pathétique indirect, sans annoncer au-

tant de force, en a bien davantage. Il s'insinue, il pénètre, il s'empare insensiblement des esprits, et les maîtrise sans qu'ils s'en aperçoivent; d'autant plus sûr de ses effets qu'il paroît agir sans effort, l'orateur parle en simple témoin; et lorsque la chose est par elle-même ou terrible, ou touchante, ou digne d'exciter l'indignation et la révolte, il se garde bien de mêler au récit qu'il en fait, les mouvemens qu'il veut produire. Il met sous les yeux le tableau de la force et de la foiblesse, de l'injure et de l'innocence; il dit comment le fort a écrasé le foible, et comment le foible, en gémissant, a succombé : c'en est assez. Plus il expose simplement, plus il émeut. Voyez, dans la péroraison de Cicéron pour Milon son ami; voyez, dans la harangue d'Antoine au Peuple Romain sur la mort de César, l'artifice victorieux de ce genre de pathétique. Cicéron ne fait que répéter le langage magnanime et touchant que lui a tenu Milon; et Milon, courageux, tranquille, est plus intéressant dans sa noble constance, que ne l'est Cicéron en suppliant pour lui. Antoine ne fait que lire le testament de César; et cet exposé simple de ses dernières volontés en faveur du Peuple Romain, remplit ce peuple d'indignation et de fureur contre les

meurtriers : au lieu que les mouvemens passionnés d'Antoine, sa douleur, son ressentiment, n'auroient peut-être ému personne; peut-être même auroient-ils soulevé tous les esprits d'un peuple libre contre l'esclave d'un tyran.

En employant le pathétique indirect, l'orateur ne compromet jamais ni son ministère ni sa cause : le récit, l'exposé, la peinture qu'il fait, peut causer une émotion plus ou moins vive, sans conséquence. Mais lorsqu'en se passionnant lui-même, il s'efforce en vain de nous émouvoir, et que, par malheur, tout ce qui l'environne est froid, tandis que lui seul il s'agite; ce contraste risible fait perdre à son sujet tout ce qu'il a de serieux, à son éloquence toute sa dignité, à ses moyens toute leur force

Le pathétique direct, pour frapper à coup sûr, doit donc se faire précéder par le pathétique indirect. C'est à celui-ci à mettre en mouvement les passions de l'auditeur, et lorsqu'il l'aura ébranlé, que le murmure de l'indignation se fera entendre, ou que les larmes de la compassion commenceront à couler, c'est à l'orateur à se jeter comme dans la foule, à paroître alors le plus ému de ceux qu'il vient d'irriter ou d'attendrir. Alors ce n'est plus lui qui paroît

vouloir donner l'impulsion, c'est lui qui la reçoit; ce n'est plus à sa passion qu'il s'abandonne, mais à celle du peuple; et en se mêlant avec lui, il achève de l'entraîner.

Le point critique et délicat du pathétique direct, est de tenir essentiellement à l'opinion personnelle, et d'avoir besoin d'être soutenu par le caractère de celui qui l'emploie. Une seule idée incidente qui, dans l'esprit des auditeurs, vient le contrarier, le détruit.

Supposons, par exemple, que Périclès eût reproché aux Athéniens le luxe et le goût des plaisirs, avec la véhémence dont les Catons s'élevoient contre les vices de Rome; la seule idée d'Aspasie auroit fait rire les Athéniens de l'éloquence de Périclès. Supposons que, dans notre barreau, un avocat, peu sévère lui-même dans sa conduite et dans ses mœurs, voulût parler, comme un d'Aguesseau, de décence et de dignité, et qu'on fût instruit du souper qu'il auroit fait la veille, ou de la nuit qu'il auroit passée; supposons qu'un homme voluptueusement oisif vînt se passionner en public contre la mollesse et la volupté, et que, tandis qu'il recommanderoit le travail, l'humilité, la tempérance, on sût qu'un char pompeux l'attend, qu'un dîner somptueux est pré-

paré pour lui : que deviendroit son éloquence?

MARMONTEL.

De la Véhémence que l'interrogation donne au discours.

La véhémence qui caractérise Bossuet, ainsi que Démosthène, me paroît dériver fréquemment des interrogations accumulées qui leur sont si familières à l'un et à l'autre. En effet, de toutes les figures oratoires, la plus terrassante et la plus rapide, c'est l'interrogation : mais si on l'emploie dans le développement des principes sur lesquels le discours est appuyé, elle y répand une obscurité inévitable, et une espèce de déclamation qui dégoûte les bons esprits. C'est après une exposition lumineuse des devoirs du christianisme, que les détails de la morale, animés par ce mouvement impétueux, frappent fortement les auditeurs, ajoutent le remords à la conviction, et arment, pour ainsi dire, la loi contre la conscience. C'est par des interrogations pressantes et redoublées, que l'orateur démontre et attaque, accuse et répond, doute et affirme, emeut et instruit.

Y a-t-il dans l'éloquence une voie plus sûre

pour troubler le cœur humain, que ces questions entassées, dont on n'a pas besoin d'attendre la réponse, parce qu'elle est inévitable et uniforme? Peut-on mieux ménager l'orgueil du coupable, qu'en lui épargnant la honte d'un reproche direct au moment même où on l'avertit de ses foiblesses ou de ses vices? Eh! comment donneroit-on plus de force à la vérité, plus de poids à la raison, qu'en se bornant au simple droit d'interroger le méchant? Par où peut-il échapper à un orateur qui lui ferme toutes les issues dans lesquelles il cherche à s'éviter lui-même; à un orateur qui le choisit pour juge, et pour juge unique, et pour juge secret, dans le fond seulement de son cœur qu'il ne sauroit tromper? Qu'opposera-t-il, si les questions générales, dont il fait lui-même autant d'accusations personnelles, se précipitent, se fortifient; et si à ces dispositions accablantes pour le pécheur, succède une grande et noble image, qui effraie son imagination en bouleversant ses pensées, et ressemble à un jugement solennel que l'on se hâte de prononcer au coupable après l'avoir ainsi confondu?

Telle est cette sublime et fameuse apostrophe que Massillon adresse à l'Etre suprême

dans son sermon sur le petit nombre des prédestinés : *O Dieu ! où sont vos élus?* Ces paroles si simples répandent la consternation : chaque auditeur se place lui-même dans le dénombrement des réprouvés qui a précédé ce trait ; il n'ose plus répondre à l'orateur qui lui a demandé et redemandé s'il étoit du nombre des justes, dont les noms seront seuls écrits dans le livre de vie ; et rentrant avec effroi dans son propre cœur, qui s'explique assez par ses remords, il croit alors entendre l'arrêt irrévocable de sa réprobation.

L'éloquent Racine procède presque toujours par interrogations dans les situations passionnées ; et cette figure, qui donne une si brûlante rapidité à son style, anime et échauffe tous ses raisonnemens, qui ne sont jamais ni froids, ni languissans, ni abstraits. Le succès de ce tour oratoire est infaillible en chaire, quand il est bien placé ; c'est le langage naturel d'une ame profondément émue.

Le Cardinal MAURY, *Disc. sur l'Éloquence de la Chaire.*

Des Images. Ce que c'est.

D'après Longin, on a compris sous le nom d'image tout ce qu'en poésie on appelle des-

criptions et tableaux. Mais en parlant du coloris du style, on attache à ce mot une idée beaucoup plus précise; et par image, on entend cette espèce de métaphore, qui, pour donner de la couleur à la pensée, et rendre un objet sensible, s'il ne l'est pas, ou plus sensible, s'il ne l'est pas assez, le peint sous des traits qui ne sont pas les siens, mais ceux d'un objet analogue.

La mort de Laocoon, dans l'Enéide, est un tableau; la peinture des serpens qui viennent l'étouffer, est une description; *Laocoon ardens* est une image.

Il est vrai que toute description n'est pas une peinture : l'anatomiste, le mécanicien décrivent et ne peignent pas. Mais nous parlons ici des descriptions animées par la poésie ou par l'éloquence. Or, dans ce sens, la description diffère du tableau, en ce que le tableau n'a qu'un moment et qu'un lieu fixe. Ainsi, la description peut être une suite de tableaux; le tableau peut être un composé d'images; l'image elle-même peut former un tableau. Mais l'image est le voile matériel d'une idée; au lieu que la description et le tableau ne sont le plus souvent que le miroir de l'objet même.

Toute image est une métaphore; mais toute

métaphore n'est pas une image. Il y a des translations de mots qui ne présentent leur nouvel objet que tel qu'il est en lui-même, comme, par exemple, la clef d'une voûte, le pied d'une montagne; au lieu que l'expression qui fait image, peint avec les couleurs de son premier objet la nouvelle idée à laquelle on l'attache, comme dans cette sentence d'Iphicrate : *Une armée de cerfs conduite par un lion, est plus à craindre qu'une armée de lions conduite par un cerf;* et dans cette réponse d'Agésilas, à qui l'on demandoit pourquoi Lacédémone n'avoit point de murailles : *Voilà* (en montrant ses soldats) *les murailles de Lacédémone.*

L'image suppose une ressemblance, renferme une comparaison; et de la justesse de la comparaison dépend la clarté, la transparence de l'image. Mais la comparaison est sous-entendue, indiquée, ou développée : on dit d'un homme en colère, *il rugit;* on dit de même, *c'est un lion;* on dit encore, *tel qu'un lion altéré de sang,* etc. *Il rugit* suppose la comparaison; *c'est un lion* l'indique; *tel qu'un lion,* la développe.

Marmontel.

De l'Oraison funèbre.

L'oraison funèbre, telle qu'elle est parmi nous, appartient, ainsi que le sermon, au seul christianisme. C'est une espèce de panégyrique religieux, dont l'origine est très-ancienne, et qui a un double objet chez les peuples chrétiens, celui de proposer à l'admiration, à la reconnoissance, à l'émulation, les vertus et les talens qui ont brillé dans les premiers rangs de la société, et en même temps de faire sentir à toutes les conditions le néant de toutes les grandeurs de ce monde, au moment où il faut passer dans l'autre. La philosophie de nos jours, qui blâme souvent et sans peine, parce qu'elle s'attache, de préférence, au côté défectueux de toutes les choses humaines, a réprouvé ce genre d'éloquence, parce qu'il n'est pas toujours conforme à la vérité, comme si elle étoit plus rigoureusement observée dans les autres genres qu'elle-même autorise ou fait valoir. Les éloges académiques sont-ils d'une véracité plus sévère que les oraisons funèbres? A Dieu ne plaise que je veuille, en aucun cas, justifier le mensonge! mais d'abord il y a dans toute

espèce de discours oratoire, des convenances et des conventions qui sont du genre. On n'attend pas, on n'exige pas de l'orateur qui loue, la même fidélité, la même rigueur, que de l'historien qui raconte. L'éloquence de l'un a pour objet de donner plus de force à l'exemple du bien : le but principal de l'autre est de se servir également de l'exemple du bien et de celui du mal, et de faire voir que tous les deux, en quelque rang que l'on soit, n'échappent point aux regards de la postérité. D'après ces données reconnues, tout ce qu'on demande au panégyriste, c'est qu'il ne loue que ce qui est louable, et que son art, qui est celui de faire aimer la vertu, ne soit jamais celui d'excuser le vice. Ce n'est point à lui de montrer l'homme tout entier ; il n'a pas devant lui l'espace de l'histoire ; il n'a qu'une heure à parler, et ce doit être pour saisir, dans son sujet, tout ce qui peut agrandir en nous l'amour du devoir et l'idée du beau. S'il obtient cet effet, il a rempli sa mission, et l'objet du panégyrique.

Je ne prétends pas qu'en atteignant à ce but d'utilité, les Bossuet, les Fléchier, les Mascaron et leurs successeurs n'aient jamais présenté les choses et les hommes que dans leur

vrai point de vue; mais quand ils y ont manqué (ce qui est rare), leurs erreurs, comme nous le verrons dans l'analyse qui va suivre. étoient celles du siècle; et quel siècle n'a pas les siennes? et quel écrivain ne s'y laisse pas aller plus ou moins? C'est là le cas où la vraie philosophie sait reconnoître et excuser l'influence de l'opinion.

On a fait, à l'oraison funèbre, un autre reproche, celui de n'être réservée que pour les rois et les grands, et l'on a demandé pourquoi la religion même accordoit au rang ce qui ne devroit appartenir qu'à la vertu. Cette question spécieuse, et qui peut prêter beaucoup au facile étalage des phrases, rentre, comme beaucoup de questions semblables, dans ce système d'égalité mal entendue, qui est l'opposé de tout système politique et social. On ne fait pas attention que la religion, qui est temporellement dans l'état, doit se conformer au gouvernement dans tout ce qui n'est pas contraire aux dogmes et à la discipline. Or l'oraison funèbre, avec les caractères que je viens de marquer et qui sont les siens, est un honneur public qui non-seulement ne répugne en rien au christianisme, mais qui même est conforme à son esprit.

L'évangile ordonne d'honorer les puissances, et nous enseigne qu'elles sont instituées de Dieu. Ce dernier hommage que l'église leur rend, ne tend, comme tous les autres, qu'à l'édification, et sur-tout à entretenir et fortifier le respect qu'elle nous prescrit pour ceux que la Providence a placés au-dessus de nous; respect que Montesquieu regarde comme un des grands bienfaits de notre religion. Si elle ne décerne point ces honneurs solennels à des particuliers, c'est que l'état n'en décerne aucun aux conditions privées, et qu'elle doit dans les choses extérieures et temporelles, suivre la marche du gouvernement. Ne pourrois-je pas demander aussi pourquoi les académies ne décernent d'éloges qu'à leurs membres, quoiqu'il y ait hors de leur sein des talens et du mérite? Mais c'est que les choses d'ordre public ne sont pas et ne peuvent pas être réglées et mesurées sur une sorte d'autorité qui n'a elle-même ni règle ni mesure certaine, c'est-à-dire sur l'opinion. Un ordre quelconque est de tous les momens, et doit être fixe: l'opinion est incertaine et variable, et ne se fixe tout au plus qu'avec le temps. Aussi tous ces honneurs convenus n'en sont ni le témoignage assuré, ni l'expression infaillible: ils

ont, comme je l'ai fait voir ; un autre dessein et un dessein utile ; et s'ils sont susceptibles d'abus, c'est cette même opinion qui en est le remède. Car on sait que tous ces honneurs ne lui commandent point, qu'elle sait bien se faire entendre, et parle plus haut que tous les panégyriques de cérémonie. La vertu n'en a pas besoin : si elle est obscure, elle se suffit à elle-même, et Dieu la voit : si elle est connue, elle occupe les cent voix de la renommée, plus fidèle encore, et plus prompte à célébrer les talens. Ainsi tout est à sa place, et les choses restent ce qu'elles sont.

La Harpe.

Du Sermon.

L'usage d'assembler les hommes dans les temples pour leur prêcher, par l'organe d'un ministre des autels, ce qu'ils doivent croire et pratiquer, est une institution particulière aux chrétiens, et qui a pris son origine dans les premiers jours de l'établissement du christianisme. Les anciens philosophes, à compter depuis Socrate et Platon, dissertoient sur la morale naturelle dans leurs écoles et dans leurs ouvrages, sans autre autorité que celle

de la raison; mais la loi de l'Évangile ayant ajouté à cette morale un degré de perfection qui tient à la croyance, et qui fait partie de ses mystères, puisque le mystère de la grace en est la source, il falloit une mission divine pour prêcher des vertus surnaturelles. On en a fait une des principales fonctions du sacerdoce, qui remonte à J.-C. et aux apôtres; et l'objet de ces prédications étant toujours une vie à venir, on n'a pas cru pouvoir les répéter trop souvent devant des hommes occupés de la vie présente.

Il est vrai que cette répétition même, si fréquente et si multipliée de toute part, a dû malheureusement affoiblir un peu l'effet de ces discours. Ils avoient sans doute un grand pouvoir sur les premiers fidèles, qui, dans la ferveur d'une religion naissante et persécutée, ne s'assembloient guère que pour se préparer à l'héroïsme du martyre, ou s'encourager à l'héroïsme persévérant, et peut-être plus difficile, d'une vie entièrement détachée du monde. Mais quand le relâchement et la corruption s'introduisirent parmi les pasteurs aussi bien que dans le troupeau, la parole évangélique dut perdre sa première force, qui étoit celle de l'exemple. Les auditeurs,

au fond de leur conscience, confrontèrent le prédicateur avec ses maximes, quoique ces mêmes maximes les avertissent assez de ne pas se rassurer par l'exemple. Alors ce qui étoit un besoin et un secours dans les dangers de l'Église opprimée, devint uue sorte d'habitude dans ses prospérités.

Mais aussi c'est au grand talent qu'il est ordonné de réveiller la froideur, de vaincre l'indifférence ; et lorsque l'exemple s'y joint (heureusement encore tous nos prédicateurs illustres ont eu cet avantage), il est certain que le ministre de la parole n'a nulle part plus de puissance et de dignité que dans la chaire. Par-tout ailleurs, c'est un homme qui parle à des hommes : ici, c'est un être d'une autre espèce : élevé entre le ciel et la terre, c'est un médiateur que Dieu place entre la créature et lui. Indépendant des considération du siècle, il annonce les oracles de l'éternité. Le lieu même d'où il parle, celui où on l'écoute, confond et fait disparoître toutes les grandeurs pour ne laisser sentir que la sienne. Les rois s'humilient comme le peuple devant son tribunal, et n'y viennent que pour être instruits. Tout ce qui l'environne ajoute un nouveau poids à sa parole : sa voix re-

tentit dans l'étendue d'une enceinte sacrée, et dans le silence d'un recueillement universel. S'il atteste Dieu, Dieu est présent sur les autels; s'il annonce le néant de la vie, la mort est auprès de lui pour lui rendre témoignage, et montre à ceux qui l'écoutent qu'ils sont assis sur des tombeaux.

Ne doutons pas que les objets extérieurs, l'appareil des temples et des cérémonies, n'influent beaucoup sur les hommes, et n'agissent sur eux avant l'orateur, pourvu qu'il n'en détruise pas l'effet. Représentons-nous Massillon dans la chaire, prêt à faire l'oraison funèbre de Louis XIV, jetant d'abord les yeux autour de lui, les fixant quelque temps sur cette pompe lugubre et imposante qui suit les rois jusque dans ces asiles de mort où il n'y a que des cercueils et des cendres, les baissant ensuite un moment avec l'air de la méditation, puis les relevant vers le ciel, et prononçant ces mots d'une voix ferme et grave : Dieu seul est grand, mes frères! Quel exorde renfermé dans une seule parole accompagnée de cette action! comme elle devient sublime par le spectacle qui entoure l'orateur! comme ce seul mot anéantit tout ce qui n'est pas Dieu!

LA HARPE.

Des premiers Sermonaires François, et de Bourdaloue.

On sait assez ce qu'étoient les sermons dans les deux âges qui ont précédé le siècle de Louis XIV, et ce qu'étoient les Menots, les Maillard, et ce Barlet dont les savans disoient en latin : *nescit prædicare qui nescit barletisare : ne sait prêcher qui ne sait barletiser.* On s'est égayé par-tout sur leurs farces grotesques et indécentes. Nous avons des sermons de la ligue : ils joignent l'atrocité à cette grossièreté dégoûtante, qui dut nécessairement diminuer, à mesure que la politesse s'introduisoit dans tous les états, à la suite de l'ordre qui renaissoit avec l'autorité. Mais le premier, dit Voltaire, qui fit entendre dans la chaire une raison toujours éloquente, ce fut Bourdaloue. Peut-être faut-il un peu restreindre cet éloge en l'expliquant. Bourdalone fut le premier qui eut toujours dans la chaire l'éloquence de la raison : il sut la substituer à tous les défauts de ses contemporains. Il leur apprit le ton convenable à la gravité d'un saint ministère, et le soutint constamment dans ses nombreuses prédications. Il mit de côté l'étalage des citations profanes et les

petites recherches du bel esprit. Uniquement pénétré de l'esprit de l'Évangile et de la substance des livres saints, il traite solidement un sujet, le dispose avec méthode, l'approfondit avec vigueur. Il est concluant dans ses raisonnemens, sûr dans sa marche, clair et instructif dans ses résultats. Mais il a peu de ce qu'on peut appeler les grandes parties de l'orateur, qui sont les mouvemens, l'élocution, le sentiment. C'est un excellent théologien, un savant catéchiste, plutôt qu'un puissant prédicateur. En portant toujours avec lui la conviction, il laisse trop desirer cette onction précieuse qui rend la conviction efficace.

La Harpe.

Pascal.

Il y avoit un homme qui, à douze ans, avec des *barres* et des *ronds*, avoit créé les mathématiques; qui à seize avoit fait le plus savant traité des coniques qu'on eût vu depuis l'antiquité; qui à dix-neuf réduisit en machine une science qui existe toute entière dans l'entendement; qui à vingt-trois démontra les phénomènes de la pesanteur de l'air, et détruisit une des grandes erreurs de l'ancienne phy-

sique; qui à cet âge où les autres hommes commencent à peine à naître, ayant achevé de parcourir le cercle des sciences humaines, s'aperçut de leur néant, et tourna toutes ses pensées vers la religion; qui depuis ce moment jusqu'à sa mort, arrivée dans sa trente-neuvième année, toujours infirme et souffrant, fixa la langue qu'ont parlée Bossuet et Racine, donna le modèle de la plus parfaite plaisanterie, comme du raisonnement le plus fort; enfin qui, dans les courts intervalles de ses maux, résolut, en se privant de tout secours, un des plus beaux problèmes de la géométrie, et jeta au hasard sur le papier des pensées qui tiennent autant de Dieu que de l'homme. Cet étonnant génie se nommoit Blaise Pascal.

Il est difficile de ne pas rester confondu d'étonnement, lorsqu'en ouvrant les Pensées du philosophe chrétien, on tombe sur les six chapitres où il traite de la nature de l'homme. C'est là qu'il s'est véritablement élevé au-dessus des plus grands génies. Les métaphysiciens parlent de cette *pensée* abstraite, qui n'a aucune propriété de la matière, qui touche à tout sans se déplacer, qui vit d'elle-même, qui ne peut périr, parce qu'elle est indivisible, et qui prouve péremptoirement l'immor-

talité de l'ame : cette définition de la pensée semble avoir été suggérée aux métaphysiciens par les écrits de Pascal.

M. de Chateaubriant.

Histoire de l'Origine des Peuples.

Il n'est aucune histoire de nations considérables dont le commencement ne soit obscur, fabuleux et voilé par les ténèbres que l'orgueil national et la superstition ont répandues sur son origine et sur ses premiers siècles.

Ce commencement est toujours le même pour toutes les nations dont nous voyons l'établissement en Europe : j'en excepte la république de Venise.

L'horreur de la tyrannie, l'amour de la liberté appela quelques peuples malheureux dans ces lagunes alors inhabitables. Les Vénitiens n'entrèrent point en conquérans, le fer et la flamme à la main, dans ce pays stérile et malsain; leur industrie, leur union et des lois sages y fondèrent bientôt une des plus belles villes de l'univers, et cette nouvelle puissance qui, depuis quatorze siècles, pa-

roit inébranlable, et se gouverner toujours par les mêmes principes.

On ne voit dans l'origine des autres nations que les mêmes calamités qui parcourent la surface de la terre, des émigrations de peuples malheureux et féroces qui font des incursions, des massacres, des prodiges, des oracles, des mystères, et presque toujours des sacrifices barbares où le sang humain a baigné l'autel du père commun de tous les hommes.

Plus vous examinerez le commencement des nations les plus policées et les plus célèbres, plus vous serez indignés de la barbarie, de l'ignorance et de l'aveuglement des premiers fondateurs des empires.

Il a fallu bien du temps avant que les descendans des premiers conquérans aient connu l'art de rassembler les faits, de les mettre en ordre, et sur-tout de les écrire.

Ce ne fut que par une tradition fabuleuse que les Grecs commencèrent à rassembler l'histoire de ces premiers héros, qu'ils placèrent au rang des demi-dieux.

Jugez quelle peut être l'espèce de tradition qui transmit aux Romains (lorsqu'ils surent

écrire) l'histoire de Rémus et de Romulus, et des premiers siècles de cette république!

Jugez de l'aveuglement de ce peuple devenu depuis si célèbre, puisque le sage Numa ne crut pouvoir les éclairer et les assujétir à des lois nécessaires, sans se servir du prestige de la nymphe Egérie, et sans leur faire croire qu'il leur parloit au nom des dieux!

Parler au nom de la Divinité, c'est presque l'unique ressource de l'esprit vaste et courageux qui veut se soumettre celui de la multitude, et lui imposer un nouveau culte avec de nouvelles mœurs. C'est ainsi que Numa Pompilius réussit à former un peuple policé, de ces brigands qui n'avoient encore pour usage et pour loi que de se conformer aux lois féroces de leurs pères.

Mahomet fit bien plus encore: il détruisit un ancien culte, il en établit un nouveau; les circonstances se trouvèrent favorables; on l'écouta, on le crut, on lui obéit; le fer et l'alcoran à la main, il séduisit, il subjugua: mais ce même Mahomet, en des circonstances moins heureuses, eût été empalé.

Passez donc légèrement sur les commencemens de l'histoire profane; le tableau général vous suffit, dès que vous l'aurez vu éclairé

par la philosophie. Ne commencez à faire quelques efforts pour saisir l'esprit de l'histoire de chaque empire, qu'au moment où vous trouverez des chroniques contemporaines aux faits, et quelques monumens qui constateront ces mêmes faits, leurs époques et une chronologie qui ne soit plus fabuleuse.

Si vous ne portez un esprit vraiment philosophique dans l'étude de l'histoire, vous ne ferez que charger votre mémoire de faits, de noms et d'époques, et vous serez, il est vrai, très-érudits, pour ceux qui ne sont qu'érudits, mais vous ne serez jamais éclairés pour ceux qui saisissent les vrais moyens de l'être.

Je vous avoue, mes chers enfans, que la plupart des prétendues beautés que je vois admirer par quelques amateurs de l'histoire, sont précisément, selon moi, les défauts que l'esprit juste doit lui reprocher.

Quel est l'homme sensé, connoissant l'art d'apprécier les degrés de probabilité, qui pourra lire les histoires anciennes avec confiance ? Celle d'Alexandre par Quinte-Curce ne m'a jamais paru qu'un tissu de fables et d'absurdités, dans lesquelles ni la vraisemblance, ni même la géographie, ne sont respectées. Hérodote mêle des contes dignes de

la bibliothèque bleue au récit des plus grands événemens; on trouve plutôt dans Hérodote le poète exagérateur de la petite république grecque, qu'on n'y reconnoît l'historien.

Le Comte DE TRESSAN.

Manière d'écrire l'Histoire.

Si on vouloit faire usage de sa raison au lieu de sa mémoire, et examiner plus que transcrire, on ne multiplieroit pas à l'infini les livres et les erreurs; il faudroit n'écrire que des choses neuves et vraies. Ce qui manque d'ordinaire à ceux qui compilent l'histoire, c'est l'esprit philosophique: la plupart, au lieu de discuter des faits avec des hommes, font des contes à des enfans. Faut-il qu'au siècle où nous vivons, on imprime encore le conte des oreilles de Smerdis, et de Darius qui fut déclaré roi par son cheval, lequel hennit le premier, et de Sanacharib ou Sennakérib, ou Seenacabon, dont l'armée fut détruite miraculeusement par des rats? Quand on veut répéter ces contes, il faut du moins les donner pour ce qu'ils sont.

Avant Hérodote, l'histoire ne s'écrivoit

qu'en vers chez les Grecs, qui avoient pris cette coutume des anciens Egyptiens, le peuple le plus sage de la terre, le mieux policé et le plus savant. Cette coutume étoit très-raisonnable; car le but de l'histoire étoit de conserver à la postérité la mémoire du petit nombre de grands hommes qui lui devoient servir d'exemple. On ne s'étoit point encore avisé de donner l'histoire d'un couvent ou d'une petite ville en plusieurs volumes in-folio. On n'écrivoit que ce qui en étoit digne, que ce que les hommes devoient retenir par cœur. Voilà pourquoi on se servoit de l'harmonie des vers pour aider la mémoire.

Peut-être arrivera-t-il bientôt, dans la manière d'écrire l'histoire, ce qui est arrivé dans la physique. Les nouvelles découvertes ont fait proscrire les anciens systèmes. On voudra connoître le genre humain dans ce détail intéressant, qui fait aujourd'hui la base de la philosophie naturelle.

On a grand soin de dire quel jour s'est donnée une bataille, et on a raison. On imprime les traités, on décrit la pompe d'un couronnement, la cérémonie de la réception d'une barrette, et même l'entrée d'un ambassadeur, dans laquelle on n'oublie ni son suisse

ni ses laquais. Il est bon qu'il y ait des archives de tout, afin qu'on puisse les consulter dans le besoin ; et je regarde à présent tous les gros livres comme des dictionnaires. Mais, après avoir lu trois ou quatre mille descriptions de batailles, et la teneur de quelques centaines de traités, j'ai trouvé que je n'étois guère plus instruit au fond. Je n'apprenois là que des événemens. Je ne connois pas plus les François et les Sarrasins par la bataille de Charles Martel, que je ne connois les Tartares et les Turcs par la victoire que Tamerlan remporta sur Bajazet. J'avoue que, quand j'ai lu les mémoires du cardinal de Retz et de madame de Motteville, je sais ce que la reine-mère a dit, mot pour mot, à M. de Jersay ; j'apprends comment le coadjuteur a contribué aux barricades ; je peux me faire un précis des longs discours qu'il tenoit à madame de Bouillon. C'est beaucoup pour ma curiosité, c'est pour mon instruction très-peu de chose. Il y a des livres qui m'apprennent les anecdotes vraies ou fausses d'une cour. Quiconque a vu les cours, ou a eu envie de les voir, est aussi avide de ces petites bagatelles, qu'une femme de province aime à savoir les nouvelles de sa petite ville. C'est

au fond la même chose et le même mérite. On s'entretenoit, sous Henri IV, des anecdotes de Charles IX. On parloit encore de M. le duc de Bellegarde, dans les premières années de Louis XIV. Toutes ces petites miniatures se conservent une génération ou deux, et périssent ensuite pour jamais.

On néglige cependant pour elles des connoissances d'une utilité plus sensible et plus durable. Je voudrois apprendre quelles étoient les forces d'un pays avant une guerre; et si cette guerre les a augmentées ou diminuées. L'Espagne a-t-elle été plus riche avant la conquête du Nouveau Monde, qu'aujourd'hui? De combien étoit-elle plus peuplée du temps de Charles-Quint que sous Philippe IV? Pourquoi Amsterdam contenoit-elle à peine vingt mille ames il y a deux cents ans? Pourquoi a-t-elle aujourd'hui deux cent quarante mille habitans? De combien l'Angleterre est-elle plus peuplée qu'elle ne l'étoit sous Henri VIII? Voilà déjà un des objets de la curiosité de quiconque veut lire l'histoire en citoyen et en philosophe : il sera bien loin de s'en tenir à cette connoissance; il recherchera quel a été le vice radical, et la vertu dominante d'une nation; pourquoi elle a été

puissante ou foible sur la mer; comment et jusqu'à quel point elle s'est enrichie depuis un siècle ? les registres des exportations peuvent l'apprendre. Il voudra savoir comment les manufactures se sont établies; il suivra leur passage et leur retour d'un pays dans un autre. Les changemens dans les mœurs et dans les lois seront enfin son grand objet. On sauroit ainsi l'histoire des hommes, au lieu de savoir une foible partie de l'histoire des rois et des cours.

En vain je lis les annales de France; nos historiens se taisent tous sur ces détails. Aucun n'a eu pour devise : *Homo sum, humani nil à me alienum puto*. Il faudroit donc, ce me semble, incorporer avec art ces connoissances utiles dans le tissu des événemens. Je crois que c'est la seule manière d'écrire l'histoire moderne en vrai politique et en vrai philosophe. Traiter l'histoire ancienne, c'est compiler, ce me semble, quelques vérités avec mille mensonges. Cette histoire n'est peut-être utile que de la même manière que l'est la fable, par de grands événemens qui font le sujet perpétuel de nos tableaux, de nos poëmes, de nos conversations, et dont on tire des traits de morale. Il faut savoir les exploits

d'Alexandre, comme on sait les travaux d'Hercule. Enfin, cette histoire ancienne me semble, à l'égard de la moderne, ce que sont les vieilles médailles en comparaison des monnoies courantes ; les premières restent dans les cabinets, les secondes circulent dans l'univers pour le commerce des hommes.

Mais, pour entreprendre un tel ouvrage, il faut des hommes qui connoissent autre chose que des livres ; il faut qu'ils soient encouragés par le gouvernement autant au moins pour ce qu'ils feront, que le furent les Boileau, les Racine, les Valincourt pour ce qu'ils ne firent point, et qu'on ne dise point d'eux, ce que disoit de ces messieurs un commis du trésor royal, homme d'esprit: *Nous n'avons vu encore d'eux que leur signature.*

Les Italiens méprisent, avec raison, la manière dont la plupart des ultramontains écrivent l'histoire des papes. Il faut savoir distinguer le pontife du souverain ; il faut savoir estimer beaucoup de papes, quoiqu'on soit né à Stockholm; il faut se souvenir de ce que disoit le grand Côme de Médicis, qu'on ne gouverne point des états avec des patenôtres. Il faut enfin n'être d'aucun pays, et dépouiller tout esprit de parti, quand on écrit l'histoire.

En fait d'histoire rien n'est à négliger, et il faut consulter, si l'on peut, les rois et les valets de chambre.

VOLTAIRE.

Des Historiens grecs, Hérodote, Thucydide et Xénophon.

L'ouvrage le plus anciennement rédigé en forme d'histoire, que la littérature grecque nous ait transmis, est celui d'Hérodote, nommé par cette raison le père de l'histoire.

C'est à lui que l'on doit le peu que nous connoissons des anciennes dynasties des Mèdes, des Perses, des Phéniciens, des Lydiens, des Egyptiens, des Scythes. Il vivoit environ cinq siècles avant l'ère chrétienne, et avoit voyagé dans l'Asie mineure, dans la Grèce et dans l'Egypte. Les noms des neuf muses, donnés par ses contemporains aux neuf livres qui composent son histoire, sont un témoignage de l'estime qu'en faisoient les Grecs, à qui l'auteur en fit la lecture dans l'assemblée des Jeux Olympiques; et cet honneur qu'on lui rendit, doit aussi leur donner un caractère d'autorité; non qu'il faille en conclure que tous les faits qu'il rapporte sont incontesta-

bles : puisque nos histoires modernes ne sont pas elles-mêmes à l'abri de la critique, à plus forte raison ce qui n'est fondé que sur des traditions si éloignées, est-il soumis à la discussion et susceptible de laisser des doutes. D'ailleurs le goût si connu des Grecs pour le merveilleux et pour les fables, goût qui leur a été si souvent reproché par les écrivains latins, peut rendre suspecte leur véracité. Mais aussi l'on est tombé dans un autre excès, en rejetant trop légèrement tout ce qui ne nous a pas paru conforme à des règles de vraisemblance qu'il n'est pas possible de déterminer d'une manière bien positive ; car dans l'histoire, comme dans le drame,

Le vrai peut quelquefois n'être pas vraisemblable.

Nous sommes trop portés à régler la mesure des probabilités sur celles de nos idées communes et de nos connoissances imparfaites. La distance des temps et des lieux, et la diversité des religions, des mœurs, des coutumes et des préjugés, ont placé les anciens et les modernes à un si grand éloignement les uns des autres, que les derniers ne doivent prononcer qu'avec beaucoup de précaution,

quand il s'agit de se rendre juges de ce que les premiers ont pu faire ou penser. L'expérience doit ici, comme en tout, servir de leçon; plus d'une fois elle a démontré réel ce qui ne sembloit pas croyable, et en dernier lieu des voyageurs très-instruits ont vérifié sur les lieux ce qu'Hérodote avoit écrit de l'Egypte, et ce qu'on avoit regardé comme fabuleux. Il peut y avoir autant d'ignorance à tout rejeter qu'à tout croire, et la différence alors n'est que de la simplicité à la présomption. Il faut se défier également de toutes deux : celui qui sait beaucoup doute souvent, et le doute conduit à l'examen et à l'instruction; celui qui sait peu, est prompt à nier, et manque l'occasion de s'instruire. Au reste, cet examen n'est pas de mon sujet, et je dois sur-tout considérer les historiens comme écrivains et hommes de lettres. Je ne puis donc offrir qu'un aperçu très-rapide sur ceux des historiens de la Grèce et de Rome, que le suffrage de tous les siècles a mis au nombre des auteurs classiques.

Après Hérodote dont on estime la clarté, l'élégance et l'agrément, mais en qui l'on desireroit plus de méthode, plus de développemens, plus de critique, parut Thucydide

qui a écrit cette fameuse guerre du Péloponèse entre Athènes et Lacédémone, qui dura vingt-sept ans. Il en a rapporté la plus grande partie comme témoin, et même comme acteur; car il fut chargé d'un commandement, et les Athéniens qui le bannirent pour avoir mal fait la guerre, honorèrent ensuite et récompensèrent comme historien, celui qu'ils avoient puni comme général. On lui reproche deux défauts assez opposés l'un à l'autre : il est trop concis dans sa narration, et trop long dans ses harangues. Il a beaucoup de pensées, mais elles sont quelquefois obscures; il a dans son style la gravité d'un philosophe ; mais il en laisse un peu sentir la sécheresse. Aussi le lit-on avec moins de plaisir que Xénophon, qui écrivit quelque temps après lui, et qu'on a surnommé l'abeille attique, pour désigner la douceur de son style. Ce fut lui qui publia et continua l'histoire de Thucydide, à laquelle il ajouta sept livres. Il avoit été disciple de Socrate, et commandoit dans cette mémorable retraite des dix mille, l'une des merveilles de l'antiquité, et dont il étoit digne d'écrire l'histoire. Il fut comme César, l'historien de ses propres exploits : comme lui, il joignit le talent de les écrire à la gloire de les

exécuter ; comme lui, il mérite une entière croyance, parce qu'il avoit des témoins pour juges. Ce dernier mérite n'est pas celui de la Cyropédie, dans laquelle, au jugement de Cicéron, il a moins consulté la vérité historique que le desir de tracer le modèle d'un prince accompli et d'un gouvernement parfait. Si les gens de l'art l'étudient comme général dans la retraite des dix mille, on l'admire comme philosophe et comme homme d'état dans ce livre charmant de la Cyropédie, qu'on peut comparer à notre Télémaque. On a dit de Xénophon que les graces reposoient sur ses lèvres ; on peut ajouter qu'elles y sont près de la sagesse.

Depuis lui jusqu'à Fénélon, nul homme n'a possédé au même degré le talent de rendre la vertu aimable. Les anciens ne parlent de lui qu'avec vénération, et l'on sait que Scipion et Lucullus faisoient leurs délices de ses ouvrages. Cet homme qui eut dans ses écrits tout le charme de l'éloquence attique, avoit dans l'ame la force d'un Spartiate. Il sacrifioit aux dieux, la tête couronnée de fleurs : tout-à-coup on vient lui apprendre que son fils a été tué à la bataille de Mantinée. Il ôte ses couronnes et verse des larmes ; mais lorsqu'on

ajoute que ce fils, combattant jusqu'au dernier soupir, a blessé mortellement le général ennemi, il reprend ses couronnes : Je savois, dit-il, que mon fils étoit mortel, et sa gloire doit me consoler de sa mort.

Nous avons de lui beaucoup d'autres ouvrages, entr'autres un éloge d'Agésilas, roi de Lacédémone, un recueil de paroles mémorables de Socrate, et l'apologie de ce philosophe. Mais ses deux chefs-d'œuvre sont la retraite des dix mille et la Cyropédie.

LA HARPE.

Des Historiens romains, Tite-Live, Salluste.

Quintilien compare Tite-Live à Hérodote, et Salluste à Thucydide. Je serois tenté de croire que l'admiration des Romains pour la littérature grecque qui avoit servi de modèle à la leur, et ce vieux respect que l'on conserve pour ses maîtres, mettoient un peu de préjugé dans cet avis de Quintilien, d'ailleurs si judicieux et si éclairé. Quant à nous autres modernes, qui avons une égale obligation aux Grecs et aux Latins, il me semble que nous préférerions Tite-Live à Hérodote, et Salluste

à Thucydide, par la raison que les deux historiens latins sont bien plus grands coloristes et meilleurs orateurs que les deux historiens grecs. Les couleurs de Tite-Live sont plus douces; celles de Salluste sont plus fortes. L'un se fait admirer par sa facilité brillante; l'autre par sa rapidité énergique. Le goût de Tite-Live est si parfait, que Quintilien le cite à côté de Cicéron, en indiquant ces deux auteurs comme ceux qu'il faut mettre de préférence entre les mains des jeunes gens. « Sa » narration, dit-il, est singulièrement agréable » et de la clarté la plus pure. Ses harangues » sont d'une éloquence au-dessus de toute » expression. Tout y est parfaitement adapté » aux personnes et aux circonstances. Il ex- » celle sur-tout à exprimer les sentimens doux » et touchans, et nul historien n'est plus pa- » thétique. »

Cet éloge est juste dans tous les points, et l'on peut ajouter que le génie de Tite-Live, sans jamais laisser voir le travail ni l'effort, paroît s'élever naturellement jusqu'à la grandeur romaine. Il n'est jamais au-dessus ni au-dessous de ce qu'il raconte. Ses harangues, que les anciens admiroient, et que les modernes lui ont reprochées, sont si belles que

leur censeur le plus sévère regretteroit sans doute qu'elles n'existassent pas : on ne peut pas lui appliquer le bon mot si connu de Plutarque : Tu as tenu hors de propos un très-beau propos.

Salluste paroît s'être proposé pour modèle la précision et la gravité de Thucydide, et l'on dit même qu'il avoit beaucoup emprunté de cet auteur. Salluste, dit Quintilien, a beaucoup traduit du grec. Il faut apparemment que ce soit dans les autres ouvrages qu'il avoit composés, et que nous avons perdus; car on ne voit aucune trace de ces traductions dans ce qui nous est resté. Il avoit écrit une grande partie de l'histoire romaine; mais en imitant la briéveté de Thucydide, il lui donna encore plus de nerf et de force : un passage de Sénèque fait sentir cette différence. « Dans l'au-
» teur grec, dit-il, quelque serré qu'il soit,
» vous pourriez encore retrancher quelque
» chose, non pas sans rien diminuer du mé-
» rite de la diction, mais du moins sans rien
» ôter de la plénitude des pensées. Dans Sal-
» luste, un mot supprimé, le sens est détruit;
» et c'est ce que n'a pas senti Tite-Live, qui
» lui reprochoit de défigurer les pensées des
» Grecs et de les affoiblir, et qui lui préféroit

» Thucydide ; non qu'il aimât davantage ce
» dernier, mais parce qu'il le craignoit moins,
» et qu'il se flattoit de se mettre plus aisément
» au-dessus de Salluste, s'il mettoit d'abord
» Salluste au-dessous de Thucydide. »

Ce morceau fait voir que Tite-Live dont on croit volontiers les mœurs aussi douces que le style, étoit pourtant capable des injustices de la jalousie : tant il est vrai que pour se mettre au-dessus de ce vice attaché à l'imperfection humaine, il ne suffit pas d'un grand talent qui est rare; il faut une grande ame, qui est plus rare encore.

Aulu-Gelle appelle Salluste un auteur savant en brièveté, un novateur en fait de mots, ce qui ne veut pas dire qu'il inventoit de nouveaux termes, mais qu'il en faisoit un usage nouveau. « L'élégance de Salluste, dit-il
» ailleurs, la beauté de ses expressions, et
» son application à en chercher de nouvelles,
» trouvèrent beaucoup de censeurs, même
» parmi des hommes d'une classe distinguée ;
» mais dans un grand nombre de remarques
» critiques qu'ils ont faites sur ses ouvrages,
» on en trouve quelques-unes de bien fondées,
» et beaucoup où il y a plus de malignité que
» de justesse. »

Il ne faut pas compter Lénas, affranchi de Pompée, qui appeloit Salluste un très-maladroit voleur des expressions de Caton l'ancien : ce n'étoit qu'une injure grossière d'un ennemi, et d'un ennemi vil. Mais d'ailleurs ce n'étoient pas en effet des hommes médiocres qui reprochoient à Salluste de l'obscurité dans le style, et l'affectation de rajeunir de vieux termes ; c'étoit Jules-César qui l'aimoit et qui fit sa fortune ; c'étoit le célèbre Asinius Pollion, cet homme d'un goût si fin et si délicat, ce protecteur d'autant plus cher aux gens de lettres, qu'il étoit homme de lettres lui-même. Il avoit eu le même maître que Salluste : ce maître étoit un grammairien nommé Prétextatus, qui voyant que son élève Salluste montroit dela disposition pour le genre historique, lui donna un précis de toute l'histoire romaine, afin qu'il y choisît la partie qu'il voudroit traiter. Il écrivit d'abord la guerre de Catilina, et ensuite celle de Jugurtha : il avoit été témoin de la première. Il composa l'histoire des guerres civiles de Marius et de Sylla, jusqu'à la mort de Sertorius, et des troubles passagers excités par Lépide après la mort du dictateur Sylla, et étouffés par Catulus. Tout ce morceau qui, sans doute, étoit précieux,

a péri presque entièrement; il n'en reste plus que quelques lambeaux.

Le Même.

Des Historiens François, Daniel, d'Orléans et Mézerai.

Nous devons aussi beaucoup, pour ce qui regarde, en particulier, l'histoire de France, à Cordemoi, à le Valois, à Godefroi, à le Laboureur, etc.; et ce n'est qu'en les suivant que le P. Daniel rectifia les nombreuses erreurs où étoit tombé, dans les premières races, Mézerai, qui n'avoit point puisé dans les meilleures sources. Mais c'est à peu près le seul mérite de cette grande histoire de Daniel, qui fut d'abord en vogue, et qui est depuis long-temps dans le rang des compilations qu'il ne faut consulter qu'avec défiance, et qu'on ne peut guère lire sans ennui. Daniel, à compter de la troisième race, et sur-tout du siècle de Louis XI, manque de véracité, dissimule ou dénature ce qu'il y a de plus essentiel; et du moment où les jésuites paroissent sur la scène du monde, il écrit moins les annales de chaque règne, que le panégyrique ou l'apologie de son ordre, sur-tout dans ce

qui concerne les temps de la Ligue et de notre Henri IV. Sa diction, d'ailleurs, manque trop souvent d'élégance et de noblesse.

Le P. d'Orléans que Voltaire, dans le temps de ses complaisances pour les jésuites, appeloit un écrivain éloquent, a effectivement un peu plus de force dans le style, que Daniel. Mais cette force est très-momentanée ; on ne l'aperçoit que dans quelques morceaux travaillés avec plus de soin que le reste, et sa manière habituelle est inégale et incorrecte. Son talent étoit au-dessous de son sujet, et son caractère ne s'élevoit pas au-dessus des circonstances. Ce n'étoit pas au moment où Louis XIV étoit le protecteur de Jacques II, qu'un jésuite pouvoit saisir l'esprit des révolutions du gouvernement anglois. Il eut alors la dangereuse confiance de les pousser jusqu'au détrônement de ce même Jacques II, et ne nous a laissé qu'un plaidoyer contre les protestans, et une apothéose de Louis XIV.

Mézerai du moins n'étoit point flatteur; il avoit même un fonds d'humeur satirique qui se fait sentir dans ses écrits. Il aimoit la vérité, mais il ne la cherchoit pas avec assez de soin; et soit négligence, soit misanthropie, il

adopte trop légèrement les inculpations hasardées et les soupçons vagues. A ce défaut près, il juge sainement les hommes et les choses; mais il ne sait ni approfondir les idées, ni peindre les objets. Sa narration ne manque pas de naturel, elle plaît même par un ton de franchise; mais elle est dénuée d'agrément et d'intérêt. Incapable de rien soigner, et le style encore moins que tout le reste, Mézerai a écrit son histoire comme une conversation négligée.

Le Même.

Continuation du même sujet; Vertot et Saint-Réal.

Vertot connut mieux le style de l'histoire: il sait écrire et narrer avec élégance et intérêt. Ses ouvrages sont encore lus, et ses Révolutions Romaines sont fort estimées. Cependant je leur préférerois ses Révolutions de Portugal, quoiqu'il n'ait pas toujours écrit sur des mémoires fidèles, et sur-tout celles de Suède, s'il eût apporté autant de soins à la connoissance des mœurs et du gouvernement, qu'à embellir le récit des faits par les graces de l'élocution. Quant à ce qu'il a écrit

sur les Romains, la supériorité des auteurs anciens qu'il traduit le plus souvent, fait trop sentir à ceux qui les connoissent ce qui reste à desirer chez lui. Il n'a su s'approprier ni l'esprit judicieux de Polybe qui instruit toujours, ni le pinceau de Salluste qui nous fait connoître les caractères. Quelquefois même Vertot, entre deux originaux qu'il peut suivre, ne choisit pas le meilleur, et traduit Denys d'Halicarnasse, lorsqu'il pourroit prendre les plus beaux morceaux de Tite-Live.

Son Histoire de Malte tient un peu du roman, soit par les longues et poétiques descriptions de combats et d'assauts, soit par les embellissemens de pure imagination qu'il se permettoit d'y ajouter, avec si peu de scrupule, qu'ayant reçu de nouveaux mémoires très-authentiques sur le siége de Malte, il n'en fit aucun usage, et se contenta de dire: c'est trop tard; mon siége est fait.

On a fait le même reproche à l'abbé de Saint Réal, sur la Conjuration de Venise, mais avec moins de preuves, et peut-être parce que les détails d'une Conspiration aussi singulière que celle qu'il écrivoit, ont naturellement une teinte un peu romanesque. Quoi qu'il en soit, c'est le seul écrivain du dernier

siècle qui ait su donner à l'histoire cette espèce de forme dramatique qu'elle comporte, lorsqu'on sait y mettre la mesure convenable, et qui nous attache dans les historiens grecs et romains. Je n'irai pas jusqu'à l'égaler à Salluste, dont il n'a pas la concision nerveuse; mais il est sûr qu'il se rapproche beaucoup de ce modèle qu'il s'étoit proposé, et qu'il sait, comme lui, donner une physionomie à ses personnages, et jeter dans une narration vive et rapide des réflexions qui occupent le lecteur sans le distraire du récit.

Le Même.

Continuation du même sujet. Bossuet.

Politique comme Thucydide, moral comme Xénophon, éloquent comme Tite-Live, aussi profond et aussi grand peintre que Tacite; l'évêque de Meaux a de plus, dans son *Discours sur l'Histoire Universelle*, une parole grave et un tour sublime dont on ne trouve ailleurs aucun exemple, hors dans l'admirable début du livre des Machabées.

Bossuet est plus qu'un historien, c'est un Père de l'Église; c'est un prêtre inspiré, qui

souvent a le rayon de feu sur le front, comme le législateur des Hébreux. Quelle revue il fait de la terre ! il est en mille lieux à-la-fois. Patriarche sous le palmier de Tophel, ministre à la cour de Babylone, prêtre à Memphis, législateur à Sparte, citoyen à Athènes et à Rome, il change de temps et de place à son gré ; il passe avec la rapidité et la majesté des siècles. La verge de la loi à la main, avec une autorité incroyable, il chasse pêle-mêle devant lui, et Juifs et Gentils au tombeau : il vient enfin lui-même à la suite du convoi de tant de générations, et marchant appuyé sur Isaïe et sur Jérémie, il élève ses lamentations prophétiques à travers la poudre et les débris du genre humain.

La première partie du *Discours sur l'Histoire Universelle* est admirable par la narration ; la seconde, par la sublimité du style et la haute métaphysique des idées ; la troisième, par la profondeur des vues morales et politiques.

M. de Chateaubriant.

Continuation des Historiens François.
Fleury.

Il est honorable pour le christianisme que ce soit un prêtre qui ait fait l'Histoire de l'Église,

et qu'il l'ait faite en vrai philosophe et en vrai chrétien. Ces deux titres, loin de s'exclure, se rapprochent et se fortifient l'un par l'autre, dès qu'ils sont dans leur vrai sens ; et l'abbé Fleury en est la preuve. On n'a pas une piété plus vraie ni plus éclairée : plus il aime la religion, plus il sépare, dans son histoire, ce qui est de Dieu et ce qui est du monde ; et on lui rend ce témoignage, que chez lui le prêtre n'a jamais nui à l'historien. Ses discours, entremêlés d'abord dans son ouvrage et réunis ensuite en un seul volume, ont été loués même par les ennemis de la religion. Ces louanges n'étoient que justes : ils les croyoient adroites, elles ne l'étoient pas. Fleury, en devançant leur censure, sur tout ce que la corruption humaine a pu mêler à la sainteté d'une institution divine, leur ôtoit le mérite, quel qu'il soit, d'un genre de critique très-facile, et gardoit pour lui le mérite beaucoup plus rare de ne jamais confondre la chose avec l'abus. En se faisant juge impartial, il les avoit convaincus d'avance de déclamation et de calomnie. Il dissimule d'autant moins les fautes, qu'il gémit sincèrement sur le scandale ; et dans tout ce que l'ignorance des peuples ou l'ambition des grands a pu pro-

duire de mal, au nom d'une religion qui ne fait et ne veut que le bien, le clergé et la cour de Rome n'ont point eu de censeur plus sévère; et ceux qui en ont été les calomniateurs forcenés, se condamnoient eux-mêmes en louant l'abbé Fleury.

Le style de Fleury, clair, simple et naturel, a un caractère de candeur qui va, s'il est permis de le dire, jusqu'à une sorte de bonhomie affectueuse, qui ne rabaisse point l'écrivain et qui fait aimer et estimer l'homme.

LA HARPE.

Nécessité pour les Princes d'étudier l'Histoire.

Quand l'histoire seroit inutile aux autres hommes, il faudroit la faire lire aux princes. Il n'y a pas de meilleur moyen de leur découvrir ce que peuvent les passions et les intérêts, les temps et les conjonctures, les bons et les mauvais conseils; les histoires ne sont composées que des actions qui les occupent, et tout semble y être fait pour leur usage. Si l'expérience leur est nécessaire pour acquérir cette prudence qui fait bien régner, il n'est

rien de plus utile à leur instruction que de joindre aux exemples des siècles passés les expériences qu'ils font tous les jours. Au lieu qu'ordinairement ils n'apprennent qu'aux dépens de leurs sujets et de leur gloire, à juger des affaires dangereuses qui leur arrivent ; par le secours de l'histoire, ils forment leur jugement, sans rien hasarder, sur les événemens passés. Lorsqu'ils voient jusqu'aux vices les plus cachés des princes, exposés aux yeux de tous les hommes, malgré les fausses louanges qu'on leur donne pendant leur vie, ils ont honte de la gloire que leur cause la flatterie, et ils connoissent que la vraie gloire ne peut s'accorder qu'avec le mérite.

D'ailleurs il seroit honteux, je ne dis pas à un prince, mais en général à tout honnête homme, d'ignorer le genre humain, et les changemens mémorables que la suite des temps a faits dans le monde. Si on n'apprend de l'histoire à distinguer les temps, on représentera les hommes sous la loi de nature et sous la loi écrite, tels qu'ils sont sous la loi évangélique : on parlera des Perses vaincus sous Alexandre, comme on parle des Perses victorieux sous Cyrus ; on fera la Grèce aussi libre du temps de Philippe que du temps de

Thémistocle ou de Miltiade ; le peuple romain aussi fier sous les empereurs que sous les consuls ; l'Église aussi tranquille sous Dioclétien que sous Constantin ; et la France agitée de guerres civiles du temps de Charles IX, de Henri III, aussi puissante que du temps de Louis XIV, où réunie sous un si grand roi, seule elle triomphe de toute l'Europe.

BOSSUET.

PORTRAITS ET PARALLÈLES DE QUELQUES GRANDS HOMMES ANCIENS ET MODERNES.

Thémistocle.

Il y a dans Thémistocle quelque chose qui frappe extrêmement, et la seule bataille de Salamine, dont il eut tout l'honneur, lui donne droit de disputer de la gloire avec les plus grands hommes. Il y fit paroître un courage invincible, une connoissance parfaite de l'art militaire, une grandeur d'ame extraordinaire, accompagnée d'une sagesse et d'une modération qui en relèvent beaucoup le mérite : comme on le vit sur-tout lorsque pour le bien commun il porta les Athéniens à céder le commandement général de la flotte à ceux de La-

cédémone, et lorsque lui-même souffrit avec une patience et un sang-froid qui étoient au-dessus de son âge, le traitement injurieux d'Eurybiade.

Ce qu'il y a de plus admirable dans Thémistocle, et qui forme son principal caractère, c'est une pénétration et une présence d'esprit à qui rien n'échappoit. Après une courte et rapide délibération, il prenoit sur-le-champ le meilleur parti. Il avoit une extrême habileté pour discerner dans l'occasion ce qui étoit le plus convenable; et il prévoyoit par des conjectures presque sûres ce qui devoit arriver. Le dessein qu'il forma et qu'il exécuta, de tourner les forces d'Athènes du côté de la mer, marquoit en lui un génie supérieur, capable des plus grandes vues, pénétrant dans l'avenir et saisissant dans les affaires le point décisif. Il comprit qu'Athènes, ne possédant qu'un territoire stérile et peu étendu, n'avoit que ce seul moyen pour s'enrichir et s'agrandir, et pour se rendre nécessaire aux alliés, et formidable aux ennemis. On peut regarder ce projet comme la source et la cause de tous les grands événemens qui rendirent dans la suite la république d'Athènes si florissante.

Mais il faut avouer que le dessein noir et perfide que Thémistocle proposa, de brûler en pleine paix la flotte des Grecs pour accroître la puissance des Athéniens, oblige de rabattre infiniment de l'idée qu'on a de lui : car, comme nous l'avons souvent observé, c'est le cœur, c'est-à-dire la probité et la droiture, qui décide du vrai mérite. Et c'est ainsi que le peuple d'Athènes en jugea. Je ne sais si dans toute l'histoire il y a un fait plus digne d'admiration que celui-ci. Ce ne sont point des philosophes, à qui il ne coûte rien d'établir dans leurs écoles de belles maximes et de sublimes règles de morale, qui décident que jamais l'utile ne doit l'emporter sur l'honnête. C'est un peuple entier, intéressé dans la proposition qu'on lui fait, qui la regarde comme très-importante pour le bien de l'état, et qui néanmoins, sans hésiter un moment, la rejette d'un commun accord, par cette unique raison, qu'elle est contraire à la justice.

Les grandes qualités de Thémistocle furent aussi beaucoup ternies par un desir de gloire excessif, et par une ambition démesurée, qu'il ne put jamais contenir dans de justes bornes, qui le rendit eunemi de tout mérite qui

pouvoit disputer de la gloire avec lui, qui le porta à faire exiler Aristide, et qui lui fit terminer ses jours d'une manière peu honorable dans un pays étranger, et parmi les ennemis de sa patrie.

ROLLIN.

Aristide.

S'il pouvoit y avoir une vertu sans tache parmi les païens, ce seroit celle d'Aristide. Une grandeur d'ame extraordinaire le rendoit supérieur à toutes les passions. Intérêt, plaisir, ambition, ressentiment, jalousie; l'amour de la vertu et de la patrie étouffoit en lui tous ces sentimens. C'étoit l'homme de la république. Pourvu qu'elle fût bien servie, il lui importoit peu par qui elle le fût. Le mérite des autres, loin de le blesser, devenoit le sien propre par l'approbation qu'il lui donnoit. Il eut part à toutes les grandes victoires que la Grèce remporta de son temps, mais sans s'en élever. Il ne songeoit point à dominer dans Athènes, mais à rendre Athènes dominante; et il en vint à bout, non en équipant de grosses flottes, ou en mettant sur pied de nombreuses armées, mais en rendant ai-

mable aux alliés le gouvernement des Athéniens par sa douceur, sa bonté, son humanité, sa justice. Le désintéressement qu'il fit paroître dans le maniement des deniers publics, et l'amour de la pauvreté porté, si on osoit le dire, presque jusqu'à l'excès, sont des vertus tellement au-dessus de notre siècle, qu'à peine pouvons-nous les croire. En un mot, et c'est par où l'on peut juger de la solide grandeur d'Aristide, si Athènes avoit toujours eu des chefs qui lui eussent ressemblé, maîtresse de la Grèce, et contente d'en faire le bonheur et d'y maintenir la paix, elle auroit été en même temps la terreur des ennemis, l'amour des alliés, et l'admiration de tout l'univers.

Thémistocle ne faisoit point difficulté d'employer les ruses et les finesses pour arriver à ses fins, et ne montroit pas beaucoup de fermeté ni de constance dans ses entreprises. Mais pour Aristide, il étoit ferme dans sa conduite et dans ses principes, inébranlable dans tout ce qui lui paroissoit juste, et incapable d'user du moindre mensonge et de la moindre ombre de flatterie, de déguisement et de fraude, non pas même par manière de jeu.

Il avoit une maxime bien importante pour

ceux qui veulent entrer dans les charges publiques, et dans le maniement des affaires, et qui souvent ne comptent que sur leurs patrons et sur l'intrigue. Cette maxime étoit, que le véritable citoyen, l'homme de bien, devoit faire consister tout son crédit à faire et à conseiller en tout et par-tout ce qui étoit honnête et juste. Il parloit ainsi, parce qu'il voyoit que le grand crédit des amis portoit la plupart de ceux qui étoient en place à abuser de leur pouvoir pour commettre des injustices.

Rien n'est plus admirable ni plus au-dessus de notre siècle, au-dessus de nos mœurs et de notre manière d'agir et de penser, que ce que fit Aristide avant la bataille de Marathon. Le commandement de l'armée roulant par jour entre dix généraux athéniens, Aristide fut le premier à céder le commandement à Miltiade comme au plus habile, et engagea ses collègues à faire de même, en leur montrant qu'il n'est point honteux, mais grand et salutaire, de céder et de se soumettre à ceux qui ont un mérite supérieur. Et par cette réunion de toute l'autorité en un seul chef, il mit Miltiade en état de remporter une grande victoire sur les Perses.

Le Même.

Cimon.

Cimon s'appliqua aussi à orner la ville. Mais, outre que l'argent qu'il y employa faisoit partie du butin qu'il avoit pris sur les ennemis, et n'étoit point le plus pur sang et la substance des peuples; la dépense fut très-médiocre, et il ne s'attacha qu'à des ouvrages ou absolument nécessaires, comme étoient le port, les murailles et les fortifications de la ville, ou d'une grande commodité pour les citoyens, telles qu'étoient les galeries et les promenades publiques, les grandes places de la ville, les lieux d'exercice, comme l'académie, séjour ordinaire des beaux esprits, et retraite célèbre des philosophes. Ce fut particulièrement cet endroit qu'il s'appliqua à rendre plus agréable; et par cette légère dépense il donna occasion à ces entretiens savans, véritablement dignes d'hommes libres, et qui ont fait tant d'honneur à la ville d'Athènes dans tous les siècles.

Il avoit amassé de grands biens, mais il en faisoit un usage capable de faire rougir des chrétiens, donnant largement à tous les pauvres qu'il rencontroit, faisant distribuer des habits à ceux qui en manquoient, invitant à

manger chez lui ceux des bourgeois d'Athènes qui étoient dans le besoin. Quelle comparaison, dit Plutarque, entre la table de Cimon, simple, frugale, populaire, et qui avec une dépense médiocre nourrissoit tous les jours un grand nombre de citoyens ; et celle de Lucullus, magnifiquement servie, plus digne d'un satrape persan que d'un citoyen romain, et destinée à satisfaire à grands frais la sensualité de quelques débauchés de profession, dont tout le mérite étoit de savoir goûter les morceaux friands, et sans doute de bien louer le maître de la maison!

Cimon égala, par ses expéditions militaires, la gloire des plus grands capitaines grecs; car aucun avant lui n'avoit porté si loin ses armes et ses conquêtes; et il joignit à la bravoure et au courage des autres, une prudence et une modération qui ne furent pas moins utiles à la patrie.

Sa jeunesse ne fut pas sans reproche; mais tout le reste de sa vie en couvrit et en effaça parfaitement les fautes; et où trouve-t-on une vertu sans tache?

Le Même.

Périclès.

Périclès s'aperçut de bonne heure que sa naissance et ses richesses lui donnoient des droits et le rendoient suspect. Un autre motif augmentoit ses alarmes. Des vieillards qui avoient connu Pisistrate, croyoient le retrouver dans le jeune Périclès : c'étoit avec les mêmes traits, le même son de voix et le même talent de la parole : il falloit se faire pardonner cette ressemblance, et les avantages dont elle étoit accompagnée. Périclès condamna ses premières années à l'étude de la philosophie, sans se mêler des affaires publiques, et ne paroissant ambitionner d'autre distinction que celle de la valeur.

Pendant le temps que Cimon tint les rênes du gouvernement, on vit Périclès se retirer de la société, renoncer aux plaisirs, attirer l'attention de la multitude par une démarche lente, un maintien décent, un extérieur modeste et des mœurs irréprochables. Il parut enfin à la tribune, et ses premiers essais étonnèrent les Athéniens. Il devoit à la nature d'être le plus éloquent des hommes, et au travail d'être le premier des orateurs de la Grèce.

Les maîtres célèbres qui avoient élevé son enfance, continuant à l'éclairer de leurs conseils, remontoient avec lui aux principes de la morale et de la politique; son génie s'approprioit leurs connoissances; et de là cette profondeur, cette plénitude de lumière, cette force de style, qu'il savoit adoucir au besoin, les graces qu'il ne négligeoit point, qu'il n'affecta jamais, tant d'autres qualités qui le mirent en état de persuader ceux qu'il ne pouvoit convaincre, et d'entraîner ceux mêmes qu'il ne pouvoit ni convaincre ni persuader.

On trouvoit dans ses discours une majesté imposante, sous laquelle les esprits restoient accablés. C'étoit le fruit de ses conversations avec le philosophe Anaxagore, qui en lui développant les principes des êtres, et les phénomènes de la nature, sembloit avoir agrandi son ame naturellement élevée.

On n'étoit pas moins frappé de la dextérité avec laquelle il pressoit ses adversaires, et se déroboit à leurs poursuites. Il la devoit au philosophe Zénon d'Elée, qui l'avoit plus d'une fois conduit dans les détours d'une dialectique captieuse, pour lui en découvrir les issues secrètes; aussi l'un des plus grands antagonistes de Périclès, disoit souvent: *Quand je l'ai terrassé,*

et que je le tiens sous moi, il s'écrie qu'il n'est point vaincu, et le persuade à tout le monde.

Périclès connoissoit trop bien sa nation pour ne pas fonder ses espérances sur le talent de la parole; et l'excellence de ce talent pour n'être pas le premier à le respecter.

Avant que de paroître en public, il s'avertissoit, en secret, qu'il alloit parler à des hommes libres, à des Grecs, à des Athéniens.

Cependant il s'éloignoit, le plus qu'il pouvoit, de la tribune, parce que toujours ardent à suivre avec lenteur le projet de son élévation, il craignoit d'effacer, par de nouveaux succès, l'impression des premiers, et de porter trop tôt l'admiration du peuple à ce point, d'où elle ne peut que descendre. On jugea qu'un orateur qui dédaignoit des applaudissemens dont il étoit assuré, méritoit la confiance qu'il ne cherchoit pas, et que les affaires dont il faisoit le rapport, devoient être bien importantes, puisqu'elles le forçoient à rompre le silence.

On conçut une haute idée du pouvoir qu'il avoit sur son ame, lorsqu'un jour que l'assemblée se prolongea jusqu'à la nuit, on vit un simple particulier ne cesser de l'interrompre

et de l'outrager, le suivre avec des injures jusque dans sa maison ; et Périclès ordonner froidement à un de ses esclaves, de prendre un flambeau et de conduire cet homme chez lui.

Quand on vit, enfin, que par-tout il montroit non-seulement le talent, mais encore la vertu propre à la circonstance ; dans son intérieur, la modestie et la frugalité des temps anciens ; dans les emplois de l'administration, un désintéressement et une probité inaltérable ; dans le commandement des armées, l'attention à ne donner rien au hasard, et à risquer plutôt sa réputation que le salut de l'état ; on pensa qu'une ame qui savoit mépriser les louanges et l'insulte, les richesses, les superfluités et la gloire elle-même, devoit avoir, pour le bien public, cette chaleur dévorante qui étouffe les autres passions, ou qui du moins les réunit dans un sentiment unique.

Ce fut sur-tout cette illusion qui éleva Périclès ; et il sut l'entretenir pendant près de quarante ans, dans une nation éclairée, jalouse de son autorité, et qui se lassoit aussi facilement de son admiration que de son obéissance.

Il partagea d'abord sa faveur avant que de l'obtenir toute entière. Cimon étoit à la tête des nobles et des riches; Périclès se déclara pour la multitude qu'il méprisoit, et qui lui donna un parti considérable. Cimon qui, par des voies légitimes, avoit acquis dans ses expéditions une fortune immense, l'employoit à décorer la ville, et à soulager les malheureux. Périclès, par la force de son ascendant, disposa du trésor public et de celui des alliés, remplit Athènes des chefs-d'œuvre de l'art, assigna des pensions aux citoyens pauvres, leur distribua une partie des terres conquises, multiplia les fêtes, accorda un droit de présence aux juges, à ceux qui assisteroient aux spectacles et à l'assemblée générale. Le peuple ne voyant que la main qui donnoit, fermoit les yeux sur la source où elle puisoit. Il s'unissoit de plus en plus avec Périclès qui, pour se l'attacher plus fortement encore, le rendit complice de ses injustices, et se servit de lui pour frapper ces grands coups qui augmentent le crédit en le manifestant. Il fit bannir Cimon, faussement accusé d'entretenir des liaisons suspectes avec les Lacédémoniens; et, sous de frivoles prétextes, il détruisit l'autorité de l'aréopage qui s'opposoit avec

vigueur à la licence des mœurs et des innovations.

Du moment que Périclès n'eut plus de concurrent, il changea de système: il avoit subjugué le parti des riches, en flattant la multitude; il subjugua la multitude, en réprimant ses caprices, tantôt par une opposition invincible, tantôt par la sagesse de ses conseils, ou par les charmes de son éloquence. Tout s'opéroit par ses volontés; tout se faisoit en apparence selon les règles établies; et la liberté rassurée par le maintien des formes républicaines, expiroit, sans qu'on s'en aperçût, sous le poids du génie.

Plus la puissance de Périclès augmentoit, moins il prodiguoit son crédit et sa présence. Renfermé dans un petit cercle de parens et d'amis, il veilloit du fond de sa retraite sur toutes les parties du gouvernement, tandis qu'on ne le croyoit occupé qu'à pacifier ou bouleverser la Grèce. Les Athéniens, dociles au mouvement qui les entraînoit, en respectoient l'auteur, parce qu'ils le voyoient rarement implorer leurs suffrages; et aussi excessifs dans leurs expressions que dans leurs sentimens, ils ne représentoient Périclès que sous les traits du plus puissant des dieux. Faisoit-il enten-

dre sa voix dans les occasions essentielles ? on disoit que Jupiter lui avoit confié les éclairs et la foudre. N'agissoit-il dans les autres que par le ministère de ses créatures ? on se rappeloit que le souverain des cieux laissoit à des génies subalternes les détails du gouvernement de l'univers.

Périclès étendit, par des victoires éclatantes, les domaines de la république : mais, quand il vit la puissance des Athéniens à une certaine élévation, il crut que ce seroit une honte de la laisser affoiblir, et un malheur de l'augmenter encore. Cette vue dirigea toutes ses opérations; et le triomphe de sa politique fut d'avoir, pendant si long-temps, retenu les Athéniens dans l'inaction, leurs alliés dans la dépendance, et ceux de Lacédémone dans le respect.

Ce grand homme mourut de la peste au commencement de la guerre du Péloponèse. Près de rendre le dernier soupir, et ne donnant plus aucun signe de vie, les principaux d'Athènes, rassemblés autour de son lit, soulageoient leur douleur, en racontant ses victoires et le nombre de ses trophées. *Les exploits* leur dit-il, en se soulevant avec effort, *sont l'ouvrage de la fortune, et me sont*

communs avec d'autres généraux. Le seul éloge que je mérite, est de n'avoir fait prendre le deuil à aucun citoyen.

BARTHÉLEMY.

Parallèle de Charles XII et de Pierre le Grand.

Ce fut le 8 de juillet de l'année 1709 que se donna cette bataille décisive de Pultava entre les deux plus singuliers monarques qui fussent alors dans le monde : Charles XII, illustre par neuf années de victoires, Pierre Alexiowits par neuf années de peines, prises pour former des troupes égales aux troupes suédoises : l'un glorieux d'avoir donné des états, l'autre d'avoir civilisé les siens : Charles aimant les dangers et ne combattant que pour la gloire: Alexiowitz ne fuyant point le péril et ne faisant la guerre que pour ses intérêts : le monarque suédois libéral par grandeur d'ame; le moscovite ne donnant jamais que par quelque vue : celui-là d'une sobriété et d'une continence sans exemple, d'un naturel magnanime, et qui n'avoit été barbare qu'une fois; celui-ci n'ayant pas dépouillé la rudesse de son

éducation et de son pays; aussi terrible à ses sujets qu'admirable aux étrangers, et trop adonné à des excès qui ont même abrégé ses jours, Charles avoit le titre d'invincible qu'un moment pouvoit lui ôter : les nations avoient déja donné à Pierre Alexiowitz le nom de grand, qu'une défaite ne pouvoit lui faire perdre, parce qu'il ne le devoit pas à des victoires.

VOLTAIRE, *Histoire de Charles XII.*

Louis VII, dit le jeune, *mort en* 1103.

Ce prince fut le meilleur et le plus vertueux qui eût encore régné sur la France. On n'en trouve pas néanmoins un portrait fort avantageux dans la plupart de nos historiens modernes. Les uns nous le représentent comme un très-bon prince, mais d'un génie médiocre, hardi dans le projet, peu constant dans l'exécution, timide dans le danger, jusqu'à l'éviter aux dépens de sa gloire, trop simple enfin, et dans ses manières et dans sa conduite. Les autres nous le dépeignent comme un roi sans malice, un mari ombrageux, un voisin inquiet, un homme trop crédule. Mais l'intrépidité qu'il fit paroître dans cette célèbre journée où il se

défendit seul contre plusieurs Sarrasins qui le poursuivoient, la fermeté avec laquelle il soutint les prérogatives de sa couronne vis-à-vis l'empereur d'Orient, la droiture de son esprit, la candeur de ses mœurs, les auteurs enfin qui ont écrit de son temps, nous le tracent sous d'autres couleurs. Un anonyme sur-tout lui donne toutes les qualités de l'honnête homme, et toute la modération du sage. Peu versé dans les belles-lettres, mais comparable aux plus grands philosophes, généreux, bienfaisant, ami de la justice, il fut, dit-il, le protecteur des lois et le père du peuple. On vit sous son règne de nouvelles villes élevées, les anciennes réparées, plusieurs vastes forêts abattues et cultivées, grand nombre d'églises édifiées, quantité de monastères bâtis et richement fondés dans toute l'étendue du royaume. C'est sans doute ce qui l'a fait comparer à David et à Salomon, et qui lui a mérité le surnom de *pieux*, ou *piteux*, comme on parloit dans ce temps-là : titre qu'il dut également à sa religion et à son amour pour ses sujets. Celui de *Louis le jeune* ne lui a été donné que pour le distinguer de son père, avec lequel il régna quelques années.

VELLY.

Philippe II, dit Auguste, *mort en* 1223.

Ainsi mourut Philippe II, que sa naissance, long-tems desirée, fit surnommer *Dieu-donné*, et à qui ses conquêtes aussi rapides que brillantes méritèrent le glorieux nom d'Auguste. C'est de tous les rois de la troisième race celui qui a le plus étendu le domaine royal. La Normandie, l'Anjou, le Maine, la Touraine, le Berri, le Poitou subjugués; la Picardie, l'Artois, l'Auvergne, et plusieurs autres comtés, réunis à la couronne; l'Angleterre et l'Empire humiliés à la célèbre journée de Bouvines; la puissance des Anglois presque anéantie endeçà de la mer; l'orgueil des vassaux rebelles abattu: tout annonce un conquérant qui rendit les grands plus dociles, les peuples plus soumis, et le trône plus respectable. On nous le représente comme un prince brave, grand capitaine, laborieux, actif, bien fait de sa personne, beau de visage, sans d'autre irrégularité que deux petites taies sur l'un des yeux. Ses actions prouvent qu'il eut du moins autant de mérite que de bonheur; sage politique, qui possédoit éminemment l'art d'employer à propos les caresses ou les menaces, les récom-

penses ou les châtimens; heureux dans ses entreprises, parce qu'il savoit les concerter avec prudence, et les exécuter avec célérité; magnifique dans les occasions d'éclat, pour soutenir l'honneur de la royauté; économe dans son domestique, pour ne point surcharger ses peuples; exact à rendre la justice à ses sujets, qui l'aimoient comme leur père; zélé pour la gloire de la religion, dont il fut toujours le défenseur le plus ardent.

Le Même.

Louis XII, appelé le Père du Peuple, *mort en* 1515.

La mémoire de Louis XII sera toujours en bénédiction parmi les François. « Il ne courut oncques, dit S. Gelais, du règne de nul des autres, si bon temps qu'il a fait durant le sien. » On a cependant reproché à ce prince d'avoir favorisé la famille d'un pape (Alexandre VI) le plus méchant homme qui fut jamais, et de l'avoir comblée de biens pour parvenir à se faire séparer d'une princesse à qui il avoit été redevable de sa liberté sous le règne précédent: mais cette séparation étoit un sacrifice qu'exigeoit le bien de l'état. On eût souhaité qu'il

ne se fût point brouillé avec les Suisses ses alliés, pour se livrer imprudemment à Ferdinand, le prince de son temps le plus infidèle, et qui se vantoit de l'avoir souvent trompé; d'ailleurs, on peut le blâmer d'avoir tenté des entreprises téméraires, et d'avoir risqué de nuire à ses affaires, par une économie qui n'étoit pas toujours très-entendue. Mais il diminua les impôts de plus de moitié, et ne les recréa jamais; il aima ses sujets; sa plus forte envie fut de les rendre heureux, et il mérita d'en être surnommé le père; tant il est vrai que la première vertu d'un roi est l'amour de son peuple.

HÉNAULT.

Autre portrait du même.

Louis XII mérita et reçut de la nation le plus beau titre que les rois puissent porter, le nom de Père du Peuple. Il diminua les impôts de plus de moitié; jamais il n'exigea de nouveaux subsides pour les dépenses de la guerre. S'il employa une ressource dangereuse, et jusqu'alors peu connue, la vénalité des charges, il ne l'étendit point aux offices de judicature, les moins susceptibles de vénalité. Les dignités

de la robe ne se donnoient alors qu'au mérite. C'étoit l'usage que les parlemens présentassent trois sujets pour une place vacante, et que le roi en nommât un. Choisis entre les plus célèbres avocats, ils avoient en quelque sorte acquis le droit de juger, en se distinguant par leurs lumières et leurs vertus.

MILLOT.

Henri II, mort en 1559.

Henri auroit été sans défaut, si sa conduite eût répondu à sa bonne mine ; mais sa riche taille, son visage sage, doux et serein, son esprit agréable, son adresse dans toutes sortes d'exercices, son agilité et sa force corporelle, ne furent pas accompagnés de la fermeté d'esprit, de l'application, de la prudence et du discernement nécessaires pour bien commander. Il étoit naturellement bon, et avoit les inclinations portées à la justice ; mais n'osant ou ne pouvant rien faire de lui-même, il fut cause de tout le mal que commirent ceux qui le gouvernèrent. Ils lui firent faire des dépenses si excessives, qu'il surchargea le royaume d'impôts.

CHANDON.

Charles IX, mort en 1573.

Ce règne fut déchiré par les dissensions civiles, et rempli de meurtres et d'horreurs. L'autorité royale y fut vivement attaquée, et cependant c'est sous ce règne que furent faites nos plus sages lois, et les ordonnances les plus salutaires à l'ordre public, qui subsistent encore aujourd'hui dans la plus grande partie de leurs dispositions. On en fut redevable au chancelier de l'Hôpital, dont le nom doit vivre à jamais dans la mémoire des hommes qui aimeront la justice. Ce qui est extraordinaire, c'est que ce même prince, que tous les historiens nous peignent comme violent et cruel, et qui s'avoua l'auteur de la Saint-Barthélemi, aima cependant les sciences et les lettres, se plut et réussit aux arts qui adoucissent l'ame, et nous a même laissé des preuves de son talent pour la poésie. Aussi ce prince n'avoit-il pas toujours été le même : « Ce fut, » dit Brantôme, le maréchal de Retz, florentin, » qui le pervertit du tout, et lui fit oublier et » laisser toute la belle nourriture que lui » avoit donnée le brave Cipierre..... » Ce prince étoit fort vif dans ses passions, et

Villeroi lui ayant présenté plusieurs fois des dépêches à signer dans le temps qu'il vouloit aller jouer à la paume : « Signez, mon père, » lui dit-il, signez pour moi. — Eh bien, » mon maître, reprit Villeroi, puisque vous » me le commandez, je signerai. »

HÉNAULT.

Parallèle de l'Amiral de Coligny et de François, duc de Guise.

Coligny étoit le plus grand capitaine de son temps, aussi courageux que le duc de Guise, mais moins hardi, parce qu'il avoit toujours été moins heureux. Il étoit plus propre à former de grands projets, et plus sage dans le détail de l'exécution. Guise par un courage plus brillant, et qui étonnoit ses ennemis, ramenoit les conjonctures à son génie, et s'en rendoit pour ainsi dire le maître. Coligny leur obéissoit, mais en capitaine qui leur étoit supérieur. Dans les mêmes circonstances, les hommes ordinaires n'auroient remarqué dans la conduite de l'un que du courage, et dans celle de l'autre que de la prudence ; quoiqu'ils eussent l'un et l'autre ces deux qualités, mais diversement subordonnées. Guise plus heu-

reux, eut moins d'occasions de développer les ressources de son génie : son ambition adroite, et fondée en apparence, comme celle de Pompée, sur les intérêts même du prince qu'elle ruinoit, en feignant de les servir, se vit appuyée de son nom, jusqu'à ce qu'elle eût acquis assez de force pour le soutenir par elle-même. Coligny moins coupable, quoiqu'il le parût davantage, fit, comme César, ouvertement la guerre à son prince et à toute la France. Guise sut vaincre et profiter de la victoire. Coligny perdit quatre batailles et fut toujours l'effroi de ses vainqueurs, qu'il sembloit avoir vaincus. On ignoroit ce qu'auroit été le premier dans les malheurs qui accablèrent Coligny ; mais il est aisé de conjecturer que celui-ci auroit paru encore plus grand, si la fortune lui avoit été aussi favorable. On le vit porté dans une litière, et pour ainsi dire entre les bras de la mort, ordonner et conduire les marches les plus longues et les plus difficiles, traverser la France au milieu de ses ennemis, rendre par ses conseils le jeune courage du prince de Navarre plus redoutable, et le former à ces grandes qualités qui en doivent faire un roi bon, généreux, populaire et capable de gou-

verner l'Europe entière, après en avoir fait un héros savant, terrible et clément dans les combats. L'union qu'il maintint entre les François et les Allemands de son armée, que l'intérêt de la religion seule ne lioit pas assez; la prudence avec laquelle il sut tirer des secours d'Angleterre, où tout n'étoit pas tranquille; son art à ébranler la lenteur des princes d'Allemagne, qui, n'ayant pas tant de génie que lui, désespéroient plus aisément du salut des protestans de France, et différoient d'envoyer des secours, dont l'espoir du butin ne hâtoit plus la marche dans un pays ravagé, sont des chefs-d'œuvre de sa politique. Coligny étoit honnête homme. Guise avoit le masque d'un plus grand nombre de vertus; mais toutes étoient empoisonnées par son ambition. Il avoit toutes les qualités qui gagnent le cœur de la multitude. Coligny, plus renfermé en soi-même, étoit plus estimé de ses ennemis, et respecté par les siens. Il aimoit l'ordre et sa patrie. L'ambition put bien le soutenir, mais elle ne le fit point commencer à agir. Aussi bon calviniste que bon François, jamais il ne put par trop d'austérité accorder sa doctrine avec les devoirs de sujet : aux qualités d'un héros, il joignoit une ame timorée. S'il

eût été moins grand homme, il auroit été fanatique ; il fut apôtre et zélateur.

MABLY.

Henri IV, dit le Grand, *mort en* 1610.

Combien de traverses, combien d'obstacles, combien de périls j'ai mis sous vos yeux, Monseigneur ! mais aussi quel courage, quelle prudence, quelle sagesse ! Il falloit toutes les vertus de Henri. Voyez les factions qui l'enveloppent dès son enfance. Tout est parti, et chez les huguenots et chez les catholiques. Il faut vaincre ses ennemis, et, ce qui est plus difficile, il faut conserver des amis que l'ambition divise, et s'attacher des chefs qui craignent ses succès et son agrandissement. Il est appelé au trône : mais ses sujets le méconnoissent ; son courage, sa générosité, sa franchise, les soumettent à sa grande ame : mais le royaume est ruiné ; les factions durent encore, et les périls les suivent. Cependant tout fleurit bientôt, et Henri est au moment de donner la loi à l'Europe.

Forcé de bonne heure par les circonstances à ne jamais rien négliger, il s'étoit fait une habitude de tout voir, de tout observer,

et d'être à tout. Le moment favorable ne pouvoit lui échapper, et son expérience lui avoit appris à se préparer de loin des succès. La vigilance rendoit ses ministres fidèles, exacts, actifs. Il leur donnoit ses ordres, et il les éclairoit. Il les suivoit dans les opérations, et il les dirigeoit : les affaires qui se succédoient avec rapidité, se terminoient de même : rien ne languissoit, et les entreprises qui se préparoient successivement, par l'ordre avec lequel il savoit les conduire, devenoient plus faciles, lors même que, devenant plus grandes, elles paroissoient devoir trouver plus d'obstacles. Quelles qu'aient été ses foiblesses, il faut lui rendre justice; jamais l'amour ne lui a fait négliger les soins du gouvernement : encore faut-il convenir qu'après avoir été vingt-huit ans sans avoir de femme, il en prit une qu'il n'a pu aimer. Si Marie de Médicis eût été d'un autre caractère, Henri eût renoncé à toutes ses amours. Il l'assuroit, et il le pensoit au moins, car il étoit vrai : ajoutons à ces éloges une observation de Péréfixe : c'est que la douceur avec laquelle il traita les huguenots, en convertit plus de soixante mille. Il mourut dans la cinquante-huitième année de son âge, et dans la vingt-unième de son règne.

DE CONDILLAC.

Henri IV et le duc de Mayenne.

Henri IV. Mon cousin, j'ai oublié tout le passé, et je suis bien aise de vous voir.

Le duc de Mayenne. Vous êtes trop bon, sire, d'oublier mes fautes. Il n'y a rien que je ne voulusse faire pour en effacer le souvenir.

Henri IV. Promenons-nous dans cette allée, entre ces deux canaux; en nous promenant, nous parlerons d'affaires.

Le duc de Mayenne. Je suivrai avec joie votre majesté.

Henri IV. Hé bien, mon cousin, je ne suis plus ce pauvre Béarnois qu'on vouloit chasser du royaume. Vous souvenez-vous du temps que nous étions à Arques, et que vous mandiez à Paris que vous m'aviez acculé au bord de la mer, et qu'il faudroit que je me précipitasse dedans pour pouvoir me sauver ?

Le duc de Mayenne. Il est vrai : mais il est vrai aussi que vous fûtes sur le point de céder à la mauvaise fortune, et que vous auriez pris le parti de vous retirer en Angleterre, si Biron ne vous eût représenté les suites d'un tel parti.

Henri IV. Vous parlez franchement, mon

cousin, et je ne le trouve point mauvais. Allez, ne craignez rien, et dites tout ce que vous avez sur le cœur.

Le duc de Mayenne. Mais je n'en ai peut-être déjà que trop dit. Les rois ne veulent point qu'on nomme les choses par leurs noms. Ils sont accoutumés à la flatterie. Ils en font une partie de leur grandeur. L'honnête liberté avec laquelle on parle aux autres hommes les blesse : ils ne veulent point qu'on ouvre la bouche que pour les louer et les admirer. Il ne faut pas les traiter en hommes ; il faut dire qu'ils sont toujours et par-tout des héros.

Henri IV. Vous en parlez si savamment, qu'il paroît bien que vous en avez l'expérience. C'est ainsi que vous étiez flatté et encensé pendant que vous étiez le roi de Paris.

Le duc de Mayenne. Il est vrai qu'on m'a amusé par beaucoup de vaines flatteries qui m'ont donné de fausses espérances, et fait faire de grandes fautes.

Henri IV. Pour moi, j'ai été instruit par mon malheur : de telles leçons sont rudes, mais elles sont bonnes, et il m'en restera toute ma vie d'écouter plus volontiers mes vérités. Dites-les-moi donc, mon cher cousin, si vous m'aimez.

Le duc de Mayenne. Tous nos mécomptes sont venus de l'idée que nous avions conçue de vous dans votre jeunesse. Nous savions que les femmes vous amusoient par-tout ; que la comtesse de Guiche vous avoit fait perdre tous les avantages de la bataille de Coutras; que vous aviez été jaloux de votre cousin le prince de Condé, qui paroissoit plus ferme, plus sérieux, et plus appliqué que vous aux grandes affaires, et qui avoit un bon esprit, une grande vertu. Nous vous regardions comme un homme mou et efféminé, que la reine-mère avoit trompé par mille intrigues d'amourettes ; qui avoit fait tout ce qu'on avoit voulu dans le temps de la Saint-Barthélemi pour changer de religion ; qui s'étoit encore soumis, après la conjuration de la Mole, à tout ce que la cour voulut. Enfin, nous espérions avoir bon marché de vous. Mais en vérité, sire, je n'en puis plus : me voilà tout en sueur et hors d'haleine. Votre majesté est aussi maigre et aussi légère que je suis gros et pesant. Je ne puis plus la suivre.

Henri IV. Il est vrai, mon cher cousin, que j'ai pris plaisir à vous lasser : mais c'est aussi le seul mal que je vous ferai de ma vie. Achevez ce que vous avez commencé.

Le duc de Mayenne. Vous nous avez bien surpris, quand nous vous avons vu à cheval nuit et jour faire des actions d'une vigueur et d'une diligence incroyable, à Cahors, à Eause en Gascogne, à Arques en Normandie, à Yvry, devant Paris, à Arnay-le-Duc et à Fontaine-Françoise. Vous avez su gagner la confiance des catholiques sans perdre les huguenots : vous avez choisi des gens capables et dignes de votre confiance pour les affaires. Vous les avez consultés sans jalousie, et avez su profiter de leurs bons avis, sans vous laisser gouverner : vous nous avez prévenus par-tout : vous êtes devenu un autre homme, ferme, vigilant, laborieux, tout à vos devoirs.

Henri IV. Je vois bien que ces vérités si hardies, que vous me deviez dire, se tournent en louanges ; mais il faut revenir à ce que je vous ai dit d'abord, qui est, que je dois tout ce que je suis à ma mauvaise fortune. Si je me fusse trouvé d'abord sur le trône, environné de pompe, de délices et de flatteries, je me serois endormi dans les plaisirs. Mon naturel penchoit à la mollesse : mais j'ai senti la contradiction des hommes, et le tort que mes défauts me pouvoient faire ; il a fallu m'en corriger, m'assujétir, me contraindre, suivre de bons conseils, profiter de mes fautes, entrer

dans toutes les affaires. Voilà ce qui redresse et forme les hommes.

FÉNÉLON.

Louis XIII, dit le Juste, *mort en* 1643.

Louis XIII étoit d'un caractère un peu sauvage; il craignoit la représentation, excepté dans les cérémonies qu'il aimoit beaucoup.

Son goût pour la retraite faisoit qu'il s'attachoit à ses favoris, dont il dépendoit tant qu'il ne les renvoyoit pas; mais comme il tenoit moins à eux par le goût que par le besoin d'avoir quelqu'un qui partageât sa solitude, il étoit aisé de les lui enlever et de lui en substituer d'autres, car il lui en falloit; et le titre de favori étoit alors comme *une charge dans l'état.*

Il n'aima jamais le cardinal de Richelieu, qui le domina toujours; il étoit jaloux de ce même ministre à qui il se livroit sans réserve, et il ne lui pardonnoit pas intérieurement de ce qu'il ne pouvoit s'en passer. Il eut des maîtresses comme des favoris; il en étoit jaloux, et c'étoit là où ses sentimens se bornoient. Les vues de ce prince étoient droites, son esprit sage, éclairé; il n'imaginoit point, mais il

jugeoit bien, et son ministre ne le gouvernoit qu'en le persuadant.

Il étoit tout aussi vaillant que Henri IV, mais d'une valeur sans chaleur et sans éclat, qui n'eût pas été bonne pour conquérir un royaume. La Providence l'avoit fait naître dans le moment qui lui étoit propre; plus tôt, il eût été trop trop foible; plus tard, trop circonspect: fils et père de deux de nos plus grands rois, il affermit le trône, encore ébranlé, de Henri IV, et prépara les merveilles du règne de Louis XIV.

HÉNAULT.

Mathieu Molé, premier président.

Si ce n'étoit pas une espèce de blasphème de dire qu'il y a eu quelqu'un dans notre siècle plus intrépide que le grand Gustave et que M. le Prince, je dirois que ç'a été Molé, premier président. Il s'en falloit beaucoup que son esprit fût aussi grand que son cœur. Il ne laissoit pas d'y avoir quelque rapport par une ressemblance qui n'y étoit toutefois qu'en laid. Je vous ai déjà dit qu'il n'étoit point congru dans sa langue, et il est vrai; mais il avoit une sorte d'éloquence qui, en choquant l'oreille,

saisissoit l'imagination. Il vouloit le bien de l'état préférablement à toutes choses, même à celui de sa famille, quoiqu'il parût l'aimer trop; mais il n'eut pas le génie assez élevé pour connoître d'assez bonne heure celui qui eût pu lui en faire; il présuma trop de son pouvoir; il s'imagina qu'il modéroit la cour et sa compagnie; il ne réussit ni à l'une ni à l'autre, il se rendit suspect à toutes les deux, et ainsi il fit du mal avec de bonnes intentions. La préoccupation y contribua beaucoup; il étoit extrême en tout, et j'ai même observé qu'il jugeoit des actions par les actions. Comme il avoit été nourri dans les formes du palais, tout ce qui étoit extraordinaire lui étoit suspect; il n'y a guère de dispositions plus dangereuses en ceux qui se rencontrent dans les affaires où les règles ordinaires n'ont plus lieu.

Cardinal de RETZ.

Louis XIV, dit le Grand, *mort en* 1715. *Précis de son règne.*

Louis XIV l'emportoit sur tous ses courtisans par la richesse de sa taille, et par la beauté majestueuse de ses traits.

Le son de sa voix noble et touchante gagnoit les cœurs qu'intimidoit sa présence. Il avoit une démarche qui ne pouvoit convenir qu'à lui et à son rang, et qui eût été ridicule à tout autre. L'embarras qu'il inspiroit à ceux qui lui parloient, flattoit en secret la complaisance avec laquelle il sentoit sa supériorité.

Lorsque le cardinal Mazarin mourut, Louis XIV, âgé de vingt-deux ans, voulut régner par lui-même; il y avoit quelque temps qu'il consultoit ses forces, et qu'il essayoit en secret son génie pour régner. Sa résolution prise une fois, il la maintint jusqu'au dernier moment de sa vie. Il fixa à chacun de ses ministres les bornes de son pouvoir, se faisant rendre compte de tout par eux à des heures réglées, leur donnant la confiance qu'il falloit pour accréditer leur ministère, et veillant sur eux pour les empêcher d'en trop abuser.

Il commença par mettre de l'ordre dans les finances dérangées par un long brigandage. La discipline fut établie dans les troupes, comme l'ordre dans les finances. La magnificence et la décence embellirent sa cour. Les plaisirs même eurent de l'éclat et de la grandeur. Tous les arts furent encouragés, et tous employés à la gloire du roi et de la France. Ses

peuples, qui, depuis la mort de Henri le Grand, n'avoient point eu de véritable roi, et qui détestoient l'empire d'un premier ministre, furent remplis d'admiration et d'espérance, quand ils virent Louis XIV faire à vingt-deux ans, ce que Henri IV avoit fait à cinquante.

Il acquit par sa fermeté une supériorité réelle dans l'Europe, en faisant voir combien il étoit à craindre.... Son ambassadeur auprès du pape, le duc de Créqui, est insulté par le corps de Corses animés par dom Mario Chigi, frère du pape. Le pape différa tant qu'il put la réparation, persuadé qu'avec les François il n'y a qu'à temporiser, et que tout s'oublie. Il fit pendre un Corse et un sbire au bout de quatre mois, et il fit sortir de Rome le gouverneur, soupçonné d'avoir autorisé l'insulte; mais il fut consterné d'apprendre que le roi menaçoit de faire assiéger Rome, qu'il faisoit déjà passer des troupes en Italie, et que le maréchal du Plessis-Praslin étoit nommé pour les commander. L'affaire étoit devenue une querelle de nation à nation, et le roi vouloit faire respecter la sienne. Le pape implora la médiation de tous les princes catholiques; il fit ce qu'il put pour les animer contre Louis XIV, mais les circonstances n'étoient pas favorables au pape.

La cour romaine ne fit qu'irriter le roi, sans pouvoir lui nuire. Le parlement de Provence cita le pape et fit saisir le comtat d'Avignon..... Il fallut que le pape pliât; il fut forcé d'exiler de Rome son propre frère, d'envoyer son neveu, le cardinal Chigi, en qualité de légat *à latere*, faire satisfaction au roi, de casser la garde Corse, et d'élever dans Rome une pyramide avec une inscription qui contenoit l'insulte et la réparation. Le cardinal Chigi fut le premier légat de la cour romaine, qui fut jamais envoyé pour demander pardon.

En soutenant ainsi sa dignité, il n'oublioit pas d'augmenter son pouvoir. Les finances, bien administrées par Colbert, le mirent en état d'acheter Dunkerque et Mardik du roi d'Angleterre, pour cinq millions de livres, à vingt-six livres dix sous le marc. Quelque temps après le roi força le duc de Lorraine à lui donner la forte ville de Marsal.

Louis augmentoit ses états, même pendant la paix, et se tenoit toujours prêt pour la guerre, faisant fortifier ses frontières, tenant ses troupes dans la discipline, augmentant leur nombre, faisant des revues fréquentes... Il passoit pour un prince guerrier et politique, et l'Europe le redoutoit même avant qu'il eût fait la guerre...

Il entreprit de réparer les ruines de la marine et de donner à la France tout ce qui lui manquoit, avec une diligence incroyable... Louis XIV, jeune, riche, bien servi, obéi aveuglément, marquoit l'impatience de se signaler et d'être conquérant.

L'occasion se présenta bientôt à un roi qui la cherchoit. Philippe IV, son beau-père, mourut....., et Louis XIV, comptant plus sur ses forces que sur ses raisons, marcha en Flandres à des conquêtes assurées. Il étoit à la tête de trente-cinq mille hommes. Turenne étoit sous lui le général de cette armée. Colbert avoit multiplié les ressources de l'état pour fournir à ces dépenses. Louvois, nouveau ministre de la guerre, avoit fait des préparatifs immenses pour la campagne. Des magasins de toute espèce étoient distribués sur la frontière..... Le jeune roi, aimant la magnificence, étaloit celle de la cour dans les fatigues de la guerre : la bonne chère, le luxe et les plaisirs s'introduisirent dans nos armées, dans les temps même que la discipline s'affermissoit. Louis n'eut qu'à se présenter devant les villes de Flandre. Il entra dans Charleroi comme dans Paris; Ath, Tournai, furent prises en deux jours. Furnes, Armentières, Courtrai, ne

tinrent pas davantage. Il descendit dans la tranchée devant Douai, et elle se rendit le lendemain. Lille capitula après neuf jours de siége..... Il se hâta de venir jouir des acclamations des peuples, des adorations de ses courtisans et de ses maîtresses, et des fêtes qu'il donna à sa cour.

Le 2 de février 1668, il part de Saint-Germain pour l'expédition de la Franche-Comté..... Vingt mille hommes assemblés de vingt routes différentes se trouvent le même jour en Franche-Comté, à quelques lieues de Besançon, et le grand Condé paroît à leur tête.... Besançon, la capitale de la province, est investie par le prince de Condé : Luxembourg, son principal lieutenant-général, court à Salins. Le lendemain Besançon et Salins se rendirent..... Le roi courut aussitôt se montrer à la fortune qui faisoit tout pour lui.

Il assiége Dôle en personne..... On ne lui voyoit point, dans les travaux de la guerre, ce courage emporté de François Iᵉʳ et de Henri IV, qui cherchoient toutes les espèces de dangers. Il se contentoit de ne les pas craindre, et d'engager tout le monde à s'y précipiter avec ardeur. Il entra dans Dole au bout de quatre jours de siége, douze jours après

son départ de Saint-Germain ; enfin, en moins de trois semaines toute la Franche-Comté lui fut soumise.

Tant de fortune et tant d'ambition réveilla l'Europe assoupie ; l'Empire commença à remuer, et l'empereur à lever des troupes. Les Suisses, voisins des Francs-Comtois, et qui n'ont de bien que leur liberté, tremblèrent pour elle. Les Hollandois, à qui il avoit toujours importé d'avoir les François pour amis, trembloient de les avoir pour voisins..... Le traité entre la Hollande, l'Angleterre et la Suède, pour tenir la balance de l'Europe, et réprimer l'ambition de Louis XIV, fut proposé et conclu en cinq jours.

Tout ambitieux, tout puissant, tout irrité qu'étoit Louis XIV, il détourna l'orage qui alloit s'élever de tous les côtés de l'Europe ; il proposa lui-même la paix, et rendit la Franche-Comté. Les Hollandois eussent bien mieux aimé qu'il eût rendu la Flandre, et être délivrés d'un voisin si redoutable : mais toutes les nations trouvèrent que le roi marquoit assez de modération, en se privant de la Franche-Comté. Cependant il gagnoit davantage en retenant les villes de Flandre, et il s'ouvroit les portes de la Hollande qu'il son-

geoit à détruire dans le temps qu'il lui cédoit.

Louis xiv, forcé de rester quelque temps en paix, continua, comme il avoit commencé, à régler, à fortifier et embellir son royaume. Il fit voir qu'un roi absolu qui veut le bien, vient à bout de tout sans peine; il n'avoit qu'à commander, et les succès dans l'administration étoient aussi rapides, que l'avoient été ses conquêtes. C'étoit une chose véritablement admirable, de voir les ports de mer, auparavant déserts et ruinés, maintenant entourés d'ouvrages qui faisoient leur défense, couverts de navires et de matelots, et contenant déjà près de soixante grands vaisseaux qu'il pouvoit armer en guerre. De nouvelles colonies, protégées par son pavillon, partoient de tous côtés pour l'Amérique, pour les Indes Orientales, pour les côtes de l'Afrique. Cependant en France, et sous ses yeux, des édifices immenses occupoient des milliers d'hommes avec tous les arts que l'architecture entraîne après elle; et dans l'intérieur de sa cour et de sa capitale, des arts plus nobles et plus ingénieux donnoient à la France une gloire, dont les siècles précédens n'avoient pas eu même l'idée. Les lettres florissoient..... le goût et la raison pénétroient dans les écoles de la barbarie.

Cet air de grandeur dont le roi relevoit toutes ses actions, le bonheur rapide de ses conquêtes, la splendeur de son règne, l'idolâtrie de ses courtisans, enfin le goût que ses peuples, et sur-tout les Parisiens, ont pour l'exagération, joint à l'ignorance de la guerre où l'on est dans l'oisiveté des grandes villes, tout cela fit regarder à Paris le passage du Rhin comme un prodige qu'on exagéroit encore. L'opinion commune étoit que cette armée avoit passé ce fleuve à la nage, en présence d'une armée retranchée, et malgré l'artillerie d'une forteresse imprenable, appelée Tholuis... La France fut alors au comble de sa gloire. Le nom de ses généraux imprimoit la vénération. Ses ministres étoient regardés comme des génies supérieurs aux conseillers des autres princes ; et Louis étoit en Europe comme le seul roi.... Mais il commit une grande faute en ne poursuivant pas avec assez de rapidité des conquêtes faciles. Condé et Turenne vouloient qu'on démolît la plupart des places hollandoises. Ils disoient que ce n'étoit point avec des garnisons que l'on prend des états, mais avec des armées, et qu'en conservant une ou deux places de guerre pour la retraite, on devoit marcher rapidement à la conquête

entière. Louvois, au contraire, vouloit que tout fût place et garnison. C'étoit là son génie, et c'étoit aussi le goût du roi..... Louis le crut et se trompa, comme il l'avoua depuis. Il manqua le moment d'entrer dans la capitale de la Hollande; il affoiblit son armée, en la divisant dans trop de places; il laissa à son ennemi le temps de respirer. L'Europe étoit troublée par les armes et par les négociations de Louis. Enfin, il ne put empêcher que l'Empereur, l'Empire et l'Espagne ne s'alliassent avec la Hollande, et ne lui déclarassent solennellement la guerre.

Le parlement d'Angleterre força son roi d'entrer sérieusement dans des négociations de paix, et de cesser d'être l'instrument mercenaire de la grandeur de la France. Alors il fallut abandonner les trois provinces hollandoises avec autant de promptitude qu'on les avoit conquises.... L'arc de triomphe de la porte Saint-Denis et les autres monumens de la conquête étoient à peine achevés, que la conquête étoit abandonnée. Louis XIV passa dans l'Europe pour avoir joui avec trop de précipitation et trop de fierté de l'éclat d'un triomphe passager.

Le fruit de cette entreprise fut d'avoir une

guerre sanglante à soutenir contre l'Espagne, l'Empire et la Hollande réunis, d'être abandonné de l'Angleterre, et enfin de Munster et de Cologne même.

Le roi tint seul contre tous les ennemis qu'il s'étoit faits..... il se défendoit, et il attaquoit par-tout en même temps.... Louis accompagné de son frère, et du fils du grand Condé, assiégea Besançon. Il aimoit la guerre des siéges, et l'entendoit aussi bien que les Condé et les Turenne ; et tout jaloux qu'il étoit de sa gloire, il avouoit que ces deux grands hommes entendoient mieux que lui la guerre de campagne.... Besançon fut pris en neuf jours, et au bout de six semaines toute la Franche-Comté fut soumise au roi. Elle est restée à la France, et semble y être pour jamais annexée : monument de la foiblesse du ministre Autrichien-Espagnol, et de la force de celui de Louis XIV. Aux conférences qui furent ouvertes pour la paix, il parloit à l'Europe en maître et agissoit en politique..... rien ne fut changé aux conditions qu'il prescrivit; l'Europe reçut de lui des lois et la paix.

Louis XIV fut en ce temps au comble de la grandeur, victorieux depuis qu'il régnoit, n'ayant assiégé aucune place qu'il n'eût prise;

supérieur en tout genre à ses ennemis réunis ; la terreur de l'Europe pendant six années de suite, enfin son arbitre et son pacificateur ; ajoutant à ses états la Franche-Comté, Dunkerque, et la moitié de la Flandre, et ce qu'il devoit compter pour le plus grand de ses avantages, roi d'une nation alors heureuse, et le modèle des autres nations. L'hôtel de ville de Paris lui déféra quelque temps après, en 1680, le nom de Grand avec solennité, et ordonna que dorénavant ce titre seul seroit employé dans tous les monumens publics. L'Europe, quoique jalouse, ne réclama pas contre ces honneurs.

L'ambition de Louis XIV ne fut point retenue par cette paix générale. L'Empire, l'Espagne, la Hollande, licencièrent leurs troupes extraordinaires ; il garda les siennes. Il fit de la paix un temps de conquêtes. Il étoit même si sûr de son pouvoir, qu'il établit dans Metz et dans Brissac des juridictions pour réunir à sa couronne toutes les terres qui pouvoient avoir été autrefois de la dépendance de l'Alsace ou des Trois Évêchés, mais qui, depuis un temps immémorial, avoient passé sous d'autres maîtres. Beaucoup de souverains de l'Empire, l'électeur Palatin, le roi d'Espagne

même qui avoit quelques bailliages dans ces pays; le roi de Suède, comme duc de Deux-Ponts, furent cités devant ces chambres pour rendre hommage au roi de France, ou pour subir la confiscation de leurs biens. Depuis Charlemagne, on n'avoit vu aucun prince agir ainsi en maître et en juge des souverains, et conquérir des pays par des arrêts. Il se vengea d'Alger avec le secours d'un art nouveau, dont la découverte fut due à cette attention qu'il avoit d'exciter tous les génies de son siècle. Cet art funeste, mais admirable, est celui des galiottes à bombes, avec lesquelles on peut réduire les villes maritimes en cendres.

Charles III, roi d'Espagne, par son testament, laissa au duc d'Anjou tous ses états, sans savoir ce qu'il lui laissoit. L'Europe parut dans l'engourdissement de la surprise et de l'impuissance, quand elle vit la monarchie d'Espagne soumise à la France, dont elle avoit été trois cents ans la rivale. Louis XIV sembloit le monarque le plus heureux et le plus puissant de la terre. Il se voyoit à soixante et deux ans entouré d'une nombreuse postérité; un de ses petits-fils alloit gouverner sous ses ordres l'Espagne, l'Amérique, la moitié

de l'Italie, et les Pays-Bas. L'Empereur n'osoit encore que se plaindre.

Le roi Guillaume, ennemi jusqu'au tombeau de la grandeur de Louis XIV, promit à l'Empereur d'armer l'Angleterre et la Hollande; il mit encore le Danemarck dans ses intérêts; enfin il signa à la Haye la ligue déjà tramée contre la maison de France. Mais le roi s'en étonna peu, et comptant sur les divisions que son argent devoit jeter dans le parlement anglois, et plus encore sur les forces réunies de l'Espagne, il sembla mépriser ses ennemis. Mais Louis XIV, âgé de plus de soixante ans, ne pouvoit plus si bien connoître les hommes; il voyoit les choses dans un trop grand éloignement, avec des yeux moins appliqués et fascinés par une longue prospérité. Les généraux qu'il employoit étoient souvent gênés par des ordres précis; les dignités et les récompenses militaires furent prodiguées; la discipline militaire tomba dans un relâchement funeste. La nouvelle de la défaite d'Hochstet vint à Versailles au milieu des réjouissances pour la naissance d'un arrière-petit-fils de Louis XIV. Personne n'osoit apprendre au roi une vérité si cruelle. Il fallut que madame de Maintenon se chargeât de lui dire qu'il n'étoit plus invincible.

Louis XIV fit face par-tout, quoique partout affoibli : il résistoit ou protégeoit, ou attaquoit encore de tous côtés. Mais on fut aussi malheureux en Espagne qu'en Italie, en Allemagne et en Flandre..... Les peuples qui avoient idolâtré leur roi dans ses prospérités, murmuroient contre Louis XIV malheureux.... Dans ces circonstances funestes, il n'hésita pas à demander la paix à ces Hollandois si maltraités autrefois par lui.... Ils parlèrent en vainqueurs, et déployèrent avec l'envoyé du plus fier de tous les rois, toute la hauteur dont ils avoient été accablés en 1672. Louis XIV fit alors ce qu'il n'avoit jamais fait avec ses sujets. Il se justifia devant eux, il adressa aux gouverneurs des provinces et aux communautés des villes, une lettre circulaire par laquelle, en rendant compte à ses peuples du fardeau qu'il étoit obligé de leur faire encore soutenir, il excitoit leur indignation, leur honneur, et même leur pitié.

L'intérieur du royaume étoit si languissant, que le roi demanda encore la paix en suppliant. Il offrit de reconnoître l'archiduc pour roi d'Espagne, de ne donner aucun secours à son petit-fils, et de l'abandonner à sa fortune.... Les plénipotentiaires de France pous-

sèrent l'humiliation jusqu'à promettre que le roi donneroit de l'argent pour détrôner Philippe v, et ne furent point écoutés..... Une faute que fit le prince Eugène, délivre le roi et la France de tant d'inquiétudes. Le maréchal de Villars en profite et sauve la France. Chaque progrès de ce général hâtoit la paix d'Utrecht..... Le traité fut signé par toutes les puissances, à l'exception de l'Empereur, qui, comprenant bientôt que, sans le secours de l'Angleterre et de la Hollande, il ne pouvoit prévaloir contre la France, se résolut trop tard à la paix.

Le courage d'esprit avec lequel Louis xiv vit sa fin, fut dépouillé de toute cette ostentation répandue sur toute sa vie. Ce courage alla jusqu'à avouer ses fautes.... Quoique sa vie et sa mort eussent été glorieuses, il ne fut pas aussi regretté qu'il le méritoit.... Le même homme qui avoit donné des fêtes, avoit donné du pain aux pauvres, dans la disette de 1662; il avoit fait venir des grains que les riches achetèrent à vil prix; et dont il fit des dons aux pauvres familles à la porte du Louvre: il avoit remis au peuple trois millions de tailles.

Il mit dans sa cour, comme dans son règne,

tant d'éclat et de magnificence, que les moindres détails de sa vie semblent intéresser la postérité, ainsi qu'ils étoient l'objet de la curiosité de toutes les cours de l'Europe et de tous les contemporains. La splendeur de son gouvernement s'est répandue sur ses moindres actions.

Il aima assez Marie Mancini pour être tenté de l'épouser, et fut assez maître de lui-même pour s'en séparer. Cette victoire qu'il remporta sur sa passion, commençoit à faire connoître qu'il étoit né avec une grande ame. Il en remporta une plus forte et plus difficile en laissant le cardinal Mazarin maître absolu. La reconnoissance l'empêcha de secouer le joug qui commençoit à lui peser.

Il s'occupoit à lire des livres d'agrément pendant ce loisir. Il se plaisoit aux vers et aux romans, qui, en peignant la galanterie et l'héroïsme, flattoient en secret son caractère. Il lisoit les tragédies de Corneille, et se formoit le goût, qui n'est que la suite d'un sens droit, et le sentiment prompt d'un esprit bien fait. Le roi fit plus de progrès dans cette école d'agrément depuis dix-huit ans jusqu'à vingt, qu'il n'en avoit fait dans les sciences. On ne lui avoit presque rien

appris. Le cardinal Mazarin souffroit volontiers qu'on donnât au roi peu de lumières. L'étude qu'il avoit négligée avec ses précepteurs au sortir de l'enfance, une timidité qui venoit de la crainte de se compromettre, et l'ignorance où le tenoit le cardinal Mazarin, firent penser à toute la cour qu'il seroit toujours gouverné comme Louis XIII son père.

Il n'y eut qu'une occasion où ceux qui savent juger de loin prévirent ce qu'il devoit être. Ce fut lorsqu'en 1655, après l'extinction des guerres civiles, après sa première campagne et son sacre, le parlement voulut encore s'assembler au sujet de quelques édits. Le roi partit de Vincennes en habit de chasse, suivi de toute sa cour; entra au parlement en grosses bottes et le fouet à la main, et prononça ces mots : « On sait les » malheurs qu'ont produits vos assemblées ; » j'ordonne qu'on cesse celles qui sont com- » mencées sur mes édits. Monsieur le pre- » mier président, je vous défends de souffrir » des assemblées, et à pas un de vous de les » demander. »

Louis XIV excelloit dans les danses graves qui convenoient à la majesté de sa figure, et

qui ne blessoient pas celle de son rang. Cependant il partageoit son temps entre les plaisirs qui étoient de son âge, et les affaires qui étoient de son devoir. Il tenoit conseil tous les jours, et travailloit ensuite avec Colbert.... La principale gloire des amusemens qui perfectionnoient en France le goût, la politesse et les talens, venoit de ce qu'ils ne déroboient rien aux travaux assidus du monarque. Sans ces travaux, il n'auroit su que tenir une cour, il n'auroit pas su régner : et si les plaisirs magnifiques de cette cour avoient insulté à la misère du peuple, ils n'eussent été qu'odieux.

Ce qui lui donna dans l'Europe le plus d'éclat, ce fut une libéralité qui n'avoit point d'exemple.... Il s'exprimoit toujours noblement et avec précision, s'étudiant en public à parler comme à agir en souverain.

Louis XIV avoit dans l'esprit plus de justesse et de dignité, que de saillies ..... Aucun de ceux qui ont trop censuré Louis XIV ne peuvent disconvenir qu'il ne fût, jusqu'à la journée d'Hochstet, le seul puissant, le seul magnifique, le seul grand presque en tout genre. Car quoiqu'il y eût des héros qui effacèrent en lui le guerrier, personne n'ef-

façа le monarque. Il faut avouer encore qu'il soutint ses malheurs et qu'il les répara : il a eu des défauts, il a fait des fautes; mais ceux qui le condamnent l'auroient-ils égalé, s'ils avoient été à sa place? ..... Il aimoit en tout la grandeur et la gloire ; un prince qui, ayant fait d'aussi grandes choses que lui, seroit encore simple et modeste, seroit le premier des rois, et Louis XIV le second....... Il avoit du goût pour l'architecture, pour les jardins, pour la sculpture, et ce goût étoit toujours dans le grand et dans le noble.

Plusieurs écrivains ont attribué uniquement à Colbert cette protection donnée aux arts, et cette magnificence de Louis XIV. Mais il n'eut d'autre mérite en cela que de seconder la magnanimité et le goût de son maître.

Le siècle de Louis XIV a donc en tout la destinée des siècles de Léon X, d'Auguste, d'Alexandre.... Chaque artiste saisit en son genre les beautés naturelles que ce genre comporte.

C'étoit un temps digne de l'attention des temps à venir, que celui où les héros de Corneille et de Racine, les personnages de Mo-

lière, les symphonies de Lully, les voix de Bossuet et de Bourdaloue se faisoient entendre à Louis XIV et à Madame, si célèbre par son goût, à un Condé, à un Turenne, à un Colbert, et à cette foule d'hommes supérieurs qui parurent en tout genre. Ce temps ne se retrouvera plus, où un duc de la Rochefoucauld, l'auteur des *Maximes*, au sortir de la conversation d'un Pascal et d'un Arnauld, alloit au théâtre de Corneille.

VOLTAIRE.

Mazarin.

Jules Mazarin avoit la figure noble et majestueuse, l'air ouvert et caressant, des graces et de la douceur dans l'esprit. Souple, fin, délié, plein d'enjouement et de manége, sensible au plaisir, personne ne possédoit mieux que lui l'heureux dón de plaire; mais il ne s'en servit que pour tromper. Les voies les plus obliques et les plus détournées étoient celles qu'il préferoit pour parvenir à ses fins, celles qui convenoient davantage à son caractère faux et dissimulé. Egalement insensible aux injures et aux bienfaits, il ne sut ni punir, ni récompenser, ni encourager le génie

et les talens ; on n'arrachoit de lui les graces les mieux méritées qu'en le menaçant, ou lui inspirant de la crainte. Le caractère de sa politique étoit la ruse, la défiance, la patience, la timidité et la prévoyance : cependant, ce même homme qui sembloit presque toujours attendre le succès des affaires du temps et des circonstances, témoigna quelquefois de la fermeté, de la résolution, de l'intrépidité, du mépris pour la mort. Si les qualités du cœur eussent répondu chez lui à celles de l'esprit; s'il eût mieux étudié le génie, les mœurs et les lois de la nation qu'il avoit à gouverner ; s'il eût respecté davantage la religion, la vertu, les talens, la bonne foi; s'il n'eût cherché à corrompre les grands par l'attrait du plaisir, à les amollir, à les subjuguer et à les ruiner par le luxe; si parvenu enfin, après des traverses et des périls sans nombre, au suprême degré de puissance et de grandeur, il eût cru qu'il avoit d'autres devoirs à remplir que ceux d'accumuler trésors sur trésors, on le regarderoit aujourd'hui comme aussi grand qu'il fut fortuné.

DÉSORMEAUX, *Hist. de Louis II, Prince de Condé.*

Le Cardinal de Retz.

Le cardinal de Retz a beaucoup d'élévation, d'étendue d'esprit, et plus d'ostentation que de vraie grandeur; il a une mémoire extraordinaire, plus de force que de politesse dans ses paroles, l'humeur facile, de la docilité et de la foiblesse à souffrir les plaintes et les reproches de ses amis; peu de piété, quelques apparences de religion. Il paroît ambitieux sans l'être. La vanité et ceux qui l'ont conduit, lui ont fait entreprendre de grandes choses, presque toutes opposées à sa profession. Il a suscité les plus grands désordres dans l'état, sans avoir un dessein formé de s'en prévaloir; et loin de se déclarer ennemi du cardinal Mazarin, pour occuper sa place, il n'a pensé qu'à lui paroître redoutable, et à se flatter de la fausse vanité de lui être opposé. Il a su néanmoins profiter, avec habileté, des malheurs publics pour se faire cardinal. Il a souffert la prison avec fermeté, et n'a dû sa liberté qu'à sa hardiesse. La paresse l'a soutenu avec gloire, durant plusieurs années, dans l'obscurité d'une vie errante et cachée. Il a conservé l'archevêché de Paris,

contre la puissance du cardinal Mazarin; mais, après la mort de ce ministre, il s'en est démis sans connoître ce qu'il faisoit, et sans prendre cette conjoncture pour ménager les intérêts de ses amis et les siens propres. Il est entré dans divers conclaves, et sa conduite a toujours augmenté sa réputation. Sa pente naturelle est l'oisiveté; il travaille néanmoins avec activité dans les affaires qui le pressent, et il se repose avec nonchalance quand elles sont finies. Il a une grande présence d'esprit, et il sait tellement tourner à son avantage les occasions que la fortune lui offre, qu'il semble qu'il les ait prévues et desirées. Il aime à raconter; il veut éblouir indifféremment tous ceux qui l'écoutent, par des aventures extraordinaires; et souvent son imagination lui fournit plus que sa mémoire. Il est faux dans la plupart de ses qualités, et ce qui a le plus contribué à sa réputation, est de savoir donner un beau jour à ses défauts. Il est insensible à la haine et à l'amitié, quelque soin qu'il ait pris de paroître occupé de l'une et de l'autre. Il est incapable d'envie et d'avarice, soit par vertu, soit par inapplication. Il a plus emprunté de ses amis, qu'un particulier ne pouvoit espérer de leur pouvoir rendre. Il n'a

point de goût ni de délicatesse. Il s'amuse de tout. Il évite, avec adresse, de laisser pénétrer qu'il n'a qu'une légère connoissance de toutes choses. La retraite qu'il vient de faire, est la plus éclatante et la plus fausse action de sa vie; c'est un sacrifice qu'il fait à son orgueil, sous prétexte de dévotion : il quitte la cour où il ne peut s'attacher, et il s'éloigne du monde qui s'éloigne de lui.

La Rochefoucault.

Portrait de M. de Turenne.

M. de Turenne, un des plus grands hommes de notre siècle, avoit les sourcils joints et la physionomie mauvaise; cependant jamais personne ne montra plus de bonté, plus de douceur, plus d'humanité. Il ne connoissoit aucune sorte d'intérêts, ni dans les grandes, ni dans les petites choses. Il ne savoit pas s'il manquoit d'argent, ou s'il en avoit. Il n'avoit de vanité que sur sa naissance; et s'il n'avoit pas trop aimé ses proches, on n'auroit pas eu la moindre faute à lui reprocher. Il en fit une, en confiant au cardinal de Bouillon, son neveu, ce qu'il ne devoit pas lui confier. On lui en reproche encore une autre : il avoit confié

un secret important à une jeune dame, peu capable de le garder. Mais, pourquoi chercher des défauts, là où il y a tant de vertus à admirer? Son esprit avoit beaucoup d'étendue, et étoit enrichi de toutes sortes de connoissances. Pendant les guerres civiles, il fut presque toujours opposé à M. le Prince. On les comparoit souvent, mais personne n'osoit décider entre eux. M. le Prince paroissoit avoir une valeur plus brillante, et M. de Turenne une valeur plus sage. Il ne connut aucun vice; il fut capable d'amitié; son courage étoit froid. Le roi fit, pour le convertir, des efforts qui l'engagèrent à écouter des disputes. Il fut convaincu long-temps, avant que d'abjurer. Le roi apprit sous lui le métier de la guerre, et fit plusieurs campagnes, écoutant, exécutant et ne décidant rien.

Madame DE MAINTENON.

Colbert.

1683. Mort de M. Colbert, âgé de soixante-quatre ans, le 6 septembre. L'éclat et la prospérité de ce règne, la grandeur du souverain, le bonheur des peuples, feront regretter à jamais le plus grand ministre qu'ait eu la

France; ce fut par lui que les arts furent portés à ce degré de splendeur qui a rendu le règne de Louis XIV le plus beau règne de notre monarchie; et ce qui est à remarquer, c'est que cette protection signalée qu'il leur accorda, n'étoit peut-être pas en lui l'effet seul du goût et des connoissances; ce n'étoit pas par sentiment qu'il aimoit les artistes et les savans; c'étoit comme homme d'état qu'il les protégéoit, parce qu'il avoit reconnu que les beaux-arts sont souvent capables de former et d'immortaliser les grands empires. Homme mémorable à jamais; ses soins étoient partagés entre l'économie et la prodigalité : il économisoit, dans son cabinet, par l'esprit d'ordre qui le caractérisoit, ce qu'il étoit obligé de prodiguer aux yeux de l'Europe, tant pour la gloire de son maître, que par la nécessité de lui obéir; esprit sage et n'ayant point les écarts du génie ; *par negotiis neque suprà erat* (Tacite). Il ne fut que huit jours malade; on a dit qu'il étoit mort hors de la faveur; grande instruction pour les ministres!

HÉNAULT.

Parallèle du duc de Montausier et de Bossuet.

L'un, d'une vertu haute et austère, d'une probité au-dessus de nos mœurs, d'une vérité à l'épreuve de la cour, philosophe sans ostentation, chrétien sans foiblesse, courtisan sans passion, l'arbitre du bon goût et de la rigidité des bienséances, l'ennemi du faux, l'ami et le protecteur du mérite, le zélateur de la gloire de la nation, le censeur de la licence publique ; enfin, un de ces hommes qui semblent être comme les restes des anciennes mœurs, et qui seuls ne sont pas de notre siècle. L'autre, d'un génie vaste et heureux, d'une candeur qui caractérise toujours les grandes ames et les esprits du premier ordre, l'ornement de l'épiscopat, et dont le clergé de France se fera honneur dans tous les siècles ; un évêque au milieu de la cour ; l'homme de tous les talens et de toutes les sciences, le docteur de toutes les églises, la terreur de toutes les sectes, le père du dix-septième siècle, et à qui il n'a manqué que d'être né dans les premiers temps, pour avoir été la lumière des conciles, l'ame des Pères

assemblés, dicté des canons et présidé a Nicée et à Ephèse.

MASSILLON.

Parallèle de Louis XIV et de Frédéric-Guillaume, électeur de Brandebourg.

Ces deux princes étoient regardés chacun dans sa sphère, comme les plus grands hommes de leur siècle; leur vie fournit des événemens dont la ressemblance est frappante, et d'autres dont les circonstances en éloignent les rapports; comparer ces princes en fait de puissance, ce seroit mettre en parallèle les foudres de Jupiter et les flèches de Philoctète; examiner leurs qualités personnelles en faisant abstraction des dignités, c'est mettre en évidence que l'ame et les actions de l'électeur n'étoient pas inférieures au génie et aux exploits du monarque.

Ils avoient tous les deux la physionomie prévenante et heureuse, des traits marqués, le nez aquilin, des yeux où se peignoient les sentimens de leur ame, l'abord facile, l'air et le port majestueux. Louis XIV étoit plus haut de taille; il avoit plus de douceur dans son maintien, et l'expression plus laconique et

plus nerveuse : Frédéric-Guillaume avoit contracté aux universités de Hollande un air plus froid et une éloquence plus diffuse. Leur origine est également ancienne ; mais les Bourbons comptoient au nombre de leurs aïeux plus de souverains que lés Hohenzollern ; ils étoient rois d'une grande monarchie, qui avoit eu long-temps des princes parmi leurs vassaux ; les autres étoient électeurs d'un pays peu étendu, et alors dépendant en partie des empereurs.

La jeunesse de ces princes eut une destinée à peu près semblable ; le roi mineur poursuivi dans son royaume par la Fronde et les princes de son sang, fut d'une montagne éloignée le spectateur de ce combat, que ses sujets rebelles livrèrent à ses troupes au faubourg Saint-Antoine : le prince électoral, dont le père avoit été dépouillé de ses états par les Suédois, fugitif en Hollande, fit son apprentissage de la guerre sous le prince Frédéric-Henri d'Orange, et se distingua au siége du fort de Schenk et de Bréda. Louis XIV, parvenu à la *régence*, soumit son royaume par le poids de l'autorité royale ; Frédéric-Guillaume, succédant à son père dans un pays envahi, rentra en possession de son héritage à force de politique et de négociations.

Richelieu, ministre de Louis XIII, étoit un génie de premier ordre; des mesures prises de longue main, soutenues avec courage, jetèrent les fondemens solides de grandeur sur lesquels Louis XIV n'eut qu'à bâtir; Schwartzenberg, ministre de George-Guillaume, étoit un traître, dont la mauvaise administration contribua beaucoup à plonger les états de Brandebourg dans l'abîme où les trouva Frédéric-Guillaume, lorsqu'il parvint à la *régence.* Le monarque françois est digne de louange pour avoir suivi le chemin de la gloire que Richelieu lui avoit préparé; le héros allemand fit plus, il se fraya le chemin seul.

Ces princes commandèrent tous deux leurs armées : l'un ayant sous lui les plus célèbres capitaines de l'Europe; se reposant de ses succès sur les Turenne, les Condé, les Luxembourg; encourageant l'audace et les talens, et excitant le mérite par l'ardeur de lui plaire; il aimoit plus la gloire que la guerre; il faisoit des campagnes par grandeur; il assiégeoit des villes, mais il évitoit les batailles; il assista à cette campagne fameuse dans laquelle ses généraux enlevèrent toutes les places de Flandre aux Espagnols, à la belle expédition par laquelle Condé assujétit la Franche-Comté, en

moins de trois semaines, à la France; il encouragea ses troupes par sa présence lorsqu'elles passèrent le Rhin au fameux gué du Tolhuys; action que l'idolâtrie des courtisans et l'enthousiasme des poètes fit passer pour miraculeuse. L'autre, n'ayant qu'à peine des troupes, et manquant de généraux habiles, suppléa lui seul par son puissant génie aux secours qui lui manquoient; il formoit ses projets et les exécutoit; s'il pensoit en général, il combattoit en soldat; et par rapport aux conjonctures où il se trouvoit, il regardoit la guerre comme sa profession. Au passage du Rhin j'oppose la bataille de Warsovie, qui dura trois jours, et dans laquelle le grand électeur fut un des principaux instrumens de la victoire; à la conquête de la Franche-Comté j'oppose la surprise de Rathenàw et la bataille de Trehrberlin, où notre héros, à la tête de cinq mille cavaliers, défit les Suédois et les chassa au-delà de ses frontières; et, si ce fait ne paroît pas assez merveilleux, j'y ajoute l'expédition de Prusse, où son armée vola sur une mer glacée, fit quarante milles en huit jours, et où le nom seul de ce grand prince chassa, pour ainsi dire, sans combattre, les Suédois de toute la Prusse.

Les actions du monarque nous éblouissent par la magnificence qu'il y étale, par le nombre de troupes qui concourent à sa gloire, par la supériorité qu'il acquiert sur tous les autres rois, et par l'importance des objets intéressans pour toute l'Europe. Celles du héros sont d'autant plus admirables que son courage et son génie y font tout, qu'avec peu de moyens il exécute les entreprises les plus difficiles, et que les ressources de son esprit se multiplient à mesure que les obstacles augmentent.

Les prospérités de Louis XIV ne se soutinrent que pendant la vie des Colbert, des Louvois, et des grands capitaines que la France avoit portés. La fortune de Frédéric-Guillaume fut toujours égale, et l'accompagna tant qu'il fut à la tête de ses propres armées. Il paroît donc que la grandeur du premier étoit l'ouvrage de ses ministres et de ses généraux, et que l'héroïsme du second n'appartenoit qu'à lui-même.

Le roi ajouta par ses conquêtes, la Franche-Comté, l'Alsace, et, en quelque façon, l'Espagne à sa monarchie, en attirant sur lui la jalousie de tous les princes de l'Europe: l'électeur acquit par ses traités la Poméranie, le Magdebourg, le Halberstadt, et Minden,

qu'il incorpora au Brandebourg ; et il se servit de l'envie qui déchiroit ses voisins, de sorte qu'ils devinrent les instrumens de sa grandeur.

Louis XIV étoit l'arbitre de l'Europe par sa puissance, qui en imposoit aux plus grands rois : Frédéric-Guillaume devint l'oracle de l'Allemagne par sa vertu, qui lui attira la confiance des plus grands princes. Pendant que tant de souverains portoient impatiemment le joug du despotisme que le roi de France leur imposoit, le roi de Danemarck et d'autres princes soumettoient leurs différends au tribunal de l'électeur, et respectoient ses jugemens équitables.

François Ier avoit essayé vainement d'attirer les beaux arts en France : Louis XIV les y fixa ; sa protection fut éclatante ; le goût attique et l'élégance romaine renaquirent à Paris : Uranie eut un compas d'or entre ses mains ; Calliope ne se plaignit plus de la stérilité de ses lauriers ; et des palais somptueux servirent d'asile aux muses. George-Guillaume fit des efforts inutiles pour conserver l'agriculture dans son pays ; la guerre de trente ans, comme un torrent ruineux, dévasta tout le nord de l'Allemagne : Frédéric-Guillaume repeupla ses états ; il changea des marais en prairies, des

déserts en hameaux, des ruines en villes; et l'on vit des troupeaux nombreux, dans des contrées où il n'y avoit auparavant que des animaux féroces. Les arts utiles sont les aînés des arts agréables : il faut donc nécessairement qu'ils les précèdent.

Louis XIV mérita l'immortalité pour avoir protégé les arts : la mémoire de l'électeur sera chère à ses derniers neveux, parce qu'il ne désespéra point de sa patrie. Les sciences doivent des statues à l'un, dont la protection libérale servit à éclairer le monde : l'humanité doit des autels à l'autre, dont la magnanimité repeupla la terre.

Mais le roi chassa les réformés de son royaume; et l'électeur les recueillit dans ses états : sur cet article, le prince superstitieux et dur est bien inférieur au prince tolérant et charitable : la politique et l'humanité s'accordent à donner sur ce point une préférence entière aux vertus de l'électeur.

En fait de galanterie, de politesse, de générosité, de magnificence, la somptuosité françoise l'emporte sur la frugalité allemande : Louis XIV avoit autant d'avance sur Frédéric-Guillaume, que Lucullus en avoit sur Mithridate.

L'un donna des subsides en foulant ses peuples ; l'autre les reçut en soulageant les siens. En France, Samuel-Bernard fit banqueroute pour sauver le crédit de la couronne; dans la Marche, la banque des états paya, malgré l'irruption des Suédois, le pillage des Autrichiens et le fléau de la peste.

Tous deux firent des traités et les rompirent, l'un par ambition, l'autre par nécessité: les princes puissans éludent l'esclavage de leur parole par une volonté libre et indépendante. Les princes qui ont peu de forces, manquent à leurs engagemens, parce qu'ils sont souvent obligés de céder aux conjonctures.

Le monarque se laissa gouverner vers la fin de son règne par sa maîtresse, et le héros par son épouse : l'amour-propre du genre humain seroit trop humilié, si la fragilité de ces demi-dieux ne nous apprenoit pas qu'ils sont hommes comme nous.

Ils finirent tous deux en grands hommes, comme ils avoient vécu, voyant les approches de la mort avec une fermeté inébranlable, quittant les plaisirs, la fortune, la gloire et la vie avec une indifférence stoïque; conduisant d'une main sûre le gouvernail de l'état jusqu'au moment de leur mort; tournant leurs

dernières pensées sur leurs peuples qu'ils recommandèrent à leurs successeurs avec une tendresse paternelle, et ayant justifié par une vie pleine de gloire et de merveilles, le surnom de grand qu'ils reçurent de leurs contemporains, et que la postérité leur confirme d'une commune voix.

Frédéric, *Roi de Prusse.* Mém. de Brandebourg.

Jacques de Fiz-James, duc de Berwick.

Son air froid, un peu sec, et même quelquefois un peu sévère, faisoit que quelquefois il auroit semblé un peu déplacé dans notre nation, si les grandes ames et le mérite personnel avoient un pays. Il ne savoit jamais dire de ces choses, qu'on appelle *de jolies choses.* Il étoit, sur-tout, exempt de ces fautes sans nombre que commettent continuellement ceux qui s'aiment trop eux-mêmes. S'il n'avoit pas trop bonne opinion de lui, il n'avoit pas non plus de méfiance : il se regardoit et se connoissoit avec le même bon sens qu'il voyoit toutes les autres choses ; il aimoit ses amis. Sa manière étoit de vous rendre des services sans vous rien dire ; c'étoit une main

invisible qui vous servoit. Il avoit un grand fonds de religion : jamais homme n'a mieux suivi les lois de l'Évangile, qui coûtent le plus aux gens du monde. Enfin jamais homme n'a tant pratiqué la religion, et n'en a si peu parlé. Il ne disoit jamais de mal de personne; aussi ne louoit-il jamais les gens qu'il croyoit indignes d'être loués. Il haïssoit ces disputes qui, sous prétexte de la gloire de Dieu, ne sont que des disputes personnelles. Les malheurs du roi son père lui avoient appris qu'on s'expose à faire de grandes fautes, lorsqu'on a trop de crédulité pour les gens même dont le caractère est le plus respectable. Personne n'a donné un plus grand exemple du mépris qu'on doit faire de l'argent. Il avoit une modestie dans ses dépenses qui auroit dû le rendre très à son aise; car il ne dépensoit en aucune chose frivole. Cependant il étoit toujours arriéré, parce que, malgré sa frugalité naturelle, il dépensoit beaucoup dans ses commandemens. Toutes les familles angloises ou irlandoises, pauvres, qui avoient relation avec quelqu'un de sa maison, avoient une espèce de droit de s'introduire chez lui; et il est singulier que cet homme, qui savoit mettre un si grand ordre dans son armée, qui avoit tant de justesse dans

ses projets, perdit tout cela quand il s'agissoit de ses intérêts particuliers. Il n'étoit point du nombre de ceux qui, tantôt se plaignent des auteurs d'une disgrace, tantôt cherchent à les flatter. Il alloit à celui dont il avoit sujet de se plaindre, lui disoit les sentimens de son cœur; après quoi il ne disoit rien.... Jamais rien n'a mieux représenté l'état où se trouvoit la France à la mort de Turenne, que la consternation produite par la nouvelle de la mort du maréchal de Berwick. Tous deux ils avoient laissé des desseins interrompus, tous les deux une armée en péril. Tous les deux finirent d'une mort qui intéresse plus que les morts communes. Tous les deux avoient ce mérite modeste pour lequel on aime à s'attendrir, et que l'on aime à regretter. Il laissa une femme tendre, qui a passé le reste de sa vie dans les regrets, et des enfans qui, par leur vertu, font mieux que moi l'éloge de leur père.

MONTESQUIEU.

Louis XV, dit le Bien-aimé, *mort en* 1774.

Vers la fin de sa vie, ce prince craignoit les affaires et en montroit ouvertement le dégoût. Les plaisirs même l'ennuyoient, s'ils n'étoient

aiguisés par une variété difficile à inventer : tout ce qui ne lui étoit pas personnel lui étoit comme étranger. Il a laissé à son petit-fils qui lui a succédé, une cour livrée à un faste dévorant, des finances en désordre, un royaume intérieurement troublé par des mécontentemens sourds. Le murmure, l'inquiétude générale annonçoient des orages; le relâchement des liens entre le peuple et le souverain faisoit craindre la dissolution totale de l'état. Le monarque, dit-on, prévoyoit ses malheurs; mais au lieu de travailler à les prévenir, craignant la peine, et tout entier à sa jouissance, il sembloit dire à la révolution : « Attendez que je » n'y sois plus. »

Ce prince étoit bon maître. Il avoit des principes de religion que son penchant pour les plaisirs, et l'empire que ce penchant prenoit sur lui, n'effaça jamais. Louis XV, entouré de l'éclat des sciences rendues si brillantes sous Louis XIV, ne s'en laissoit pas éblouir. Il les favorisoit avec discernement; les écrivains en tout genre, trop multipliés alors, comme ils le sont encore, ne trouvoient pas auprès de lui un accès encourageant; mais il protégeoit noblement les entreprises littéraires et les autres projets dont on lui démontroit l'utilité.

ANQUETIL.

Fleury.

L'adresse de l'ancien évêque de Fréjus, précepteur du roi de France, fit exiler le duc de Bourbon. Le précepteur devint premier ministre et cardinal. Les premières fonctions de son ministère furent de soulager le peuple d'impôts qui l'accabloient; il fit autant de bien aux finances du roi, où il mit l'économie, que de mal au militaire, et sur-tout à la marine qu'il négligea. Souple, timide, rusé, il conserva les vues d'un prêtre dans les fonctions d'un ministre.

Le Roi de Prusse. **Mém. de Brandebourg.**

Parallèle de Fleury et de Richelieu.

Mânes du grand Armand, qui avez épuisé, ce semble, toutes les merveilles d'un ministère glorieux : venez et voyez. Votre gloire est incomparable; mais il reste encore des routes qui mènent à une autre sorte de gloire, qui aura aussi ses admirateurs.

Le cardinal de Richelieu remue toute l'Europe par l'activité de sa politique : il fait marcher des armées de toutes parts; elles parois-

sent où on ne les attendoit pas ; elles semblent sortir de dessous la terre. Je vois dans ces opérations étonnantes des ressorts multipliés, des forces mouvantes, de puissantes machines. Le cardinal de Fleury, paisible dans son cabinet, communique sa tranquillité à toute l'Europe, sans inquiétude, sans s'émouvoir, sans rien perdre de cette douceur aimable qui orne toutes ses actions ; il veut que tous ses états soient comme une même famille, où des frères bien nés vivent entre eux sans ambition et sans défiance ; et il réussit.

Le cardinal de Richelieu pose pour fondement de sa politique, de contredire, d'abaisser, d'abattre même, s'il est possible, la maison d'Autriche, comme une maison rivale qui ne pouvoit subsister qu'aux dépens de la maison de France. Le cardinal de Fleury entreprend de réunir ces deux illustres maisons. Il n'envie pas à la maison d'Autriche la splendeur qui lui est propre ; elle n'a rien qui offusque celle de la maison de Bourbon ; établissant entre elles pour maxime fondamentale, la droiture, la bonne foi et l'équité, il satisfait aux intérêts de l'une et de l'autre ; et de maisons rivales, il en fait comme une seule et même maison.

Le cardinal de Richelieu prend son vol de si haut, qu'il fond même sur l'aigle dans sa plus grande élévation. Il l'étonne, il l'atterre, il lui arrache sa proie. Le cardinal de Fleury la charme par sa franchise, il lui donne sa proie et il la contente; et cependant il vient à bout de partager avec elle l'empire des airs, et de lui faire aimer ce partage.

Le cardinal de Richelieu s'assujétit toutes les nations l'une après l'autre; il nourrit entre elles des jalousies réciproques; il profite de leurs divisions; quelquefois même il les excite ou il les fomente habilement, pour affoiblir les ennemis de son roi. Le cardinal de Fleury ne veut pas que son roi ait des ennemis; il a en horreur toute intrigue qui puisse paroître injuste; il regarde le droit des gens et l'égalité dans la justice, comme le ressort des traités le plus efficace et le plus durable. Il veut que chacun soit content, et qu'il vive sans défiance et sans alarmes. Il cimente ses projets par l'intérêt que chacun trouve à les adopter. Toutes les nations admirent et paroissent satisfaites; et si quelque jaloux conçoit du dépit, il n'ose éclater, de peur de paroître injuste.

En un mot, le cardinal de Richelieu désespère ses successeurs, par la profondeur de

ses desseins, par la hardiesse de ses entreprises, par la rapidité de ses succès. Qui pourra l'imiter? Le cardinal de Fleury veut avoir des imitateurs; il trace à ceux qui viendront le plan d'un ministère plus facile, et peut-être plus sûr: il accrédite la bonne foi et la probité; il prépare les moyens de l'imiter, en donnant le modèle d'une politique dont tous les cœurs droits portent les ressorts dans leur propre vertu.

Je ne demanderai pas ici, messieurs, lequel des deux a le plus d'avantage. Je laisse volontiers au cardinal de Richelieu tout l'éclat et la splendeur de son ministère; à Dieu ne plaise que je veuille diminuer la gloire de notre fondateur! Fleury, le modeste Fleury s'offenseroit, si je lui donnois la préférence, ou même l'égalité; mais sans porter de jugement, je dirai simplement ce que mon goût m'inspire. J'aime mieux la paix que la victoire, la bonne foi que l'intrigue, la justice que les conquêtes; j'aime mieux voir, en un mot, que la puissance de mon roi s'accroisse et s'étende, sans se faire des jaloux; et je le crois plus grand, s'il n'a point d'ennemis, que s'il les avoit terrassés tous.

M. Languet, *Archev. de Sens, à la réception de M. Boyer, Ev. de Mirepoix, à l'Ac. Fr.* 1736.

Parallèle de Louis XV *et de Louis* XIV.

On dira un jour que Louis XIV et Louis XV ont été à l'immortalité, tantôt par les mêmes chemins, tantôt par des routes différentes. La postérité dira que tous deux ont aimé la justice et commandé les armées. L'un recherchoit avec éclat la gloire qu'il méritoit; il l'appeloit à lui du haut de son trône; il en remplissoit le monde; il déployoit une ame sublime dans le bonheur et dans l'adversité, dans ses camps, dans ses palais, dans les cours de l'Europe et de l'Asie; les terres et les mers rendoient hommage à sa magnificence, et les plus petits objets, sitôt qu'ils avoient avec lui quelque rapport, prenoient un nouveau caractère et recevoient l'empreinte de sa grandeur. L'autre protège des empereurs et des rois, subjugue des provinces, interrompt le cours de ses conquêtes pour aller secourir ses sujets, et y vole du sein de la mort dont à peine il est échappé. Il remporte des victoires, il fait les plus grandes choses avec une simplicité qui feroit penser que ce qui étonne le reste des hommes est pour lui dans l'ordre le plus commun et le plus ordinaire; il cache la hauteur de son ame, sans

s'étudier même à la cacher. Il a commencé ses triomphes par la même province où commencèrent ceux de son bisaïeul, et il les a étendus plus loin. Plus heureux que le grand Henri, qui ne remporta presque des victoires que sur sa propre nation, il a vaincu les éternels et intrépides ennemis de la sienne. Il a vu, ayant son fils à ses côtés, le danger et le malheur même sans en être troublé, et le plus beau triomphe, sans en être ébloui.

Lorsque nous tremblions dans Paris pour sa personne sacrée, il étoit au milieu d'un champ de carnage. Tranquille dans les momens d'horreur et de confusion, tranquille dans la joie tumultueuse des soldats victorieux, il embrassoit ce général qui n'avoit souhaité de vivre que pour le voir triompher; cet homme que ses vertus et les siennes ont fait son sujet, que la France comptera toujours parmi ses enfans les plus chers et les plus illustres. Il récompensoit déjà par son témoignage et par ses éloges tous ceux qui avoient contribué à la victoire, et cette récompense est la plus belle pour des François. Après ses victoires, ses démarches sont pacifiques; il ne court à ses ennemis que pour les désarmer; il ne veut les vaincre que pour les fléchir. S'ils

pouvoient connoître le fond de son cœur, ils le feroient leur arbitre, au lieu de le combattre; et ce seroit peut-être le seul moyen d'obtenir sur lui des avantages.

VOLTAIRE.

Louis, Dauphin, fils de Louis XV, et père de Louis XVI.

Peu de princes ont joint à de grands talens naturels des connoissances plus étendues et des vertus plus rares. Dès son enfance, il montra de telles dispositions pour les différentes branches des connoissances humaines, que ses maîtres n'eurent plus rien à lui apprendre dans un âge où les autres hommes commencent à peine à penser. Les auteurs anciens et étrangers lui étoient aussi connus que les nationaux. Mais ces connoissances littéraires, quelque brillantes qu'elles fussent, n'étoient pas ce qu'on admiroit le plus en ce prince. Sa piété aussi vraie qu'éclairée, sa douceur, son affabilité, son respect pour le roi son père, son tendre attachement pour les augustes princesses liées à son sort, son amour et sa sollicitude pour ses enfans, sa bonté en-

vers tous ceux qui composoient sa maison; son attachement constant à ses devoirs, étoient des qualités qui, en annonçant un successeur à Louis XII et à Henri IV, le rendoient encore plus cher à la nation. Mais le ciel, qui ne destinoit pas à ce prince une couronne périssable, ne fit que le montrer à la France, et le rappela aussitôt à lui. Enlevé dans la force de l'âge, il vit la mort en chrétien; et consolant ceux de ses amis qui pleuroient autour de son lit, il leur dit avec cette bonté touchante qui faisoit le fond de son caractère : *Ah! je savois bien que vous m'aviez toujours aimé.*

L'Editeur.

Comme ce grand et bon prince n'est pas assez connu des étrangers, l'éditeur de cette collection va mettre sous les yeux du lecteur des anecdotes sur lui, dignes d'être transmises à la postérité la plus reculée. Elles sont tirées d'un abrégé très-bien fait de sa vie.

Il y a plusieurs traits de ce prince que l'histoire recueillera et consignera dans ses fastes. Telle est la sublime leçon qu'il fit aux jeunes princes ses fils, lorsqu'on leur suppléa

les cérémonies du baptême. On apporta les registres sur lesquels l'église inscrit sans distinction ses enfans. *Voyez*, leur dit-il, *votre nom placé à la suite de celui du pauvre et de l'indigent. La religion et la nature mettent tous les hommes de niveau; la vertu seule met entre eux quelque différence : et peut-être que celui qui vous précède sera plus grand aux yeux de Dieu, que vous ne le serez jamais aux yeux des peuples... Conduisez mes enfans*, disoit ce bon prince, *dans la chaumière du paysan : montrez-leur tout ce qui peut les attendrir; qu'ils voient le pain noir dont se nourrit le pauvre; qu'ils touchent de leurs mains la paille qui lui sert de lit... Je veux qu'ils apprennent à pleurer. Un prince qui n'a jamais versé de larmes, ne peut être bon.* Il avoit tracé de sa main des plans de palais et de jardins magnifiques. Ceux à qui il les montra en louèrent la beauté. *Ce qu'ils ont de plus beau*, dit le dauphin, *c'est qu'ils ne coûteront rien au peuple; ils ne seront jamais exécutés.* Il dit un jour à l'ambassadeur d'Espagne que, pour qu'un prince goûtât une satisfaction pure dans un festin, il faudroit qu'il pût y convier toute la nation;

ou, du moins qu'il pût se dire, en se mettant à table : *Aucun de mes sujets n'ira aujourd'hui se coucher sans souper.* A la naissance du duc de Bourgogne, au lieu de fêtes pompeuses et inutiles, il distribua d'abondantes aumônes, et fit destiner le prix des réjouissances publiques à doter six cents filles. Le roi vouloit qu'on augmentât sa pension : *J'aimerois mieux*, dit le dauphin, en refusant l'augmentation, *que cette somme fût diminuée sur les tailles*... Il disoit quelquefois : *Il faut qu'un dauphin paroisse un homme inutile, et qu'un roi s'efforce d'être un homme universel*... L'abbé de Saint-Cyr, s'entretenant avec lui, un jour, sur le livre de la *Concorde du Sacerdoce et de l'Empire*, de Marca; il lui dit : *Hélas ! mon cher abbé, qu'il en coûte de peines pour accorder les hommes entre eux ! un berger, la houlette à la main, met tout son peuple en mouvement d'un coup de sifflet. Deux chiens sont ses seuls ministres ; ils aboient quelquefois sans presque jamais mordre, et tout est en paix. Ce qui rend la réforme d'un état si difficile*, disoit-il dans une autre occasion, *c'est qu'il faudroit deux bons règnes de suite : l'un pour extirper les abus, et l'autre pour les*

empêcher de renaître... La sensibilité de son ame se déploya dans plusieurs occasions. Il avoit eu le malheur de tuer à la chasse un écuyer, sans le voir, en déchargeant son fusil. Il en étoit inconsolable. *Vous direz tout ce que vous voudrez*, observoit-il à ceux qui cherchoient à éloigner de son souvenir cette triste aventure; *mais ce pauvre homme est toujours mort, et mort d'un coup qui est parti de ma main. Non, je ne me le pardonnerai jamais. Je vois encore l'endroit où s'est passée cette scène affreuse. J'entends encore les cris de ce pauvre malheureux; et il me semble le voir à chaque instant qui me tend ses bras ensanglantés, et me dit :* Quel mal vous ai-je fait pour m'ôter la vie? *il me semble voir sa femme éplorée, qui me demande :* Pourquoi me faites-vous veuve? *et ses enfans qui crient:* Pourquoi nou sfaites-vous orphelins?... Un jour qu'il alloit à la chasse, il ne voulut jamais traverser une pièce de blé pour arriver plus tôt au rendez-vous. Le peuple circonvoisin, accouru à son passage, fut témoin des détours qu'il fit prendre pour ne causer aucun dommage. L'un des spectateurs s'écria : *Ah! voyez notre bon dauphin, il ne veut pas fouler nos semences.*

veut parler; un roulement de tambours couvre sa voix. Il se retourne, s'abandonne aux bourreaux, sa tête tombe, et la foule s'écoule en silence.

Louis XVI étoit âgé de trente-huit ans, et en avoit régné dix-huit. La postérité ne le jugera pas sur le témoignage des effets que les factions enfantent dans les temps de révolution. Elle ne confirmera pas les noms odieux que ces écrits lui prodiguent. Il étoit bon, humain, desiroit sincèrement de procurer le bonheur du peuple. Ceux qui l'abordoient sans qu'il s'y attendît, le trouvoient quelquefois brusque et farouche. Il étoit bon mari, bon père, excellent maître; mais en général, il étoit plus estimé qu'aimé dans sa cour. Louis XVI avoit des connoissances; il aimoit la lecture. Avec beaucoup de bon sens, dans les occasions importantes, il étoit timide et irrésolu. S'il avoit le courage de réflexion, il manquoit du courage d'intrépidité, qui plaît aux François.

ANQUETIL.

La postérité regardera ce prince infortuné comme un des meilleurs rois que la France ait eus, parce qu'elle ne le jugera pas d'après

les inculpations des factieux, mais d'après les motifs qui ont dirigé sa conduite dans les circonstances critiques où il s'est trouvé. Sensible, bon, humain, voulant le bien, judicieux et éclairé, dans un temps de calme il eût fait le bonheur de la France : mais monté sur le trône dans un temps où un philosophisme inquiet, et devenu plus hardi par l'impunité, avoit porté la corruption à son comble et relâché tous les liens sociaux, il n'opposa que l'exemple de ses vertus, à ce torrent de dépravation prêt à tout engloutir; non, comme on l'a dit, par foiblesse de caractère, encore moins par defaut de lumières, mais parce qu'il crut que le temps ramèneroit aux vrais principes. Cependant l'esprit de faction, qui n'étoit pas réprimé, gagnoit insensiblement : la rebellion s'organisoit sourdement dans la capitale et dans les provinces, et l'inquiétude générale des esprits annonçoit une explosion prochaine. Il falloit des remèdes prompts et vifs : le roi, à qui ses ministres représentèrent des concessions comme des opérations d'où résulteroit le bonheur du peuple, céda par bonté, et rendit par-là les factieux plus entreprenans. Les Etats-généraux où ils dominèrent, devinrent bientôt un foyer de spoliation, de

crimes et de subversion universelle : il falloit livrer au glaive de la loi un petit nombre de chefs : le roi n'écouta que son cœur ; il pardonna, et cette clémence entraîna sa ruine, celle de sa famille et celle de la France entière. Ainsi tout ce qu'on a regardé comme des fautes dans l'administration de ce bon roi, a eu pour principe le desir de faire le bonheur de son peuple. Le reproche de foiblesse n'est pas plus fondé : dans une occasion importante, il montra aux Tuileries une fermeté qui en imposa à ceux qui l'environnoient, et cette fermeté ne se démentit ni dans sa prison, ni à sa mort. Mais pour avoir une vraie idée de Louis XVI, il faut le suivre dans sa prison : c'est là qu'on voit son ame tout entière Quelle bonté ! quelle douceur ! quelle patience ! quelle sérénité ! ses geoliers sont attendris ; lui seul est calme : ses malheurs ne lui arrachent aucune plainte. Il s'oublie lui-même, et s'il gémit en secret, ce n'est pas sur son sort, mais sur celui de sa famille et de son peuple.

Pline le Naturaliste.

Pline a voulu tout embrasser, et il semble avoir mesuré la nature et l'avoir trouvée trop

petite encore pour l'étendue de son esprit. Son Histoire Naturelle comprend, indépendamment de l'histoire des animaux, des plantes et des minéraux, l'histoire du ciel et de la terre, la médecine, le commerce, la navigation, l'histoire des arts libéraux et mécaniques, l'origine des usages, enfin toutes les sciences naturelles et tous les arts humains; et ce qu'il y a d'étonnant, c'est que dans chaque partie, Pline est également grand. L'élévation des idées, la noblesse du style, relèvent encore sa profonde érudition: non-seulement il savoit tout ce qu'on pouvoit savoir de son temps, mais il avoit cette facilité de penser en grand qui multiplie la science; il avoit cette finesse de réflexion de laquelle dépendent l'élégance et le goût, et il communique à ses lecteurs une certaine liberté d'esprit, une hardiesse de penser, qui est le germe de la philosophie. Son ouvrage, tout aussi varié que la nature, la peint toujours en beau: c'est, si l'on veut, une compilation de tout ce qui avoit été écrit avant lui, une copie de tout ce qui avoit été fait d'excellent et d'utile à savoir; mais cette copie a de si grands traits, cette compilation contient des choses rassemblées d'une manière si neuve, qu'elle est pré-

férable à la plupart des ouvrages originaux qui traitent des mêmes matières.

BUFFON.

Saint Athanase.

Athanase étoit le plus grand homme de son siècle, et peut-être qu'à tout prendre, l'église n'en a jamais eu de plus grand. Dieu qui le destinoit à combattre la plus terrible des hérésies, armée tout à-la-fois de la subtilité, de la dialectique et de la puissance des empereurs, avoit mis en lui tous les dons de la nature et de la grace qui pouvoient le rendre propre à remplir cette haute destination. Il avoit l'esprit juste, vif et pénétrant; le cœur généreux et désintéressé, une foi vive, une charité sans bornes, une humilité profonde, un christianisme mâle, simple et noble comme l'Evangile, une éloquence naturelle, semée de traits perçans, forte de choses, allant droit au but, et d'une précision rare dans les Grecs de ce temps-là. L'austérité de sa vie rendoit la vertu respectable : sa douceur dans le commerce la faisoit aimer. Le calme et la sérénité de son ame se peignoient sur son visage,

Quoiqu'il ne fût pas d'une taille avantageuse, son extérieur avoit quelque chose de majestueux et de frappant. Il n'ignoroit pas les sciences profanes, mais il évitoit d'en faire parade. Habile dans la lettre des écritures, il en possédoit l'esprit. Jamais ni Grecs ni Romains n'aimèrent autant la patrie qu'Athanase aima l'église, dont les intérêts furent toujours inséparables des siens. Une longue expérience l'avoit rompu aux affaires ecclésiastiques. Il avoit un coup d'œil admirable pour apercevoir des ressources, même humaines, quand tout paroissoit désespéré. Menacé de l'exil lorsqu'il étoit dans son siége, et de la mort lorsqu'il étoit en exil, il lutta près de cinquante ans contre une ligue d'hommes subtils en raisonnemens, et profonds en intrigues; courtisans déliés, maîtres du prince, arbitres de la faveur et de la discipline, calomniateurs infatigables, barbares persécuteurs. Il les déconcerta, les confondit et leur échappa toujours, sans leur donner la consolation de lui voir faire une fausse démarche; il les fit trembler, lors même qu'il fuyoit devant eux, et qu'il étoit enseveli tout vivant dans le tombeau de son père. Il lisoit dans les cœurs et dans l'avenir. Quelques ca-

tholiques étoient persuadés que Dieu lui révéloit les desseins de ses ennemis, et les Ariens l'accusoient de magie : tant il est vrai que sa prudence étoit une espèce de divination. Personne ne discerna mieux que lui les momens de se produire ou de se cacher ; ceux de la parole ou du silence, de l'action ou du repos. Il sut trouver une nouvelle patrie dans les lieux de son exil ; et le même crédit à l'extrémité des Gaules, dans la ville de Trèves, qu'en Egypte et dans le sein même d'Alexandrie : entretenir des correspondances, ménager des protections ; lier entre eux les orthodoxes, encourager les plus timides ; d'un foible ami ne se faire jamais un ennemi, excuser les foiblesses avec une charité et une bonté d'ame qui font sentir que, s'il condamnoit les voies de rigueur en matière de religion, c'étoit moins par intérêt que par principe et par caractère.

La Bléterie.

Saint Augustin.

L'Afrique possédoit alors le plus ferme appui de l'église, le cœur le plus sensible à ses intérêts, et le plus ardent à la défense de

la vérité, l'incomparable saint Augustin, la gloire de nos annales. La nature, qui semble mettre toujours de la compensation dans ses faveurs, l'affranchit seul de cette loi. Elle le fit naître avec tous les talens qu'elle partage, et réunit à sa personne tous les mérites particuliers, ceux même qu'il est rare de trouver séparément; l'élévation de son génie lui rendoit familières les plus hautes notions, et sa facilité les rendoit compréhensibles aux plus bornés, touchant de la sorte les deux extrémités de la raison humaine; les matières les plus obscures, les plus abstraites, en passant par ses mains, acquéroient de l'évidence et de l'ordre; les plus délicates, il les saisissoit par un sentiment vif, subtil, et prompt; les plus stériles, il leur donnoit, en les traitant, une fécondité, une abondance inespérée; celles qui ne sembloient être sujettes qu'à l'empire de l'imagination, il les ramenoit à des points fixes, il les enchaînoit en des raisonnemens exacts dont il n'écartoit que la sécheresse. Jamais auteur n'a tant écrit sur des sujets si divers; et néanmoins ce mélange perpétuel, si propre à faire naître la confusion, n'en mettoit aucune dans ses idées. Au milieu de ces passages brusques, sa précision ne le

quittoit point, et l'on eût dit que la question qu'il discutoit étoit toujours celle qu'il avoit le plus approfondie. En tant que philosophe, son vol alloit sans écarts aux vues générales, et tout équitable estimateur conviendra que ses principes spéculatifs, quoique exposés par occasion, et presqu'en courant, sont le plus sublime effort du génie où la métaphysique soit parvenue. Comme théologien, il embrassoit tous les points de la doctrine chrétienne, soit dogmatique, soit morale, dont il ne manquoit jamais de rassembler les preuves, de concilier les parties, de faire découvrir les rapports, le système et l'harmonie. En qualité de controversiste, son nom seul étoit l'effroi de l'erreur. La défaite des Manichéens, secte détestable qui affligeoit l'église depuis près d'un siècle et demi, avoit été comme sa première victoire. Bientôt il en remporta de nouvelles sur Pélage et ses adroits partisans, sur les restes de l'Arianisme mal dompté, sur l'inflexible obstination des Donatistes, tant de fois condamnés et toujours remuans; et enfin ses derniers jours le trouvèrent les armes à la main contre le demi-Pélagianisme, qui resserrant moins que Pélage, mais trop encore les droits de Dieu sur sa créature,

donnoit à l'homme une indépendance superbe, qui limitoit la nécessité de la grace. Cette matière épineuse, où il faut en quelque sorte marcher entre deux précipices, étoit, pour ainsi dire, le domaine de saint Augustin, et l'église lui en a plus d'une fois confirmé la possession, en reconnoissant sa doctrine dans celle de ce grand homme. Quoique esprit rare par sa pénétration et ses connoissances, il savoit encore, ce que je n'admire pas moins, être homme avec les autres hommes, par les tours simples de l'instruction et par l'aimable facilité de ses mœurs. Ses lettres sur-tout lui méritent cet éloge. Elles discutent la plupart d'importantes questions, mais toujours elles ménagent à son cœur des occasions d'épanchement et de tendresse. On sent qu'il n'affecte pas d'aimer, mais qu'il aime. Le langage de la sincérité est bien facile à distinguer de celui de l'esprit seul. Dans ses écrits, monumens admirables qu'on ne louera jamais trop, et qu'on n'étudiera jamais assez, tout est lumière ou onction, tout intéresse, tout plaît. Son style, quoiqu'il représente un peu trop celui de son siècle, a d'ailleurs des mouvemens vifs, des images grandes, nettes, sensibles, et un tour ingénieux qui ce-

pendant ne tient rien de l'art, et jamais ne s'écarte du fil de la nature. Nul homme aussi n'a joui d'une réputation plus éclatante ni plus étendue. Ce n'étoient pas les fidèles seuls qui l'exaltoient à l'envi ; les païens eux-mêmes donnoient les mains à tant d'éloges. Et qu'y a-t-il de moins suspect que la louange d'un parti, je ne dis pas dont on a été long-temps et dont on n'est plus; je dis davantage: d'un parti dont on a pris le contraire?

L'Abbé DE HOUTEVILLE.

Saint François de Paule.

Ce vieillard vénérable, que vous voyez marcher avec une contenance si grave et si simple, soutenant d'un bâton ses membres cassés; il y a soixante et dix-neuf ans qu'il fait une pénitence sévère. Dans sa trezième année, il quitta la maison paternelle; il se jeta dès-lors dans la solitude; il embrassa dès-lors les austérités. A quatre-vingt-onze ans, ni les veilles, ni les fatigues, ni l'extrême caducité, ne lui ont pu encore faire modérer l'étroite sévérité de sa vie, que Dieu n'a étendue si long-temps, qu'afin de nous faire voir une persévérance incroyable. Il fait un carême

éternel; et, durant ce carême, il semble qu'il ne se nourrisse que d'oraisons et de jeûnes. Un peu de pain est sa nourriture, de l'eau toute pure étanche sa soif; à des jours de réjouissance, il y ajoute quelque légume : voilà les ragoûts de François de Paule. En santé et en maladie, tel est son régime de vie; et, dans une vie si austère, il est plus content que les rois. Il dit qu'il importe peu de quoi on sustente ce corps mortel, que la foi change la nature des choses, que Dieu donne telle vertu qu'il lui plaît aux nourritures que nous prenons, et que, pour ceux qui mettent leur espérance en lui seul, tout est bon, tout est salutaire; et c'est pour confondre ceux qui, voulant se dispenser de la mortification commune, se figurent de vaines appréhensions, afin de les faire servir d'excuse à leur délicatesse affectée.

BOSSUET.

Saint François de Sales.

L'Église possédoit alors un homme qui réunissoit tous les talens, toutes les vertus : esprit sublime et délicat; cœur sensible et compatissant; vaste dans ses projets, hardi dans ses travaux, modeste dans ses succès, uniforme

en apparence, réellement sévère dans sa conduite, habile à concilier avec une piété naturelle et facile tout le mérite de la perfection évangélique ; panégyriste, modèle de l'amour divin ; guide sûr, exemple vivant de la vraie dévotion : nouveau Moïse par sa douceur, nouvel Esdras par son zèle ; aussi fameux que Josué par ses combats, aussi redoutable que Judas Machabée par ses victoires ; pontife exact, vigilant ; prédicateur éloquent, solide ; écrivain pieux ; profond controversiste ; directeur éclairé ; sage législateur ; fléau de l'hérésie ; vainqueur du vice ; oracle de la cour ; chéri des rois ; applaudi par les souverains pontifes ; utile au monde ; essentiel à l'Église ; ange tutélaire de la Savoie ; admiré, souhaité en France ; connu, aimé, respecté dans tout le monde chrétien : François de Sales.

L'Abbé de la Tour du Pin.

Parallèle des Héros du Monde et des Héros du Christianisme.

Que penser de ces hommes intrépides dans les périls de la guerre, qui bravent la mort sur la brèche, dans les combats, dans les

assauts, dans les duels, comme des aveugles qui ne doivent qu'à leur témérité ce courage qui les rend si célèbres; avant que d'être héros, ils ont oublié qu'ils étoient hommes. Ils ont défendu à leur raison de les éclairer sur les dangers qu'ils alloient affronter. Aveugles dans leur bravoure, à peine se connoissent-ils eux-mêmes. Une vaine fumée de gloire les enivre. Ils pensent s'immortaliser par leurs exploits, et ce seul souvenir les rend hardis, téméraires, audacieux. Mais qu'il vienne un instant de réflexion, que la mort se présente à leurs regards, qu'elle leur fasse apercevoir cette renommée, ces honneurs et cette estime des hommes comme des biens qu'elle va leur enlever, et qui ne les toucheront plus; les héros disparoissent, et ne laissent à ceux qui les voient se démentir, que la consolation de pouvoir dire qu'ils ont été braves jusqu'aux approches de la mort. Tel est le tableau de l'héroïsme mondain. Voyons celui de la religion : qu'il est différent! qu'il est admirable! Quelle foule de martyrs volent au milieu des bûchers, montent sur les échafauds, se précipitent dans des abîmes! Ils conservent toute leur tranquillité. Le calme et la joie règnent sur leur front, ils bravent la

cruauté de leurs tyrans, ils s'exhortent à mourir, et s'estiment trop heureux de pouvoir bientôt quitter une vie qu'ils regardent comme un véritable esclavage.

Héros du monde, héros remplis de vices et de foiblesses! tandis qu'ils paroissent pleins de feu, la crainte les saisit et les glace; ils tremblent, et cependant ils n'osent le faire paroître. La multitude les entraîne, la honte les retient, l'œil du monde les fait combattre, et la victoire est bien plus souvent le fruit de leur désespoir, que celui de leur valeur. Aussi je ne suis pas surpris de les voir ainsi troublés, agités, consternés..... Des héros qui ne connoissent point d'autre grandeur, d'autre félicité, d'autres récompenses que celle du monde, lorsque la mort vient les surprendre, doivent s'écrier : *ô amara mors!* Cruelle destinée! mort impitoyable! c'en est donc fait! Tout est donc fini pour nous !... Les héros du christianisme, persudés au contraire que la mort ne fait que les arracher de leur prison, et qu'elle ne frappe leur corps que pour laisser à l'ame la liberté de s'envoler dans le centre de la félicité, tandis qu'il va lui-même se réunir à la matière, loin de se plaindre de ces igueurs et d'en être affligés, ils insultent à

ses terreurs en lui demandant : *Ubi est victoria tua, ubi est stimulus tuus ?* Soupirer après une longue vie, ce seroit pour eux souhaiter d'être plus long-temps séparés de Dieu et retarder leur bonheur. Que les mondains regrettent la vie ; ils perdent tout avec elle. Mais les vrais chrétiens, les héros de la religion se réjouiront, lorsqu'ils en verront approcher la fin.

LE P. CHAPELAIN.

Spinosa.

Il se trouva au dix-septième siècle un téméraire qui entreprit de reculer les limites de l'impiété. Ce n'étoit pas à nos dogmes seulement qu'il en vouloit ; il médita d'ébranler jusqu'aux notions les plus simples, et, s'il le pouvoit, d'enlever à nos annales la mémoire même des faits. On voit bien de qui je parle.

Benoît Spinosa, qui d'abord fait profession du judaïsme, devient suspect aux Juifs mêmes, par la nouveauté de quelques opinions. Il en est repris, bientôt il a peur d'en être châtié ; sa frayeur le fait apostat ; il cherche un asile en Hollande ; il y en trouve un, et, au même temps le secret d'y cacher, sous le voile d'une

vie simple et philosophique, toutes les horreurs de l'impiété.

Rendons-lui justice. Il avoit des mœurs et des vertus humaines. Sobre, modéré, pacifique, désintéressé, même généreux; son cœur n'étoit taché d'aucun de ces vices qui déshonorent. Nous ne pensons pas aussi que tous les incrédules soient dissolus; quelquefois même ce sont leurs qualités morales qui nous rendent plus amer le spectacle de leur perte. Il y en a, sans doute, qui sont heureusement nés, qui tiennent d'une providence propice une sagesse de tempérament, et qui ne font point de la débauche le prix de leur incrédulité. Mais ce que l'attrait du plaisir ne fait point dans ces ames tempérées, l'orgueil le fait en elles. Par-là, je n'entends point cette fierté grossière que le monde méprise comme un vice d'éducation; j'entends cet orgueil plus spirituel, qui ramène tout à la décision d'un tribunal secret; cette fausse sagesse, qui affecte les opinions singulières et qui nomme erreur publique tout sentiment reçu par le grand nombre; ce goût d'indépendance, qui s'applaudit d'une infidélité solitaire; cette raison trompeuse, qui se croit plus libre à mesure qu'elle s'écarte davantage; cet amour-

propre, qui rend hommage à ses paradoxes et qui ne s'oppose à l'ancienne vérité, que parce qu'elle n'est pas sa production : débauche d'esprit, où l'homme vain trouve autant, ou plus de charmes que dans celle des sens. C'est à ce piège que se prit Spinosa, et que se prend une partie de ses disciples.

L'Abbé DE HOUTTEVILLE.

Pierre Corneille.

M. Corneille était assez grand et assez plein, l'air fort simple et fort commun, toujours négligé, et peu curieux de son extérieur. Il avoit le visage assez agréable, un grand nez, la bouche belle, les yeux pleins de feu, la physionomie vive, des traits fort marqués, et propres à être transmis à la postérité dans une médaille ou dans un buste. Sa prononciation n'étoit pas tout-à-fait nette ; il lisoit ses vers avec force, mais sans grace.

Il savoit les belles-lettres, l'histoire, la politique ; mais il les prenoit principalement du côté qu'elles ont rapport au théâtre. Il n'avoit pour les autres connoissances, ni loisir, ni curiosité, ni beaucoup d'estime. Il parloit peu, même sur la matière qu'il enten-

doit si parfaitement. Il n'ornoit pas ce qu'il disoit, et pour trouver le grand Corneille, il le falloit lire.

Il étoit mélancolique. Il lui falloit des sujets plus solides pour espérer et pour se réjouir, que pour se chagriner et pour craindre. Il avoit l'humeur brusque, et quelquefois rude en apparence; au fond il étoit très-aisé à vivre, bon père, bon mari, bon parent, tendre et plein d'amitié. Son tempérament le portoit assez à l'amour, mais jamais au libertinage, et rarement aux grands attachemens. Il avoit l'ame fière et indépendante, nulle souplesse, nul manége; ce qui l'a rendu très-propre à peindre la vertu romaine, et très-peu propre à faire sa fortune. Il n'aimoit point la cour, il y apportoit un visage presque inconnu; un grand nom qui ne s'attiroit que des louanges, et un mérite qui n'étoit point le mérite de ce pays-là. Rien n'étoit égal à son incapacité pour les affaires, que son aversion. Les plus légères lui causoient de l'effroi et de la terreur. Il avoit plus d'amour pour l'argent, que d'habileté ou d'application pour en amasser. Il ne s'étoit point trop endurci aux louanges, à force d'en recevoir; mais quoique sensible à la gloire, il étoit fort éloigné de la

vanité. Quelquefois il s'assuroit trop facilement qu'il pût avoir des rivaux.

A beaucoup de probité et de droiture naturelle, il a joint, dans tous les temps de sa vie, beaucoup de religion, et plus de piété que son genre d'occupation n'en permet par lui-même. Il a eu souvent besoin d'être rassuré par des casuistes sur ses pièces de théâtre, et ils lui ont toujours fait grace en faveur de la pureté qu'il avoit établie sur la scène, des nobles sentimens qui règnent dans ses ouvrages, et de la vertu qu'il a mise jusque dans l'amour.

FONTENELLE.

Bourdaloue.

Où trouvera-t-on quelqu'un qui ait possédé, dans un plus haut degré, tous les grands caractères de la vraie éloquence, la simplicité du discours chrétien avec la majesté et la grandeur, le sublime avec l'intelligence et le populaire, la force avec la douceur, la véhémence avec l'onction, la liberté avec la justesse, l'ardeur la plus vive avec la lumière la plus pure? Avec quelle facilité ne développoit-il pas les plus profonds mystères de la

religion ? Dans quel beau jour ne mettoit-il pas les vérités de la morale ? Rien n'échappoit à la vivacité et à l'étendue de son imagination. Quel feu dans toute son action, sans emportement et sans violence ! quelle rapidité et quel torrent, sans confusion et sans désordre ! Il emportoit, il entraînoit, il enlevoit ; il falloit se laisser persuader, se laisser convaincre. Le libertinage même n'osoit lui résister. La raison et la religion en lui étoient de concert. Egalement raisonnable et chrétien, on le voyoit avec une espèce d'étonnement, déployer toute la force d'une raison pure et éclairée, et étaler en même temps tout ce que la religion a de plus grand, de plus élevé, de plus mystérieux, pour abattre et pour captiver la plus fière et la plus orgueilleuse raison sous l'obéissance d'une foi humble et sincère. Ami de la vérité jusqu'au trône, jamais la flatterie ne lui ferma la bouche. Avec quelle liberté sage et modeste, sans aucune ombre d'orgueil ou de présomption, au milieu des applaudissemens publics, n'exhortoit-il pas, ne conjuroit-il pas ?

LAMBERT.

Bayle.

Il s'est trouvé un homme d'un génie supérieur et dominant, à qui, de tous les talens qui font les grands hommes, il n'a manqué que le talent de n'en pas abuser; esprit vaste et étendu, qui ne voulut apprendre que pour rendre douteux et incertain tous ce qu'on sait; esprit habile à tourner la vérité en problême, à étonner, à confondre la raison par le raisonnement, à répandre du jour et des graces sur les matières les plus sombres et les plus abstraites, à couvrir de nuages et de ténèbres les principes les plus purs et les plus simples; esprit uniquement appliqué à se jouer de l'esprit humain; tantôt occupé à tirer de l'oubli et à rajeunir les anciennes erreurs, comme pour forcer le monde chrétien à reprendre les songes et les superstitions du monde idolâtre; tantôt heureux à saper les fondemens des erreurs récentes; par une égale facilité à soutenir et renverser, il ne laisse rien de vrai, parce qu'il donne à tout les mêmes couleurs de vérité. Toujours ennemi de la religion, soit qu'il l'attaque, soit qu'il paroisse la défendre, ne développe que pour embrouiller, il ne

réfute que pour obscurcir; il ne vante la foi que pour dégrader la raison; il ne vante la raison que pour combattre la foi. Ainsi, par des routes différentes, il nous mène imperceptiblement au même terme, à ne rien croire et à ne rien savoir, à mépriser l'autorité et à méconnoître la vérité, à ne consulter que la raison, et à ne point l'écouter.

Le P. Neuville.

Fénélon.

Fénélon étoit d'une assez haute taille, bien fait, maigre et pâle; il avoit le nez grand et bien tiré. Le feu et l'esprit sortoient de ses yeux comme un torrent. Sa physionomie étoit telle qu'on n'en voyoit point qui lui ressemblât; aussi ne pouvoit-on l'oublier, dès qu'une fois on l'avoit vu; elle rassembloit tout, et les contraires ne s'y combattoient point; elle avoit de la gravité et de la douceur, du sérieux et de la gaîté. Ce qui surnageoit dans toute sa personne, c'étoit la finesse, l'esprit, la décence, les graces, et sur-tout la noblesse : il falloit faire effort sur soi-même pour cesser de le regarder. Tous ses portraits sont parlans, sans que néanmoins on ait jamais pu at-

traper la justesse et l'harmonie qui frappoient dans l'original, et la délicatesse de chaque caractère que ce visage réunissoit. Ses manières y répondoient dans la même proportion: c'étoit une aisance qui en donnoit aux autres, un air de bon goût dont il étoit redevable à l'usage du grand monde et de la meilleure compagnie, et qui se répandoit, comme de soi-même, dans toutes ses conversations, et cela avec une éloquence naturelle, douce, fleurie; une politesse insinuante, mais noble et proportionnée; une élocution facile, nette, agréable; un ton de clarté et de précision pour se faire entendre, même en traitant les matières les plus abstraites et les plus embarrassées. Avec cela il ne vouloit jamais avoir plus d'esprit que ceux à qui il parloit; il se mettoit à portée de chacun sans le faire sentir, il mettoit à l'aise, et sembloit enchanter de façon qu'on ne pouvoit ni le quitter, ni s'en défendre, ni ne pas soupirer après le moment de le retrouver. C'est ce talent si rare, et qu'il avoit au dernier degré, qui lui tint ses amis si attachés toute sa vie, malgré sa chute, sa disgrace, et qui, dans le triste éloignement où ils étoient de lui, les réunissoit pour se parler de lui, pour le regretter, pour le desirer, pour

soupirer après son retour, et l'espérer sans cesse.

Fontenelle.

Je n'entreprendrai point de peindre M. de Fontenelle; je connois ma portée et l'étendue de mes lumières; je vous dirai seulement comme il s'est montré à moi. Vous connoissez sa figure, il l'a aimable. Personne ne donne une si haute idée de son caractère; esprit profond et lumineux, il voit où les autres ne voient plus; esprit original, il s'est fait une route toute nouvelle, ayant secoué le joug de l'autorité; enfin un de ces hommes destinés à donner le ton à leur siècle, A tant de qualités solides, il joint les agréables; esprit maniéré, si j'ose hasarder ce terme, qui pense finement, qui sent avec délicatesse, qui a un goût juste et sûr, une imagination vive et légère, remplie d'idées riantes; elle pare son esprit et lui donne un tour; il en a les agrémens sans en avoir les illusions; il l'a sage et châtiée; il met les choses à leur juste valeur; l'opinion ni l'erreur ne prennent point sur lui; c'est un esprit sain, rien ne l'étonne ni ne l'altère; dépouillé d'ambition, plein de modération, un favori de la raison, un phi-

losophe fait des mains de la nature ; car il est né ce que les autres deviennent. Je lui crois le cœur aussi sain que l'esprit; jamais il n'est agité de sentimens violens, de fièvre ardente; ses mœurs sont pures, ses jours sont égaux et coulent dans l'innocence ; il est plein de probité et de droiture; il est sûr et secret; on jouit avec lui du plaisir de la confiance, et la confiance est la mère de l'estime : il a les agrémens du cœur sans en avoir les besoins ; nul sentiment ne lui est nécessaire. Les amis tendres et sensibles sentent ces besoins du cœur plus qu'on ne sent les autres nécessités de la vie. Pour lui, il est libre et dégagé; aussi ne s'unit-on qu'à son esprit, et on échappe à son cœur. Il peut avoir pour les femmes un sentiment machinal, la beauté faisant sur lui une assez grande impression ; mais il est incapable de sentimens vifs et profonds. Il a un comique dans l'esprit qui passe jusqu'à son cœur, qui fait sentir que l'amour n'est pour lui ni sérieux, ni respecté. Il ne demande aux femmes que le mérite de la figure ; dès que vous plaisez à ses yeux, cela lui suffit, et tout autre mérite est perdu. Il sait faire un bon usage de son loisir et de ses talens. Comme il a de tous les esprits, il écrit sur

tous les sujets ; mais la plus grande partie de ce qu'il fait, doit être l'objet de nos admirations, et non pas de nos connoissances. Il fait des vers en homme d'esprit, et non pas en poète. Il y a pourtant des morceaux de lui qui pourroient être avoués des meilleurs maîtres. Des grands sujets, il passe aux bagatelles avec un badinage noble et léger. Il semble que les graces vives, riantes, l'attendent à la porte de son cabinet pour le conduire dans le monde et le montrer sous une autre forme ; sa conversation est amusante et aimable. Il a une manière de s'énoncer simple et noble ; des termes propres sans être recherchés ; il a le talent de la parole et les lèvres de la persuasion. Il montre aussi de la retenue ; mais de la retenue, on en fait aisément du dédain ; il donne l'impression d'un esprit dégoûté par délicatesse. Peu blessé des injures qu'on peut lui faire, la connoissance de lui-même le rassure, et sa propre estime lui suffit. Je suis de ses amies depuis long-temps ; je n'ai jamais connu personne d'un caractère si aisé. Comme l'imagination ne le gouverne point, il n'a pas la chaleur des amitiés naissantes, aussi n'en a-t-il pas le danger. Il connoît parfaitement les caractères ; il vous donne le degré d'estime

que vous méritez ; il ne vous élève pas plus qu'il ne faut ; il vous met à votre place, mais aussi il ne vous en fait pas descendre.

Madame de Lambert.

Montesquieu.

Il étoit dans le commerce, d'une douceur et d'une gaîté toujours égales. Sa conversation étoit légère, agréable et instructive par le grand nombre d'hommes et de peuples qu'il avoit connus. Elle étoit coupée, comme son style, plein de sel et de saillies, sans amertume et sans satire. Personne ne racontoit plus vivement, plus promptement, avec plus de grace et moins d'apprêt. Il savoit que la fin d'une histoire plaisante en est toujours le but ; il se hâtoit donc d'y arriver, et produisoit l'effet sans l'avoir promis.

Ses fréquentes distractions ne le rendoient que plus aimable ; il en sortoit toujours par quelque trait inattendu, qui réveilloit la conversation languissante : d'ailleurs, elles n'étoient jamais, ni jouées, ni choquantes, ni importunes. Le feu de son esprit, le grand nombre d'idées dont il étoit plein, les faisoit naître ; mais il n'y tomboit jamais au milieu

d'un entretien intéressant ou sérieux : le desir de plaire à ceux avec qui il se trouvoit, le rendoit alors à eux sans affectation et sans effort.

Les agrémens de son commerce tenoient non-seulement à son caractère et à son esprit, mais à l'espèce de régime qu'il observoit dans l'étude. Quoique capable d'une méditation profonde et soutenue, il n'épuisoit jamais ses forces; il quittoit toujours le travail avant que d'en ressentir la moindre impression de fatigue.

Il étoit sensible à la gloire; mais il ne vouloit y parvenir qu'en la méritant. Jamais il n'a cherché à augmenter la sienne par ces manœuvres sourdes, par ces voies obscures et honteuses, qui déshonorent la personne sans ajouter au nom de l'auteur.

Digne de toutes les distinctions et de toutes les récompenses, il ne demandoit rien, et ne s'étonnoit point d'être oublié : mais il a osé, même dans des circonstances délicates, protéger à la cour des hommes de lettres persécutés, célèbres et malheureux, et leur a obtenu des graces.

Quoiqu'il vécut avec les grands, soit par nécessité, soit par convenance, soit par goût,

leur société n'étoit pas nécessaire à son honneur. Il fuyoit, dès qu'il le pouvoit, à sa terre; il y retrouvoit, avec joie, sa philosophie, ses livres, et le repos. Entouré des gens de la campagne dans ses heures de loisir, après avoir étudié l'homme dans le commerce du monde et dans l'histoire des nations, il l'étudioit encore dans ces ames simples que la nature seule a instruites, et il y trouvoit à apprendre : il conversoit gaîment avec eux; il leur cherchoit de l'esprit; comme Socrate, il paroissoit se plaire autant dans leur entretien, que dans les sociétés les plus brillantes, sur-tout quand il terminoit leurs différends, et soulageoit leurs peines par ses bienfaits.

Rien n'honore plus sa mémoire, que l'économie avec laquelle il vivoit, et qu'on a osé trouver excessive, dans un monde avare et fastueux, peu fait pour en pénétrer les motifs, et encore moins pour les sentir. Bienfaisant, et par conséquent juste, M. de Montesquieu ne vouloit rien prendre sur sa famille, ni des secours qu'il donnoit aux malheureux, ni des dépenses considérables auxquelles ses longs voyages, la foiblesse de sa vue, et l'impression de ses ouvrages, l'avoient obligé. Il a transmis à ses enfans,

sans diminution ni augmentation, l'héritage qu'il avoit reçu de ses pères; il n'y a rien ajouté que la gloire de son nom et l'exemple de sa vie.

Le même.

La Condamine.

Du génie pour les sciences, du goût pour la littérature, du talent pour écrire, de l'ardeur pour entreprendre, du courage pour exécuter, de la constance pour achever, de l'amitié pour vos rivaux, du zèle pour vos amis, de l'enthousiasme pour l'humanité: voilà ce que vous connoît un ancien ami, un confrère de trente ans, qui se félicite de le devenir aujourd'hui pour la seconde fois. Avoir parcouru l'un et l'autre hémisphère, traversé les continens et les mers, surmonté les sommets sourcilleux de ces montagnes embrasées, où des glaces éternelles bravent également et les feux souterrains et les ardeurs du midi; s'être livré à la pente précipitée de ces cataractes écumantes dont les eaux suspendues semblent moins rouler sur la terre que descendre des nues; avoir pénétré dans ces vastes déserts, dans ces

solitudes immenses, où l'on trouve à peine quelque vestige de l'homme ; où la nature, accoutumée au plus profond silence, dut être étonnée de s'entendre interroger pour la première fois; avoir fait, en un mot, par le seul motif de la gloire des lettres, ce que l'on ne fit jamais par la soif de l'or : voilà ce que connoît toute l'Europe et ce que dira la postérité.

BUFFON.

Emile à douze ans.

Sa figure, son port, sa contenance annoncent l'assurance et le contentement; la santé brille sur son visage; ses pas affermis lui donnent un air de vigueur; son teint, délicat encore sans être fade, n'a rien d'une mollesse efféminée, l'air et le soleil y ont déjà mis l'empreinte honorable de son sexe; ses muscles encore arrondis commencent à marquer quelques traits d'une physionomie naissante ; ses yeux que le feu du sentiment n'anime pas encore, ont au moins toute leur sérénité native; de longs chagrins ne les ont point obscurcis, des pleurs sans fin n'ont point sillonné ses joues. Voyez dans ses mouvemens prompts, mais sûrs, la viva-

cité de son âge, la fermeté de l'indépendance, l'expérience des exercices multipliés. Il a l'air ouvert et libre, mais non pas insolent ni vain; son visage qu'on n'a pas collé sur des livres, ne tombe point sur son estomac: on n'a point besoin de lui dire, *levez la tête;* la honte, ni la crainte ne la lui firent jamais baisser.

J.-J. Rousseau.

Portrait d'un Roi.

Qu'est-ce qu'un roi? C'est l'oint du Seineur, le bouclier du foible, le fléau du méchant, l'arbitre de l'opinion, la règle vivante des mœurs. C'est un homme dont les devoirs sont aussi étendus que la puissance, qui répond à Dieu d'un peuple entier, et participe par ses vertus à tous les honneurs dus au génie; un homme qui se sanctifie par son propre bonheur, en rendant ses sujets heureux; un homme dont les actions sont des exemples, les paroles des bienfaits, les regards mêmes des récompenses; un homme qui n'est élevé au-dessus des autres, que pour découvrir les malheureux de plus loin; c'est enfin, une victime honorable de la félicité publique, à qui la Providence a donné pour

famille une nation, pour témoin l'univers; tous les siècles pour juges.

Le Cardinal MAURY.

D'un Precepteur d'un Roi.

Louis XIV, ce monarque, la gloire de son peuple et de son siècle, la gloire de la religion et de l'état; plus héros dans le déclin des années et de la prospérité, que dans le brillant de sa jeunesse et de ses victoires; ce roi, dont la vertu éprouvée par la disgrace, força enfin la fortune à rougir de son inconstance, lui fit sentir sa foiblesse, lui apprit qu'il ne lui appartient, ni de donner, ni d'ôter la véritable grandeur. Louis avoit vu passer comme l'ombre sa nombreuse postérité: seul dans ses palais immenses, il semble se survivre à lui-même: ses yeux prêts à se fermer pour toujours, n'apercevoient à la place de tant de fleurs moissonnées dans leur printemps, qu'une fleur à peine éclose, foible, chancelante, presque dévorée par le souffle, qui avoit séché, qui avoit consumé tant de tiges si florissantes; c'est un nouveau Joas, unique reste du sang de David, arraché aux débris de son auguste maison, ayant peine à se faire

jour à travers les ruines sous lesquelles il parut enseveli : dans cet enfant se réunissent les mouvemens de son esprit, les tendresses d'un père et les projets d'un roi. Oh! si du moins il pouvoit, par ses leçons et par ses exemples, le former dans le grand art de régner ! mais le temps coule, le tombeau s'ouvre devant le monarque, le tombeau l'attend et le demande; il pense donc à se remplacer auprès de son successeur. Or, sur qui tombera le choix de ce prince, vieilli dans l'étude et dans la connoissance des hommes; de ce prince, dont le choix des Bossuet et des Fénélon avoit prouvé et honoré les lumières? Il appelle l'évêque de Fréjus, il lui remet les destinées de son sang et de son royaume.

Ici ne devrois-je pas terminer mon discours? Le suffrage du père et les vertus du fils: Louis XIV et Louis XV! Avoir mérité la confiance de ce roi qui fit la gloire de la France; avoir élevé à la France ce roi qui en fait le bonheur: entreprendre d'ajouter à cet éloge, ne seroit-ce pas l'affoiblir? En effet, si le plus heureux effort de l'esprit humain est de former, de développer un autre esprit, que sera-ce d'élever un prince né pour le trône?

Qu'est-ce qu'élever un prince né pour le

trône? C'est en qualité de chrétien, imprimer profondément dans l'esprit et établir dans le cœur d'un jeune prince, ces grandes et sublimes maximes que saint Augustin développe avec tant de force dans les livres de la Cité de Dieu : que la grandeur des rois consiste à se souvenir que, rois pour le peuple, devant Dieu ils ne sont que des hommes: *Si se homines meminerint*: que la grandeur consiste à maintenir les droits de la religion avec autant de fermeté que les intérêts de la couronne : *Si suam potestatem ad Dei cultum, majestati ejus famulam faciant.* Que le roi véritablement roi n'est point le prince qui étend sa domination, mais celui qui multiplie ses vertus; le prince qui commande à l'univers, mais celui qui commande à ses passions; le prince qui laisse son nom dans les fastes du monde, mais celui dont le nom sera écrit dans le livre de vie; le prince dont la fortune remplit et prévient les desirs, mais celui qui ne veut que Dieu, qui ne cherche que Dieu, qui n'est roi que pour Dieu: *Si Deum timent, diligunt, colunt; si malunt cupiditatibus quàm gentibus imperare, tales imperatores felices dicimus.*

Qu'est-ce qu'élever un prince né pour le

trône? C'est en qualité de citoyen vertueux, graver au plus intime de son ame, ces principes immuables d'ordre et d'équité, d'où tirent leur stabilité, leur invariabilité, les engagemens réciproques d'empire et d'obéissance, d'autorité et de fidélité, de prince et de sujet: ces principes immuables d'ordre et d'équité, qui décident que les peuples sont aux rois, que les rois sont pour les peuples; que le prince n'est pas moins né pour obéir à la raison, que pour commander aux hommes; qu'un maître sans modération et sans équité ne violeroit pas moins les droits de la société, qu'un peuple sans soumission et sans fidélité.

Qu'est-ce qu'élever un prince né pour le trône? C'est, en sujet fidèle, lui tracer les routes de la véritable gloire; lui dire ce qu'on ne lui redira jamais; que la pourpre, que le diadème empruntent leur plus beau lustre de l'éclat des vertus; que le mérite seul attire l'applaudissement, que la dignité n'arrache que l'adulation, plus flétrissante pour le prince qui l'aime, que pour le courtisan qui la prodigue.

Qu'est-ce qu'élever un prince né pour le trône? C'est lui former un mérite composé de toutes les sortes de mérites. Un roi a toutes

les espèces de devoirs à remplir; il a besoin de tous les genres de talens et de vertus, unis, rapprochés, confondus dans un mélange si parfait, que la majesté n'ôte point la confiance; que l'affabilité ne diminue point le respect; que l'autorité ne gêne point la liberté; que la bonté n'affoiblisse point la vigueur du commandement; que la justice ne captive point la clémence; que la douceur n'enhardisse point à l'espérance de l'impunité; que la valeur ne trouble point le repos du monde; que l'amour de la paix ne laisse point périr les intérêts et la réputation de l'état; que la vivacité ne précipite point l'exécution des projets; que la sagesse ne perde point les momens rapides qui décident le sort des empires. Que sais-je? Pour régner, il faut toutes les qualités de l'esprit et du cœur. En faut-il moins pour instruire un prince à régner? Je n'oserois le dire; il est peut-être aussi difficile de former un grand roi, que de l'être. Et s'il est difficile d'élever un prince né pour le trône, qu'est-ce qu'élever un prince déjà roi? Théodore rendoit les Arcadius, les Honorius souples aux leçons d'Arsène. Une parole, un regard de Louis XIV, ce roi, autant roi dans sa famille que dans son royaume,

secondoit le génie des Bossuet et des Fénélon. Un enfant que le trône attend, n'ignore pas qu'il a un maître; un enfant qui occupe le trône, ignore-t-il qu'il est roi? Je ne sais quel cri du cœur et des passions l'avertit de sa grandeur; il la sent avant que de la connoître. Trop prompte élévation d'un prince, à quels périls n'exposez-vous pas sa vertu? Quel esprit réunira assez de lumières, de sagesse, de prudence, de circonspection et de dextérité, pour reprendre son roi sans lui déplaire, pour le contredire sans l'irriter, pour concilier la fermeté avec la complaisance, l'autorité avec le respect, le ton de maître avec la soumission du sujet?

Le Père DE NEUVILLE, *Or. fun. du Cardinal de Fleury.*

D'un Chancelier.

Porté tout-à-coup dans une place qu'il n'attendoit pas, ne desiroit pas, mais dont il sent toute la grandeur, le nouveau chancelier contemple avec un effroi mêlé de respect, le nombre et l'étendue de ses devoirs.

En effet, qu'est-ce qu'un chancelier? C'est un homme qui est dépositaire de la partie la

plus importante et la plus sacrée de l'autorité du prince ; qui doit veiller sur tout l'empire de la justice ; entretenir la vigueur des lois, qui tendent toujours à s'affoiblir ; ranimer les lois utiles, que le temps ou les passions des hommes ont anéanties ; en créer de nouvelles, lorsque la corruption augmentée, ou de nouveaux besoins découverts exigent de nouveaux remèdes ; les faire exécuter, ce qui est plus difficile encore que de les faire créer ; observer d'un œil attentif les maux qui dans l'ordre politique se mêlent toujours au bien ; corriger ceux qui peuvent l'être ; souffrir ceux qui tiennent à la constitution de l'état, mais en les souffrant, les resserrer dans les bornes de la nécessité ; connoître et maintenir tous les droits des tribunaux ; distribuer toutes les charges à des citoyens dignes de servir l'état ; juger ceux qui jugent les hommes ; savoir ce qu'il faut pardonner et punir dans des magistrats dont la nature est d'être foibles, et le devoir de ne pas l'être ; présider à tous les conseils où se discute le sort des peuples : balancer la clémence du prince et l'intérêt de la justice ; être auprès du souverain le protecteur, et non le calomniateur de la nation.

Thomas, *Eloge de d'Aguessau.*

D'un Procureur général.

Semblable à l'esprit universel des stoïciens, un procureur général est l'ame de l'ordre social ; tout est sous la garde de sa sagesse ; vengeur des mœurs, ministre des lois, instrument et modérateur de la puissance exécutrice, c'est l'œil de Thémis, c'est l'aigle qui porte son tonnerre, c'est la main qui trace la ligne qu'il doit décrire, qui le dirige sur l'oppresseur puissant, sur le juge prévaricateur; et son cœur ouvert à tous les sanglots, à toutes les plaintes, est l'asile sacré de tous ceux que l'injustice opprime. Tel doit être un procureur général, et tel fut Molé. L'innocent ne cria plus en vain; le malheureux ne répandit plus de larmes stériles. Couvert de ses regards infatigables, le foible dormoit en paix et bravoit l'oppression.

HENRION DE PANCÉ, *Avocat.*

D'un chef de Police.

Les citoyens d'une ville bien policée jouissent de l'ordre qui y est établi, sans songer combien il en coûte de peines à ceux qui l'éta-

blissent ou le conservent, à peu près comme tous les hommes jouissent de la régularité des mouvemens célestes sans en avoir aucune connoissance; et même plus l'ordre d'une police ressemble par son uniformité à celui des corps célestes, plus il est insensible, et par conséquent il est toujours d'autant plus ignoré, qu'il est plus parfait. Mais qui voudroit le connoître et l'approfondir, en seroit effrayé. Entretenir perpétuellement dans une ville telle que Paris, une consommation immense, dont une infinité d'accidens peuvent toujours tarir quelques sources; réprimer la tyrannie des marchands à l'égard du public, et en même temps animer leur commerce; empêcher les usurpations mutuelles des uns sur les autres, souvent difficiles à démêler; reconnoître dans une foule infinie tous ceux qui peuvent si aisément y cacher une industrie pernicieuse, en purger la société, ou ne les tolérer qu'autant qu'ils lui peuvent être utiles par des emplois dont d'autres qu'eux ne se chargeroient pas, ou ne s'acquitteroient pas si bien; tenir les abus nécessaires, dans les bornes précises de la nécessité qu'ils sont toujours prêts à franchir, les renfermer dans l'obscurité à laquelle ils doivent être condamnés, et ne les en tirer

pas même par des châtimens trop éclatans ; ignorer ce qu'il vaut mieux ignorer que punir, et ne punir que rarement et utilement ; pénétrer par des conduits souterrains dans l'intérieur des familles, et leur garder les secrets qu'elles n'ont pas confiés, tant qu'il n'est pas nécessaire d'en faire usage ; être présent partout sans être vu ; enfin mouvoir ou arrêter à son gré une multitude immense et tumultueuse, et être l'ame toujours agissante et presque inconnue de ce grand corps : voilà quelles sont, en général, les fonctions du magistrat de police. Il ne semble pas qu'un homme seul y puisse suffire, ni par la quantité des choses dont il faut être instruit, ni par celle des vues qu'il faut suivre, ni par l'application qu'il faut apporter, ni par la variété des conduites qu'il faut tenir, et des caractères qu'il faut prendre.

FONTENELLE, *Eloge de M. d'Argenson.*

D'un Curé de campagne.

Transportons-nous dans les campagnes, voyons la misère dans son domaine ; qu'apercevons-nous dans nos hameaux confusé-

ment épars? Une solitude morne, une nature triste et languissante, des toits délabrés, des maisons de boue, où la lumière semble ne pénétrer qu'à regret : par-tout la disette et le besoin sous les formes les plus hideuses et les plus dégoûtantes.

Ah! du moins dans ces temples rustiques, décorés par la seule présence de la Divinité qui les remplit, ces cœurs désolés trouvent des frères, des malheureux qui leur ressemblent..... que dis-je? ils trouvent plus, ils y trouvent un père. Ce pasteur sur lequel la politique peut-être ne daigne pas abaisser ses regards, ce ministre relégué dans la poussière et l'obscurité des campagnes ; voilà l'homme de Dieu qui les éclaire, et l'homme de l'état qui les calme ; simple comme eux, pauvre avec eux, parce que son nécessaire même devient leur patrimoine, il les élève au-dessus de l'empire du temps, pour ne leur laisser ni le desir de ses trompeuses promesses, ni le regret de ses fragiles félicités : à sa voix d'autres cieux, d'autres trésors s'ouvrent pour eux ; à sa voix ils courent en foule aux pieds de ce Dieu qui compte leurs larmes, ce Dieu, leur éternel héritage, qui doit les venger de cette exhérédation civile à laquelle une pro-

vidence qu'on leur apprend à bénir, les a dévoués. Les subsides, les impôts, les lois fiscales, les élémens même, fatiguent leur triste existence; dociles à cette voix paternelle qui les ranime, ils tolèrent, ils supportent, ils oublient tout : je ne sais quelle onction puissante s'échappe de nos tabernacles ; le sentiment toujours actif de cette autre vie qui les attend adoucit toutes les amertumes de la vie présente : ah ! la foi n'a point de malheureux ! Ces mystères de miséricorde dont on les enveloppe, ces ombres, ces figures, ce traité de protection et de paix qui se renouvelle dans la prière publique entre le ciel et la terre, tout les remue, tout les attendrit dans nos temples; ils gémissent, mais ils espèrent, et ils en sortent consolés.

Ce n'est pas tout. Garant des promesses divines, ce pasteur, cet ange tutélaire les réalise, en quelque sorte, dès cette vie, par les secours, par les soins les plus généreux, les plus constans. Je dis les soins, et peut-être, hommes superbes, n'avez-vous jamais bien compris la force et l'étendue de cette expression ! Peignez-vous les ravages d'un mal épidémique, ou plutôt placez-vous dans ces cabanes infectes habitées par la mort seule,

incertaine sur le choix de ses victimes : hélas ! l'objet le moins affreux qui frappe vos regards, est le mourant lui-même ; épouse, enfans, tout ce qui l'environne semble être sorti du cercueil pour y rentrer pêle-mêle avec lui : si l'horreur du dernier moment est si pénétrante au milieu des pompes de la vanité, sous le dais de l'opulence qui couvre encore de son faste l'orgueilleuse proie que la mort lui arrache, quelle impression doit-elle produire dans des lieux où toutes les misères et toutes les horreurs sont rassemblées ! Voilà ce que bravent le zèle et le courage pastoral. La nature, l'amitié, les ressources de l'art, le ministre de la religion remplace tout ; seul au milieu des gémissemens et des pleurs, livré lui-même à l'activité du poison qui dévore tout à ses yeux, il l'affoiblit, il le détourne : ce qu'il ne peut sauver, il le console, il le porte jusque dans le sein de Dieu ; nul témoin, nul spectateur, rien ne le soutient, ni la gloire, ni le préjugé, ni l'amour de la renommée, ces grandes foiblesses de la nature auxquelles on doit tant de vertus. Son ame, ses principes, le ciel qui l'observe, voilà sa force et sa récompense. L'état, cet ingrat qu'il faut plaindre et servir, ne le connoît pas ;

s'occupe-t-il, hélas! d'un citoyen utile qui n'a d'autre mérite que celui de vivre dans l'habitude d'un héroïsme ignoré ?

L'Abbé DE BOISEMONT, *Or. fun. de Louis XV.*

D'un Homme de Mer.

Qu'est-ce qu'un homme de mer? C'est un homme qui, placé sur un élément orageux où il a des ennemis à combattre, doit mettre toute la nature d'intelligence avec lui-même; connoître toutes les qualités du navire qu'il monte, en saisir d'un coup d'œil toutes les parties; leur commander comme l'ame commande au corps, avec le même empire et la même rapidité; distinguer la direction réelle des vents de leur direction apparente; diminuer ou augmenter à son gré leur impulsion; tirer de la même force des effets tout contraires; se rendre maître de l'agitation des vagues, ou même la faire concourir à la victoire; enchaîner l'inconstance de tant de causes différentes, de la combinaison desquelles résulte le succès; enfin, calculer les probabilités et maîtriser les hasards : tel est l'art d'un homme de mer.

THOMAS.

LIVRE II.

RELIGION ET MORALE.

Existence de Dieu.

Il y a une première puissance qui a formé le ciel et la terre; lumière infinie et immuable, elle se donne à tous sans se partager; vérité souveraine et universelle, elle éclaire tous les esprits, comme le soleil éclaire tous les corps. Celui qui n'a pas vu cette lumière pure est aveugle comme un aveugle-né: il passe sa vie dans une profonde nuit, comme les peuples que le soleil n'éclaire point pendant plusieurs mois de l'année; il croit être sage, et il est insensé; il croit tout voir, et il ne voit rien; il meurt n'ayant jamais rien vu; tout au plus, il aperçoit de sombres et fausses lueurs, de vaines ombres, des fantômes qui n'ont rien de réel. Ainsi sont tous les hommes entraînés par les plaisirs des sens et par le charme de l'imagination. Il n'y a point sur la terre de véritables hommes, excepté ceux qui consultent, qui aiment, qui suivent cette raison éternelle; c'est

elle qui nous inspire quand nous pensons bien; c'est elle qui nous reprend quand nous pensons mal. Nous ne tenons pas moins d'elle la raison que la vie. Elle est comme un vaste océan de lumière : nos esprits sont comme de petits ruisseaux qui en sortent et qui y retournent pour s'y perdre.

Fénélon, *Télémaque*.

Continuation du même Sujet.

Grand Dieu, souverain maître de l'univers, quel lieu de la terre pourrois-je parcourir où je ne trouve par-tout sur mes pas les marques sensibles de votre présence, et de quoi admirer la grandeur et la magnificence de votre saint nom? Si des peuples sauvages ont pu laisser effacer l'idée que vous en aviez gravée dans leur ame, toutes les créatures qu'ils ont sous les yeux le portent écrit en caractères ineffaçables et si éclatans, qu'ils sont inexcusables de ne pas vous y reconnoître. L'impie lui-même a beau se vanter qu'il ne vous connoît pas, et qu'il ne retrouve en lui-même aucune notion de votre essence infinie; c'est qu'il vous cherche dans son cœur dépravé, et dans ses passions, Dieu très-saint, plutôt que dans sa

raison. Mais qu'il regarde du moins autour de lui, il vous retrouvera par-tout; toute la terre lui annoncera son Dieu; il verra les traces de votre sagesse, imprimées sur toutes les créatures; et son cœur corrompu se trouvera seul dans l'univers qui n'annonce et ne reconnoisse pas l'auteur de son être.

Qu'est-il besoin, en effet, mon Dieu, de vaines recherches et de spéculations pénibles pour connoître ce que vous êtes? Je n'ai qu'à lever les yeux en haut; je vois l'immensité des cieux, qui sont l'ouvrage de vos mains, ces grands corps de lumière qui roulent si régulièrement et si majestueusement sur nos têtes, et auprès desquels la terre n'est qu'un atome imperceptible. Quelle magnificence, grand Dieu! Qui a dit au soleil: Sortez du néant, et présidez au jour; et à la lune: Paroissez, et soyez le flambeau de la nuit? Qui a donné l'être et le nom à cette multitude d'étoiles qui décorent avec tant de splendeur le firmament, et qui sont autant de soleils immenses attachés chacun à une espèce de monde nouveau qu'ils éclairent? Quel est l'ouvrier dont la toute-puissance a pu opérer ces merveilles, où tout l'orgueil de la raison éblouie se perd et se confond? Eh quel autre que vous,

souverain créateur de l'univers, pourroit les avoir opérées? Seroient-elles sorties d'elles-mêmes du sein du hasard et du néant? Et l'impie sera-t-il assez désespéré pour attribuer à ce qui n'est pas une toute-puissance qu'il ose refuser à celui qui est essentiellement, et par qui tout a été fait?

MASSILLON, *Ps. VIII.*

Continuation du même sujet.

Il est un Dieu. Les herbes de la vallée et les cèdres de la montagne le bénissent; l'insecte bourdonne ses louanges, l'éléphant le salue au lever du jour; l'oiseau le chante dans le feuillage; la foudre fait éclater sa puissance, et l'Océan déclare son immensité. L'homme seul a dit: Il n'y a point de Dieu.

Il n'a donc jamais celui-là, dans ses infortunes, levé les yeux vers le ciel, ou dans son bonheur, abaissé ses regards vers la terre? La nature est-elle si loin de lui, qu'il ne l'ait pu contempler, ou la croit-il le simple résultat du hasard? Mais quel hasard a pu contraindre une matière désordonnée et rebelle à s'arranger dans un ordre si parfait?

On pourroit dire que l'homme est *la pensée*

manifestée de Dieu, et que l'univers est *son imagination rendue sensible*. Ceux qui ont admis la beauté de la nature comme une preuve d'une intelligence supérieure auroient dû faire remarquer une chose qui agrandit prodigieusement la sphère des merveilles; c'est que le mouvement et le repos, les ténèbres et la lumière, les saisons, la marche des astres, qui varient les décorations du monde, ne sont pourtant successifs qu'en apparence, et sont permanens en réalité. La scène qui s'efface pour nous se colore pour un autre peuple; ce n'est pas le spectacle, ce n'est que le spectateur qui change. Ainsi Dieu a su rendre, dans son ouvrage, la durée *absolue* et la durée *progressive* : la première est placée dans le *temps*; la seconde dans l'*étendue* : par celle-là, les graces de l'univers sont unes, infinies, toujours les mêmes; par celle-ci, elles sont multiples, finies et renouvelées : sans l'une, il n'y eût point eu de grandeur dans la création; sans l'autre, il y eût eu monotonie.

Ici, le temps se montre à nous sous un rapport très-nouveau; la moindre de ses fractions devient un *tout complet* qui comprend tout, et dans lequel toutes choses se modifient, depuis la mort d'un insecte jusqu'à la naissance

d'un monde : chaque minute est en soi une petite éternité. Réunissez-donc en un même moment, par la pensée, les plus beaux accidens de la nature : supposez que vous voyez à la fois toutes les heures du jour, et toutes les saisons, un matin de printemps et d'automne, une nuit semée d'étoiles et une nuit couverte de nuages, des prairies émaillées de fleurs, des forêts dépouillées par les frimas, des champs dorés par les moissons ; vous aurez alors une idée juste du spectacle de l'univers. N'est-il pas bien prodigieux que, tandis que vous admirez ce soleil qui se plonge sous les voûtes de l'occident, un autre observateur le regarde sortir des régions de l'aurore? Par quelle inconcevable magie ce vieil astre, qui s'endort fatigué et brûlant dans la poudre du soir, est-il en ce moment même ce jeune astre qui s'éveille humide de rosée, dans les voiles blanchissans de l'aube ? A chaque moment de la journée le soleil se lève, brille à son zénith, et se couche sur le monde ; ou plutôt nos sens nous abusent, et il n'y a ni orient, ni midi, ni occident vrai. Tout se réduit à un point fixe, d'où le flambeau du jour fait éclater à la fois trois lumières en une seule substance. Cette triple splendeur est peut-

être ce que la nature a de plus beau; car, en nous donnant l'idée de la perpétuelle magnificence et de la toute-présence de Dieu, elle nous fait aussi concevoir une image de sa trinité glorieuse.

Conçoit-on ce que seroit une scène de la nature, si elle étoit abandonnée au mouvement de la matière? Les nuages, obéissant aux lois de la pesanteur, tomberoient perpendiculairement sur la terre, ou monteroient en pyramide dans les airs; l'instant d'après, l'atmosphère seroit trop épaisse ou trop raréfiée pour les organes de la respiration. La lune, trop près ou trop loin de nous, tour-à-tour seroit invisible, tour-à-tour se montreroit sanglante, couverte de taches énormes, ou remplissant seule de son orbe démesuré tout le dôme céleste. Tout-à-coup un signe d'été seroit atteint par un signe d'hiver; le bouvier conduiroit les pléïades, et le lion rugiroit dans le verseau. Là, des astres passeroient avec la rapidité de l'éclair; ici, ils sembleroient morts et immobiles. Quelquefois ils se presseroient en groupes, comme dans la voie lactée; puis, disparoissant tous ensemble, ils laisseroient apercevoir les abymes de l'éternité.

Mais de pareils spectacles n'épouvanteront

point les hommes, avant le jour où Dieu, lâchant les rênes de l'univers, n'aura besoin, pour le détruire, que de l'abandonner.

M. DE CHATEAUBRIANT, *Génie du Christianisme.*

Continuation du même sujet.

Croire Dieu et les esprits corporels, est une ancienne erreur méthaphysique; mais ne croire absolument aucun Dieu, ce seroit une erreur affreuse en morale, une erreur incompatible avec un gouvernement sage.

Newton étoit intimement persuadé de l'existence d'un Dieu, et il entendoit par ce mot non-seulement un Etre infini, tout-puissant, éternel et créateur, mais un maître qui a mis une relation entre lui et ses créatures; car, sans cette relation, la connoissance d'un Dieu n'est qu'une idée stérile qui sembleroit inviter au crime, par l'espoir de l'impunité, tout raisonneur né pervers.

Aussi ce grand philosophe fait une remarque singulière à la fin de ses principes : c'est qu'on ne dit point, *mon éternel, mon infini*, parce que ces attributs n'ont rien de relatif à notre

nature : mais on dit et on doit dire *mon Dieu*, et par-là il faut entendre le maître et le conservateur de notre vie, l'objet de nos pensées.

Plusieurs personnes s'étonneront peut-être que, de toutes les preuves de l'existence de Dieu, celle des causes finales fût la plus forte aux yeux de Newton. Le dessein, ou plutôt les desseins variés à l'infini, qui éclatent dans les plus vastes et dans les plus petites parties de l'univers, font une démonstration qui, à force d'être sensible, en est presque méprisée par quelques philosophes. Mais enfin, Newton pensoit que ces rapports infinis, qu'il apercevoit plus qu'un autre, étoient l'ouvrage d'un artisan infiniment habile.

Je ne sais s'il y a une preuve métaphysique plus frappante et qui parle plus fortement à l'homme, que cet ordre admirable qui règne dans le monde, et si jamais il y a eu un plus bel argument que ce verset : *Cœli enarrant gloriam Dei*. Aussi Newton n'en apporte point d'autre. Il ne trouvoit point de raisonnement plus convaincant et plus beau en faveur de la Divinité, que celui de *Platon*, qui fait dire à un de ses interlocuteurs : Vous jugez que j'ai une ame intelligente, parce que vous apercevez de l'ordre dans mes paroles et dans

mes actions; jugez donc, en voyant l'ordre de ce monde, qu'il y a une ame souverainement intelligente.

Regardez cette étoile : elle est à quinze cents millions de lieues de notre petit globe. Il en part des rayons qui vont faire sous vos yeux deux angles égaux au sommet; ils font les mêmes angles sur les yeux de tous les animaux : ne voilà-t-il pas un dessein marqué ? ne voilà-t-il pas une loi admirable ? Or, qui fait un ouvrage, sinon un ouvrier ? Qui fait des lois, sinon un législateur? Il y a donc un ouvrier, un législateur éternel.

Si la matière quelconque mise en mouvement suffisoit pour produire ce que nous voyons sur la terre, il n'y auroit aucune raison pour laquelle de la poussière bien remuée dans un tonneau ne pourroit produire des hommes et des arbres, ni pourquoi un champ semé de blé ne pourroit pas produire des baleines et des écrevisses au lieu de froment. C'est en vain qu'on répondroit que les moules et les filières qui reçoivent les semences s'y opposent; car il en faudra toujours revenir à cette question : Pourquoi ces moules, ces filières, sont-elles si invariablement déterminées? Or, si aucun mouvement, aucun art ne peut faire venir des pois-

sons au lieu de blé dans un champ, ni des nèfles au lieu d'un agneau dans le ventre d'une brebis, ni des roses au haut d'un chêne, ni des soles dans une ruche d'abeilles, etc; si toutes les espèces sont invariablement les mêmes, ne dois-je pas croire d'abord avec quelque raison que toutes les espèces ont été déterminées par le maître du monde; qu'il y a autant de desseins différens qu'il y a d'espèces différentes, et que de la matière et du mouvement il ne naîtroit qu'un chaos éternel sans ces desseins?

Vous ne trouvez pas que le Créateur soit bon, parce qu'il y a du mal sur la terre. Mais la nécessité qui tiendroit lieu d'un Etre suprême seroit-elle quelque chose de meilleur? Dans le système qui admet un Dieu, on n'a que des difficultés à surmonter, et dans tous les autres systèmes, on a des absurdités à dévorer.

Il est prouvé qu'il y a plus de bien que de mal dans ce monde, puisqu'en effet peu d'hommes souhaitent la mort; vous avez donc tort de porter des plaintes au nom du genre humain, et plus grand tort encore de renier votre souverain, sous prétexte que quelques-uns de ses sujets sont malheureux.

VOLTAIRE.

Nature de Dieu.

Le Dieu qu'ont toujours servi les Hébreux et les Chrétiens n'a rien de commun avec les divinités pleines d'imperfection, et même de vice, que le reste du monde adoroit. Notre Dieu est un, infini, parfait, seul digne de venger les crimes et de couronner la vertu, parce qu'il est seul la sainteté même.

Il est infiniment au-dessus de cette cause première, et de ce moteur que les philosophes ont connu, sans toutefois l'adorer; ceux d'entre eux qui ont été le plus loin nous ont proposé un Dieu qui, trouvant une matière éternelle et existante par elle-même, aussi bien que lui, l'a mise en œuvre, et l'a façonnée comme un artisan vulgaire, contraint dans son ouvrage, par cette matière et par ses dispositions qu'il n'a pas faites; sans jamais pouvoir comprendre que, si la matière est d'elle-même, elle n'a pas dû attendre la perfection d'une main étrangère, et que, si Dieu est infini et parfait, il n'a eu besoin, pour faire tout ce qu'il vouloit, que de lui-même et de sa volonté toute-puissante. Mais le Dieu de nos pères, le Dieu d'Abraham, le Dieu dont Moïse

nous a écrit les merveilles, n'a pas seulement arrangé le monde, il l'a fait tout entier dans la matière et dans la forme. Avant qu'il eût donné l'être, rien ne l'avoit que lui seul. Il nous est représenté comme celui qui fait tout et qui fait tout par la parole, tant à cause qu'il fait tout par raison, qu'à cause qu'il fait tout sans peine, et que, pour faire de si grands ouvrages, il ne lui en coûte qu'un seul mot, c'est-à-dire qu'il ne lui en coûte que de le vouloir.

BOSSUET, *Hist. Univer.*

Comparaison de la Religion chrétienne et de la mahométane.

La religion mahométane a pour fondement l'Alcoran et Mahomet; mais ce prophète, qui devoit être la dernière attente du monde, a-t-il été prédit? Et quelle marque a-t-il que n'ait aussi tout homme qui voudra se dire prophète? Quels miracles dit-il lui-même avoir faits! Quel mystère a-t-il enseigné selon sa tradition même? Quelle morale et quelle félicité?

Mahomet est sans autorité. Il faudroit donc

que ses raisons fussent bien puissantes, n'ayant que leur propre force.

Si deux hommes disent deux choses qui paroissent basses, mais que les discours de l'un aient un double sens, entendu par ceux qui le suivent, et que les discours de l'autre n'aient qu'un seul sens; si quelqu'un n'étant pas du secret entend discourir les deux en cette sorte, il en fera un même jugement. Mais si ensuite, dans le reste du discours, l'un dit des choses angéliques, et l'autre toujours des choses basses et communes, et même des sottises, il jugera que l'un parloit avec mystère, et non pas l'autre; l'un ayant assez montré qu'il est incapable de telles sottises, et capable d'être mystérieux; et l'autre, qu'il est incapable des mystères, et capable de sottises.

Ce n'est pas par ce qu'il y a d'obscur dans Mahomet, et qu'on peut faire passer pour avoir un sens mystérieux, que je veux qu'on en juge; mais par ce qu'il y a de clair, par son paradis et par le reste. C'est en cela qu'il est ridicule. Il n'en est pas de même de l'écriture. Je veux qu'il y ait des obscurités; mais il y a des clartés admirables, et des prophéties manifestes accomplies. La partie n'est donc pas égale. Il ne faut pas confondre et égaler les

choses qui ne se ressemblent que par l'obscurité, et non pas par les clartés, qui méritent, quand elles sont divines, qu'on révère les obscurités.

L'Alcoran dit que St. Mathieu étoit homme de bien. Donc Mahomet étoit faux prophète, ou en appelant gens de bien des méchans, ou en ne les croyant pas sur ce qu'ils ont dit de Jésus-Christ.

Tout homme peut faire ce qu'a fait Mahomet : car il n'a point fait de miracles, il n'a point été prédit, etc. Nul homme ne peut faire ce qu'a fait Jésus-Christ.

Mahomet s'est établi en tuant, Jésus-Christ en faisant tuer les siens ; Mahomet en défendant de lire, Jésus-Christ en ordonnant de lire. Enfin cela est si contraire, que, si Mahomet a pris la voie de réussir humainement, Jésus-Christ a pris celle de périr humainement. Et au lieu de conclure, que, puisque Mahomet a réussi, Jésus-Christ a bien pu réussir, il faut dire que, puisque Mahomet a réussi, le christianisme devoit périr, s'il n'eût été soutenu par une force toute divine.

PASCAL, *Pensées, Chap. VII.*

Qu'il est plus avantageux de croire que de ne pas croire ce qu'enseigne la Religion chrétienne.

Pour vous convaincre de l'existence de Dieu, je ne me servirai pas de la foi par laquelle nous la connoissons certainement, ni de toutes les autres preuves que nous en avons; puisque vous ne voulez pas les recevoir. Je ne veux agir avec vous que par vos principes mêmes; et je prétends vous faire voir, par la manière dont vous raisonnez tous les jours sur les choses de la moindre conséquence, de quelle sorte vous devez raisonner en celle-ci, et quel parti vous devez prendre dans la décision de cette importante question de l'existence de Dieu. Vous dites donc que nous sommes incapables de connoître s'il y a un Dieu. Cependant il est certain que Dieu est, ou qu'il n'est pas; il n'y a point de milieu. Mais de quel côté pencherons-nous?

La raison, dites-vous, n'y peut rien déterminer. Il y a un chaos infini qui nous sépare. Il se joue, à cette distance infinie, un jeu où il arrivera croix ou pile. Que gagnerez-vous? par raison, vous ne pouvez assurer ni l'un ni

l'autre; par raison, vous ne pouvez nier aucun des deux.

Ne blâmez donc pas de fausseté ceux qui ont fait un choix; car vous ne savez pas s'ils ont tort et s'ils ont mal choisi.

Non, direz-vous; mais je les blâmerai d'avoir fait, non ce choix, mais un choix: et celui qui prend croix, et celui qui prend pile, ont tous deux tort: le juste est de ne point parier.

Oui, mais il faut parier; cela n'est pas volontaire; vous êtes embarqué; et ne parier point que Dieu est, c'est parier qu'il n'est pas. Lequel prendrez-vous donc? Pesons le gain et la perte. En prenant le parti de croire que Dieu est, si vous gagnez, vous gagnez tout; si vous perdez, vous ne perdez rien. Pariez donc qu'il est, sans hésiter.

Oui, il faut gagner; mais je gage peut-être trop.

Voyons. Puisqu'il y a pareil hasard de gain et de perte, quand vous n'auriez que deux vies à gagner pour une, vous pourriez encore gagner: et s'il y en avoit dix à gagner, vous seriez imprudent de ne pas hasarder votre vie pour en gagner dix, à un jeu où il y a pareil hasard de perte et de gain. Mais il y a ici une infinité de vies infiniment heureuses à gagner,

avec pareil hasard de perte et de gain; et ce que vous jouez est si peu de chose et de si peu de durée, qu'il y a de la folie à le ménager en cette occasion.

Car il ne sert de rien de dire qu'il est incertain si on gagnera, et qu'il est certain qu'on hasarde, et que l'infinie distance qui est entre la certitude de ce qu'on expose et l'incertitude de ce que l'on gagnera égale le bien fini qu'on expose certainement, à l'infini qui est incertain. Cela n'est pas ainsi : tout joueur hasarde avec certitude, pour gagner avec incertitude; et néanmoins il hasarde certainement le fini, pour gagner incertainement le fini, sans pécher contre la raison. Il n'y a pas infinité de distance entre cette certitude de ce qu'on expose et l'incertitude de perdre. Mais l'incertitude de gagner est proportionnée à la certitude de ce qu'on hasarde, selon la proportion des hasards de gain et de perte; et de là vient que, s'il y a autant de hasard d'un côté que de l'autre, le parti est à jouer égal contre égal; et alors la certitude de ce qu'on expose est égale à l'incertitude du gain, tant s'en faut qu'elle en soit infiniment distante. Et ainsi notre proposition est dans une force infinie, quand il n'y a que le fini à hasarder à

un jeu où il y a pareil hasard de gain que de perte, et l'infini à gagner. Cela est démonstratif : et si les hommes sont capables de quelques vérités, ils doivent l'être de celle-là.

Je le confesse, je l'avoue. Mais encore n'y auroit-il point de moyen de voir un peu plus clair?

Oui, par le moyen de l'écriture, et par toutes les autres preuves de la religion, qui sont infinies.

Ceux qui espèrent leur salut, direz-vous, sont heureux en cela ; mais ils ont pour contrepoids la crainte de l'enfer.

Mais qui a le plus sujet de craindre l'enfer, ou celui qui est dans l'ignorance s'il y a un enfer, et dans la certitude de damnation, s'il y en a ; ou celui qui est dans une persuasion certaine qu'il y a un enfer, et dans l'espérance d'être sauvé, s'il est?

Quiconque, n'ayant plus que huit jours à vivre, ne jugeroit pas que le parti est de croire que tout cela n'est pas un coup de hasard, auroit entièrement perdu l'esprit. Or, si les passions ne nous tenoient point, huit jours et cent ans sont une même chose.

Quel mal vous arrivera-t-il en prenant ce parti? Vous serez fidèle, honnête, humble,

reconnoissant, bienfaisant, sincère, véritable. A la vérité, vous ne serez point dans les plaisirs empestés, dans la gloire, dans les délices. Mais n'en aurez-vous point d'autres? Je vous dis que vous gagnerez en cette vie, et qu'à chaque pas que vous ferez dans ce chemin, vous verrez tant de certitude de gain, et tant de néant dans ce que vous hasardez, qu'à la fin vous connoîtrez que vous avez parié pour une chose certaine et infinie, et que vous n'avez rien donné pour l'obtenir.

Vous dites que vous êtes fait de telle sorte, que vous ne sauriez croire. Apprenez au moins votre impuissance à croire, puisque la raison vous y porte, et que néanmoins vous ne le pouvez. Travaillez donc à vous convaincre, non pas par l'augmentation des preuves de Dieu, mais par la diminution de vos passions. Vous voulez aller à la foi, et vous n'en savez pas le chemin : vous voulez vous guérir de l'infidélité, et vous en demandez les remèdes : apprenez-les de ceux qui ont été tels que vous, et qui n'ont présentement aucun doute. Ils savent ce chemin que vous voudriez suivre ; et ils sont guéris d'un mal dont vous voulez guérir. Suivez la manière par où ils ont commencé ; imitez leurs actions exté-

maître de la plus considérable partie de l'univers, semble avoir pu établir la religion chrétienne par la force, ou par l'adresse, la regardant peut-être comme plus propre que la païenne à faire réussir les desseins de sa politique.

Ce soupçon ne dure pourtant pas longtemps; nous connoissons très-certainement qu'il y avoit des chrétiens avant le siècle de Constantin. Les auteurs païens qui l'ont précédé en parlent. Les historiens ecclésiastiques ne font que décrire leurs souffrances. Or, bien que ces historiens vécussent du temps de Constantin, ou même après lui, il faudroit, ou qu'ils eussent perdu la raison, ou qu'ils la supposassent perdue dans les hommes de leur siècle, pour leur donner une histoire de l'Eglise chrétienne, depuis les Apôtres jusqu'à Constantin, s'il étoit vrai qu'il n'y eût pas eu de chrétiens avant ce prince. Il faut donc être tout-à-fait extravagant pour s'arrêter à ce soupçon.

Mais je trouve ici quelque chose de plus: c'est que, d'un côté, les chrétiens qui vivoient sous Constantin avoient entre leurs mains les livres du Nouveau-Testament; et que, de l'autre, ces chrétiens étoient si persuadés de la vérité de la résurrection de Jésus-Christ,

de ses miracles, de l'effusion du Saint Esprit sur les apôtres, et de tous les autres faits qui établissent la religion chrétienne, qu'ils ne parlent d'autre chose; leurs livres en sont remplis; leur doctrine est toute établie sur ce fondement. Ainsi, afin que Constantin eût supposé les faits qui établissent le Christianisme, il faudroit qu'il eût supposé non-seulement les livres du Nouveau-Testament, mais encore les écrits de Clément, de Justin, d'Irénée, d'Athénagore, de Clément Alexandre, de Tertullien, d'Origène, et généralement de tous les Pères qui l'ont précédé, puisque ces écrits ont un rapport essentiel avec les faits qui établissent la vérité de la religion.

Si nous montons un peu plus haut, nous verrons des chrétiens affligés pendant les trois premiers siècles, persécutés par toute la terre, et d'une manière très-cruelle et très-opiniâtre. On les fait mourir sur les roues et sur les échafauds; on les tourmente par le feu; on les déchire par le fer; on leur coupe les parties du corps l'une après l'autre; on les jette dans la mer et dans les rivières; on les expose aux bêtes sauvages; on les couvre de robes ensoufrées; on les allume et l'on s'en sert pour éclairer les passans. Jamais on n'a vu les hommes si bien d'accord

que dans le dessein de tourmenter les chrétiens : et le peuple, qui voit avec quelque mouvement de compassion les plus grands criminels sur l'échafaud, conduit les fidèles au supplice avec des cris d'alégresse.

Certainement il est difficile de n'avoir pas la curiosité de connoître un peu plus particulièrement des gens qu'on persécute avec tant de fureur. Car à voir toute la terre émue d'une manière si prodigieuse contre une secte, on la croiroit ennemie de tout le genre humain, et sortie de l'enfer pour le malheur commun des hommes.

Quel est donc le crime des chrétiens? On les accuse d'impiété, de meurtre et d'inceste. On prétend qu'ils violent le respect qui est dû aux dieux; qu'ils tuent les enfans; qu'ils en font des repas après les avoir tués, et qu'enfin ils se mêlent confusément, le frère avec la sœur et le fils avec la mère.

Mais il y a peu d'apparence que les chrétiens souffrent la mort et des tourmens plus cruels que la mort même, pour défendre une religion qui les engageroit à commettre des actions si infames. Cette fermeté qu'ils témoignent au milieu des supplices, et qui a été reconnue de leurs propres ennemis, s'accorde mal avec la

volupté et les débauches dont on les accuse.

D'ailleurs, interrogés sur ces crimes dont il faut qu'ils se justifient, ils nous montrent des apologies de Justin, d'Athénagore et de Tertullien, par lesquelles ils demandent instamment au sénat et aux empereurs romains qu'on fasse une exacte recherche de leur vie, et qu'on leur fasse souffrir des tourmens mille fois plus cruels que ceux qu'on leur a fait endurer, s'ils sont coupables de ce dont on les accuse.

Ils nous montreront même une lettre de Pline à Trajan, qui doit être regardée comme un monument authentique de leur innocence; puisque Pline y apprend à l'empereur que, s'étant enquis fort exactement de la vie des chrétiens, il n'avoit trouvé autre chose, sinon qu'ils s'assembloient dans des lieux écartés sur le point du jour; qu'ils faisoient des prières et s'engageoient par un serment solennel à ne point commettre de meurtre, d'adultère, d'injustice, ni aucun autre crime. Ils nous produiront une réponse de Trajan à Pline, par laquelle cet Empereur ordonne qu'on ne recherchera plus les chrétiens à l'avenir, et qu'on se contentera de punir ceux qui se seront découverts eux-mêmes; et afin qu'on ne puisse

pas dire que ces deux lettres sont supposées, c'est Tertullien qui en parle, adressant son discours au sénat et à l'empereur romain, à qui il ne pouvoit en imposer sans mettre en danger sa tête, et sans préjudicier à sa religion.

Mais ce n'est pas apparemment l'innocence des premiers chrétiens que l'on s'aviseroit de révoquer en doute : c'est plutôt de leur crédulité qu'on se défie. Il est certain, en effet, que leur constance naît de leur espérance, et que leur espérance vient de leur persuasion. Mais qui sait si leur persuasion est bien fondée? Qui doute qu'il n'y ait des mahométans tellement persuadés de la divinité de l'Alcoran, qu'ils souffriroient la mort pour confirmer cette erreur? La multitude des martyrs fait donc voir, qu'une infinité de personnes ont été fort persuadées de la vérité de la religion chrétienne; mais elle ne montre pas que leur persuasion fût bien fondée. Il faut donc aller plus loin.

Nous ne devons pas craindre de nous tromper, en supposant que les premiers chrétiens avoient quelque sens commun. Des gens qui font profession de se moquer de la pluralité des dieux, et de tant de superstitions païennes, qui étoient en effet très-contraires au bon

sens; qui pratiquent une morale si sage; qui sont si réglés dans leur conduite; qui ont tant de haine pour les excès qui troublent la raison; qui se forment des idées si saines de la divinité, en comparaison des autres hommes, ne doivent pas être privés de la lumière naturelle. Or il est assez difficile de se persuader que des gens qui ont une étincelle de bon sens renoncent à leurs biens et souffrent courageusement la mort pour défendre une cause, s'ils n'avoient de puissantes raisons pour la croire bonne.

Cette considération doit être soutenue par deux réflexions très-importantes. La première est, que ce ne sont pas seulement ici des gens qui, étant nés chrétiens, suivent aveuglément le préjugé de la naissance et de l'éducation; il s'agit d'une infinité de personnes qui, de païens, se sont faits chrétiens, et qui, exempts des préjugés favorables de la naissance et de l'éducation, et en ayant de tout contraires à la religion chrétienne, veulent mourir pour elle après l'avoir connue.

La seconde est que la vérité de la religion chrétienne est toute fondée sur des faits. Si Jésus-Christ a fait des miracles, et si Jésus-Christ est ressuscité, la foi des chrétiens est véritable. Si Jésus-Christ n'a point fait de

miracles, et s'il n'est point ressuscité, la foi des chrétiens est fausse. Sans mentir, il faudroit que ces hommes eussent été des insensés ou des frénétiques, pour sortir d'une communion florissante, pour revêtir l'opprobre et le nom de chrétiens, si vil et si méprisé dans ce temps-là, pour souffrir volontiers la perte de tous leurs biens, et pour mourir d'un genre de mort épouvantable, dans la seule intention de défendre une religion fondée sur des faits qu'on n'auroit eu aucune raison de croire véritables. Des gens qui sont nés et qui vivent paisiblement dans une communion peuvent croire aveuglément ce qu'on y croit : mais celui qui connoîtra tant soit peu comment est fait le cœur de l'homme ne pourra s'imaginer que des gens renoncent aux préjugés de la naissance et de l'éducation, et fassent violence à leurs plus chères inclinations, pour embrasser une foi persécutée par les puissances et poursuivie par le feu, sans l'examiner auparavant, et sans savoir bien pourquoi ils l'embrassent.

C'est le peuple, dira-t-on, à qui cela est arrivé, et son exemple ne tire point à conséquence pour les personnes sages. Oui, mais le peuple a accoutumé de suivre à cet égard la force, la prospérité, la pompe et l'autorité,

et de haïr la vérité même, lorsqu'elle se trouve dénuée de tous ces secours. Comment se dément-il lui-même dans cette occasion? ou pourquoi le supposerions-nous contraire à lui-même contre toute apparence?

Que si nous croyons que le vulgaire des chrétiens ait entièrement manqué de raison en cela; je ne sais comment nous pourrons accuser les premiers docteurs de l'Eglise, tels que sont Clément, Polycarpe, Justin, Irénée, etc. Car d'un côté l'on ne peut douter que ces hommes n'eussent du bon sens; les monumens qui nous restent d'eux le faisant trop bien connoître: et l'on sait, de l'autre, qu'ils vivoient dans un temps si prochain de celui des Apôtres, qu'il est impossible qu'ils aient été trompés à cet égard. Polycarpe avoit longtemps conversé avec saint Jean; Irénée avoit vu Polycarpe; et Justin est plus ancien qu'Irénée.

Si ces docteurs s'étoient contentés de nous dire que Jésus-Christ et les Apôtres ont fait des miracles, nous pourrions peut-être nous dispenser de les croire sur leur parole. Mais lorsqu'ils souffrent la mort pour défendre la vérité de certains faits dont il est impossible qu'ils ne fussent pas instruits; lorsque je vois

que Clément et Polycarpe, disciples et contemporains des apôtres, vont à la mort pour défendre une religion essentiellement fondée sur ces faits; c'est-à-dire, pour soutenir que les apôtres avoient reçu le don de faire des miracles, de parler des langues étrangères, et de communiquer ces mêmes dons; des faits avec lesquels la religion chrétienne est essentiellement liée : j'avoue que je commence à être convaincu.

ABBADIE, *Traité de la Religion Chrétienne.*

Que le Déréglement des Mœurs est une des causes des Doutes sur la Religion.

On n'a point encore vu de ces hommes, qui affectent de se dire incrédules, lesquels aient commencé par des doutes sur les vérités de la foi, et qui des doutes soient tombés dans la débauche : on commence par les passions; les doutes viennent ensuite : on se laisse d'abord emporter aux égaremens de l'âge, et aux excès de la débauche; et quand on y a fait un certain chemin, et qu'il ne paroît plus possible de retourner sur ses pas, on se dit à soi-même pour se calmer, qu'il n'y a rien après cette vie, ou du moins on est ravi de trouver des gens qui nous le disent. Ce n'est

donc pas le peu de certitude qu'on trouve dans la religion, qui fait conclure qu'il faut s'abandonner au plaisir; et qu'il est inutile de se faire violence, puisque tout meurt avec nous : c'est l'abandonnement au plaisir qui jette dans l'incertitude sur la religion, et qui nous rendant la violence comme impossible, nous fait conclure qu'aussi bien elle est inutile. La foi ne devient donc suspecte que lorsqu'elle commence à devenir incommode : et jusqu'ici l'incrédulité n'a point fait de voluptueux; mais la volupté a presque fait tous les incrédules.

Et une preuve de ce que je dis, vous que ce discours regarde, c'est que, tandis que vous avez vécu avec pudeur et avec innocence, vous n'avez pas douté. Rappelez ces temps heureux où les passions n'avoient pas encore gâté votre cœur, la foi de vos pères ne vous offroit rien que d'auguste et de respectable; la raison plioit sans peine sous le joug de l'autorité; vous ne vous avisiez pas de vous former à vous-mêmes des difficultés et des doutes : dès que les mœurs ont changé, les vues sur la religion n'ont plus été les mêmes. Ce n'est donc pas la foi qui a trouvé dans votre raison de nouvelles difficultés; c'est la

pratique des devoirs qui a rencontré dans votre cœur de nouveaux obstacles. Et si vous nous dites que vos premières impressions si favorables à la foi, ne venoient que des préjugés de l'éducation et de l'enfance; nous vous répondrons, que les secondes si favorables à l'impiété, ne vous sont venues que des préjugés des passions et de la débauche; et que préjugés pour préjugés, il nous semble qu'il vaut encore mieux s'en tenir à ceux qui sont formés dans l'innocence, et qui nous portent à la vertu, qu'à ceux qui sont nés dans l'infamie des passions, et qui ne prêchent que le libertinage et le crime.

Ainsi rien n'est plus humiliant pour l'incrédulité, que de la rappeler à son origine: elle porte un faux nom de science et de lumière, et c'est un enfant de crime et de ténèbres. Ce n'est donc pas la force de la raison qui a mené là nos prétendus incrédules: c'est la foiblesse d'un cœur corrompu qui n'a pu surmonter ses penchans les plus honteux; c'est même une lâcheté de courage, qui ne pouvant soutenir et regarder d'un œil ferme les terreurs et les menaces de la religion, tâche de s'étourdir, en redisant sans cesse que ce sont des frayeurs puériles: c'est un homme

qui a peur la nuit, et qui chante en marchant tout seul dans les ténèbres, pour se rassurer lui-même : la débauche nous rend toujours lâches et craintifs; et ce n'est qu'un excès de peur des peines éternelles, qui fait qu'un libertin nous prêche, et nous chante sans cesse qu'elles sont douteuses : il tremble, et il veut se rassurer contre lui-même : il ne peut soutenir en même temps la vue de ses crimes et celle du supplice qui les attend : cette foi si vénérable, et dont il parle avec tant de mépris, l'effraie pourtant, le trouble encore plus que les autres pêcheurs qui, sans douter de ces châtimens, ne laissent pas souvent d'être infidèles à ses préceptes : c'est un lâche qui cache sa peur sous une fausse ostentation de bravoure. Non, nos prétendus esprits forts se donnent pour des hommes fermes et courageux : suivez-les de près ; ce sont les plus foibles et les plus lâches de tous les hommes.

Massillon, *Sermon pour le Mardi, quatrième Sem. de Carême.*

Prodiges de Charité dus à la Religion chrétienne.

Les religieux Maronites, dans les solitudes du Liban; les ermites Nestoriens, répandus le long du Tigre; ceux d'Abyssinie, aux cataractes

du Nil et sur les rivages de la mer Rouge ; tous enfin mènent une vie aussi extraordinaire que les déserts où ils l'ont cachée. Le moine Cophte, en entrant dans son monastère, renonce à tous les plaisirs, consume son temps en travail, en jeûnes, en prières et à la pratique de l'hospitalité ; il couche sur la dure, dort à peine quelques instans, se relève, et sous le beau firmament d'Égypte, fait entendre sa voix nocturne, sur les débris de Thèbes et de Memphis. Tantôt l'écho des pyramides redit à l'ombre des Pharaons les cantiques de ce fils de la mystique famille de Joseph ; tantôt ce pieux solitaire chante au matin les louanges du vrai soleil, au même lieu où des statues harmonieuses soupiroient le réveil de l'aurore. C'est là qu'il cherche l'Européen égaré à la poursuite de ces ruines fameuses ; c'est là que le sauvant de la horde arabe, il l'enlève dans sa haute tour, et prodigue à cet inconnu la nourriture qu'il se refuse à lui-même. Les savans vont bien visiter les débris de l'Égypte ; mais d'où vient que, comme ces moines chrétiens, objets de ses mépris, ils ne vont pas s'établir dans ces mers de sable, au milieu de toutes les privations, pour donner un verre d'eau au voyageur, et l'arracher au cimeterre

du Bédouin ? Ah! sans doute qu'il est plus beau de remuer la poussière des sépulcres, que de secourir un homme.

Dieu des chrétiens, quelles choses n'as-tu pas faites ! par-tout où on tourne les yeux, on ne voit que les monumens de tes bienfaits. Dans les quatre parties du monde, la religion a distribué ses milices et placé ses vedettes pour l'humanité. Le moine Maronite appelle par le claquement de deux planches suspendues à la cime d'un arbre, l'étranger que la nuit a surpris dans les précipices du Liban : ce pauvre et ignorant artiste n'a pas de plus riche moyen de se faire entendre ; le moine Abyssinien vous attend dans ces bois au milieu des tigres; le missionnaire Américain veille à votre conservation dans ses immenses forêts. Jeté par un naufrage sur des côtes inconnues, tout-à-coup vous apercevez une croix sur un rocher. Malheur à vous si ce signe de salut ne fait pas couler vos larmes ! vous êtes en pays d'amis ; ici sont des chrétiens. Vous êtes François, il est vrai, et ils sont Espagnols, Allemands, Anglois? Et qu'importe ! n'êtes-vous pas de la grande famille de Jésus-Christ? Ces étrangers vous reconnoîtront pour frères ; ils ne vous ont jamais vus, et cependant ils vous

aiment, et cependant ils pleurent de joie, car vous êtes sauvé du désert.

Mais le voyageur des Alpes n'est qu'au milieu de sa course. La nuit approche, les neiges tombent; seul, tremblant, égaré, il fait quelques pas, et se perd sans retour. C'en est fait, la nuit est venue : arrêté au bord d'un précipice, il n'ose ni avancer ni retourner en arrière. Bientôt le froid le pénètre, ses membres s'engourdissent, un funeste sommeil cherche ses yeux; ses dernières pensées sont pour ses enfans et son épouse! Mais n'est-ce pas le son d'une cloche qui frappe son oreille à travers le murmure de la tempête, ou bien est-ce le *glas* de la mort, que son imagination effrayée croit ouïr au milieu des vents? Non, ce sont des sons réels, mais inutiles : car les pieds de ce voyageur refusent maintenant de le porter... Un autre bruit se fait entendre; un chien jappe sur les neiges, il approche, il arrive, il hurle de joie : un solitaire le suit.

Ce n'étoit donc pas assez d'avoir mille fois exposé sa vie pour sauver des hommes, de s'être établi, pour jamais, au fond des plus affreuses solitudes; il falloit encore que les animaux même apprissent à devenir l'instrument de ces œuvres sublimes, qu'ils s'embrasassent,

pour ainsi dire, de l'ardente charité de leurs saints maîtres, et que leurs cris, sur le sommet des Alpes, proclamassent aux échos les miracles de la religion.

Ah! qu'on ne dise pas que l'humanité seule puisse conduire à de tels actes; car d'où vient qu'on ne trouve rien de pareil dans cette belle antiquité, pourtant si sensible? On parle de philantropie! c'est la religion chrétienne qui est seule philantrope par excellence. Immense et sublime idée qui fait du chrétien de la Chine un ami du chrétien de la France; du sauvage Néophite, un frère du moine Égyptien! nous ne sommes plus étrangers sur la terre; nous ne pouvons plus nous y égarer. Chrétien! il n'est plus d'océan ou de déserts inconnus pour toi; tu trouveras par-tout la langue de tes aïeux et la cabane de ton père!

M. de Chateaubriant, *Génie du Christ.*

De la Bienfaisance.

Hommes, soyez humains, c'est votre premier devoir. Soyez-le pour tous les états, pour tous les âges, pour tout ce qui n'est pas étranger à l'homme. Quelle sagesse y a-t-il pour vous hors de l'humanité?

L'occasion de faire des heureux est plus rare qu'on ne pense ; la punition de l'avoir manquée est de ne la plus retrouver, et l'usage que nous en faisons, nous laisse un sentiment éternel de contentement ou de repentir.

Ce n'est pas d'argent seulement qu'ont besoin les infortunés, et il n'y a que les paresseux de bien faire, qui ne sachent faire du bien que la bourse à la main. Les consolations, les conseils, les soins, les amis, la protection, sont autant de ressources que la commisération laisse au défaut des richesses, pour le soulagement de l'indigent. Souvent les opprimés ne le sont, que parce qu'ils manquent d'organes pour faire entendre leurs plaintes. Il ne s'agit quelquefois que d'un mot qu'ils ne peuvent dire, d'une raison qu'ils ne savent point exposer, de la porte d'un grand qu'ils ne peuvent franchir. L'intrépide appui de la vertu désintéressée suffit pour lever une infinité d'obstacles ; et l'éloquence d'un homme de bien peut effrayer la tyrannie au milieu de toute sa puissance. Si vous voulez donc être homme en effet, apprenez à redescendre. L'humanité, comme une eau pure et salutaire, va fertiliser les lieux bas, elle cherche toujours le niveau ; elle laisse à sec ces roches

arides qui menacent la campagne, et ne donnent qu'une ombre nuisible ou des éclats pour écraser leurs voisins.

Il n'y a que l'exercice continuel de la bienfaisance, qui garantisse les meilleurs cœurs de la contagion des ambitieux : un tendre intérêt au malheur d'autrui sert à mieux en trouver la source, et à s'éloigner en tout sens des vices qui les ont produits.

S'il est des bénédictions humaines que le ciel daigne exaucer, ce ne sont point celles qu'arrachent la flatterie et la bassesse en présence des gens qu'on loue; mais celles que dicte en secret un cœur simple et reconnoissant. Voilà l'encens qui plaît aux ames bienfaisantes.

Un homme bienfaisant satisfait mal son penchant au milieu des villes, il ne trouve presque à exercer son zèle que pour des intrigans et pour des fripons.

Il ne seroit pas plus aisé à une ame sensible et bienfaisante d'être heureuse en voyant des misérables, qu'à l'homme droit de conserver sa vertu toujours pure, en vivant sans cesse au milieu des méchans. Une ame de ce caractère n'a point cette pitié barbare, qui se contente de détourner les yeux des maux qu'elle

pourroit soulager; elle les va chercher pour les guérir. C'est l'existence et non la vue des malheureux qui la tourmente; il ne lui suffit point de ne point savoir qu'il y en a; il faut pour son repos qu'elle sache qu'il n'y en a pas, du moins autour d'elle : car ce seroit sortir des termes de la raison, que de faire dépendre son bonheur de celui de tous les hommes.

Nul honnête homme ne peut jamais se vanter d'avoir du loisir, tant qu'il y aura du bien à faire, une patrie à servir, des malheureux à soulager.

Les premiers besoins, ou du moins les plus sensibles, sont ceux d'un cœur bienfaisant; et tant que quelqu'un manque du nécessaire, quel honnête homme a du superflu?

Il n'y a que les infortunés qui sentent le prix des ames bienfaisantes.

J.-J. Rousseau.

Avantages de la Religion.

Un des plus grands avantages, un des plus touchâns attributs de la religion, ce sont les consolations qu'elle présente à tous les fidèles, et contre les dégoûts de l'opulence, et contre

les horreurs de la pauvreté, et contre la fureur des persécutions, et contre les angoisses même de la mort. Il le faut avouer : la plus sublime philosophie est bien loin d'offrir à l'homme un pareil secours. En le courbant sous le sceptre de fer de la nécessité, en promettant au trépas son être tout entier, l'incrédulité laisse le raisonneur en proie au désespoir le plus affreux. Plus ce raisonneur sera juste, honnête, vertueux, plus il aura à gémir de l'impunité des crimes qui l'environnent, des méchans qui l'accablent, des iniquités dont il sera la victime. Mais la foi soutient, au contraire, le courage des hommes pénétrés de ces vérités célestes. Elle les ranime, et s'ils sont éprouvés dans cette vie par des afflictions qui l'empoisonnent, rien n'altère du moins leur espérance, qui est, selon l'expression des livres saints, pleine d'immortalité. *Spes eorum immortalitatis plena.*

LINGUET.

Frivolité des Femmes.

J'étois un jour chez une dame, où dix personnes du grand monde s'entretenoient d'un événement fâcheux et récent : il intéressoit

tous les ordres de l'état; on formoit cent conjectures différentes sur les suites qu'il pourroit avoir, on en vint à citer des exemples tirés de l'histoire, pour appuyer ces opinions. Quelle confusion ! Que de méprises ! Quelle ignorance des temps, des lieux, des personnes ! je ne pus m'empêcher d'en rire.

Eh bien ! me dit la maîtresse de la maison, quand elle se vit seule avec moi, voilà pourtant les êtres dominans dans la nature; destinés à commander, à régir, à guider notre sexe, et à le maîtriser ! on fait tout pour eux; dix ans sont employés à leur donner de l'esprit, de la raison, à les rendre capables de voir, de sentir, de juger; ils possèdent tout, jouissent de tout, le monde semble créé pour eux seuls.

Nous, négligées de nos pères, trop souvent regardées comme des êtres inutiles, à charge, qui viennent enlever une portion de l'héritage d'un fils, seul objet de la vanité d'une grande maison; on nous abandonne aux soins d'une vieille femme de chambre, qui passe de la toilette, où elle commence à déplaire, à l'emploi difficile d'éclaircir nos premières idées; nous sortons des mains de cette inepte gouvernante, pour entrer dans

des maisons, où des filles qui ne connoissent point le monde, nous enseignent à le haïr; nous répètent de le craindre, sans nous prévenir sur ses véritables dangers. Une contenance modeste, quelques principes respectables, étouffés par mille préjugés, sont les seuls avantages, que nous procurent plusieurs années perdues chez elles. Nous rentrons dans la maison paternelle, pour y perfectionner des talens frivoles. Nous y vivons sans jouir de rien. Muette au milieu d'un grand cercle, une fille ne semble pas être compagnie. A peine lui parle-t-on, à peine ose-t-elle répondre. Son cœur, son esprit, son ame, ne sont point connus. On nous marie enfin, et c'est un prodige si, à trente ans, une femme est parvenue, par les réflexions, par une étude pénible des autres et d'elle-même, à penser d'après les seules inspirations de son ame, qu'elle est formée pour acquérir les connoissances et pratiquer les vertus qui sont le partage égal des deux sexes.

Cette dame avoit raison. Communément les hommes sont élevés, et les femmes s'élèvent elles-mêmes. Elles n'ont souvent d'autre maître que leur cœur; maître habile! dont la méthode est sûre; mais combien d'obstacles

s'opposent à cette étude pénible qu'elles sont forcées de faire! mille objets les en détournent, et la façon de penser des hommes à leur égard, les en dégoûte.

Un de mes amis, touché de voir une femme très-aimable, uniquement occupée des grâces de sa personne, paroissant trop attentive à relever ses charmes, par tout ce qui pouvoit en augmenter l'éclat, crut devoir lui écrire pour l'engager à donner un peu de temps à des soins plus sérieux ; voici la réponse qu'il en reçut.

Il étoit inutile, Monsieur, de terminer votre lettre par une apologie des motifs qui vous l'ont fait écrire. Je l'ai lue avec attention, et sans me fâcher de vos avis : très-déterminée à me conduire par mes propres inspirations, j'écoute un conseil sans humeur, sur-tout quand l'amitié le dicte : je veux bien confier mes raisons à l'honnête homme qui me desiroit parfaite, et m'estime assez pour penser qu'il me seroit facile de le devenir.

Je passe un temps considérable à ma toilette ; cela est vrai, Monsieur : j'en emploie beaucoup à choisir des étoffes, à décider de la parure du jour, ou de celle du soir : je conviens de cela : mais que ce temps perdu fût

mieux employé à lire, à penser, à réfléchir, former mon caractère, cultiver mes talens, orner mon esprit, assurer mon goût; vous me permettrez, Monsieur, de n'en rien croire.

Tant qu'une parure brillante, un air agaçant, le caprice, la légèreté, l'imprudence et l'étourderie, attireront sur mes pas une foule empressée à me plaire, me feront distinguer, préférer, chérir, à quoi bon, Monsieur, songerois-je à me donner des qualités estimables, qui coûtent à acquérir, et dont il m'est si commode et si aisé de me passer?

Si votre sexe mettoit un prix flatteur à nos vertus, s'il accordoit au mérite, le tribut de louanges qu'il prodigue à la beauté; on nous verroit travailler à parer nos grâces naturelles des attraits solides de l'égalité d'humeur, de la bonté, de la douceur, de l'esprit et du savoir : sûres de trouver des amis, nous dédaignerions l'art d'attirer des amans.

Mais une femme n'inspire jamais qu'un sentiment intéressé; les desirs, l'amusement, l'attente d'un plaisir passager, sont les secrets motifs des hommages rendus à ses charmes : on l'aime parce qu'elle est belle : on la cherche, on la suit, on la sert, dans l'idée

qu'elle est foible : on s'y attache dans l'espérance de la voir devenir folle, et de profiter de sa démence. Est-ce la peine, Monsieur, de se gêner, de se contraindre, pour tirer si peu de fruit d'un vrai mérite? Quelle femme n'est pas digne de ce qu'un homme est capable de sentir en la voyant?

« Si vous étiez sensés, les femmes seroient raisonnables ; la façon dont elles vivent, n'est pas un défaut de leur naturel, mais la suite inévitable de votre conduite avec elles : vos erreurs les égarent nécessairement : eh! corrigez-vous ; devenez honnêtes, sensibles ; chérissez la décence ; appréciez les vertus, vous les ferez renaître ; nées pour vous aimer, vos sentimens détermineront toujours les nôtres. »

Madame DE RICCOBONI.

Conseils de Saint-Louis, roi de France, à Philippe-le-Hardi, son fils.

Mon cher fils, la première chose que je vous recommande, c'est d'aimer Dieu de tout votre cœur, sans quoi personne ne peut être sauvé.

Gardez-vous de rien faire qui lui déplaise ;

vous devriez plutôt souffrir toutes sortes de tourmens.

Si Dieu vous envoie quelque adversité, souffrez-la avec patience et actions de graces; et pensez que vous l'avez bien méritée, et qu'elle tournera à votre avantage.

S'il vous envoie de la prospérité, remerciez-l'en hautement, en sorte que vous n'en soyez pas pire par orgueil, ou d'autre manière; car on ne doit pas tourner les dons de Dieu contre lui.

Confessez-vous souvent, et choisissez des confesseurs vertueux et savans, qui puissent vous instruire de ce que vous devez faire ou éviter; et donnez lieu à vos confesseurs et à vos amis de vous reprendre, et de vous avertir librement.

Entendez dévotement le service de l'église, sans causer et regarder çà et là; mais priant Dieu de bouche et de cœur.

Ayez le cœur doux et compatissant, et consolez les pauvres selon votre pouvoir.

Prenez garde de n'avoir en votre compagnie que des gens de bien.

Aimez tout bien, et haïssez tout mal en qui que ce soit.

Que personne ne soit assez hardi pour dire

devant vous aucune parole qui excite au péché, ou pour médire d'autrui ; et ne souffrez point que l'on blasphême en votre présence contre Dieu ou ses saints, sans en faire aussitôt justice.

Rendez souvent graces à Dieu de tous les biens qu'il vous a faits, en sorte que vous soyez digne d'en recevoir encore plus.

Aimez les ecclésiastiques et les religieux, principalement ceux par qui Dieu est le plus honoré, et la foi prêchée et exaltée.

Vous devez à votre père et à votre mère respect et obéissance.

Prenez garde que la dépense de votre maison soit raisonnable et mesurée.

Je vous prie, mon cher fils, qu'après ma mort, vous fassiez secourir mon âme de prières par tout le royaume, et que vous m'accordiez une part spéciale dans tous les biens que vous ferez.

Enfin, je vous donne toutes les bénédictions qu'un père peut donner à son fils. Dieu vous garde de tout mal, et vous donne la grace de faire toujours sa volonté ; afin que nous puissions après cette vie le louer ensemble sans fin. Amen.

Fleury, *Hist. Ecclés.*

Avis de madame de Maintenon à madame la duchesse de Bourgogne.

N'espérez pas un parfait bonheur : il n'y en a point sur la terre ; et s'il y en avoit, il ne seroit pas à la cour.

La grandeur a ses peines, et souvent plus cruelles que celles des particuliers : dans la vie privée, on se fait aux chagrins : à la cour, on ne s'y habitue pas.

Votre sexe est encore plus exposé à souffrir, parce qu'il est toujours dans la dépendance. Ne soyez ni fâchée, ni honteuse de cette dépendance d'un mari, ni de toutes celles qui sont dans l'ordre de la providence.

Que M. le duc soit votre meilleur ami, et votre seul confident. Prenez ses conseils, donnez-lui les vôtres; ne soyez, vous et lui, qu'un cœur et qu'une ame.

N'espérez pas que votre union soit parfaite. Les meilleurs mariages sont ceux où l'on souffre tour à tour avec douceur et avec patience. Il n'y en eut jamais sans quelque contradiction.

Soyez complaisante sans faire valoir vos complaisances ; supportez les défauts de l'hy-

men, ceux du tempérament et de la conduite, la différence des opinions et des goûts. C'est à vous à être soumise; et c'est en vous soumettant à M. le duc de Bourgogne, que vous régnerez sur lui. Prenez sur vous le plus que vous pourrez; sur lui, jamais.

N'exigez pas autant d'amitié que vous en aurez: les hommes sont pour l'ordinaire moins tendres que les femmes; et vous serez malheureuse, si vous êtes délicate en amitié: c'est un commerce où il faut toujours mettre du sien.

Demandez à Dieu de n'être point jalouse. N'espérez pas faire revenir un mari par les plaintes, les chagrins et les reproches; le seul moyen est la patience et la douceur. L'impatience aigrit et aliène les cœurs; la douceur les ramène. En sacrifiant votre volonté, ne prétendez rien sur celle de votre époux; les hommes y sont encore plus attachés que les femmes, parce qu'on les élève avec moins de contrainte. Ils sont naturellement tyranniques; ils veulent les plaisirs et la liberté, et que les femmes y renoncent. N'examinez pas si leurs droits sont fondés; qu'il vous suffise qu'ils sont établis; ils sont les maîtres; il n'y a qu'à souffrir et obéir de bonne grace.

Parlez, écrivez, agissez, comme si vous aviez mille témoins; comptez que tôt ou tard tout est su : il est très-dangereux d'écrire.

Ne confiez à personne rien qui puisse vous nuire, s'il est redit. Comptez que les secrets les mieux gardés ne le sont que pour un temps, et qu'il n'est point de pays où il y ait plus d'indiscrétion que celui-ci (la cour) où tout se fait avec mystère.

Aimez vos enfans; voyez-les souvent: c'est l'occupation la plus honnête qu'une princesse et qu'une paysanne puisse avoir. Jetez dans leur cœur les semences de toutes les vertus; et en les instruisant, songez que de leur éducation dépend le bonheur d'un peuple qui mérite d'être aimé de ses princes. Exposez-vous au monde selon les bienséances de votre état. Si vous êtes inaccessible, vous ne serez pas aimée.

Détruisez, autant que vous le pourrez, la vanité, l'immodestie, le luxe, et encore plus les calomnies, les médisances, les railleries offensantes, et tout ce qui est contraire à la charité.

N'épousez les passions de personne; c'est à vous de les modérer, et non pas à les suivre. Regardez comme vos véritables amis ceux qui

vous porteront toujours à la douceur, à la paix, au pardon des injures; et par la raison contraire, craignez et n'écoutez pas ceux qui voudront vous exciter contre les autres, sous quelque apparence de zèle et de raison qu'ils couvrent leurs intérêts ou leurs ressentimens.

Défiez-vous des personnes intéressées, vaines, ambitieuses, vindicatives; leur commerce ne peut que vous nuire. N'ayez jamais tort. Ne vous mettez point en état de craindre la confrontation. Donnez toujours de bons conseils, si vous osez en donner. Excusez les absens, et n'accusez personne. Encore une fois, n'entrez point dans les passions des courtisans. Vous leur plairez moins dans le temps de leur faveur; ils vous estimeront quand leur accès sera passé. Une princesse ne doit être d'aucun parti, mais établir par-tout la paix.

Sanctifiez toutes vos vertus, en leur donnant pour motif l'envie de plaire à Dieu.

Aimez l'état; aimez la noblesse qui en est le soutien; aimez les peuples, protégez les campagnes à proportion du crédit que vous aurez. Soulagez-les autant que vous pourrez.

Aimez vos domestiques; portez-les à Dieu; faites leur fortune; mais ne leur en faites jamais une grande. Ne contentez ni leur vanité,

ni leur avarice; et que votre sagesse mette à leurs desirs la modération qu'ils devroient y mettre eux-mêmes.

En protégeant quelqu'un qui vous est connu, songez au tort que vous faites à l'homme de mérite que vous ne connoissez pas.

Ne soyez point trop attachée au plaisir; il faut savoir s'en passer, et sur-tout dans votre état, qui est un état de contrainte et de peine.

On ne donne presque jamais aux princes qu'une maxime, qui est celle de la dissimulation; elle est fausse, elle fait tomber dans de grands inconvéniens.

Ne vous laissez pas aller aux mouvemens intérieurs : on a toujours les yeux ouverts sur les princes. Ils doivent donc toujours avoir un extérieur doux, égal, et médiocrement gai. Cependant montrez que vous êtes capable d'amitié. Votre amie est malade, ne cachez point votre inquiétude; elle meurt, montrez votre affliction. Soyez tendre aux prières des malheureux, Dieu ne vous a fait naître dans le haut rang, que pour vous donner le plaisir de faire du bien. Le pouvoir de rendre service et de faire des heureux est le vrai dédommagement des fatigues, des désagrémens, de la servitude de votre état.

Soyez compatissante envers ceux qui recourent à vous, pour obtenir des grâces; mais ne soyez pas importune à ceux qui les distribuent ou qui les donnent. N'entrez dans aucune intrigue, quelque intérêt et quelque gloire qu'on vous y fasse envisager : aimez vos parens; mais que la France soit votre seule patrie; la France ne vous aimera qu'autant que vous saurez l'aimer.

Soyez en garde contre le goût que vous avez pour l'esprit. Trop d'esprit humilie ceux qui en ont peu. L'esprit vous fera haïr par le plus grand nombre, et peut-être mésestimer des personnes sages.

Madame DE MAINTENON.

Discours du Vieillard à Paul.

Mon fils, écoutez-moi, qui suis votre ami, qui ai été celui de Virginie, et qui au milieu de vos espérances, ai souvent tâché de fortifier votre raison contre les accidens imprévus de la vie. Que déplorez-vous avec tant d'amertume? Est-ce votre malheur? est-ce celui de Virginie?

Votre malheur? oui, sans doute il est grand. Vous avez perdu la plus aimable des filles, qui

auroit été la plus digne des femmes. Elle avoit sacrifié ses intérêts aux vôtres, et vous avoit préféré à la fortune, comme la seule récompense digne de sa vertu. Mais que savez-vous si l'objet de qui vous deviez attendre un bonheur si pur, n'eût pas été pour vous la source d'une infinité de peines? Elle étoit sans bien et déshéritée. Vous n'aviez désormais à partager avec elle que votre seul travail. Revenue plus délicate par son éducation, et plus courageuse par son malheur même, vous l'auriez vue chaque jour succomber, en s'efforçant de partager vos fatigues. Quand elle vous auroit donné des enfans, ses peines et les vôtres auroient augmenté par la difficulté de soutenir seule avec vous de vieux parens et une famille naissante.

Vous me direz, le gouverneur nous auroit aidés. Que savez-vous si dans une colonie qui change si souvent d'administrateurs, vous aurez souvent des la Bourdonnais? s'il ne viendra pas ici des chefs sans mœurs et sans morale? si, pour obtenir quelque misérable secours, votre épouse n'eût pas été obligée de leur faire sa cour? Ou elle eût été foible, et vous eussiez été à plaindre: ou elle eût été sage, et vous fussiez resté pauvre; heureux si à cause

de sa beauté et de sa vertu, vous n'eussiez pas été persécuté par ceux mêmes de qui vous espériez de la protection.

Il me fût resté, me direz-vous, le bonheur, indépendant de la fortune, de protéger l'objet aimé qui s'attache à nous, à proportion de sa foiblesse même; de le consoler par mes propres inquiétudes ; de le réjouir de ma tristesse, et accroître notre amour de nos peines mutuelles. Sans doute la vertu et l'amour jouissent de ces plaisirs amers. Mais elle n'est plus, et il vous reste ce qu'après vous elle a le plus aimé, sa mère et la vôtre, que votre douleur inconsolable conduira au tombeau. Mettez votre bonheur à les aider, comme elle l'y avoit mis elle-même. Mon fils, la bienfaisance est le bonheur de la vertu; il n'y en a point de plus assuré et de plus grand sur la terre. Les projets de plaisirs, de repos, de délices, d'abondance, de gloire, ne sont point faits pour l'homme foible, voyageur et passager. Voyez comme un pas vers la fortune nous a précipités tous d'abîme en abîme. Vous vous y êtes opposé, il est vrai; mais qui n'eût pas cru que le voyage de Virginie devoit se terminer par son bonheur et par le vôtre? Les invitations d'une parente riche et âgée, les conseils

d'un sage gouverneur, les applaudissemens d'une colonie, les exhortations et l'autorité d'un prêtre, ont décidé du malheur de Virginie. Ainsi nous courons à notre perte, trompés par la prudence même de ceux qui nous gouvernent. Il eût mieux valu sans doute ne pas les croire, ni se fier à la voix et aux espérances d'un monde trompeur. Mais enfin, de tant d'hommes que nous voyons si occupés dans ces plaines, de tant d'autres qui vont chercher la fortune aux Indes, ou qui, sans sortir de chez eux, jouissent en repos, en Europe, des travaux de ceux-ci, il n'y en a aucun qui ne soit destiné à perdre un jour ce qu'il chérit le plus; grandeurs, fortune, femme, enfans, amis. La plupart auront à joindre à leur perte le souvenir de leur propre imprudence. Pour vous, en rentrant en vous-même, vous n'avez rien à vous reprocher. Vous avez été fidèle à votre foi. Vous avez eu, à la fleur de la jeunesse, la prudence d'un sage, en ne vous écartant pas du sentiment de la nature. Vos vues seules étoient légitimes, parce qu'elles étoient pures, simples, désintéressées, et que vous aviez sur Virginie des droits sacrés, qu'aucune fortune ne pouvoit balancer. Vous l'avez perdue, et ce n'est ni votre imprudence,

ni votre avarice, ni votre fausse sagesse qui vous l'ont fait perdre, mais Dieu même, qui a employé les passions d'autrui pour vous ôter l'objet de votre amour; Dieu de qui vous tenez tout, qui voit ce qui vous convient, et dont la sagesse ne vous laisse aucun lieu au repentir et au désespoir qui marchent à la suite des maux dont nous avons été la cause.

Voilà ce que vous pouvez vous dire dans votre infortune : Je ne l'ai pas méritée. Est-ce donc le malheur de Virginie, sa fin, son état présent, que vous déplorez? Elle a subi le sort réservé à la naissance, à la beauté, aux empires mêmes. La vie de l'homme, avec tous ses projets, s'élève comme une petite tour dont la mort est le couronnement. En naissant, elle étoit condamnée à mourir. Heureuse d'avoir dénoué les liens de la vie avant sa mère, avant la vôtre, avant vous; c'est-à-dire, de n'être pas morte plusieurs fois avant la dernière.

La mort, mon fils, est un bien pour tous les hommes. Elle est la nuit de ce jour inquiet qu'on appelle la vie. C'est dans le sommeil de la mort que reposent pour jamais les maladies, les douleurs, les chagrins, les craintes qui agitent sans cesse les malheureux vivans. Examinez les hommes qui paroissent les plus

heureux; vous verrez qu'ils ont acheté leur prétendu bonheur bien chèrement: la considération publique, par des maux domestiques; la fortune, par la perte de la santé; le plaisir si rare d'être aimé, par des sacrifices continuels; et souvent à la fin d'une vie sacrifiée aux intérêts d'autrui, ils ne voient autour d'eux que des amis faux et des parens ingrats. Mais Virginie a été heureuse jusqu'au dernier moment. Elle l'a été avec nous par les biens de la nature, loin de nous par ceux de la vertu: et, même dans le moment où nous l'avons vue périr, elle étoit encore heureuse; car soit qu'elle jetât les yeux sur une colonie entière à qui elle causoit une désolation universelle, ou sur vous qui couriez avec tant d'intrépidité à son secours, elle a vu combien elle nous étoit chère à tous. Elle s'est fortifiée contre l'avenir, par le souvenir de l'innocence de sa vie; et elle a reçu alors le prix que le ciel réserve à la vertu, un courage supérieur au danger. Elle a présenté à la mort un visage serein.

Mon fils, Dieu donne à la vertu tous les événemens de la vie à supporter, pour faire voir qu'elle seule peut en faire usage, et y trouver du bonheur et de la gloire. Quand il lui ré-

serve une réputation illustre, il l'élève sur un grand théâtre et la met aux prises avec la mort : alors son courage sert d'exemple, et le souvenir de ses malheurs reçoit à jamais un tribut de larmes de la postérité. Voilà le monument immortel qui lui est réservé sur une terre où tout passe, et où la mémoire même de la plupart des rois est bientôt ensevelie dans un éternel oubli.

Mais Virginie existe encore. Mon fils, voyez que tout change sur la terre, et que rien ne s'y perd. Aucun art humain ne pourroit anéantir la plus petite particule de matière; et ce qui fut raisonnable, sensible, aimant, vertueux, religieux, auroit péri, lorsque les élémens dont il étoit revêtu sont indestructibles! Ah! si Virginie a été heureuse avec nous, elle l'est maintenant bien davantage. Il y a un Dieu, mon fils; toute la nature l'annonce, je n'ai pas besoin de vous le prouver. Il n'y a que la méchanceté des hommes qui leur fasse nier une justice qu'ils craignent. Son sentiment est dans notre cœur, ainsi que ses ouvrages sont sous vos yeux. Croyez-vous donc qu'il laisse Virginie sans récompense? croyez-vous que cette même puissance qui avoit revêtu cette ame si noble d'une forme si belle

où vous sentiez un art divin, n'auroit pu la tirer des flots? que celui qui a arrangé le bonheur actuel des hommes par des lois que vous ne connoissez pas, ne puisse en préparer un autre à Virginie par des lois qui vous sont également inconnues? Quand nous étions dans le néant, si nous eussions été capables de penser, aurions-nous pu nous former une idée de notre existence? et maintenant que nous sommes dans cette existence ténébreuse et fugitive, pouvons-nous prévoir ce qu'il y a au-delà de la mort par où nous en devons sortir? Dieu a-t-il besoin comme l'homme, du petit globe de notre terre, pour servir de théâtre à son intelligence et à sa bonté, et n'a-t-il pu propager la vie humaine que dans les champs de la mort? Il n'y a pas dans l'océan une seule goutte d'eau qui ne soit pleine d'êtres vivans, qui ressortissent à nous; et il n'existeroit rien pour nous parmi tant d'astres qui roulent sur nos têtes? Quoi! il n'y auroit d'intelligence suprême et de bonté divine précisément que là où nous sommes; et dans ces astres rayonnans et innombrables, dans ces champs infinis de lumière qui les environnent, que ni les orages, ni les nuits n'obscurcissent jamais, il n'y auroit qu'un espace vain

et un néant éternel ! Si nous, qui ne nous sommes rien donné, osions assigner des bornes à la puissance de laquelle nous avons tout reçu, nous pourrions croire que nous sommes ici sur les limites de son empire, où la vie se débat avec la mort, et l'innocence avec la tyrannie.

Sans doute il est quelque part un lieu où la vertu reçoit sa récompense. Virginie maintenant est heureuse. Ah ! si du séjour des anges elle pouvoit se communiquer à vous, elle vous diroit comme dans ses adieux : O Paul, la vie n'est qu'une épreuve. J'ai été trouvée fidelle aux lois de la nature, de l'amour et de la vertu. J'ai traversé les mers pour obéir à mes parens; j'ai renoncé aux richesses pour conserver ma foi; et j'ai mieux aimé perdre la vie que de violer la pudeur. Le ciel a trouvé ma carrière suffisamment remplie. J'ai échappé pour toujours à la pauvreté, à la calomnie, aux tempêtes, au spectacle des douleurs d'autrui. Aucun des maux qui effraient les hommes ne peut plus désormais m'atteindre, et vous me plaignez! je suis pure et inaltérable comme une particule de lumière; et vous me rappelez dans la nuit de la vie ! O Paul ! ô mon ami ! souviens-toi de ces jours de bonheur où dès

le matin nous goûtions la volupté des cieux, se levant avec le soleil sur les pitons de ces rochers, et se répandant avec ses rayons au sein de nos forêts. Nous éprouvions un ravissement dont nous ne pouvions comprendre la cause. Dans nos souhaits innocens, nous désirions être tout vue, pour jouir des riches couleurs de l'aurore; tout odorat, pour sentir les parfums de nos plantes; tout ouie, pour entendre les concerts de nos oiseaux; tout cœur, pour reconnoître ces bienfaits. Maintenant à la source de la beauté d'où découle tout ce qui est agréable sur la terre, mon ame voit, goûte, entend, touche immédiatement ce qu'elle ne pouvoit sentir alors que par de foibles organes. Ah! quelle langue pourroit décrire ces rivages d'un orient éternel que j'habite pour toujours? Tout ce qu'une puissance infinie et une beauté céleste ont pu créer pour consoler un être malheureux; tout ce que l'amitié d'une infinité d'êtres, réjouis de la même félicité, peut mettre d'harmonie dans des transports communs, nous l'éprouvons sans mélange. Soutiens donc l'épreuve qui t'est donnée, afin d'accroître le bonheur de ta Virginie par des amours qui n'auront plus de terme, par un hymen dont les flam-

beaux ne pourront plus s'éteindre. Là, j'appaiserai tes regrets; là, j'essuierai tes larmes. O mon ami! mon jeune époux! élève ton ame vers l'infini, pour supporter des peines d'un moment.

BERNARDIN DE SAINT-PIERRE.

Utilité de la Louange et de l'Amour de la Gloire.

La louange, si desirée et si prodiguée sur la terre, n'est point et ne peut être une chose indifférente; elle est ou utile, ou funeste; elle est tour à tour ce qu'il y a ou de plus noble, ou de plus vil. En société, c'est le plus souvent un commerce de mensonges, établi par la convention et le besoin de se plaire: alors elle nuit aux hommes, parce qu'elle les dispense d'avoir des vertus qu'ils auroient peut-être, ou du moins qu'ils devroient avoir. Si c'est un instrument que l'intérêt emploie pour parvenir à la fortune, on doit le mépriser. Si c'est la flatterie d'un esclave qui trompe un homme puissant, on doit la craindre. Mais quelquefois aussi c'est l'hommage que l'admiration rend aux vertus, ou la reconnoissance au génie; et sous ce point de vue, elle est

une des choses les plus grandes qui soient parmi les hommes. On peut dire que par elle le génie s'étend, l'ame s'élève, l'homme tout entier multiplie ses forces ; et de là les travaux, les méditations sublimes, les idées du législateur, les veilles du grand écrivain ; de là le sang versé pour la patrie, et l'éloquence de l'orateur qui défend la liberté de sa nation.

Il ne faut donc pas s'étonner que les ames ardentes et actives aient été toutes passionnées pour la gloire. On connoît le mot de Philippe, à qui un courtisan féroce conseilloit de détruire Athènes ; et *par qui serons-nous loués?* Ces mêmes Athéniens étoient les maîtres et les tyrans d'Alexandre qui étoit le maître du monde; c'étoit pour eux qu'il combattoit, qu'il détrônoit, qu'il faisoit des rois. Il se précipitoit sur les champs de bataille, pour que les poëtes, les musiciens et les ouvriers d'Athènes disent, en se promenant sur la place, qu'Alexandre étoit grand. « O Athéniens, disoit-il, qu'il en coûte pour » être estimé de vous! »

Ce sentiment est un aiguillon pour les uns, et un frein pour les autres. *Souviens-toi*, disoit un philosophe à un prince, *que chaque*

jour de ta vie est un feuillet de ton histoire. Et il faudroit que tous les matins ce fût la première parole qu'on fît entendre aux princes, à leur réveil; l'amour de la gloire veilleroit autour d'eux pour en repousser les foiblesses et les vices : car tel est le caractère de ce sentiment; il est fier, délicat, sévère à lui-même. A chaque pensée, à chaque action qu'il médite, il s'environne de témoins. L'univers est son censeur, et la postérité son juge.

D'où naît ce sentiment? de la nature même de l'homme. Ambitieux et foibles, mélange d'imperfection et de grandeur, une estime étrangère peut seule justifier celle que nous tâchons d'avoir pour nous-mêmes. Elle met un prix à nos travaux, elle nous fait croire à nos vertus, elle nous rassure sur nos faiblesses. Elle occupe de plus notre activité inquiète, qui a besoin de mouvement, et qui cherche à se répandre au dehors. L'amour de la gloire nous pousse et nous précipite hors de nous. Nous échappons à l'ennui et à nous-mêmes; nous volons au devant du temps; nous vivons, où nous ne sommes pas. La calomnie siffle dans un coin; mais la gloire parcourt la terre elle acquitte la dette du genre humain envers la vertu et le génie.

Voulez-vous savoir ce que peut le sentiment de la gloire? Otez-la de dessus la terre : tout change ; le regard de l'homme n'anime plus l'homme; il est seul dans la foule; le passé n'est rien; le présent se resserre; l'avenir disparoît; l'instant qui s'écoule périt éternellement, sans être d'aucune utilité pour l'instant qui doit suivre.

En mécanique, on préfère les machines qui produisent les plus grands effets par les plus petits moyens. En politique, on doit faire de même; or telle est cette passion : Sparte a besoin de trois cents hommes qui meurent; ils se dévouent. Sparte fait graver quelques lettres sur les rochers teints de leur sang ; voilà leur récompense. C'est peut être avec deux ou trois cents couronnes de chêne que Rome a conquis le monde. Mais ces illusions sublimes n'appartiennent ni à toutes les ames, ni à tous les siècles. Le sentiment de la gloire suppose le retranchement des passions communes; ou il n'existe pas, ou il occupe l'ame toute entière! Ne l'attendez pas d'un peuple chez qui domine l'intérêt : la gloire est la monnoie des états, mais la gloire ne représente rien où l'or représente tout. Ne l'attendez pas d'un peuple voluptueux : ce peuple

n'a que des sens; il ne sait renoncer à rien ; il ne sait pas perdre un jour pour gagner des siècles. Ne l'attendez par d'un peuple pauvre : je ne dis pas celui qui, resté près de la nature et de l'égalité, borne ses désirs, vit de peu, et met les vertus à la place des richesses ; mais celui qui, environné de grandes richesses qu'il ne partage pas, se trouve entre le spectacle du faste et la misère, et voit l'extrême pauvreté sortir de l'extrême opulence. Ce peuple occupé, et avili par ses besoins, ne peut avoir l'idée d'un besoin plus noble. Vous le trouverez peu chez une nation livrée à ce qu'on appelle les charmes de la société. Chez un tel peuple, la multitude des goûts nuit aux passions. Il est trop facile d'avoir des succès d'un moment, pour chercher et obtenir des succès plus pénibles. D'ailleurs, en voyant les hommes de si près, on met moins de prix à leur opinion. En général le sentiment de la gloire a je ne sais quoi de réfléchi et de profond, qui se nourrit surtout dans la retraite. C'est là qu'occupé de grands travaux, on est frappé de la rapidité de la vie, et qu'on veut étendre sur l'avenir une existence si courte. C'est à cette distance des hommes que la renommée paroît auguste ; que la postérité se

montre, que la gloire tourmente et fatigue l'imagination. Il faut qu'elle soit vue de loin, pour qu'elle en impose : elle ressemble à ces divinités de nos ancêtres, qu'ils avoient soin de placer dans les forêts, ou dans les lieux obscurs. Moins on les voyoit, plus elles obtenoient d'hommages.

THOMAS.

Différence de la Probité et de la Vertu.

Plus on a de lumières, plus on a de devoirs à remplir ; si l'esprit n'en inspire pas les sentimens, il suggère les procédés et démontre l'obligation d'y satisfaire.

Il y a un autre principe d'intelligence sur ce sujet, supérieur à l'esprit même ; c'est la sensibilité d'ame qui donne une sorte de sagacité sur les choses honnêtes, et va plus loin que la pénétration de l'esprit seul. On pourroit dire que le cœur a des idées qui lui sont propres. On remarque entre deux hommes dont l'esprit est également étendu, profond et pénétrant sur des matières purement intellectuelles, quelle supériorité gagne celui dont l'ame est sensible, sur les sujets qui sont de cette classe-là. Qu'il y a d'idées inaccessibles

à ceux qui ont le sentiment froid ! Les ames sensibles peuvent, par vivacité et chaleur, tomber dans des fautes que les hommes à procédés ne commettroient pas ; mais elles l'emportent de beaucoup par la quantité de biens qu'elles produisent.

Les ames sensibles ont plus d'existence que les autres ; les biens et les maux se multiplient à leur égard. Elles ont encore un avantage pour la société, c'est d'être persuadées des vérités dont l'esprit n'est que convaincu. La conviction n'est souvent que passive ; la persuasion est active, et il n'y a de ressort que ce qui fait agir. L'esprit seul peut et doit faire l'homme de probité ; la sensibilité fait l'homme vertueux. Je vais m'expliquer.

Tout ce que les lois exigent, ce que les mœurs recommandent, ce que la conscience inspire, se trouve renfermé dans cet axiome si connu et si peu développé ; *ne faites pas à autrui, ce que vous ne voudriez pas qui vous fût fait.* L'observation exacte et précise de cette maxime fait la probité. *Faites à autrui ce que vous voudriez qui vous fût fait ;* voilà la vertu.

Il semble au premier coup d'œil que les législateurs fussent des hommes bornés, ou

intéressés, qui n'ayant pas besoin des autres ; vouloient empêcher qu'on ne leur fît du mal, et se dispenser de faire du bien. Cette idée paroît d'autant plus vraisemblable, que les premiers législateurs ont été des princes, des chefs de peuples ; ceux, en un mot, qui avoient le plus à perdre et le moins à gagner. Aussi les lois se bornent-elles à défendre : en y faisant réflexion, nous avons vu que c'est par sagesse, qu'elles en ont usé ainsi. Les mœurs ont été plus loin que les lois ; mais c'est en partant du même principe. La conscience même se borne à inspirer la répugnance pour le mal. La vertu, supérieure à la probité, exige qu'on fasse le bien, et en inspire le désir.

La probité défend, et la vertu commande : on estime la probité, on respecte la vertu. La probité consiste presque dans l'inaction, la vertu agit. On doit de la reconnoissance à la vertu, on pourroit s'en dispenser à l'égard de la probité ; parce qu'un homme éclairé, n'eût-il que son intérêt pour sujet, n'a pas, pour y parvenir, de moyen plus sûr que la probité. La vertu est dans le cœur, c'est un sentiment, une inclination au bien, un amour pour l'humanité ; elle est aux actions honnêtes

ce que le vice est au crime ; c'est le rapport de la cause à l'effet.

DUCLOS.

Que l'inquiétude qui porte les hommes à tout sacrifier à la jouissance du présent est le plus grand obstacle à leur bonheur. Le Moment présent. *Fable orientale.*

Un jour, en me promenant dans les jardins du roi de Damas, j'entendis fort près de moi un homme qui poussoit de profonds soupirs : je n'étois séparé de lui que par un lambris de verdure : je l'aperçus ; les mains les plus habiles des ouvriers de Damas avoient tissu ses habits des plus belles soies de la Syrie : son visage étoit aussi triste que ses habits étoient riches ; ses sourcils froncés s'abaissoient sur ses yeux, ses regards étoient sombres, tous les muscles de son visage étoient en mouvement et en contraction; il disoit : Que me sert-il d'être bien traité du roi, de posséder de belles maisons ? puis-je jouir de mes richesses et de ma faveur, tant qu'Ali-Nassou sera le dépositaire de l'autorité ? J'ai les caresses du prince, Ali-Nassou a sa confiance ; je suis honoré et il est puissant. Ah ! pour jouir de sa

puissance pendant l'espace d'une seule lune, je donnerois mes richesses, mon rang, et je consentirois à passer dans la retraite le reste de ma vie; je serois heureux, si j'avois pu pendant quelque temps me mettre à la place d'Ali-Nassou.

Je partis de Damas pour me rendre en Perse; j'arrivai près d'une rivière dont le pont venoit d'être rompu; un homme étoit au bord: les rides commençoient à sillonner ses joues, et le temps avoit déjà blanchi sa barbe; il couroit sur le rivage; il se rouloit sur le sable, il se relevoit et disoit: Quel malheur pour moi de ne pouvoir traverser cette rivière, et me rendre à la ville! j'allois y conclure un marché qui pouvoit doubler mes riches trésors; et à quoi me servent mes trésors, si je ne puis les augmenter? je renoncerois volontiers à ma femme, à mes enfans, à la ville où je suis né, à la plus grande partie de ce qui me reste de jours à vivre, pour traverser cette maudite rivière. Je laissai cet homme, et je continuai mon chemin vers la Perse.

Je traversai les déserts de la Mésopotamie, et je rencontrai un voyageur, dont la provision d'eau étoit épuisée depuis deux jours; il disoit: Je donnerois mes biens, mes plaisirs

et la plus grande partie de ma vie, pour un plaisir. Je voudrois me trouver aux bords d'un grand fleuve, et d'abord y entrer; je verrois l'eau battre mes jambes, je descendrois encore, et je sentirois tous mes membres embrassés par les flots : ma tête seule resteroit élevée sur les eaux; je l'y plongerois souvent, non-seulement pour m'abreuver à longs traits, pour me rassasier du plaisir de boire, mais pour qu'il n'y eût pas une seule partie de mon corps qui ne fût pénétrée par le fluide. Je fis donner de l'eau à ce pauvre homme, et je poursuivis mon chemin.

Je repassai dans mon esprit ce que je venois d'entendre, et ce qu'avoient dit le vieillard qui ne pouvoit traverser la rivière, et le courtisan de Damas. Je marchois enseveli dans mes pensées, et je me disois :

Il est donc possible que je préfère le petit vallon d'Abila aux riches plaines de Sennaar ? une pêche de ce vallon peut donc me tenter assez pour me faire arriver trop tard à la place de Sagdad, et je puis sacrifier à cette pêche les plus beaux fruits de l'Asie? J'oublierois donc au bord d'un lac le spectacle imposant des vastes mers ? Quoi! le desir que je sens peut effacer en moi l'impression de toute autre

desir, et anéantir pour moi toute partie du temps, excepté celle du moment où je suis?

O foible mortel! tu peux donc sacrifier les plaisirs d'une saison à ceux d'une lune, ceux d'une lune à celui d'un jour, et la vie à un moment!

Quelle puissance les objets empruntent de leur proximité! ils nous font compter pour rien ce qui est éloigné de nous par le temps ou par les lieux; ce qui agit présentement sur mes sens et sur mon cœur fait disparoître pour moi l'avenir et les fantômes agréables ou terribles de la crainte et de l'espérance.

Ces réflexions m'affligeoient. Oh! disois-je, combien de fois l'homme est tenté de perdre son bonheur! Je cherchois à me rassurer, en rappelant à ma pensée quelle étoit la puissance de la raison, et les secours que j'en pouvois attendre. C'est un ami, disois-je, qui me montrera le précipice où je pourrois tomber en descendant de la montagne : il me criera de me détourner... mais la descente est rapide, et si elle m'entraîne!

O Saadi, rappelle-toi que la voix de la raison est la voix d'un ami qui crie dans l'éloignement et qu'on a bien de la peine à entendre. Retrace-toi souvent ces faits, ces évé-

nemens sur lesquels sont fondées les maximes des sages. Fais-toi des images vives du bonheur qui doit être la récompense du sage, et des malheurs où tombe l'insensé; tu intéresseras ton cœur à être vertueux. Ne sépare point dans ta mémoire le précepte de l'exemple ; que la vertu soit sans cesse présente à tes yeux ; qu'elle te paroisse si belle qu'il te soit impossible de ne pas l'aimer; donne-lui un corps, saisis-la par tes sens. O mes amis, si malgré ce secours, vous me voyez quelquefois chanceler dans le chemin de la vie, soutenez-moi ; si je tombe, ne riez point de ma chute ; si je veux me relever, tendez la main au compagnon de votre voyage.

SAINT-LAMBERT.

Le vieux Pasteur. *Fable orientale.*

A mesure que le temps a fait passer devant mes yeux une plus longue suite d'événemens, et depuis que la couleur de mes cheveux est comme celle des cygnes qui se jouent dans le jardin du roi des rois, j'ai pensé que le souverain arbitre de nos destinées, qui fit l'homme et la vertu, ne laisse jamais sans plaisir le cœur

de l'homme de bien, ni une bonne action sans récompense. Écoutez, ô fils d'Adam, écoutez ce récit fidèle.

Dans une de ces vallées fertiles qui occupent la chaîne des montagnes de l'Arabie, habitoit depuis long-temps un riche pasteur; je l'ai connu, on le disoit heureux, et il étoit content. Un jour qu'il se promenoit au bord d'un torrent, dans une allée de palmiers qui portoient leur feuillage brun jusqu'au pied des cèdres verts, dont le sommet de la montagne étoit couronné, il entendit une voix qui remplissoit quelquefois la vallée de ses cris perçans, et dont quelquefois les plaintes étouffées se distinguoient à peine du bruit du torrent.

Le vieux pasteur courut aux lieux d'où partoit la voix; il vit au pied d'un rocher, un jeune homme à demi couché sur le sable; ses habits étoient déchirés, ses cheveux tomboient en désordre sur son visage, où les charmes de la jeunesse étoient flétris par la douleur; on voyoit sur ses joues les traces de ses larmes, sa tête étoit penchée sûr son sein, il étoit semblable à la rose abattue et inondée par l'orage. Le riche pasteur fut touché; il aborda le jeune homme, et lui dit: O enfant de la douleur! viens dans mes bras, laisse-moi presser contre

mon sein l'homme qui gémit; ses peines me font soupirer.

Le jeune homme leva la tête, en gardant un morne silence; il fixa quelque temps le vieillard avec des yeux étonnés de trouver la bienveillance et la pitié. La seule vue du bon pasteur devoit donner de la confiance : ses yeux étoient humides et remplis de douceur et de feu : ils avoient ces regards vifs et tendres qui font toujours parler les malheureux.

Le jeune homme se leva tout couvert de poussière, s'élança dans les bras du pasteur, en poussant un cri que répétèrent les montagnes : O mon père ! disoit-il, ô mon père ! Quand il fut un peu calmé par les discours et par les caresses du vieillard, celui-ci lui fit plusieurs questions, auxquelles le jeune homme répondit ainsi :

C'est derrière ces grands cèdres que vous voyez sur la plus élevée des montagnes qu'est le hameau de Shel-Adar, père de Fatmé. La cabane de mon père n'est pas éloignée d'ici. Fatmé est la plus belle entre toutes les filles des montagnes : je m'étois proposé pour conduire les troupeaux de son père, et y il avoit consenti. Il est riche, le père de Fatmé, et mon père est pauvre. J'aimois Fatmé, Fatmé m'aimoit. Je

l'ai demandée en mariage à son père; il me l'a refusée, et veut me contraindre à m'éloigner du pays de sa fille. Je me suis jeté à ses pieds et je lui ai dit : O père de Fatmé, laisse-moi du moins habiter la vallée que tu habites; je consens de ne plus parler à Fatmé; je ne saurai pas si elle m'aime encore; je te le promets, je ne le saurai pas : donne-moi à conduire un de tes troupeaux éloignés; permets que je serve toujours le père de Fatmé. Eh bien ! Shel-Adar m'a refusé tout; il m'a traité durement : et je n'avois pas la force de faire un pas pour m'éloigner de sa maison : il a menacé Fatmé, et vous me voyez ici loin de la vallée qu'elle habite. Fatmé est malheureuse; mon père est infirme; j'ai perdu ma mère; j'ai deux frères si jeunes qu'ils peuvent à peine atteindre aux branches les moins élevées des palmiers. Mon père et mes frères recevoient leur subsistance de moi qui recevois tout de Shel-Adar, et je meurs.

Mon fils, dit le vieillard, allons ensemble au vallon de Shel-Adar; je t'aiderai à marcher viens. Le jeune homme y consentit; il se traînoit à peine : en approchant, ils virent Fatmé : elle étoit triste et abattue. Le jeune homme dit au vieillard, je vois Fatmé. Le vieillard entre dans la maison de Shel-Adar, et lui dit:

Une colombe d'Alep avoit été transportée à Damas; elle y vivoit avec une colombe du pays : leur maître craignit que la colombe d'Alep n'emmenât quelque jour sa compagne, il les sépara : elles cessèrent de manger le grain qu'il leur donnoit dans sa main; elles devinrent languissantes et moururent.

O Shel-Adar! ne sépare pas ceux qui ne vivent que parce qu'ils vivent ensemble. Ce jeune homme que tu as éloigné de ta maison a-t-il de la vertu? Shel-Adar répondit : Le prophète me soit témoin de ce que je vais dire : Ce qu'un lys est parmi les narcisses, ce jeune homme l'est parmi les fidèles; il surpasse tous les pasteurs par sa piété, sa bonté, sa vigilance, mais il est pauvre. Ah! dit le vieux pasteur, mes enfans et moi, nous avons des troupeaux sans nombre; je possède toute la riche vallée d'Horofa, et je puis enrichir ce jeune homme; une partie de mes troupeaux sera demain à ta porte, si tu veux lui donner Fatmé. Shel-Adar promit de donner sa fille, et le vieillard se retira.

Le lendemain il fit partir pour le hameau de Shel-Adar des troupeaux de brebis plus blanches que le sommet des hautes montagnes pendant l'hiver, et des troupeaux de cavales

plus belles et plus légères que celle que montoit le prophète.

Quelques jours après cette action, le riche et bon pasteur se mit en chemin vers les grands cèdres au dessous desquels est situé le hameau de Shel-Adar. Écoutez, ô fils des hommes, écoutez.

Le bon pasteur alloit sortir d'un bois pour entrer dans une prairie où coule un ruisseau bordé de figuiers; il vit sur une terre à l'ombre des figuiers Shel-Adar qui tenoit la main d'un vieillard dont la physionomie avoit un caractère de sagesse et de gaîté. Ce vieillard regardoit souvent Shel-Adar avec des yeux pleins de joie; Shel-Adar avoit la même expression dans les siens. Le bon pasteur les vit et il s'arrêta pour jouir de tout ce que le spectacle doux et majestueux de la vieillesse contente peut donner de consolation. Les deux vieillards se montroient l'un à l'autre plusieurs jeunes gens, parmi lesquels étoient deux enfans qui tantôt se jouoient sur l'herbe et tantôt venoient caresser les vieillards; ils étoient bien vêtus; ils avoient la santé, la vivacité, l'enjouement de leur âge. Le bon pasteur entendit que ces deux enfans étoient les frères du jeune époux de Fatmé, et que le vieillard que tenoit par la main Shel-Adar étoit leur père.

Plus près du bon pasteur, à la lisière du bois, Fatmé et son époux étoient assis sur le gazon; souvent ils restoient immobiles, et se regardoient fixement; ils sourioient si doucement qu'il sembloit que la seule habitude du plaisir eût rendu leurs visages rians. Tout exprimoit en eux le bonheur. Tout en offroit la délicieuse image. Souvent ils se regardoient tous deux et chacun paroissoit enivré du bonheur de ce qui lui étoit cher et du sien. La joie qui les animoit se manifestoit de la même manière sur tous leurs visages, comme la même sève couvre de fleurs semblables toutes les branches d'un oranger.

Le bon pasteur les regardoit tour à tour, et il porta ses yeux dans la prairie, où il vit les troupeaux qu'il avoit donnés; ils effaçoient en beauté ceux de Shel-Adar, parmi lesquels ils étoient confondus: il voyoit ces troupeaux, le bon pasteur, et il entendoit chacun de leurs conducteurs célébrer par ses chants le bonheur de ses maîtres et le sien.

O fils d'Adam, je n'ai rien ajouté, je n'ai rien retranché, et je vous ai fait le récit fidèle que je vous avois promis.

SAINT-LAMBERT.

De la Vraie et de la Fausse Philanthropie.

Il y a deux manières de se donner aux hommes. La première est de se faire aimer, non pour être leur idole, mais pour employer leur confiance à les rendre bons. Cette philanthropie est toute divine. Il y en a une autre qui est une fausse monnoie. Quand on se donne aux hommes pour leur plaire, pour les éblouir, pour usurper de l'autorité sur eux en les flattant, ce n'est pas eux qu'on aime, c'est soi-même. On n'agit que par vanité et par intérêt; on fait semblant de se donner, pour posséder ceux à qui on fait accroire qu'on se donne à eux. Ce faux philanthrope est comme un pêcheur qui jette un hameçon avec un appât; il paroît nourrir les poissons, mais il les prend et les fait mourir. Tous les tyrans, tous les magistrats, tous les politiques qui ont de l'ambition, paroissent bienfaisans et généreux; ils paroissent se donner, et ils veulent prendre les peuples; ils jettent l'hameçon dans les festins, dans les compagnies, dans les assemblées publiques. Ils ne sont pas sociables pour l'intérêt des hommes, mais pour abuser de tout le genre humain. Ils ont un esprit

flatteur, insinuant, artificieux, pour corrompre les mœurs des hommes comme les courtisannes, et pour réduire en servitude tous ceux dont ils ont besoin. La corruption de ce qu'il y a de meilleur est le plus pernicieux de tous les maux. De tels hommes sont les pestes du genre humain. Au moins l'amour-propre d'un misanthrope n'est que sauvage et inutile au monde : mais celui de ces faux philanthropes, est traître et tyrannique; ils promettent toutes les vertus de la société, et ils ne font de la société qu'un trafic, dans lequel ils veulent tout attirer à eux, et asservir tous les citoyens. Le misanthrope fait plus de peur et moins de mal. Un serpent qui se glisse entre les fleurs est plus à craindre qu'un animal sauvage qui s'enfuit vers sa tanière dès qu'il vous aperçoit.

FÉNÉLON.

Du Sentiment.

Tout devient sentiment dans un cœur sensible. L'univers entier ne lui offre que des sujets d'attendrissement et de gratitude. Partout il apperçoit la bienfaisante main de la providence; il recueille ses dons dans les productions de la terre : il voit sa table couverte

par ses soins, il s'endort sous sa protection, son paisible réveil lui vient d'elle, il sent ses leçons dans les disgraces, et ses faveurs dans les plaisirs. Les biens dont jouit tout ce qui lui est cher, sont autant de nouveaux sujets d'hommages. Si le Dieu de l'univers échappe à ses foibles yeux, il voit par-tout le père commun des hommes. Honorer ainsi ses bienfaits suprêmes, n'est-ce pas servir, autant qu'on peut, l'Être infini ?

O sentiment, sentiment! douce vie de l'ame! quel est le cœur de fer que tu n'as jamais touché? quel est l'infortuné mortel à qui tu n'arrachas jamais de larmes? Les scènes de plaisir et de joie que produit la vivacité du sentiment, n'épuisent un instant la nature que pour la ranimer d'une vigueur nouvelle ; elles sont rarement dangereuses.

A mesure qu'on avance en âge, tous les sentimens se concentrent : on perd tous les jours quelque chose de ce qui nous fut cher, et l'on ne le remplace plus. On meurt ainsi par degrés jusqu'à ce que, n'aimant enfin que soi-même, on ait cessé de sentir et de vivre avant de cesser d'exister. Mais un cœur sensible se défend de toute sa force contre cette mort anticipée ; quand le froid commence

aux extrémités, il rassemble autour de lui toute sa chaleur naturelle ; plus il perd , plus il s'attache à ce qui lui reste ; et il tient, pour ainsi dire, au dernier objet, par les liens de tous les autres.

J.-J. Rousseau.

De l'Amitié.

Dans une des îles de la mer Égée, au milieu de quelques peupliers antiques, on avoit autrefois consacré un autel à l'amitié. Il fumoit jour et nuit d'un encens pur et agréable à la déesse. Mais bientôt entourée d'adorateurs mercénaires, elle ne vit dans leurs cœurs que des liaisons intéressées et mal assorties Un jour elle dit à un favori de Crésus : Porte ailleurs tes offrandes; ce n'est pas à moi qu'elles s'adressent, c'est à la fortune. Elle répondit à un Athénien qui faisoit des vœux pour Solon, dont il se disoit l'ami : En te liant avec un homme sage, tu veux partager sa gloire, et faire oublier tes vices. Elle dit à deux femmes de Samos qui s'embrassoient étroitement auprès de son autel : Le goût des plaisirs vous unit en apparence; mais vos cœurs sont dé-

chirés par la jalousie, et le seront bientôt par la haine.

Enfin, deux Syracusains, Damon et Phintias, tous deux élevés dans les principes de Pythagore, vinrent se prosterner devant la déesse : je reçois votre hommage, leur dit-elle; je fais plus, j'abandonne un asile trop long-temps souillé par des sacrifices qui m'outragent, et je n'en veux plus d'autre que vos cœurs. Allez montrer au tyran de Syracuse, à l'univers, à la postérité, ce que peut l'amitié dans des ames que j'ai revêtues de ma puissance.

A leur retour, Denys, sur une simple dénonciation, condamne Phintias à la mort. Celui-ci demanda qu'il lui fût permis d'aller régler des affaires importantes qui l'appeloient dans une ville voisine. Il promit de se présenter au jour marqué, et partit après que Damon eût garanti cette promesse au péril de sa propre vie.

Cependant les affaires de Phintias traînent en longueur. Le jour destiné à son trépas arrive; le peuple s'assemble; on blâme, on plaint Damon, qui marche tranquillement à la mort, trop certain que son ami alloit revenir, trop heureux s'il ne revient pas. Déjà le moment

fatal approchoit, lorque mille cris tumultueux annoncèrent l'arrivée de Phintias. Il court, il vole au lieu du supplice ; il voit le glaive suspendu sur la tête de son ami, et au milieu des embrassemens et des pleurs, ils se disputent le bonheur de mourir l'un pour l'autre. Les spectateurs fondent en larmes ; le roi lui-même se précipite du trône, et leur demande instamment de partager une si belle amitié.

Après ce tableau qu'il auroit fallu peindre avec des traits de flamme, il seroit inutile de s'étendre sur l'éloge de l'amitié, et sur les ressources dont elle peut être dans tous les états et dans toutes les circonstances de la vie.

Presque tous ceux qui parlent de ce sentiment, le confondent avec les liaisons qui sont le fruit du hasard et l'ouvrage d'un jour. Dans la ferveur de ces unions naissantes, on voit ses amis tels qu'on voudroit qu'ils fussent; bientôt on les voit tels qu'ils sont en effet. D'autres choix ne sont pas plus heureux, et l'on prend le parti de renoncer à l'amitié, ou, ce qui est la même chose, d'en changer à tout moment l'objet.

Comme presque tous les hommes passent la plus grande partie de leur vie à ne pas réfléchir, et la plus petite à réfléchir sur les autres

plutôt que sur eux-mêmes, ils ne connoissent guère la nature des liaisons qu'ils contractent. S'ils osoient s'interroger sur cette foule d'amis, dont ils se croient quelquefois environnés, ils verroient que ces amis ne tiennent à eux que par des apparences trompeuses. Cette vue les pénétreroit de douleur; car à quoi sert la vie quand on n'a point d'amis? mais elle les engageroit à faire un choix dont ils n'eussent pas à rougir par la suite.

L'esprit, les talens, le goût des arts, les qualités brillantes sont très-agréables dans le commerce de l'amitié; ils l'animent, ils l'embellissent quand il est formé; mais ils ne sauroient par eux-mêmes en prolonger la durée.

L'amitié ne peut être fondé que sur l'amour de la vertu, sur la facilité du caractère, sur la conformité des principes, et sur un certain attrait qui prévient la réflexion, et que la réflexion justifie ensuite.

Si j'avois des règles à vous donner, ce seroit moins pour vous apprendre à faire un bon choix, que pour vous empêcher d'en faire un mauvais.

Il est impossible que l'amitié s'établisse entre deux personnes d'états différens et trop disproportionnés. Les rois sont trop grands

pour avoir des amis; ceux qui les entourent ne voient pour l'ordinaire que des rivaux à leurs côtés, que des flatteurs au-dessous d'eux. En général on est porté à choisir ses amis dans un rang inférieur, soit qu'on puisse plus compter sur leur complaisance, soit qu'on se flatte d'en être plus aimé. Mais comme l'amitié rend tout commun et exige l'égalité, vous ne chercherez pas vos amis dans un rang trop au-dessus, ou trop au-dessous du vôtre.

Multipliez vos épreuves avant de vous unir étroitement avec des hommes qui ont avec vous les mêmes intérêts d'ambition, de gloire et de fortune. Il faudroit des efforts inouis, pour que des liaisons, toujours exposées aux dangers de la jalousie, pussent subsister longtemps : et nous ne devons point avoir assez bonne opinion de nos vertus, pour faire dépendre notre bonheur d'une continuité de combats et de victoires.

Défiez-vous des empressemens outrés, des protestations exagérées ; ils tirent leur source d'une fausseté qui déchire les ames vraies. Comment ne vous seroient-ils pas suspects dans la prospérité, puisqu'ils peuvent l'être dans l'adversité même ! car les égards qu'on affecte pour les malheureux, ne sont souvent

qu'un artifice pour s'introduire auprès des gens heureux.

Défiez-vous aussi de ces traits d'amitié qui s'échappent quelquefois d'un cœur indigne d'éprouver ce sentiment. La nature offre aux yeux un certain dérangement extérieur, une suite d'inconséquences apparentes dont elle tire le plus grand avantage. Vous verrez briller des lueurs d'équité, dans une ame vendue à l'injustice; de sagesse, dans un esprit livré communément au délire ; d'humanité, dans un caractère dur et féroce. Ces parcelles de vertus, détachées de leurs principes, et semées adroitement à travers les vices, réclament sans cesse en faveur de l'ordre qu'elles maintiennent. Il faut dans l'amitié, non une de ces ferveurs d'imagination qui vieillissent en naissant, mais une chaleur continue et de sentiment : quand de longues épreuves n'ont servi qu'à la rendre plus vive et plus active, c'est alors que le choix est fait, et que l'on commence à vivre dans un autre soi-même.

Dès ce moment les malheurs que nous essuyons s'affoiblissent, et les biens dont nous jouissons se multiplient. Voyez un homme dans l'affliction; voyez ces consolateurs que la

bienséance entraîne malgré eux à ses côtés. Quelle contrainte dans leur maintien ! quelle fausseté dans leurs discours ! mais ce sont des larmes, c'est l'expression ou le silence de la douleur qu'il faut aux malheureux. D'un autre côté, deux vrais amis croiroient presque se faire un larcin, en goûtant des plaisirs à l'insu l'un de l'autre; et quand ils se trouvent dans cette nécessité, le premier cri de l'ame est de regretter la présence d'un objet qui, en les partageant, lui en procureroit une impression plus vive et plus profonde. Il en est ainsi des honneurs et de toutes les distinctions qui ne doivent nous flatter, qu'autant qu'elles justifient l'estime que nos amis ont pour nous.

Ils jouissent d'un plus noble privilége encore, celui de nous instruire et de nous honorer par leurs vertus. S'il est vrai qu'on apprend à devenir plus vertueux en fréquentant ceux qui le sont, quelle émulation, quelle force ne doivent pas nous inspirer des exemples si précieux à notre cœur ! quel plaisir pour eux, quand ils nous verront marcher sur leurs traces ! quelles délices, quel attendrissement pour nous, lorsque, par leur conduite, ils forceront l'admiration publique !

Ceux qui sont amis de tout le monde, ne

le sont de personne ; ils ne cherchent qu'à se rendre aimables. Vous serez heureux si vous pouvez acquérir quelques amis ; peut-être même faudroit-il les réduire à un seul, si vous exigiez de cette belle liaison toute la perfection dont elle est susceptible.

Si l'on me proposoit toutes ces questions qu'agitent les philosophes touchant l'amitié ; si l'on me demandoit des règles pour en connoître les devoirs, et en perpétuer la durée ; je répondrois : faites un bon choix, et reposez-vous ensuite sur vos sentimens et sur ceux de vos amis, car la décision du cœur est toujours plus prompte et plus claire que celle de l'esprit.

Ce ne fut sans doute que dans une nation déjà corrompue qu'on osa prononcer ces paroles : *Aimez vos amis comme si vous deviez les haïr un jour ;* maxime atroce, à laquelle il faut substituer cette autre maxime plus consolante et peut-être plus ancienne ; *Haïssez vos ennemis comme si vous les deviez aimer un jour.*

Qu'on ne dise pas que l'amitié portée si loin devient un supplice, et que c'est assez des maux qui nous sont personnels, sans partager ceux des autres. On ne connoît point ce

sentiment, quand on en redoute les suites. Les autres passions sont accompagnées de tourmens; l'amitié n'a que des peines qui resserrent ses liens. Mais si la mort.... Ecartons des idées si tristes, ou plutôt profitons-en pour nous pénétrer de deux grandes vérités : l'une, qu'il faut avoir de nos amis, pendant leur vie, l'idée que nous en aurions si nous venions à les perdre; l'autre, qui est une suite de la première, qu'il faut se souvenir d'eux, non seulement quand ils sont absens, mais encore quand ils sont présens.

Il est d'autres liaisons que l'on contracte tous les jours dans la société et qu'il est avantageux de cultiver. Telles sont celles qui sont fondées sur l'estime et sur le goût. Quoiqu'elles n'aient pas les mêmes droits que l'amitié, elles nous aident puissamment à supporter le poids de la vie.

Que votre vertu ne vous éloigne pas des plaisirs honnêtes, assortis à votre âge et aux différentes circonstances où vous êtes. La sagesse n'est aimable et solide que par l'heureux mélange des délassemens qu'elle se permet, et des devoirs qu'elle s'impose.

Si aux ressources dont je viens de parler, vous ajoutez cette espérance qui se glisse dans

les malheurs que nous éprouvons, vous trouverez que la nature ne nous a pas traités avec toute la rigueur dont on l'accuse. Au reste ne regardez les réflexions précédentes que comme le développement de celle-ci : c'est dans le cœur que tout l'homme réside; c'est là uniquement qu'il doit trouver son repos et son bonheur.

BARTHÉLEMY, *Anacharsis*, *chap.* 78.

Réflexions et Maximes.

Le tigre se cache sous le feuillage paisible; craignez à la cour le silence de l'envie.

Vous demandez si la fourmi qui est sous vos pieds a droit de se plaindre? Oui; ou vous n'avez pas le droit de vous plaindre, quand vous êtes écrasé par l'éléphant.

Se retirer du monde, c'est arracher les dents aux animaux dévorans. C'est ôter au méchant l'usage de son poignard, à la calomnie ses poisons, et ses serpens à l'envie.

Dans la jeunesse, on est avare de ses espérances; dans la vieillesse, on est avare de son argent : le vieillard est riche de ce qu'il possède, et le jeune homme de ce qu'il espère.

Quoi ! dit le jeune Chiroé au sage Norsoukan, les hommes de tous les états n'ont donc que l'esprit de leur état ? Dans mes voyages, j'ai vu des guerriers, des imans, des marchands, des juges, des ouvriers, et pas un persan. Ton règne en fera naître, répondit Nirsoukan ; sois sobre, économe, vigilant, juste et sévère ; souviens-toi que tu es à tes sujets, et que tu dois tous les instans à leur bonheur ; donne les emplois à ceux qui aiment ton peuple ; punis les grands qui font haïr ton autorité ; récompense ceux qui la font aimer. O Chiroé ! aime la Perse, et ceux qui n'ont que l'esprit de leur état auront bientôt l'amour de la patrie.

Il ne faut jamais renoncer au bonheur. Les sources du bien et du mal sont cachées, et nous ignorons laquelle doit s'ouvrir pour arroser l'espace de la vie.

Un jour, Uglumish dit à son ministre favori : Quelle peut être la cause de la haine que tu inspires à mes courtisans ? elle est violente, ne pourrois-tu pas la faire cesser ? O roi, répondit le favori, j'ai fait usage de ta puissance pour le bonheur de tes sujets et pour ta gloire : à mesure que je me conciliois le cœur de ton peuple et ton cœur, j'éloignois de moi mes

anciens amis : je ne me connois qu'un moyen de les ramener, c'est de remplir mes devoirs avec moins d'exactitude, et de perdre tes bonnes graces.

Poursuis et ne crains rien, dit le roi; le soleil ne doit pas cesser d'éclairer, parce que la lumière blesse les yeux des oiseaux de nuit.

C'est la justice, oui, c'est la justice qu'il faut inspirer à tous les hommes; elle épure, elle élève les cœurs des peuples et des rois, elle leur rappelle sans cesse leurs devoirs mutuels, elle entretient dans les princes les égards pour les hommes, elle nourrit dans les peuples l'amour des lois et le respect pour leurs souverains; que dis-je? elle inspire même la bienfaisance; mais une bienfaisance utile, modérée et non fastueuse. Toutes les vertus sont fondées sur la justice; elle est la seule des vertus dont l'excès n'est jamais à craindre.

Avec quelle lenteur la lumière s'introduit chez les hommes! La course du temps est rapide; mais il semble qu'il se traîne lorsqu'il mène à sa suite la vérité.

Tu aspires donc à la fortune, et tu veux tenter d'y parvenir à la cour. Mon ami, prends garde à toi. Il y a deux sortes de places chez les rois; celles qui donnent le nécessaire, et

celles qui donnent la puissance. Dans les premières, on est assez tranquille; dans les autres, on est environné de dangers : il faut te résoudre à te contenter de peu, ou à craindre beaucoup.

SAINT-LAMBERT.

Pensées et Maximes.

Les enfans ont plus besoin de guides pour lire que pour marcher.

La perfection de la vertu se forme de trois choses, du naturel, de l'instruction et des habitudes.

C'est dans l'enfance que l'on jette les fondemens d'une bonne vieillesse.

Se taire à propos, vaut souvent mieux que de bien parler.

Il n'y a d'homme libre que celui qui obéit à la raison.

Celui qui obéit à la raison, obéit à Dieu.

L'homme ne sauroit recevoir, et Dieu ne sauroit donner rien de plus grand que la vérité.

L'autorité est la couronne de la vieillesse.

Un ennemi est un précepteur qui ne nous coûte rien.

Le silence est la parure et la sauve-garde de la jeunesse.

Pour savoir parler, il faut savoir écouter.

Sachez écouter, et vous tirerez parti de ceux mêmes qui parlent mal.

Ceux qui sont avares de la louange, prouvent qu'ils sont pauvres en mérite.

Je fais plus de cas de l'abeille qui tire du miel des fleurs, que de la femme qui en fait des bouquets.

Quand mon serviteur bat mes habits, ce n'est pas sur moi qu'il frappe : il en est de même de celui qui me reproche les accidens de la nature et de la fortune.

Il n'en est pas de l'esprit comme d'un vase ; il ne faut pas le remplir jusqu'aux bords.

L'équitation est ce qu'un jeune prince apprend le mieux, parce que son cheval ne le flatte pas.

Celui qui affecte de dire toujours comme vous dites, et de faire toujours comme vous faites, n'est pas votre ami : c'est votre ombre.

Le caméléon prend toutes les couleurs, excepté le blanc : le flatteur imite tout, excepté ce qui est bien.

Le flatteur ressemble à ces mauvais peintres, qui ne savent pas rendre la beauté des

traits, mais saisissent parfaitement les difformités.

Il y a des hommes qui, pour fuir les voleurs ou le feu, se jettent dans un précipice : il en est de même de ceux qui, pour éviter la superstition, se jettent dans le triste et odieux système de l'athéisme, passant ainsi d'un extrême à l'autre, et laissant la religion qui est au milieu.

L'endurcissement dans le crime pourrit le cœur, comme la rouille pourrit le fer.

Patrocle, en se couvrant des armes d'Achille, n'osa pas prendre sa lance, qu'Achille seul pouvoit manier. Ainsi la flatterie emprunte tout ce qui est de l'amitié, hors la sincérité courageuse; celle-ci est une armure trop pesante; l'amitié seule peut la porter.

PLUTARQUE, *Traduction de la Harpe.*

Pensées.

Un voyageur a beaucoup d'hôtes et peu d'amis.

Ne faites rien que votre ennemi ne puisse savoir.

Dieux, accordez-moi la sagesse, et je vous

quitte de tout le reste. L'administration d'une république livrée à des brigands, n'est pas digne d'un sage.

Les petites ames portent dans les grandes choses le vice qui est en elles.

On donne du temps et des soins à tout : il n'y a que la vertu dont on ne s'occupe que quand on n'a rien à faire.

Si vous avez à peser un service avec une injure, ôtez au poids de l'une et ajoutez à celui de l'autre : vous ne serez que juste.

Au fond du cœur reconnoissant, un bienfait porte intérêt.

La vertu passe entre la bonne et la mauvaise fortune, et jette sur l'une et l'autre un regard de mépris.

SÉNÈQUE, *Traduction de la Harpe.*

Idée qu'Orphée avoit de Dieu et de ses attributs.

Dieu seul existe par lui-même, et tout existe par lui seul. Il est dans tout : nul mortel ne peut le voir, et il les voit tous. Seul il distribue dans sa justice les maux qui affligent les hommes, la guerre et les douleurs. Il gou-

verne les vents qui agitent l'air et les flots, et allume les feux du tonnerre. Il est assis au haut des cieux sur un trône d'or, et la terre est sous ses pieds. Il étend sa main jusqu'aux bornes de l'Océan, et les montagnes tremblent jusque dans leurs fondemens. C'est lui qui fait tout dans l'univers, et qui est à la fois le commencement, le milieu et la fin.

Morceau conservé par SUIDAS, *Traduction de la Harpe.*

Prière de Cléanthe, philosophe stoïcien.

O toi qui as plusieurs noms: mais dont la force est une et infinie, ô Jupiter, premier des immortels, souverain de la nature, qui gouvernes tout, qui soumets tout à une loi, je te salue: car il est permis à l'homme de t'invoquer. Tout ce qui vit, tout ce qui rampe, tout ce qui existe de mortel sur la terre, nous naquîmes de toi, nous sommes de toi une foible image: je t'adresserai donc mes hymnes, et je ne cesserai de te chanter. Cet univers suspendu sur nos têtes, et qui semble rouler autour de la terre, c'est à toi qu'il obéit; il marche, et se laisse en silence gouverner par

ton ordre. Le tonnerre, ministre de tes lois, repose sous tes mains invincibles; ardent, doué d'une vie immortelle, il frappe, et la nature s'épouvante. Tu diriges l'esprit universel qui anime tout, et vit dans tous les êtres. Tant, ô roi suprême, ton pouvoir est illimité et souverain! Génie de la nature, dans les cieux, sur la terre, sur les mers, rien ne se fait, ne se produit sans toi, excepté le mal qui sort du cœur du méchant. Par toi la confusion devient de l'ordre; par toi, les élémens qui se combattent, s'unissent. Par un heureux accord, tu fonds tellement ce qui est bien avec ce qui ne l'est pas, qu'il s'établit dans le tout, une harmonie générale et éternelle. Seuls, parmi tous les êtres, les méchans rompent cette grande harmonie du monde. Malheureux! ils cherchent le bonheur, et ils n'aperçoivent point la loi universelle qui, en les éclairant, les rendroit tout à la fois bons et heureux : mais tous s'écartant du beau et du juste, se précipitent chacun vers l'objet qui l'attire; ils courent à la renommée, à de vils trésors, à des plaisirs qui, en les réduisant, les trompent. O Dieu! qui verses tous les dons, Dieu à qui les orages et la foudre obéissent; écarte de l'homme cette erreur

insensée ; daigne éclairer son ame ; attire-la jusqu'à cette raison éternelle qui te sert de guide et d'appui dans le gouvernement du monde, afin qu'honorés nous-mêmes, nous puissions t'honorer à ton tour, célébrant tes ouvrages par une hymne non interrompue, comme il convient à l'être foible et mortel : car ni l'habitant de la terre, ni l'habitant des cieux n'a rien de plus grand, que de célébrer dans la justice, la raison sublime qui préside à la nature.

Morceau conservé par STOBÉE, *Traduction de Thomas.*

Réflexions et Maximes.

Il est plus aisé de dire des choses nouvelles que de concilier celles qui ont été dites.

Il n'y auroit point d'erreurs qui ne périssent d'elles-mêmes, rendues clairement.

C'est un grand signe de médiocrité de louer toujours modérément.

Les fortunes promptes en tout genre sont les moins solides, parce qu'il est rare qu'elles soient l'ouvrage du mérite. Les fruits mûrs, mais laborieux de la prudence, sont toujours tardifs.

Les longues prospérités s'écoulent quelquefois en un moment, comme les chaleurs de l'été sont emportées par un jour d'orage.

Le courage a plus de ressources contre les disgraces que la raison.

Il n'est pas donné à la raison de réparer tous les vices de la nature.

On ne peut être juste si on n'est humain.

Il n'y a peut-être point de vérité qui ne soit à quelque esprit faux, matière d'erreur.

Les femmes et les jeunes gens ne séparent point leur estime de leurs goûts.

L'estime s'use comme l'amour.

Quand on sent qu'on n'a pas de quoi se faire estimer de quelqu'un, on est bien près de le haïr.

Ceux qui manquent de probité dans les plaisirs, n'en ont qu'une feinte dans les affaires. C'est la marque d'un naturel féroce, lorsque le plaisir ne rend point humain.

Les sots ne comprennent pas les gens d'esprit.

Personne ne se croit propre, comme un sot, à duper un homme d'esprit.

Nous avons si peu de vertu, que nous nous trouvons ridicules d'aimer la gloire.

C'est offenser les hommes que de leur

donner des louanges qui marquent les bornes de leur mérite. Peu de gens sont assez modestes pour souffrir sans peine qu'on les apprécie.

La modération des grands hommes ne borne que leurs vices: la modération des foibles est médiocrité.

Les hommes ont la volonté de rendre service, jusqu'à ce qu'ils en aient le pouvoir.

Les grands hommes entreprennent les grandes choses, parce qu'elles sont grandes; et les fous, parce qu'ils les croient faciles.

Nous découvrons en nous-mêmes ce que les autres nous cachent, et nous reconnoissons dans les autres ce que nous nous cachons à nous-mêmes.

On dit peu de choses solides, lorsqu'on cherche à en dire d'extraordinaires.

Si les passions font plus de fautes que le jugement, c'est par la même raison que ceux qui gouvernent font plus de fautes que les hommes privés.

Les grandes pensées viennent du cœur.

La raison et le sentiment se conseillent et se suppléent tour à tour. Quiconque ne consulte qu'un des deux, et renonce à l'autre, se prive inconsidérément soi-même d'une

partie des secours qui nous ont été accordés pour nous conduire.

Dans l'enfance de tous les peuples, comme dans celle des particuliers, le sentiment a toujours précédé la réflexion, et en a été le premier maître.

Qui considérera la vie d'un seul homme, y trouvera toute l'histoire du genre humain, que la science et l'expérience n'ont pu rendre bon.

Nous blâmons beaucoup les malheureux de leurs moindres fautes, et les plaignons peu des plus grands malheurs.

Nous ne savons pas beaucoup de gré à nos amis d'estimer nos bonnes qualités, s'ils osent seulement s'apercevoir de nos défauts.

Les foibles veulent dépendre, afin d'être protégés. Ceux qui craignent les hommes, aiment les lois.

La loi des esprits n'est pas différente de celle des corps, qui ne peuvent se maintenir que par une continuelle nourriture.

Ce n'est pas un grand avantage d'avoir l'esprit vif, si on ne l'a juste. La perfection d'une pendule n'est pas d'aller vîte, mais d'être réglée.

Ceux qui se moquent des penchans sérieux, aiment sérieusement les bagatelles.

Un homme qui digère mal, et qui est vorace, est peut-être une image assez fidelle du caractère d'esprit de la plupart des savans.

La vérité échappe au jugement, comme les faits échappent à la mémoire. Les diverses faces des choses s'emparent tour à tour d'un esprit vif, et lui font quitter et reprendre successivement les mêmes opinions. Le goût n'est pas moins inconstant. Il s'use sur les choses les plus agréables, et varie comme notre humeur.

Il est faux que l'égalité soit une loi de la nature. La nature n'a rien fait d'égal. Sa loi souveraine est la subordination et la dépendance.

La plupart des hommes vieillissent dans un petit cercle d'idées, qu'ils n'ont pas tirées de leur fonds. Il y a peut-êtremoins d'esprits faux que de stériles.

Les gens du monde ne s'entretiennent pas de si petites choses que le peuple. Mais le peuple ne s'occupe pas de choses si frivoles que les gens du monde.

Le sot est comme le peuple qui se croit riche de peu.

Il est aisé de critiquer un auteur; mais il est difficile de l'apprécier.

Ce que nous appelons une pensée brillante, n'est ordinairement qu'une expression captieuse, qui, à l'aide d'un peu de vérité, nous impose une erreur qui nous étonne.

Est-il vrai que les qualités dominantes excluent les autres? qui a plus d'imagination que Bossuet, Montaigne, Descartes, Pascal, tous grands philosophes? Qui a plus de jugement et de sagesse que Racine, Boileau, La Fontaine, Molière, tous poètes pleins de génie?

Ceux qui sont nés éloquens, parlent quelquefois avec tant de clarté et de brièveté des grandes choses, que la plupart des hommes n'imaginent point qu'ils en parlent avec profondeur. Les esprits pesans, les sophistes ne reconnoissent pas la philosophie, lorsque l'éloquence la rend populaire, et qu'elle ose peindre le vrai avec des traits fiers et hardis. Ils traitent de superficielle et de frivole cette splendeur d'expressions, qui emporte avec elle la preuve des grandes pensées. Ils veulent des définitions, des discussions, des détails et des argumens. Si Locke eût rendu vivement en peu de pages, les sages vérités de ses écrits,

ils n'auroient osé le compter parmi les philosophes de son siècle.

L'art de plaire est l'art de tromper.

Nous sommes trop inattentifs ou trop occupés de nous-mêmes pour nous approfondir les uns les autres. Quiconque a vu des masques dans un bal, danser amicalement ensemble, et se tenir par la main sans se connoître, pour se quitter le moment d'après, et ne plus se voir ni se regretter, peut se faire une idée du monde.

THOMAS.

Fin du Premier Volume.

514

TABLE

DES CHAPITRES

Contenus dans ce Premier Volume.

LIVRE II.

RELIGION ET MORALE.

Fin de la Table des Chapitres.

DE L'IMPRIMERIE DE LA Vᵉ JEUNEHOMME,
RUE DE SORBONNE, N°. 4.



